54

PRÉCIS

DE

L'HISTOIRE UNIVERSELLE.

TOME V.

PRÉCIS DE L'HISTOIRE UNIVERSELLE,

OU

TABLEAU HISTORIQUE

PRÉSENTANT LES VICISSITUDES DES NATIONS, LEUR AGRANDISSEMENT, LEUR DÉCADENCE ET LEURS CATASTROPHES, DEPUIS LE TEMPS OU ELLES ONT COMMENCÉ A ÊTRE CONNUES, JUSQU'AU MOMENT ACTUEL;

PAR ANQUETIL,

DE L'INSTITUT ET DE LA LÉGION D'HONNEUR.

TOME CINQUIÈME.

A PARIS,

CHEZ LOUIS TENRÉ, LIBRAIRE,

RUE DU PAON-S.-ANDRÉ-DES-ARTS, Nº 1.

1823.

PRÉCIS

DE

L'HISTOIRE ECCLÉSIASTIQUE,

OU

TABLEAU HISTORIQUE

[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]

PAR ANQUETIL,

DE L'INSTITUT ET DE LA LÉGION D'HONNEUR.

TOME PREMIER.

A PARIS,

CHEZ LOUIS THIRY, LIBRAIRE,

RUE [illegible]-ARTS, N° [illegible]

182[illegible].

été
les
y
de
cu
me
tou
nu
ten
Ro

PRÉCIS

DE

L'HISTOIRE UNIVERSELLE.

ROME EMPIRE (SUITE).

Caracalla. Macrin. Héliogabale. Alexandre Sévère. Les deux Maximin. Les deux Gordien. Maximin et Balbin. Gordien le jeune. Philippe. Dèce. Gallus. Émilien. Valérien. Gallien. Aurélien. Tacite. Florien. Probus. Carus. Carin. Numérien. Dioclétien et Maximien. Galérien et Constance. Constantin. Réligion chrétienne. Constantinople.

[211.] *Sévère* auroit été peu regretté, s'il n'avoit été remplacé par son fils *Caracalla*, un des monstres les plus féroces qui aient ensanglanté le trône. A peine y étoit-il assis, que, par ses entreprises contre la vie de *Géta*, son frère, il fit connoître qu'il vouloit l'occuper seul. Le caractère des deux frères étoit absolument contraire. Leurs jeux d'enfance dégénéroient toujours en querelles. Ils se haïrent dès qu'ils se connurent. Avant de sortir d'Angleterre, *Caracalla* attenta à la vie de son frère. Pendant leur route vers Rome, avec les cendres de leur père, accompagnés

de *Julie*, leur mère, la défiance et la haine ne leur permettoient ni de loger ni de manger ensemble. Ils avoient chacun leur maison et leurs gardes. *Géta*, ennemi d'une vie si contrainte, demanda que son frère lui cédât l'Asie et l'Egypte, offrant de lui abandonner le reste, et d'aller vivre paisiblement à Alexandrie. *Julie* s'opposa à cette division de l'empire. « Partagez» moi donc aussi moi-même entre vous », disoit-elle à ses enfans.

Elle eut tout lieu de se repentir de n'avoir point acquiescé à ce partage. *Caracalla*, désespéré de trouver toujours *Géta* si bien sur ses gardes qu'il ne pouvoit s'en défaire, lui demande, sous prétexte de réconciliation, une entrevue dans la chambre même de leur mère, et dont elle sera seule témoin. *Géta* s'y rend sans armes. *Caracalla* se jette sur lui et le poignarde dans les bras mêmes de *Julie*, qui en fut blessée. Il sort comme un furieux de l'appartement, crie partout que son frère a voulu l'assassiner, se rend à l'endroit du camp où l'on gardoit les drapeaux, qui étoit un asile, s'y réfugie, et rend grâces aux dieux de l'avoir préservé du danger qu'il feignoit d'avoir couru. Les soldats s'assemblent autour de lui; il augmente leur paie, leur fait par tête un présent considérable, qu'il leur permet d'aller prendre eux-mêmes dans le trésor public, et il est salué seul empereur. Le lendemain il paroît au sénat avec une cuirasse sous sa robe, renouvelle l'accusation d'assassinat contre son frère, cite *Romulus* en justification de son fratricide, est écouté, applaudi, et finit par

faire des funérailles magnifiques à celui qu'il venoit d'égorger.

Après la consommation de son crime, on le compareroit volontiers à un tigre qui, alléché par le sang qu'il a goûté, ne peut plus s'en abstenir. On dit qu'il fondoit en larmes au seul nom de son frère, ou à la vue de ses statues; mais ces larmes perfides ne l'empêchèrent point d'exterminer sans distinction d'âge, de sexe ou de qualité, tous les amis du malheureux *Géta*. Il commença le massacre par les domestiques, ou gens attachés à la suite de ce malheureux prince, dont le nombre montoit à vingt mille; il enveloppa dans cette proscription tous les chevaliers et sénateurs que son père et son frère avoient estimés. Ayant trouvé au palais sa mère qui pleuroit avec quelques dames la mort de son fils, il en devint si furieux, que peu s'en fallut qu'il ne les fît toutes périr. Il épargna sa mère; mais les autres tombèrent successivement sous son glaive assassin. C'étoit un crime digne de mort de prononcer seulement le nom de *Géta*. Comme il étoit commun au théâtre pour les esclaves qu'on introduisoit sur la scène, on fut obligé de le changer. L'empereur ordonna que toutes les monnoies qui portoient ce nom qu'il abhorroit fussent fondues, et qu'on l'effaçât de toutes les inscriptions. Cependant, n'osant se flatter que toutes ses précautions pussent faire oublier son crime, il auroit voulu le justifier, et il chargea *Papinien*, l'ami de son père et grand jurisconsulte, de lui composer une apologie. Ce grand homme répondit: « Il n'est pas aussi facile de justifier

» un parricide que de le commettre, et c'est en commettre un second que de diffamer un innocent » après lui avoir arraché la vie. » L'empereur lui fit sur-le-champ couper la tête.

Un fils de l'empereur *Pertinax* paya de sa vie une plaisanterie amère échappée à l'occasion d'une infâme adulation du sénat, qui, pour quelques médiocres exploits, donna à *Caracalla* les titres de *Sarmartique* et de *Parthique*. « Il faudroit, dit, le » railleur, y joindre celui de *Gétique*. » Ce mot pouvoit avoir deux sens, parce que l'empereur venoit de remporter quelques avantages sur les Gètes; mais *Caracalla* prit le sens le plus malin, et punit de mort le railleur. Il fit aussi mourir des vestales qui avoient plaint le sort de *Géta*. La malheureuse *Plautilla*, qui avoit été son épouse; *Plautillus*, son frère, avec tous leurs parens, n'échappèrent point à son poignard. Jamais le peuple romain ne fut traité avec plus de barbarie. Pour s'être moqué aux jeux du cirque de la maladresse d'un cocher que l'empereur protégeoit, il ordonna d'égorger tous ceux qui s'étoient rendus coupables de cette insolence. Comme ils n'étoient pas faciles à reconnoître, les soldats firent main basse sur tout le monde, n'épargnant que ceux qui rachetèrent leur vie par l'abandon de leurs biens. Le prince prenoit sa part dans ces pillages, et dépensoit comme il acquéroit. Sa mère lui reprochoit un jour ses prodigalités, et lui faisoit craindre de manquer. Il lui montra son épée nue, et lui dit : « Aussi long-temps que j'aurai ceci, je

» ne manquerai de rien. » Cependant, le trésor se trouvant épuisé par ses largesses insensées, il fit de la fausse monnoie. C'est le premier souverain qui ait donné ce dangereux exemple.

Sans doute les historiens occupés à raconter ses cruautés auront oublié ses débauches. Il est difficile qu'il ne s'en soit pas rendu coupable, entouré comme il l'étoit de gens infâmes, qu'il élevoit par préférence aux dignités éminentes de l'empire. Ainsi il confia le gouvernement de Rome à l'eunuque *Sempronius*, médecin et empoisonneur de profession, que *Sévère* avoit exilé dans une île déserte. Il fit capitaine de ses gardes *Théocrite*, d'abord esclave, ensuite maître à danser et histrion. *Épagathe*, autre esclave affranchi, gouvernoit avec eux l'empereur et l'empire, et vendoit la justice et le sang des innocens. Sous ces ministres, peu favorables à Rome, s'établit ou se promulgua la loi qui déclaroit citoyens romains tous les sujets libres de l'empire. Ainsi les priviléges de ceux qui habitoient la ville devinrent moins précieux en s'étendant.

Caracalla eut aussi le dessein d'appauvrir cette ville opulente en la privant quelque temps de la présence de la cour impériale. Il commença ses courses par les Gaules, et fit massacrer dans ce pays tant de monde, qu'il y fut encore plus abhorré qu'à Rome. Il n'épargna pas même les médecins qui l'avoient soigné dans une maladie dangereuse, et les condamna tous à la mort. On ignore le motif de cette cruauté; mais ils ne pouvoient la mériter que pour avoir sauvé

un pareil monstre. Les Allemands et les Celtes firent pour la première fois des incursions sur les terres de l'empire. *Caracalla* se montra contre eux soldat courageux et mauvais général. Il tua en combat singulier un de leurs braves qui le défioit, et fut forcé de conclure avec eux une paix honteuse ; mais il eut auparavant le plaisir de savoir que des femmes allemandes, auxquelles il avoit laissé le choix de la mort ou de l'esclavage s'étoient tuées avec leurs enfans plutôt que d'être vendues. Cet exploit lui fit prendre les titres de *Germanique* et d'*Allemanique*.

Il passa en Asie avec plusieurs des sénateurs les plus riches, qu'il avoit entraînés malgré eux. Il les admettoit à sa table, mais leur faisoit payer les frais du voyage, et les forçoit d'embellir de cirques, d'amphithéâtres et d'autres édifices publics les villes par où il passoit. En Gaule, il avoit pris l'habit gaulois ; en Germanie, l'habit germanique. Sur les ruines de Troie, il devint *Achille*, imitant ses combats dans des jeux publics ; en Macédoine, *Alexandre*, dont il copioit l'air, la contenance et l'habitude de pencher la tête sur l'épaule. Il appela une légion *phalange*, et donna à ses capitaines les noms de ceux du conquérant de l'Asie. Les rois d'Arménie et de l'Osroène, appelés sous la promesse d'un traitement loyal, furent mis en prison, et forcés à un traité que leurs peuples ne ratifièrent pas. Les habitans d'Alexandrie, portés à la raillerie, éprouvèrent sa vengeance pour quelques propos satiriques qu'ils s'étoient permis à l'occasion de la mort de *Géta*. Il y a peu

d'exemples d'une ville aussi maltraitée. Il ordonna un massacre général, qui s'exécuta pendant la nuit, et le fit continuer pendant le jour, afin de jouir du spectacle des corps jetés dans les rues, et du sang qui ruisseloit de toutes parts. Avant de quitter ce théâtre de sa rage, il dépouilla la ville de tous ses priviléges, supprima les assemblées célèbres des hommes de lettres, chassa les étrangers, et fit clore chaque rue de murailles munies de corps-de-garde, afin que les malheureux Alexandrins ne pussent se voir qu'avec des permissions chèrement achetées.

Les prétendus exploits qui méritèrent à *Caracalla* le titre de *Parthique* dont nous avons parlé sont diversement rapportés par les écrivains, qui se réunissent dans le récit de la dernière catastrophe, savoir, qu'il demanda à *Artabane*, roi des Parthes, sa fille en mariage. Soit que, plein de confiance, ou forcé par la crainte, le monarque ait ouvert son pays à son futur gendre, l'empereur approcha de Ctésiphon avec une escorte qui pouvoit passer pour une armée. *Artabane* alla au-devant de lui, accompagné de la plus illustre noblesse de son royaume, sans armes et superbement vêtu. A un signal convenu, fait par le perfide *Caracalla*, ses soldats se jettent sur les Parthes, les dépouillent et les égorgent. Le roi se sauva. L'empereur, irrité de ce qu'il lui avoit échappé, mit à feu et à sang tous les pays et les villes par où il s'en retourna.

Le tyran ne revit plus Rome. La magie, à laquelle il croyoit, occasionna sa mort, ou la hâta. Il

ordonna à *Flavius Maternianus*, commandant les milices de Rome, de rechercher par toutes sortes de voies, même par la magie, si quelqu'un n'aspiroit pas à l'empire. *Maternianus* découvre qu'un devin africain promettoit publiquement l'empire à *Macrin*, qui étoit alors préfet du prétoire; l'agent de l'empereur lui envoie aussitôt cette découverte. La lettre arrive à sa mère *Julie*, pour lors à Antioche. Elle la fait passer à son fils, qui étoit à Edesse. Le paquet arrive pendant qu'il conduisoit un char aux jeux publics. Sans l'ouvrir, le prince le donne à *Macrin*, qui étoit auprès de lui, pour lui en rendre compte. Dans l'annonce de la prédiction de l'Africain, *Macrin* voit sa mort certaine; et il aposte quatre hommes mécontens, qu'il avoit peut-être gagnés auparavant. L'un d'eux, nommé *Martial*, approche de l'empereur lorsque tout le monde s'étoit écarté pour le laisser librement satisfaire une nécessité, lui plonge le poignard dans la gorge, le tue d'un coup et se mêle dans la foule. On n'auroit jamais connu le meurtrier, s'il avoit eu la précaution de jeter son poignard. Un garde l'aperçut. Il fut aussitôt massacré, et le secret de *Macrin* resta enseveli avec *Martial*. *Caracalla* avoit vingt-neuf ans, dont il régna six.

[217.] En voyant *Macrin* sur le trône, que personne ne désespère de sa fortune; mais aussi que personne ne s'y fie trop. Il étoit d'Alger, d'une basse extraction; mais il effaçoit par des mœurs douces et honnêtes la tache de sa naissance. La connoissance qu'il avoit

des lois lui donna quelque réputation. Il fut intendant d'un grand seigneur. Relégué en Afrique par *Sévère*, sans qu'on sache pourquoi, il gagna sa vie en plaidant, eut un emploi dans les postes, revint à Rome sous *Caracalla*, et obtint la charge d'avocat du fisc, d'où il passa à celle de préfet du prétoire, qu'il remplit selon toutes les lois de la justice. La femme qu'il épousa n'étoit pas d'une réputation intacte, peut-être lui apportoit-elle de la protection dans la cour impure de *Caracalla*. *Macrin* y avoit beaucoup de crédit, comme il paroît par la facilité qu'il eut à trouver tout d'un coup, au besoin, des conspirateurs contre l'empereur, et un exécuteur du complot. On ignore la part qu'il prit à l'exécution. L'armée, comme atterrée du coup, resta quelques jours incertaine. *Macrin* fit courir son nom dans les rangs, et il fut élu moins peut-être par estime que fautes d'hommes capables, et moyennant l'argent qu'il donna et celui qu'il promit.

Le sénat ne délibéra pas non plus fort long-temps. *Macrin* lui écrivit : « *Caracalla* a subi le sort qu'il » paroissoit mériter. L'armée m'a choisi pour le rem» placer. Je me flatte, pères conscrits, que vous con» firmerez le choix des soldats. » Il ne se flatta pas en vain. Le sénat, docile à la volonté des légions, le déclara empereur, accumula sur lui tous les honneurs accordés à ses prédécesseurs les plus illustres, et, par une suite de l'enthousiasme qui saisit tous les esprits à la nouvelle de la mort du tyran, il fit fondre ses statues d'or et d'argent, effacer son nom

de toutes les inscriptions, et annula tous ses édits. Cet excès de zèle ne plut point aux soldats attachés par intérêt à *Caracalla*. Ils exigèrent à grands cris son apothéose. *Macrin* y consentit malgré lui ; et le sénat, forcé d'obéir à l'empereur, qui obéissoit à la soldatesque, décerna les honneurs divins au barbare *Caracalla*. Il envoya ses cendres à *Julie*, sa mère, qui se laissa mourir de faim.

Macrin continua la guerre des Parthes, provoquée par la trahison de son prédécesseur ; mais les événemens ne répondirent pas à ses efforts. Il la termina par une paix équivoque. Cet empereur, tiré pour ainsi dire de la poussière du barreau, entendoit mieux les lois que la guerre : aussi vante-t-on ses règlemens, l'ordre qu'il mit dans la justice, et son exactitude à la faire observer ; on avouera cependant qu'il fut un peu sévère, s'il traita tous les crimes comme l'adultère. Il faisoit brûler vives les personnes qui en étoient convaincues, de quelque condition qu'elles fussent. *Macrin* ne trouva pas la docilité qu'il exigeoit lorsqu'il demanda aux troupes le retour à la discipline, qui étoit très-relâchée. Sous le règne de *Caracalla*, les soldats prenoient leurs quartiers dans les villes, où ils menoient la vie la plus licencieuse. *Macrin* les fit loger à la campagne, sous des tentes, leur défendant d'approcher d'aucune ville. Cette rigueur leur parut d'autant moins supportable, que l'empereur se livroit aux délices d'une vie efféminée à Antioche, tandis qu'eux manquoient souvent du nécessaire. Ils commencèrent à regretter

Caracalla, à haïr jusqu'au nom de *Macrin*, à lui reprocher même la bassesse de son origine. Enfin, ayant appris qu'il étoit l'auteur de la mort de *Caracalla*, ils choisirent un autre empereur.

Cette révolution fut l'ouvrage de *Mésa*, sœur de feu l'impératrice *Julie*, femme, disent les historiens, qui à la ruse de son sexe joignoit le courage du nôtre. Elle avoit vécu à la cour, avec sa sœur, durant les règnes de *Sévère* et de *Caracalla*, et avoit acquis, avec de grands biens, une grande connoissance des affaires. *Macrin* lui laissa ses richesses, et la relégua à Émèse, en Phénicie, sa ville natale. Elle s'y établit avec ses deux filles et ses deux petits-fils, *Julia Soémis*, mère de *Bassianus Avitus*, âgé de treize ans, et *Julia Maméa*, mère d'*Alexien*, âgé de neuf. La grand'mère consacra ses deux enfans au Soleil, principale divinité d'Émèse, qui étoit adoré sous le nom d'*Éléagabale*. *Avitus* en devint le grand-prêtre, et de ses fonctions fut appelé *Héliogabale*. Comme le temple du Soleil, hors des murs d'Émèse, étoit peu éloigné du principal camp de *Macrin*, les soldats romains eurent plus d'une fois occasion de le visiter, et d'admirer le jeune pontife, remarquable par sa beauté, et dont les manières annonçoient le caractère le plus aimable.

Mésa observa avec plaisir les dispositions qui naissoient dans le cœur des soldats en faveur de son petit-fils. Elle les cultiva, sema adroitement le bruit que le jeune grand-prêtre étoit le fils de *Caracalla*, fit montre de ses richesses, dont elle distribua géné-

reusement une partie, et promit l'autre. L'intrigue fut si bien conduite, que les soldats appelèrent *Héliogabale* dans leur camp, et le proclamèrent empereur avant que *Macrin* s'en doutât. Il traita cette rébellion, ouvrage d'une femme et d'un enfant, comme une bagatelle, croyant qu'il suffiroit d'envoyer haranguer les soldats pour les ramener à l'obéissance. Mais son harangueur fut mal écouté et tué. L'empereur alors rassemble toutes ses troupes et marche aux révoltés, qui s'étoient fortifiés d'autres complices. La bataille fut sanglante entre deux armées également aguerries. Celle de *Macrin* eut d'abord l'avantage; mais le courage d'*Héliogabale* et de *Soémis*, sa mère, ramena leurs soldats à la charge, et arracha la victoire à *Macrin*, qui prit la fuite et fut tué. Il n'avoit régné que quatorze mois, et avoit vécu cinquante-quatre ans. Ses premières dispositions, qui promettoient un gouvernement équitable, le firent regretter du sénat, quoiqu'on eût à lui reprocher d'avoir mis des affranchis et autres gens de basse extraction dans des places jusqu'alors occupées par les sénateurs.

[218.] *Héliogabale*, en montant sur le trône à l'âge de quatorze ans, se trouva propre à tous les excès de débauche et de lubricité, de luxe effréné, de faste poussé jusqu'au ridicule, de prodigalités presque incroyables. Tous les mets de sa table devoient venir des pays lointains. Le chemin de sa chambre à coucher étoit semé de poudre d'or, comme s'il eût cru indigne de lui de toucher la terre. Jamais il ne

mit deux fois les mêmes habits, ne se para deux fois des mêmes bagues et joyaux. Sa dépouille alloit tous les jours à ses gens, ses bijoux à ceux qui l'environnoient, et toute sa vaisselle d'or et d'argent à ses convives. Il fit de son palais un lieu de prostitution.

A ne considérer que ces affreux désordres, certainement on prononcera qu'*Héliogabale* fut un monstre; mais, en faisant attention aux circonstances, le monstre, en quelque manière, disparoît, et on ne voit plus avec une espèce de pitié qu'un malheureux jeune homme livré sans frein à un tempérament bouillant, avec tous les moyens d'en satisfaire la pétulance, entouré de corrupteurs, fauteurs de ses passions autant par goût que par intérêt, s'enivrant de l'idée de sa puissance, et la faisant consister dans la licence la plus effrénée. Ajoutez l'indulgence, la foiblesse d'une mère idolâtre de son fils, s'aveuglant sur l'excès de ses désordres, ou n'osant les reprendre, dans la crainte de perdre son crédit auprès de lui, et vous plaindrez le sort des grands auxquels des principes sévères n'ont point été inculqués avant que les circonstances ou leur naissance les hasardent sur les bords glissans du précipice de la toute-puissance.

Sous *Héliogabale*, les femmes commencèrent à jouer un rôle public dans le gouvernement de l'empire, et l'essai n'en fut pas heureux. On ne mettra pas au nombre des fautes graves du jeune empereur celles d'avoir introduit sa grand'mère dans le sénat, avec injonction qu'elle fût placée et qu'elle opinât immédiatement après les consuls; d'avoir même créé

un sénat de femmes, présidé par sa mère *Soémis*. Comme ce sénat ne fut chargé que de régler les modes, les habits, les rangs, les visites, ces institutions, qui n'eurent pas de suite, ne doivent être regardées que comme des caprices peu dangereux. On ne pensera pas de même de l'influence que paroît avoir eue sur la tranquillité publique l'autorité rivale des deux sœurs *Soémis* et *Maméa*, celle-ci mère du jeune *Alexandre*.

On dit qu'elle étoit chrétienne, par conséquent soigneuse d'inspirer à son fils des sentimens vertueux, et de former ses mœurs; ce qui le rendit bien différent de son cousin *Héliogabale*. La mauvaise conduite de celui-ci fit craindre à *Mésa*, sa grand'mère, que les Romains ne le souffrissent longtemps sur le trône. Elle joignit ses efforts à ceux de sa fille *Maméa* pour obtenir de l'empereur qu'il créât césar *Alexandre*, âgé seulement de treize ans. *Héliogabale* se prêta aux désirs de sa grand-mère et de sa tante; mais il se repentit de sa complaisance, soit par dépit de ce que le jeune césar ne vouloit pas se rendre compagnon de ses débauches, soit par jalousie de l'estime et de l'amitié qu'on montroit à son cousin. Il essaya de s'en défaire; mais *Maméa* veilloit de près sur les jours d'un fils chéri, et, de concert avec *Mésa*, qui lui révéloit les desseins de son petit-fils, elle le sauva des embûches secrètes. Alors *Héliogabale* envoya publiquement des assassins pour le massacrer. Mais les gardes prétoriennes, instruites des dangers qui

menaçoient le jeune prince, volèrent au palais, et auroient poignardé l'empereur même, s'il ne leur avoit pas abandonné ses compagnons de débauche, et ceux qu'on regardoit comme ennemis d'*Alexandre*; on exigea même qu'il promît de se corriger.

L'histoire ne fait pas *Soémis*, sa mère, complice de cette noirceur, non plus que de la mort de plusieurs sénateurs, et d'autres cruautés exercées sur ceux qu'*Héliogabale* croyoit partisans trop zélés de son cousin; mais elle paroît avoir toujours été du conseil de son fils; et malheur pour leur réputation aux conseillers des mauvais princes! Si elle ne fut pas complice, elle fut la plus infortunée des mères par la vue affligeante de tant de crimes, et par la catastrophe.

L'empereur renouvelle ses tentatives contre son cousin. Les prétoriens se déclarent de nouveau pour lui, et ils exigent pour sa sûreté qu'il soit amené dans leur camp. *Héliogabale* y consent, et l'accompagne; mais, mécontent de l'accueil qu'on fait à son cousin, il veut faire punir comme traîtres ceux qui lui applaudissent. L'armée se révolte: il fuit et se cache; on le découvre. Les soldats l'égorgent entre les bras de sa mère, et la massacrent elle-même. Il n'avoit que dix-huit ans, dont il régna près de quatre. Il fut tué dans les latrines du camp, tombeau digne de lui.

[222.] Les espérances conçues de la bonne éducation qu'avoit reçue *Alexandre Sévère* ne furent pas trompées. *Maméa* conserva sur son fils l'empire

qu'une tendresse éclairée donne sur une âme vertueuse. En lui procurant les connoissances utiles, elle n'avoit pas négligé les talens agréables. Il savoit peindre, chanter, jouer des instrumens. On avoit endurci de bonne heure son corps aux travaux et à la fatigue. Dès son enfance on remarqua en lui des traits d'humanité. Son caractère généreux le portoit à obliger. Il monta sur le trône à l'âge de seize ans. Il faut attribuer moins à lui, à cet âge, qu'à sa mère et à sa grand'mère, dont il respecta toujours les lumières, le choix d'un conseil des seize plus estimables sénateurs, entre lesquels on compte *Sabinus*, nommé le *Caton* de son siècle; *Ulpianus*, célèbre jurisconsulte; *Gordianus*, qui parvint depuis à l'empire; *Catilinus Sévérus*, admiré pour sa profonde érudition; *Sérénianus*, respectable par sa probité, et *Quintillus Marcellus*, grand partisan des anciennes mœurs des Romains. Avec de pareils conseillers et d'excellentes dispositions, *Alexandre* commença un règne digne de servir de modèle à tous les princes.

L'empire paroissoit si vénal, tellement destiné à devenir la proie de ceux qui sauroient se concilier la bienveillance des soldats, qu'on ne doit pas être surpris qu'il se soit élevé des prétendans. Les armées, afin d'avoir la gloire et le profit de donner un maître à l'empire, y portoient leurs généraux, ou d'autres, même malgré eux. Ainsi un nommé *Taurinus*, honoré du titre d'empereur contre son gré, dans l'armée de Syrie, s'enfuit, et, poursuivi par les mutins,

se précipita dans l'Euphrate, et s'y noya. *Uranus*, plus sensible à l'éclat d'une couronne, l'accepta de l'armée d'Édesse; mais il fut défait par les troupes fidèles à *Alexandre*. A Rome, quelques gardes prétoriennes entreprirent de placer sur le trône un nommé *Antonin*. Il échappa à leur faveur, et se retira à la campagne.

Alexandre se débarrassa par lui-même des poursuites ambitieuses d'un compétiteur, *Arinius Camillius*, sénateur, d'une des plus illustres familles de Rome. Le jeune empereur, apprenant qu'il travailloit à obtenir l'affection des soldats, dans l'espérance qu'ils le revêtiroient de la pourpre impériale, le fait venir à la cour, le remercie de ce qu'il veut bien partager avec lui les peines attachées à sa dignité, et le nomme son collègue. Il falloit partir pour une guerre contre des peuples limitrophes de l'empire. *Alexandre* offre le commandement à *Camille*. A son refus, l'empereur, généreusement prudent, le prie de partager au moins avec lui la gloire de l'expédition. Les deux collègues partent ensemble à pied. Après avoir fait quelques lieues, *Camille* se trouva épuisé; l'empereur lui conseille de faire le reste du voyage à cheval; le cheval le fatigue encore. *Alexandre* lui fait prendre une voiture. Ce procédé, poli en apparence, humilie tellement le collègue, qu'il abdique, et retourne à sa campagne, où *Alexandre* le laissa vivre tranquillement.

L'exemple que l'empereur donnoit aux soldats pour la marche, il le donnoit pour tout le reste,

étoit vêtu comme eux, usoit des mêmes alimens. Chacun pouvoit le voir manger et l'approcher dans tous les temps. Il veilloit singulièrement à leur conservation, les visitoit dans leurs maladies, les récompensoit noblement, mais aussi exigeoit d'eux une grande exactitude dans leurs devoirs. Ces soins lui donnoient sur eux, malgré sa jeunesse, des droits qu'il savoit dans l'occasion faire respecter. Qu'on se représente un adolescent entouré d'une légion qui murmure et qui exprime son mécontentement par des cris. « Taisez-vous, leur dit-il d'un ton imposant ; réservez ces clameurs pour épouvanter les » Perses, les Sarmates et les Germains. » Ils continuoient de menacer ; *Alexandre* leur dit d'un ton courroucé : « Bourgeois, retirez-vous et quittez les » armes. » Frappée comme d'un coup de foudre, la légion dépose les armes, se dépouille de la casaque militaire, et se retire en silence. Mais, après l'avoir humiliée, l'empereur la reçut en grâce, et on remarqua qu'elle se distingua entre les autres dans la guerre de Perse.

Ce jeune prince signala sa valeur dans cette expédition, et se conduisit en grand capitaine. Il fit lui-même en plein le sénat le récit de sa victoire, parlant modestement au nom de tous, et ne s'attribuant que l'honneur commun avec le reste de l'armée. « L'en» nemi, dit-il, vint nous attaquer avec sept cents » éléphans. Jamais on n'a vu ces animaux réunis en » si grand nombre. Ils avoient sur leur dos des tours » remplies d'archers. Trois cents de ces éléphans ont

» été pris, deux cents ont été tués, et nous en avons » ramené dix-huit avec nous. Les Perses avoient dix-» huit cents chariots armés de faux, nous leur en » avons enlevé deux cents. Nous avons taillé en » pièces une armée de cent vingt mille chevaux et de » dix mille hommes armés de toutes pièces. Nous » avons fait un nombre prodigieux de prisonniers » que nous avons vendus. L'armée est revenue char-» gée de gloire et de richesses. C'est à vous, pères » conscrits, à remercier les dieux qui ont protégé » nos armes, et à leur témoigner notre reconnois-» sance. » Le char de son triomphe, au lieu de quatre chevaux blancs, selon la coutume, fut attelé de quatre éléphans ; et ce triomphe eut cela de particulier, qu'outre la gratification d'usage que l'empereur fit au peuple, il établit au nom de sa mère des fonds pour l'entretien des enfans des citoyens pauvres, qui par cette raison furent appelés les enfans de *Maméa*.

Si c'est un devoir pour un prince d'être bon, c'en est encore un plus rigoureux d'être juste. *Alexandre* s'en acquittoit avec la plus grande exactitude. « C'est, » disoit-il, une grande recommandation pour les » charges que de ne les pas briguer. » Jamais il ne souffrit qu'on en vendît aucune. Il disoit à ce sujet : « Celui qui achète doit vendre à son tour. Il y auroit » de l'injustice à punir un homme pour avoir vendu, » après lui avoir permis d'acheter. » Quand il se proposoit de conférer le gouvernement d'une province à quelqu'un, il faisoit publier son nom, et il encou-

rageoit tous ceux qui savoient quelque chose à sa charge à venir le déclarer, soit en public, soit en particulier. « Puisque les chrétiens, disoit-il, font » usage de cette méthode dans le choix de leurs prê- » tres, il est raisonnable que nous nous en servions » aussi dans le choix des gouverneurs de province, » qui ont entre les mains les biens et la vie d'un si » grand nombre d'hommes. » Cette discipline des premiers chrétiens citée et imitée par un prince païen est remarquable. Il avoit pour maxime favorite, qu'il fit inscrire partout : « Faites aux autres ce que vous » voudriez qu'ils vous fissent. »

Alexandre a donné l'exemple, peut-être unique, de la punition d'un homme qui vendoit, non pas son crédit, mais l'ombre de la faveur. Par l'attention scrupuleuse qu'il portoit sur tous ceux qui l'environnoient, il découvrit qu'un de ses courtisans se donnoit à tous ceux qui avoient besoin de protection pour un homme très-puissant auprès de l'empereur, et que sous cette apparence il promettoit de parler de l'affaire du client, et de la recommander efficacement, moyennant une somme qu'il stipuloit, et qu'il faisoit payer d'avance. Souvent il prenoit des deux côtés; et il fut prouvé que quelquefois il n'ouvroit pas la bouche en faveur des parties, dont il nourrissoit cependant les espérances en faisant toujours ajouter à la première somme. Par ce moyen frauduleux, il avoit amassé des richesses immenses. L'empereur, indigné d'une ruse capable de le déshonorer lui-même, accusa le coupable devant le sénat, qui

le condamna à mort. Il fut attaché à un gibet, et suffoqué par la fumée des fagots verts allumés autour de lui. Pendant son supplice, un officier public crioit: » Celui qui vend de la fumée meurt par la fumée. » Il est probable qu'*Alexandre* ne fut pas obligé d'exercer deux fois la même justice, et qu'elle servit de frein aux autres malversations qu'on se permet quelquefois auprès des princes. Il diminua autant qu'il lui fut possible les impôts; ceux qui étoient employés à les lever, il les appeloit *des maux nécessaires*.

A la guerre contre les Perses en succéda une contre les Germains. L'empereur partit pour ce pays avec sa mère et son conseil ordinaire. Il trouva les légions dans une indiscipline totale. Son premier soin fut de tâcher d'y remettre l'ordre. Ce projet alarma les soldats. Leur crainte et leur mécontentement furent artificieusement entretenus par un de leurs officiers nommé *Maximin*, Goth de nation, qu'*Alexandre*, en faveur de sa bravoure, avoit mis à la tête d'un corps de Pannoniens. Il se servit du crédit qu'il avoit parmi ses soldats pour leur représenter le jeune empereur comme un prince foible qui se laissoit gouverner par une femme, incapable de les commander et de pousser la guerre avec vigueur. Il gagna beaucoup de complices.

Le barbare avoit bien examiné les lieux et étudié les momens. Vers une heure après midi, lorsque les gardes, entraînés par le sommeil, se relâchoient de leur vigilance, *Maximin* arrive avec une troupe

déterminée dans un endroit peu distant de l'armée, qu'occupoit l'empereur. La plupart des gardes surpris fuient, les autres sont massacrés. *Maméa*, appelée par le bruit, accourt avec quelques capitaines des gardes. Les rebelles les assassinent tous, entrent l'épée nue et sanglante dans la tente du prince. Seul et désarmé, il ne fait aucune résistance, se couvre le visage de son manteau et reçoit en silence les coups qu'on lui porte. Ainsi périt à vingt-six ans et demi *Alexandre Sévère*, après un règne de treize ans. *Trajan*, *Antonin* et *Marc-Aurèle* firent peut-être de plus grandes choses; mais ils étoient plus âgés, en montant sur le trône imperial, que ne l'étoit *Alexandre* lorsqu'il en descendit.

[235.] Après avoir présidé et coopéré à l'assassinat d'*Alexandre*, *Maximin* eut l'adresse de persuader qu'il n'y avoit aucune part, et de se faire élire empereur par l'armée. Le sénat confirma le choix des soldats, n'osant s'y opposer. Le nouvel empereur s'associa *Maximin*, son fils. Le père étoit né d'un Goth et d'une Alaine. Sa première condition fut d'être berger. On dit qu'il avoit près de huit pieds de haut, qu'il étoit bien proportionné et d'une force de corps extraordinaire. Les preuves qu'il en donna, jointes à son intrépidité, le conduisirent aux dignités militaires. On assure qu'il traînoit un chariot que deux bœufs avoient peine à tirer, qu'il déracinoit de grands arbres, qu'il brisoit des cailloux entre ses doigt.

Dans deux jeux que donna *Sévère* en passant par

la Thrace, *Maximin*, âgé de vingt ans, voyant qu'il y avoit des prix à gagner, demanda en langage moitié thrace et moitié latin d'être admis au nombre des combattans. On lui assigna pour adversaires les esclaves les plus vigoureux du camp. Il en vainquit seize l'un après l'autre. L'empereur, en récompense, l'admit dans la cavalerie. Comme ce prince, quelques jours après, visitoit à cheval les différens quartiers du camp, *Maximin*, à pied, le suivoit en courant. *Sévère*, pour l'éprouver, mit son cheval au galop ; *Maximin* fit le tour du camp avec lui sans en paroître fatigué. Au bout de la course, l'empereur lui dit : « Thrace, veux-tu lutter maintenant? » Il y consentit. On fit venir les meilleurs lutteurs de l'armée, et il en renversa sept, comme si c'eut été des enfans. Le prince l'honora d'un collier d'or, et le gratifia d'une haute paie, dont il avoit grand besoin, car il mangeoit par jour jusqu'à soixante livres de viande, buvoit vingt-quatre pintes de vin sans faire d'excès. Il étoit dans les gardes sous *Caracalla*. Fort attaché à ce prince, il ne voulut pas servir sous *Macrin*, son meurtrier. *Héliogabale* le fit tribun. Choqué de quelques paroles piquantes de l'empereur, il se retira du service, y reparut sous *Alexandre*, qui lui donna le commandement d'une légion, et qui, comptant sur lui pour le rétablissement de la discipline, lui conféra dans l'armée une grande puissance dont il abusa. Son fils, d'une stature presque égale à celle de son père, étoit aussi recommandable par sa force et son courage que remarquable par sa beauté.

Maximin haïssoit tellement les personnes de qualité, qui sembloient lui reprocher la bassesse de son extraction, qu'il en fit inhumainement périr un nombre considérable. Deux révoltes, excitées dans son camp même, lui fournirent un prétexte pour immoler à sa haine les grands et les riches. L'une le fut par *Magnus*, personnage consulaire, d'une naissance illustre, qui avoit formé le dessein, quand l'empereur, marchant contre les Allemands, auroit passé le Rhin avec une partie de son armée, de rompre le pont, et de se faire proclamer empereur par l'autre. Son complot ayant été découvert, il fut tué. L'autre révolte étoit involontaire, de la part de *Quartinus*, homme consulaire, ami d'*Alexandre*, que des légions mécontentes revêtirent malgré lui du manteau impérial. Un officier nommé *Macéda*, son ami, pour faire oublier la part qu'il avoit eue à la révolte, coupa la tête, pendant la nuit, au compétiteur de *Maximin*, et la lui porta. Mais l'empereur le fit mourir, comme rebelle à son prince et traître à son ami. *Maximin* acquit dans la guerre d'Allemagne la confiance des soldats par ses victoires. Il se vanta dans la lettre qu'il écrivit au sénat (quel triomphe aux yeux de l'humanité!) d'avoir ravagé cent cinquante lieues de pays, détruit autant de villages, fait un nombre incroyable de prisonniers, et livré plus de batailles qu'aucun de ses prédécesseurs.

Mais pendant qu'il franchissoit les marais de la basse Allemagne, où il pensa périr, ses cruautés lui suscitoient des ennemis jusque dans les sables brû-

lans de l'Afrique. Deux jeunes gens de distinction, condamnés par un agent de *Maximin* à une amende qui les auroit ruinés, gagnent des soldats, tuent le préposé de l'empereur, et, bien sûrs qu'il vengera la mort de son employé, ils lui opposent un rival dans la personne de *Gordien*, proconsul d'Afrique. Il avoit, outre une naissance illustre, tous les talens propres à faire un bon empereur, lumières, affabilité pour les peuples soumis à son administration, prestance majestueuse. Rien ne lui manquoit pour porter dignement le sceptre; mais son âge de quatre-vingts ans le rendoit pesant et embarrassant pour ses mains; aussi le repoussa-t-il tant qu'il put, et il ne l'accepta enfin qu'avec cette condition, qu'il lui seroit permis de partager l'autorité souveraine avec son fils. Ce prince avoit quarante-six ans, et étoit doué de toutes les vertus de son père.

Le sénat, qui détestoit *Maximin*, applaudit à cette élection, dont la nouvelle vint à Rome par les diplômes des deux empereurs, pleins de respect et de déférence pour ce corps. Dans le premier transport de sa joie, le peuple, qui partageoit la haine du sénat contre *Maximin*, se permit les plus grandes cruautés contre les partisans et les amis du barbare empereur. Le sénat autorisa en quelque façon ses fureurs en proscrivant les deux *Maximin*, et en les déclarant ennemis de la patrie. Mais ces décrets n'étoient pas encore connus dans les provinces, qu'on apprit à Rome la catastrophe précipitée des deux *Gordien*. Le vieil empereur destitua mal à propos, en montant

sur le trône, un officier de mérite, nommé *Capellien*, qui lui avoit toujours déplu. Cet officier disgracié n'obéit pas, et ramassa des troupes. *Gordien* le fils alla au-devant de lui, fut battu et tué, et le père s'étrangla de désespoir avec sa ceinture, après un mois et six jours de règne.

Autant l'élévation des *Gordien* avoit causé de joie à la capitale, autant la nouvelle de leur chute causa de désolation. Après ce qu'on s'étoit permis contre *Maximin*, et la connoissance de son caractère, on ne pouvoit s'attendre qu'à une vengeance horrible. C'est avec une rage plutôt de bête féroce que de créature humaine qu'il avoit appris les excès auxquels on s'étoit porté contre ses amis. Il se frappa la tête contre les murailles, se roula par terre, déchira ses vêtemens, tira l'épée, frappa ceux qui l'entouroient, et auroit poignardé son fils, s'il ne s'étoit sauvé. Le motif de son emportement contre lui étoit qu'il avoit refusé d'aller vivre à Rome, où il auroit pu arrêter les démarches du sénat et prévenir la révolte. La consternation y étoit donc générale; les femmes, les enfans, tout le peuple, faisoient des vœux dans les temples pour que jamais *Maximin* ne revît la capitale.

Mais il approchoit : dans cette extrémité, le désespoir fit prendre un parti que la prudence auroit désavoué dans des temps plus calmes. Le sénat élut deux empereurs dont les qualités contrastoient comme la naissance; mais on se flatta qu'ils n'en seroient que plus propres à procurer le bien commun. *Balbin* comptoit des aïeux illustres, jouissoit de grandes ri-

chesses, aimoit le luxe et les plaisirs, mais n'en obtenoit pas moins l'estime générale. Il avoit moins de talens pour les expéditions militaires que pour le gouvernement civil. Au contraire, *Maxime*, fils d'un charron, de simple soldat parvenu au commandement des armées, promettoit un sûr rempart contre les efforts de *Maximin*. *Maxime* fut donc chargé du commandement des troupes pendant que *Balbin* gouverneroit l'empire. Cette élection n'obtint pas l'approbation générale; le peuple se révolta. Pour l'apaiser, on fut obligé d'associer aux deux empereurs *Gordien*, âgé de treize ans, fils ou neveu de *Gordien* le fils, et que les Romains demandoient par respect et par attachement pour cette famille.

La complaisance du sénat ne parvint pas à faire cesser les mouvemens populaires. Rome commençoit à éprouver les convulsions de l'anarchie qui la conduisit à sa ruine. Une querelle s'éleva entre le peuple et les prétoriens. Ceux-ci, maltraités, se réfugièrent dans leur camp; la populace, aidée des gladiateurs, les y attaqua. Ne pouvant les vaincre, elle coupa les canaux qui y conduisoient de l'eau. Les soldats, désespérés, fondent sur la multitude qui les environnoit, et en font un affreux carnage; ils la poursuivent jusque dans la ville. Les pierres et les tuiles tombent sur eux de toute part; les soldats mettent le feu aux boutiques et aux magasins. En peu de temps une partie de la ville et une quantité de choses précieuses furent réduites en cendres : beaucoup de personnes de tout rang périrent dans les flammes; les temples

furent profanés, les maisons pillées, et les rues couvertes de cadavres. L'empereur *Balbin*, dangereusement blessé à la tête, ne réussit à apaiser le tumulte qu'en faisant paroître le jeune *Gordien* revêtu de la robe de pourpre; alors les hostilités cessèrent, ce qui feroit croire que les droits du jeune prince entroient pour quelque chose dans le sujet de cette violente rixe.

Après ces massacres et ces ruines, malgré l'inquiétude où l'on devoit être sur l'invasion prochaine de *Maximin*, le peuple continua de fréquenter les théâtres comme à l'ordinaire. Heureusement le barbare fut arrêté par les habitans d'Aquilée, qui préférèrent de périr plutôt que de se rendre. Les enfans mêmes et les femmes prirent part à la défense. Celles-ci coupèrent leurs cheveux pour en faire des cordes d'arc; ce trait d'héroïsme fut consacré par un temple dédié à *Vénus la Chauve*. La résolution des citoyens d'Aquilée sauva Rome. Pendant que *Maxime*, protégé par cette ville, grossissoit et disciplinoit son armée, les soldats de *Maximin*, las de ses cruautés, et alarmés du bruit qui se répandoit que l'empire entier s'armoit contre eux, et alloit leur tomber sur les bras, fondent sur la tente de l'empereur, et l'égorgent avec son fils. Le père étoit âgé de cinquante-cinq ans, et le fils de vingt-un. Leur règne dura trois ans. Leur armée se réunit à *Maxime*, et prêta serment aux empereurs. La nouvelle de la mort de *Maximin* arriva à Rome pendant que *Balbin*, *Gordien* et tout le peuple assistoient aux jeux. Ils se précipitèrent dans les

temples, pour y rendre aux dieux des actions de grâces. *Balbin*, que le seul nom de *Maximin* avoit toujours fait trembler, sacrifia cent victimes à la fois, et fit offrir des hécatombes dans toutes les villes de l'empire. *Maxime*, à son retour, fut reçu comme s'il avoit gagné une bataille. Les deux empereurs commencèrent à gouverner de concert. Il y avoit entre eux de la jalousie; mais le voile de leur prudence cachoit cette passion. *Maxime* n'étoit point aimé des gardes prétoriennes. Elles craignoient qu'il ne voulût rétablir la discipline, ou qu'il ne les cassât comme *Sévère* avoit cassé leurs prédécesseurs, pour mettre à leur place un corps de Germains, ramenés de son armée d'Aquilée, qui lui étoient fort affectionnés. Ces prétoriens étoient aussi prévenus contre *Balbin*, qu'ils croyoient favoriser le dessein prétendu de *Maxime*. Dans cette persuasion, ils prennent le parti de se défaire de l'un et de l'autre.

Ils choisissent un jour où la plupart des domestiques et des gardes, assistant aux jeux capitolins, avoient laissé les empereurs presque seuls, et se présentent en force. *Maxime* veut appeler ses Germains. *Balbin* s'y oppose, dans la crainte que ce ne soit une alarme suscitée par son collègue, et qu'il ne se serve d'eux pour lui enlever l'autorité. Pendant cette altercation, les prétoriens pénètrent dans le palais, en arrachent les empereurs, déchirent leurs robes, et les chargent de coups. Dans le temps qu'ils les entraînoient dans leur camp, ils apprennent que les Germains accourent pour les délivrer. Furieux, ils mas-

massacrent les deux infortunés, laissent leurs corps dans la rue, et emmènent le jeune *Gordien*, qu'ils proclament empereur. Les Germains, n'ayant plus rien à faire, se retirent tranquillement dans leurs quartiers, et la ville reste paisible.

[239.] Ce prince commençoit sa quatorzième année: il étoit d'une figure agréable, d'un caractère si doux, qu'il fut universellement chéri. Le sénat l'appeloit son fils, le peuple son favori, les soldats leur enfant. Aux qualités nécessaires pour former un excellent prince il joignoit le goût des arts et des sciences; mais, n'ayant point une *Maméa* pour mère, et manquant d'expérience, il tomba, au commencement de son règne, entre les mains d'un nommé *Maurus*, et de quelques affranchis rusés et corrompus, qui abusèrent de sa confiance et de sa jeunesse. A quinze ans il épousa *Tranquillina*, fille de *Misithée*, dont on ignore la naissance et les actions, mais dont en récompense on connoît les talens et la vertu. *Gordien* eut le bon esprit de se livrer tout entier à son beau-père, de se conduire par ses conseils, et de l'approcher de sa personne en lui donnant la charge de capitaine des gardes pour être plus à portée de profiter de ses lumières.

Sous la tutelle de son beau-père, *Gordien* gouverna à la satisfaction de tout l'empire : malheureusement il perdit trop tôt cet excellent homme, qui fit en mourant une faute capitale, savoir, de donner sa place de capitaine des gardes à *Philippe*, dont il estimoit la bravoure, et dont il ne suspectoit pas la fidélité. Le

jeune empereur, plein de cette même confiance, le prit pour guide dans ses opérations militaires contre *Sapor*, roi de Perse. Le perfide conseiller engagea l'armée dans des pays difficiles, où les marches étoient pénibles, et fit commettre beaucoup de fautes, qu'il eut l'adresse de rejeter sur *Gordien*. Des murmures et des plaintes, les soldats en vinrent à demander ce qui leur étoit secrètement insinué par *Philippe*, qu'il fût associé à l'empire. *Gordien* y consentit; mais l'armée conserva pour lui un reste d'affection qui porta ombrage au nouvel empereur : il le fit tuer sur les confins de la Perse. Les assassins de ce jeune prince périrent quelque temps après. Il ne vécut que dix-neuf ans, et en régna près de dix.

[245.] *Philippe* étoit Arabe. Son père avoit été chef de voleurs, c'est-à-dire d'une de ces hordes qui parcourent l'Arabie et s'emparent du bien des voyageurs comme leur appartenant, parce qu'ils se trouvent sur le terrain de leur domination. On dit, et il est fort probable que *Philippe* étoit chrétien, et qu'il se soumit à la pénitence publique en réparation de la mort de *Gordien*. Aussitôt qu'il fut reconnu empereur par l'armée, pressé de se rendre à Rome, il acheta des Perses la paix par la cession de l'Arménie et de la Mésopotamie, qu'il reprit quelque temps après, pour apaiser les murmures qu'excita cette lâche condescendance. Son gouvernement s'annonça par des actes de bonté et de douceur qui n'empêchèrent pas que des révoltes n'éclatassent en plusieurs endroits. La plus dangereuse parut à l'empereur celle

de Pannonie. *Philippe* fut trompé sur celui qu'il envoya pour l'apaiser, comme *Gordien* l'avoit été lorsqu'il avoit donné sa confiance à *Philippe*. *Dèce*, qu'il chargea de faire rentrer les rebelles dans le devoir, se laissa séduire par eux, accepta l'empire, et marcha sur Rome. L'empereur s'avança pour le combattre, et fut tué. Aussitôt que les prétoriens apprirent sa mort, ils massacrèrent son fils, âgé de sept ans, qu'il leur avoit donné en garde en le nommant césar. *Philippe* avoit cinquante-sept ans, et il en régna cinq et quatre mois. La religion chétienne prit un grand accroissement sous son règne.

[249.] Il étoit naturel que *Dèce*, son successeur, gardât comme sujets peu sûrs les chrétiens que *Philippe* avoit protégés et qui devoient le regretter : aussi remarque-t-on que la persécution de *Dèce* fut une des plus cruelles que la religion éprouva. Ce prince étoit de la Pannonie même, où il fut proclamé empereur par ses soldats, que le sénat et le peuple n'osèrent contredire. Aussitôt qu'il fut revêtu de la pourpre, il déclara césar son fils aîné, et décora peu après du même titre ses autres fils. Le jeune prince, envoyé contre les Goths, les battit, mais essuya ensuite un échec donc le père voulut le venger. Les Goths combattirent en désespérés, Le jeune *Dèce* se signala en cette occasion. Il tua plus d'un ennemi de sa propre main. Mais ayant été blessé mortellement d'une flèche, il tomba de son cheval à la vue de l'armée. Son père, le voyant, cria à ses soldats : « Compagnons, ce n'est que la perte d'un

» homme, ne nous décourageons pas. » Mais il fut tué lui-même, avec deux autres de ses fils à l'âge de cinquante-neuf ans, après deux ans et quelques mois de règne.

[252.] Comme si un empereur ne pouvoit mourir sans trahison, on répandit le bruit que *Gallus*, un de ses principaux officiers, en correspondance secrète avec les Goths, conseilla à *Dèce* de prendre une position désavantageuse, en avertit les ennemis, et occasionna sa défaite et sa mort. S'il fut coupable de cette trahison, il sut si bien la cacher qu'en récompense du chagrin qu'il montra de ce désastre, l'armée le proclama empereur. Il déclara son fils *Volusien* césar, lui fit épouser une fille de *Dèce*, et adopta *Hostilien*, le seul restant des quatre fils de *Dèce*. *Gallus* étoit Africain, et avoit toujours fait la guerre; c'étoit son principal mérite; cependant il conclut une paix honteuse avec les Goths, afin d'aller jouir des délices de Rome. *Émilien*, chef des troupes opposées à ce peuple, vengea l'honneur de l'empire. Fier de ses succès, il se fit donner la pourpre par ses soldats, et alla affronter *Gallus* en Italie. Sa hardiesse lui réussit. Les soldats de *Gallus*, méprisant ce prince plongé dans les plaisirs, le massacrèrent avec son fils, après un règne de dix-huit mois, en présence de l'armée d'*Émilien*, qu'ils proclamèrent empereur. La puissance de celui-ci dura encore moins. Il fut tué au bout de trois ou quatre mois par ses soldats, pour éviter, disoient-ils, la guerre civile,

lorsqu'ils apprirent qu'ils alloient être attaqués par une armée que *Valérien*, dont ils avoient une haute opinion, avoit levée pour *Gallus*.

[253.] Quand cette armée apprit que *Gallus* et son fils étoient morts, elle plaça sur le trône *Valérien*, son chef. C'est un de ces hommes rares qu'on peut peindre d'un trait. *Dèce*, voulant rétablir la censure abolie depuis long-temps, chargea le sénat de choisir une personne capable de remplir cette charge. Tout d'une voix les sénateurs s'écrièrent : « Que *Valérien* soit censeur ! Que celui qui n'a aucune faute » à se reprocher censure celles des autres. » Cependant il persécuta les chrétiens. Il étoit d'une des premières familles de Rome, et s'étoit acquitté avec honneur des principales charges, tant civiles que militaires. Son intégrité, sa modestie, sa prudence, le rendoient cher à tout le monde. Si chaque homme dans l'empire avoit eu le droit de choisir un empereur, toutes les voix se seroient réunies en faveur de *Valérien*. Mais il parvint au trône dans des temps malheureux. Les Goths de toutes sortes de dénominations avoient envahi la Mœsie, la Thrace et la Macédoine. Les Perses, ayant passé l'Euphrate, désoloient la Syrie, la Cilicie et la Cappadoce. Les peuples des environs du Weser, unis pour défendre leur liberté, commencèrent alors à se faire connoître et à se rendre redoutables par leurs excursions. *Gallien*, fils de *Valérien*, nommé césar, combattit les Germains avec avantage. L'empereur eut d'autres

généraux qui se distinguèrent : *Aurélien* contre les Goths, *Probus* contre les Sarmates et les Quades.

Valérien prit pour lui la tâche la plus difficile, celle de faire tête aux Perses. Loin de réussir, malgré sa capacité et son courage, il éprouva le plus grand des malheurs que puisse essuyer un souverain. *Sapor* le fit prisonnier, le traita pendant sa vie d'une manière outrageante, le fit écorcher après sa mort, et ordonna qu'on pendît sa peau dans un temple, comme un monument perpétuel de la honte des Romains. On ne sait combien de temps cet empereur vécut dans les fers. Rien ne le toucha plus dans sa malheureuse situation que de se voir entièrement négligé par *Gallien*, pendant que la plupart des princes étrangers, ceux même qui avoient aidé *Sapor* contre les Romains, demandoient avec instance la liberté de ce brave et malheureux empereur. Ce fils dénaturé ne fit aucune démarche en faveur d'un père si estimable, charmé apparemment d'occuper le trône, où il se plaça aussitôt qu'il sut la captivité de son père. *Valérien* ne s'y maintint que sept ans.

Si l'on compte les tyrans qui pendant huit ans que *Gallien* régna seul, prirent la pourpre, soit de son aveu, soit malgré lui, on en trouvera dix-neuf. C'étoient des généraux d'armée, des gouverneurs de provinces, souvent de simples gouverneurs de villes qui se faisoient proclamer. Les rivaux se cherchoient, s'attaquoient, se combattoient. Quelquefois leur empire n'a duré que quelques mois, et même que trois ou quatre

jours. Les peuples prenoient part à la querelle ; les campagnes étoient ravagées, les villes pillées, et tout finissoit ordinairement par le massacre des compétiteurs et de leurs partisans. Pendant que l'intérieur de l'empire étoit ainsi dans un état de trouble perpétuel, armée contre armée, citoyens contre citoyens, les barbares forçoient les frontières, se répandoient comme un torrent, portoient partout la flamme et le fer, et ne se retiroient que chargés de butin, emmenant dans leurs forêts une incroyable multitude de prisonniers. En même temps, comme si tous les fléaux se fussent rassemblés pour la destruction de ce malheureux empire, en plusieurs cantons le ciel se couvrit de nuages, une obscurité complète, suivie de tremblemens de terre et accompagnée de tonnerre, effraya les habitans. La terre s'ouvrit dans plusieurs endroits, et engloutit les maisons. A la place des montagnes parurent des lacs, et des sables stériles à la place de riantes campagnes. La mer se précipita sur le continent, renversa plusieurs villes, en même temps que la peste, sortie de l'Égypte, exerçoit des ravages inouïs dans la Grèce, l'Italie, et Rome même, où elle entassoit les cadavres. Tel est le tableau de l'empire sous *Gallien*. Ses cruautés en rembrunissent encore les couleurs.

Le premier qui se déclara empereur fut *Ingénuus*, en Pannonie, grand capitaine, fort aimé du peuple et des soldats. Vaincu par les généraux de *Gallien*, il se tua lui-même pour ne pas tomber entre les mains de ce prince, dont il connoissoit la barbarie.

Ne pouvant plus rien contre le chef qui s'étoit soustrait à sa fureur, *Gallien* écrivit à *Céler*, commandant son armée : « Je ne serai point content si vous » faites mourir seulement ceux qui ont porté les ar- » mes contre moi ; il faut que vous exterminiez dans » chaque ville, tous les mâles, jeunes et vieux. N'é- » pargnez aucun de ceux qui m'ont voulu du mal, » aucun de ceux qui ont mal parlé de moi. Tuez, » mettez en pièces sans miséricorde ; vous m'enten- » dez. Faites comme vous savez que je ferois moi- » même, moi qui vous écris ceci de ma propre » main. » Conformément à ces ordres sanguinaires, on ne laissa pas un seul mâle en vie dans plusieurs villes.

Ceux qui échappèrent au massacre, réduits au désespoir, à *Ingénuus* firent succéder *Régillianus*, capitaine illustre, descendant des rois de la Dacie. La crainte qu'inspiroit *Gallien* agit tellement sur l'esprit des soldats de *Régillianus*, qu'ils l'assassinèrent pour obtenir grâce du crime de l'avoir proclamé empereur.

Gallien avoit envoyé en Germanie son fils *Valérien*, sous la conduite de *Sylvanus*, son gouverneur. Les soldats, piqués de ce qu'on leur donnoit un enfant pour les commander, tuèrent le tuteur et le pupille, et élurent empereur *Posthumius*. Ce prince se composa un beau royaume des Gaules, de l'Espagne et de l'Angleterre. Il y fit régner avec lui, pendant sept ans, la modération et l'équité, et devint la victime de ses vertus. Il avoit pris Mayence ; mais

il ne voulut pas l'abandonner au pillage. Ses soldats furent si irrités de ce refus, qu'ils le tuèrent avec le jeune *Posthumius*, son fils.

Il suffira de nommer ceux qui ne firent que goûter l'autorité suprême sous le règne de *Gallien*. Ce fut d'abord *Macrien*, en Égypte, où la guerre civile, avoit réduit Alexandrie à un état déplorable. *Denys*, évêque de cette ville, rapporte que « les fureurs de » la discorde y étoient si violentes, qu'il étoit plus » aisé d'aller d'Orient en Occident que d'Alexandrie » à Alexandrie. On ne pouvoit avoir de commerce » que par lettres, et on avoit bien de la peine à les » faire parvenir. Il étoit plus difficile de passer la » rue qui étoit au milieu de la ville que de traverser » les mers ou les déserts les plus arides. Le port res- » sembloit au rivage de la mer Rouge couvert des » corps des Égyptiens : la mer y étoit souvent teinte » de sang, et le Nil sans cesse rempli de corps tués » ou noyés. La famine se joignit à la guerre, et fut » bientôt suivie d'une peste terrible ; elle emporta » chaque jour un si grand nombre d'habitans, qu'il » se trouvoit dans Alexandrie moins d'hommes de- » puis quatorze ans jusqu'à quatre-vingts qu'il n'y » en avoit ordinairement depuis quarante ans jusqu'à » soixante-dix. » En rabattant beaucoup de ces horreurs, il restera toujours une idée affligeante de ce que peut devenir une grande ville livrée au pillage.

Contre *Macrien* s'éleva *Valens*. *Macrien* lui opposa *Pison*. *Pison* prend le titre d'empereur, est tué par *Valens*, et regretté par son meurtrier, qui s'é-

crioit : « Quel compte rendrai-je aux dieux de la » mort de *Pison ?* » Le sénat lui décerna cet éloge remarquable, « qu'il n'y eût jamais de meilleur » homme. » *Valens*, qui avoit pris lui-même la pourpre, ne tarda pas à aller rendre ce compte, ainsi que *Macrien* qui l'avoit fait agir. *Saturnin*, général sévère, se voyant, malgré lui, porté sur le trône par son armée, dit aux troupes : « Vous perdez un bon » capitaine, et vous faites un mauvais prince. » En effet, ne se montrant pas assez politique, il voulut rétablir la discipline, et fut assassiné. A la place de *Macrien*, *Émilien* prit la couronne d'Égypte. *Théodote*, général de *Gallien*, l'envoya à son empereur, qui le fit étrangler. *Baliste*, autre usurpateur du trône en Égypte, fut tué. *Celse*, proclamé en Afrique, homme d'un grand mérite, ne régna que sept jours, et finit comme les autres. *Marius*, simple aventurier, élevé à l'empire dans Mayence, n'en régna que trois. Il avoit été précédé par *Lollien*, *Victorin* et son fils, et fut suivi de *Tétricus*, qui ne fut pas plus heureux.

Le seul des compétiteurs de *Gallien* qui vécut en bonne intelligence avec lui fut *Odenat*, qu'il adopta pour collègue, vraisemblablement parce qu'il en avoit besoin. Il étoit de Palmyre, ville de Phénicie, dont les superbes ruines attestent encore la grandeur. Les uns le disent simple bourgeois et magistrat, les autres en font un prince. Il paroît qu'il fut le premier homme célèbre de sa ville ; il fut peut-être enrichi par le commerce, comme l'ont été depuis les Médicis

à Florence. *Sapor*, roi de Perse, commit la faute impardonnable de rejeter, même avec mépris, l'offre que lui fit *Odenat* de se joindre à lui contre les Romains. Ainsi repoussé, il se joignit au contraire aux Romains contre *Sapor*, qui n'eut jamais d'ennemi plus acharné ni plus redoutable. Ses exploits, très-avantageux à *Gallien*, l'engagèrent, voyant qu'il ne pouvoit prendre malgré lui la pourpre impériale, à la partager avec lui. Il en soutint l'honneur jusqu'à sa mort, dont on ignore le genre et la date. *Zénobie*, sa veuve, sous le nom de reine de l'Orient, gouverna la partie de l'empire échue à son mari.

Des auteurs croient que la même politique qui fit accorder par *Gallien* à *Odenat* une portion de l'empire le détermina à revêtir aussi de la pourpre *Auréole*, habile capitaine, qui l'avoit servi avec non moins de zèle que de succès contre *Ingénuus*, son premier rival. D'autres disent qu'il fut seulement général, à la vérité très-favorisé. L'exercice d'une partie de la puissance impériale lui donna, à ce qu'on croit, le désir de la posséder tout entière. D'Illyrie, où il étoit, il s'avança en Italie, et fut défait. *Gallien* bloquoit Milan, lorsque quatre de ses capitaines, ne pouvant plus supporter son gouvernement tyrannique, firent donner une fausse alarme au camp pendant la nuit, et, profitant du trouble, le tuèrent avec son fils et ses deux frères, à l'âge de trente-cinq ans, et après quinze de règne. Les soldats, persuadés qu'il avoit été assassiné, se mutinèrent; mais on les fit rentrer dans l'ordre en leur distribuant par tête

vingt pièces d'or du trésor de *Gallien*, qui ne marchoit jamais sans avoir de grandes sommes avec lui. Les conjurés proposèrent ensuite à l'armée *Claude*, comme le plus propre à soutenir le nom et la dignité d'empereur romain. Il fut agréé et proclamé. Quelque exécrable que doive être la mémoire de *Gallien*, à cause de ses cruautés que nous n'avons fait qu'indiquer, il fut déifié par le sénat, qui fit en même temps précipiter de la roche Tarpéienne ses confidens et ses ministres. Jamais il n'avoit donné aucun emploi aux sénateurs : il ne souffroit même pas qu'aucun parût dans son camp. On dit qu'il fut débauché, superstitieux, indolent, indifférent pour toute autre chose que pour le maintien de son autorité et pour ses plaisirs. Il aimoit les belles-lettres, étoit lui-même excellent orateur et bon poëte; mais ce fut un des plus méchans empereurs.

Quand les sénateurs apprirent l'élection de *Claude*, ils dirent « qu'ils avoient toujours souhaité de l'a- » voir pour empereur, ou quelqu'un qui lui ressem- » blât. » On ignore quels étoient ses ancêtres; mais aussitôt qu'il fut empereur, les généalogistes le firent descendre de *Dardanus* et des Troyens. Les premiers jours de son règne furent signalés par la défaite et la mort d'*Auréole*. *Claude* vint à Rome régler les affaires du gouvernement, qui étoient dans la plus grande confusion. Une irruption des Goths et autres peuples du Nord le força d'aller promptement en Mœsie leur faire tête. Il écrivit au sénat : « Pères » conscrits, je suis à la vue des ennemis, et prêt à

» les combattre. Ils sont au nombre de trois cent » vingt-cinq mille hommes. Si je suis vainqueur, je » compte sur votre reconnoissance ; mais si le succès » ne répond point à mes espérances, vous voudrez » bien vous souvenir que la bataille s'est donnée » après le règne de *Gallien*. »

L'état qu'il donnoit de son armée faisoit plus craindre qu'espérer. « Nous n'avons ni lances, ni épées, » ni boucliers ; nos archers, à notre honte, sont re- » tenus par *Zénobie :* dans de pareilles circonstances, » le plus léger succès est glorieux. » Il fut plus considérable qu'il n'osoit se le promettre. *Claude* en fit lui-même cette description : « Nous avons défait en- » tièrement une armée de trois cent vingt mille Goths, » et détruit leur flotte, forte de deux mille voiles. Les » champs sont couverts d'armes et de corps morts. » Nous avons fait tant de prisonniers, que, sans » compter les hommes, deux ou trois femmes tombe- » ront en partage à chaque soldat. » Toutes les provinces de l'empire envoyèrent à ce camp, comme à un marché, pour se fournir d'esclaves ; mais on négligea d'enterrer les morts, et cette négligence causa dans l'armée de *Claude* une peste qui exerça de grands ravages, dont l'empereur lui-même fut atteint, et dont il mourut. Son frère *Quintillus*, mis à sa place par une partie des troupes, n'y resta que dix-sept jours, et fut massacré par les soldats, qui craignoient sa sévérité. Quelques auteurs disent que, sur la nouvelle de l'élection d'*Aurélien* par une autre partie de l'armée, il se fit ouvrir les veines. On en

parle comme d'un homme égal à son frère pour le mérite.

[270.] La description du célèbre triomphe d'*Aurélien* après la victoire remportée sur les Goths, les Germains, les Vandales, et principalement sur *Zénobie*, peut être regardée comme l'histoire de la partie glorieuse de la vie de cet empereur. On le croit né en Pannonie, d'origine obscure. Sans doute, lorsqu'il ceignit son front du diadème, dont il se décora le premier entre les empereurs romains, les flatteurs lui firent comme à *Claude* une généalogie. Il étoit fameux par sa force extraordinaire et par son courage. En une seule bataille il tua quarante-huit barbares de sa main, et en diverses rencontres neuf cent cinquante. Les Marcomans lui apprirent qu'il ne faut pas réduire son ennemi au désespoir. Il les avoit vaincus : ils lui demandèrent la paix à des conditions équitables ; il la refusa, croyant leur avoir coupé toute retraite ; mais, au lieu de fondre tête baissée sur l'armée d'*Aurélien* pour gagner leur pays, comme il s'y attendoit, ils tournèrent vers l'Italie. Ce ne fut que par deux batailles sanglantes et un carnage réciproque que l'empereur put garantir Rome de la fureur des barbares.

La veuve d'*Odenat*, *Zénobie*, ayant succédé aux droits de son époux, possédoit l'Arménie et la Syrie, auxquelles, sous *Claude*, elle avoit ajouté l'Égypte. Elle prétendoit descendre des *Cléopâtre* et des *Ptolémée*. On ne sait si elle apporta à *Odenat* la principauté de Palmyre, ou si elle la tint de lui ; mais du

moins participa-t-elle à ses victoires, et cette reine passoit pour n'être ni moins courageuse ni moins habile que son époux. A la mort d'*Odenat*, elle revêtit de la robe de pourpre trois fils qu'elle avoit de lui. Comme ils étoient mineurs, elle gouvernoit en son nom. Sage dans ses conseils, ferme dans ses résolutions, généreuse et équitable, sévère au besoin, elle remplissoit tous les devoirs d'un grand prince et d'un grand général. *Zénobie* marchoit quelquefois à la tête de ses troupes le casque en tête, et revêtue d'une robe impériale. A l'imitation des empereurs romains, elle donnoit souvent à son armée des repas magnifiques, et, quoique ordinairement très-sobre, elle pouvoit dans ces occasions tenir tête à ses officiers. Elle entendoit plusieurs langues, et possédoit à fond l'histoire de l'Orient, dont elle avoit fait un abrégé que les savans estimoient.

Aurélien, en marchant contre *Zénobie*, dont il se proposoit de réprimer les prétentions, fut arrêté par la ville de Tyane. Irrité de la résistance des habitans, il jura de n'y point laisser un chien vivant. Un traître, nommé *Héraclammon*, lui livra une porte de la ville. Quand il fut entré, les soldats, qui s'attendoient à un pillage lucratif, lui rappelèrent sa menace; mais, soit bonté, soit déférence à la prière d'*Apollon*, qu'il croyoit avoir vu en songe le suppliant d'épargner ses concitoyens, il défendit de leur faire aucun mal; les soldats insistèrent. « Eh bien, » dit-il, tuez tous les chiens, je vous le permets. » Les soldats eux-mêmes ne purent s'empêcher d'ap-

prouver sa clémence. Quant à *Héraclammon*, il le fit massacrer par ses soldats.

Zénobie, attaquée vivement, éprouva le sort de tout état qui n'a qu'une force mercenaire, sans territoire étendu. Une seule victoire d'*Aurélien* la força de se renfermer dans les murs de Palmyre, sa capitale, et peut-être son unique ville. Elle s'y défendit vaillamment. « C'est une chose incroyable, écrivoit » l'empereur, que la quantité de traits et de pierres » dont elle nous accable. Ni jour, ni nuit, elle ne » nous laisse aucun moment de repos. » Il lui écrivit pour l'engager à se rendre. Elle lui répondit imprudemment qu'elle comptoit sur les Arméniens et les Sarrasins qui venoient à son secours. L'empereur envoya au-devant de ces auxiliaires inattendus, et les gagna. *Zénobie*, ne perdant pas espérance, sort de sa ville pour en aller chercher d'autres. *Aurélien*, averti, la fait prisonnière. On la lui amène. Il lui demande comment elle a eu la hardiesse d'affronter la puissance des empereurs romains. Elle lui répond avec une fierté mêlée d'adresse : « Pour vous, je » vous regarde comme un véritable empereur ; mais, » pour *Gallien* et ceux qui lui ressembloient, je n'ai » jamais cru qu'ils méritassent un si grand nom, et » qu'il me fût défendu de me mesurer avec eux. » Sachant sa reine prise, Palmyre se rendit. *Aurélien* y mit une forte garnison, et emmena *Zénobie* à Rome.

Son triomphe s'ouvrit par trois chars ; le premier, qui avoit appartenu à *Odenat*, étoit tout couvert d'or

et d'argent, et de pierres précieuses; un autre, également riche, étoit un présent du roi de Perse à *Aurélien*; le troisième, le propre char de *Zénobie*. L'empereur fit son entrée dans le quatrième, pris par lui-même sur un prince goth, et tiré par quatre cerfs. Il étoit précédé de vingt éléphans, de bêtes féroces de différens pays, de seize cents gladiateurs, d'un nombre incroyable de captifs goths, alains, roxolans, francs, sarmates, vandales, allemands, arabes, indiens, bactriens, ibériens, sarrasins, arméniens, perses, palmyréniens, égyptiens, et dix femmes de la nation des Goths, prises combattant en habit d'hommes. Suivoit *Zénobie*, dont la beauté peu commune, la taille majestueuse et l'air noble attachoient les regards des spectateurs. Elle étoit liée de chaînes d'or que ses femmes soutenoient, et si chargée de perles et de diamans, qu'elle étoit souvent obligée de s'arrêter pour se reposer. Après l'empereur marchoient les légions victorieuses, tant cavalerie qu'infanterie, avec des couronnes de laurier. On ne parle plus de *Zénobie* que pour louer la générosité d'*Aurélien*, qui lui donna autour de Tivoli des terres où elle vécut tranquillement selon son rang. Mais *Aurélien* s'étoit auparavant déshonoré en faisant périr le fameux auteur du *Traité du sublime*, *Longin*: ce ministre de *Zénobie* l'avoit encouragée à la résistance, et lui avoit fourni les paroles altières qu'elle écrivit à l'empereur quand celui-ci la somma de se rendre.

Aurélien fit de grandes libéralités au peuple, et, ce qui est préférable, il rétablit les lois, et remit

l'ordre dans tous les genres d'administration. Il ne put le faire sans éprouver des oppositions, qui engendrèrent même des factions; mais sa fermeté en triompha. Il défendit l'adultère sous des peines très-rigoureuses, et les concubines, à moins qu'elles ne fussent esclaves. Il remit tout ce qui étoit dû au trésor public, punit les délateurs, accorda une amnistie générale. Il paroît cependant qu'elle ne s'étendit pas aux chrétiens, qu'il persécuta. Dans le châtiment des crimes il se permit une sévérité que ses panégyristes même ont blâmée. La crainte que son inflexibilité inspiroit fut cause de sa mort.

Soupçonnant *Muesthée*, son secrétaire, de quelque malversation, il menaça de l'en punir. Chez lui la peine suivoit de près la menace. Cet homme, qui vraisemblablement se sentoit coupable, résolut de le prévenir. Dans cette vue, il contrefait l'écriture de l'empereur, et forme une liste des principaux officiers de l'armée qu'*Aurélien* conduisoit contre les Perses, n'oubliant pas d'y mettre son nom. Il la montre aux personnes inscrites, comme étant tombée entre ses mains par hasard, et comme un véritable arrêt de mort contre ceux qu'elle contenoit. Ils croient ce perfide, et pendant la marche de l'armée, lorsque l'empereur suivoit peu escorté, ils fondent sur lui, et le tuent, à l'âge de soixante-trois ans, après cinq ans de règne. La trahison ne tarda pas à être reconnue, et le scélérat fut jeté aux bêtes. Les soldats taillèrent en pièces tous ceux qui avoient exécuté ce forfait. Il

y eut entre l'armée et le sénat émulation sur les honneurs funèbres dus à cet excellent empereur.

[275.] Un autre genre d'émulation eut lieu cette fois entre ces deux corps; ils se renvoyèrent mutuellement le choix d'un empereur, se donnèrent réciproquement cette marque de déférence jusqu'à trois fois, ne voulant pas se céder l'un à l'autre en égards respectifs; ils restèrent à ce sujet dans une espèce d'inaction pendant huit mois. Cependant l'opinion se formoit et paroissoit tourner sur *Tacite*, homme de bonnes mœurs, naturellement doux, aimant les lettres, comme descendant du fameux historien de ce nom, et grand admirateur de la simplicité des anciens Romains. Quand il sut que les vœux publics le désignoient, il se retira à la campagne. Cependant il ne pouvoit se dispenser de paroître de temps en temps au sénat, dont il étoit prince. Un jour convenu entre les sénateurs, lorsqu'il se leva pour dire son avis, ils s'écrièrent tout d'une voix : « *Tacite*, nous vous » saluons empereur. Nous vous remettons le soin de » l'état et du monde. Acceptez l'empire, que vous » méritez par votre caractère, votre rang et votre » conduite passée. »

Le prince du sénat voulut s'excuser sur son âge de soixante-quinze ans. On lui répondit que d'autres avoient été élus dans leur vieillesse, et avoient très-bien gouverné. « Nous avons besoin d'un empereur » et non d'un soldat, de son esprit et non de son » corps. Vous avez un frère, servez-vous-en; il est

» en âge de vous soulager. » *Tacite* se laisse persuader, et signe lui-même le décret, qui fut reçu avec de grands applaudissemens des soldats et du peuple : mais aucune joie n'égala celle du sénat. Les pères conscrits ordonnèrent des processions publiques et des hécatombes, se traitèrent eux et leurs amis, et écrivirent dans toutes les provinces qu'ils avoient recouvré le droit de créer les empereurs, et en même temps tous leurs anciens privilèges ; que c'étoit à eux que devoient s'adresser désormais les sujets et les rois pour leurs affaires : mais cette agréable illusion ne dura pas long-temps. *Tacite* mourut au bout de six mois, temps suffisant pour se faire singulièrement regretter. *Florien*, ce frère que le sénat lui avoit indiqué comme capable de le soulager du fardeau de l'empire, en voulut prendre la charge. L'Europe et l'Afrique le reconnurent, et sans doute aussi le sénat ; mais les armées en disposèrent autrement.

[276.] Il y avoit en Orient un homme à qui *Tacite*, lui reconnoissant de la capacité, avoit confié le gouvernement et les forces de cette partie de l'empire. Il étoit grand capitaine, excellent homme d'état, généreux, affable, équitable, ennemi du vice ; en un mot, possédant dans la plus grande perfection les qualités qu'indiquoit son nom, *Probus* (honnête homme). Il étoit fils d'un jardinier, qui étoit devenu soldat. Soldat lui-même, il passa par tous les grades, et parvint à l'empire, âgé de quarante ans. Le malheureux *Florien* voulut se mesurer avec lui. Ses sol-

dats, se trouvant en présence de ceux de *Probus*, massacrèrent eux-mêmes l'homme qu'ils regardoient comme incapable du commandement, et passèrent du côté de celui qu'ils en croyoient plus digne ; le sénat approuva l'élection, qui fut jugée convenable dans les circonstances où se trouvoit l'empire, menacé d'invasions prochaines.

Toute sa vie, *Probus* s'étoit exercé contre les barbares. L'empereur ne trompa nullement les espérances que les succès du général faisoient concevoir. Il commença par les Germains. Le détail de sa victoire, exprimé en termes modestes, dut flatter le sénat. « Pères » conscrits, leur écrivoit-il, la Germanie, cette vaste » contrée, est entièrement soumise. Neuf rois, de » différentes nations, se sont prosternés à mes pieds, » ou plutôt aux vôtres. Tous les barbares labourent » ou sèment à présent pour vous ; ils font plus : ils » combattent pour vous. Rendez donc grâce aux dieux » pour une si grande conquête. Quatre cent mille en» nemis ont été taillés en pièces ; seize mille ont pris » parti dans nos troupes. Nous avons repris soixante » grandes villes. Je vous envoie les couronnes d'or » dont ces villes m'ont fait présent, afin que vous les » consacriez aux dieux. Nous avons non-seulement » recouvré le butin que les barbares avoient pris, » mais nous nous sommes aussi enrichis de leurs dé» pouilles. Leur bétail laboure les champs gaulois ; » leurs brebis sont dans nos pâturages ; nos magasins » renferment leurs blés ; en un mot, nous ne leur » avons laissé que la terre toute nue. » Dignes fruits

des conquêtes ! La dévastation et la ruine, pour enrichir des citadins oisifs !

Probus vainquit les Bourguignons et les Vandales, et fit prisonniers leurs rois et la fleur de leur noblesse, qu'il traita bien. Des nations soumises il formoit des corps qu'il envoyoit subjuguer et contenir d'autres pays. Ainsi, par des détachemens de ces Vandales et de ces Bourguignons, il rangea et maintint les Anglais sous sa domination. Les Goths de la Thrace lui demandèrent la paix. Des brigands furent chassés de l'Isaurie, et leurs terres partagées aux vétérans, sous la condition expresse que leurs fils, à l'âge de dix-huit ans, viendroient servir dans les armées romaines. De l'Europe, *Probus* passa en Asie, força les Perses à deman[illegible]a paix comme avoient fait les Goths, et porta la gloire de ses armes dans l'Ethiopie, et chez les peuples les plus reculés de l'Asie, dont la figure étrange étonna les Romains dans le triomphe de *Probus*.

Malgré ses exploits, il eut des rivaux; mais il faut remarquer que les circonstances plutôt que l'ambition les lui donnèrent. *Saturnin*, bon général, avoit reçu d'*Aurélien* le commandement des frontières de l'Orient, avec défense expresse d'aller en Egypte. Des historiens disent qu'il étoit de Mauritanie; d'autres, ce qui est plus probable, qu'il naquit dans les Gaules. Les Gaulois, dans ce temps, passoient pour ambitieux, et les Egyptiens pour remuans et amateurs de la nouveauté. On croit que ces raisons ou préjugés avoient dicté la défense faite à *Saturnin*. La curiosité s'em-

para de lui. Le peuple le proclama empereur. Il s'enfuit en Palestine; mais la crainte d'être puni d'une rébellion involontaire lui fit arborer l'étendard de la révolte. *Probus* ne vouloit pas croire à cette nouvelle: il lui écrivit pour le rappeler à son devoir. *Saturnin* se seroit laissé fléchir, si les soldats, malgré ses prières et ses larmes, ne se fussent opposés à sa soumission. Il fallut envoyer des troupes contre lui. Elles n'eurent pas de peine à vaincre un ennemi qui se défendoit à contre-cœur. Après l'avoir battu, elles l'enfermèrent dans la citadelle d'Apamée, et la prirent d'assaut. *Saturnin* et toute sa garnison furent passés au fil de l'épée, au grand regret de l'empereur, qui auroit voulu lui conserver la vie,

Dans les Gaules, *Proculus*, fils d'un brigand, brigand lui-même, à l'instigation de sa femme, aussi courageuse qu'ambitieuse, se fit proclamer empereur à Cologne, soutint quelque temps son entreprise; mais enfin vaincu, il se retira chez les Francs. Ils le livrèrent à l'empereur, qui le fit mourir. *Bonosus*, Espagnol d'origine, né en Angleterre, après avoir tenu école, parvenu par tous les grades militaires au commandement des bords du Rhin, eut le malheur de laisser surprendre et brûler la flotte que les Romains entretenoient sur le fleuve. Persuadé que la pourpre seule pouvoit l'exempter du châtiment, il la prit, et et la défendit plus long-temps que *Probus* ne comptoit. Enfin, réduit à l'extrémité, il s'étrangla lui-même. Il avoit l'avantage de pouvoir boire autant que dix hommes en conservant son sang-froid. *Aurélien* lui

avoit fait épouser *Hunila*, princesse du sang royal des Goths, afin qu'il pût se lier avec les principaux de la nation, et pénétrer leurs secrets en buvant. *Hulina* avoit beaucoup d'esprit, elle étoit belle et vertueuse. *Probus* la traita avec honneur, et lui assigna une pension pour elle et pour ses enfans. Un gouverneur d'Angleterre, dont les historiens taisent le nom, donna à l'empereur des inquiétudes sur sa fidélité. L'empereur en fit part à un des amis du commandant suspecté. Ce confident part, sous prétexte d'aller convertir son ami. Il en est bien reçu, et le poignarde pendant la nuit. On ne dit pas si *Probus* approuva cette horrible trahison.

Les Gaules en particulier doivent de la reconnoissance à cet empereur; il y planta la vigne, ou plutôt en étendit, en rendit libre la culture, auparavant défendue et bornée. Il y employa ses soldats, qu'il occupoit pendant la paix à toutes sortes de travaux utiles. « Puisqu'ils sont entretenus par le public, » disoit-il, il faut qu'ils travaillent ou qu'ils com» battent pour le public. » Dans le peu de temps que ce prince régna, il bâtit ou répara soixante-dix villes. On doit compter entre elles celles de Firmich, où il étoit né. Il fit dessécher les marais qui l'environnoient, et élever une digue contre les inondations auxquelles elle étoit exposée. Ces travaux, qui paroissoient aux soldats moins faits pour le public que pour lui, leur déplurent. Ils l'attaquèrent pendant qu'il les surveilloit. Il eut le temps de se réfugier dans une petite tour d'où il avoit coutume de regarder

l'ouvrage. Ces furieux l'y poursuivirent : il étoit seul à la défendre. Ils l'emportèrent d'assaut, et le massacrèrent après six ans et demi de règne. Il étoit âgé d'environ cinquante ans. Ce prince fut extrêmement regretté, même par les barbares. S'ils craignoient sa bravoure, ils révéroient sa probité, sa clémence et sa justice. On traça sur son tombeau cette épitaphe : « Ci gît l'empereur *Probus*, dont la » vie et les mœurs répondirent à son nom. »

[282.] *Carus*, son capitaine des gardes, lui succéda, et fut reconnu par le sénat. On ignore sa naissance ; mais il se disoit Romain, et touchoit au moins à la vieillesse, puisqu'il avoit deux fils assez avancés en âge pour avoir un caractère prononcé et connu. L'un nommé *Carin*, farouche et cruel, l'autre appelé *Numérien*, doux et humain. *Carus* les associa tous deux à l'empire. Il détacha de lui le premier, qui l'avoit aidé à remporter en Thrace une grande victoire sur les Sarmates, et l'envoya continuer ses exploits sur le Danube. Avec le second, il partit contre les Perses, tomba malade, et voici comme un de ses secrétaires raconte sa mort : « Pendant que notre prince chéri étoit malade dans sa » tente, il survint un furieux orage. Le jour fit tout » à coup place à la nuit. Le tonnerre grondoit d'une » manière effroyable. Après un coup plus terrible que » les autres, on entendit crier, *l'empereur est mort*. » Peu après, ses chambellans, dans le désespoir que » sa mort leur causoit, mirent le feu à sa tente. » Le secrétaire remarque que cet incendie avoit persuadé

aux uns qu'il étoit mort d'un coup de tonnerre, aux autres qu'il avoit été assassiné. Il certifie qu'il étoit mort de maladie.

Mais le sort de son fils *Numérien*, reconnu sur-le-champ empereur, donne lieu de soupçonner qu'entouré de traîtres jusque dans son propre domestique, il succomba comme il arriva à son fils, qui trouva un meurtrier dans sa famille. Ce prince, très-sensible à la mort de son père, en versa tant de larmes, que ses yeux affoiblis ne pouvoient soutenir l'éclat de la lumière. Il se faisoit porter dans une litière fermée. Son beau-père, nommé *Aper*, mot qui veut dire *sanglier*, crut l'occasion favorable pour se mettre à la place de son gendre, et l'assassina. C'étoit un scélérat maladroit. Pendant trois jours il fit porter le corps dans la litière fermée, sans savoir prendre un parti. La mauvaise odeur décela son crime. L'armée, en étant instruite, nomma *Dioclétien*, aussi capitaine des gardes de *Numérien*. On doit faire observer que *Carus* et *Dioclétien*, tous deux capitaines des gardes, furent mis à la place de l'empereur qu'ils n'avoient pas défendu.

Dioclétien fit paroître devant lui le traître *Aper*. Une druidesse gauloise lui avoit prédit qu'il seroit empereur après qu'il auroit tué un sanglier. En conséquence, dans toutes les chasses où il se trouvoit, il tuoit le plus qu'il pouvoit de sangliers; mais, comme la prédiction ne se réalisoit pas, il disoit à ses amis : « Je tue la bête, et d'autres en profitent. » Dans

cette circonstance, après avoir reproché à *Aper* le meurtre de son père et de son gendre, il descendit de son tribunal, lui plongea son épée dans le sein et s'écria : « J'ai tué le sanglier fatal. » *Carin*, qui pouvoit l'inquiéter, et qui avoit même gagné une bataille contre lui sur les rives du Danube, périt de la main d'un tribun dont il avoit débauché la femme. *Carus* n'avoit régné qu'un an et quatre mois ; il se passa à peu près le même espace de temps avant que *Dioclétien* fût défait de *Carin*.

[283.] L'histoire offre ici le spectacle extraordinaire de deux amis sur le trône, de deux empereurs qui se donnent chacun un césar et abdiquent, de ces césars devenus empereurs qui en prennent deux autres. Dans ce chaos de pouvoirs, les historiens sont aussi embarrassés à tenir le fil des événemens que l'étoient les peuples de savoir auquel de ces souverains ils obéiroient. Le célèbre *Dioclétien*, père d'une dynastie, non de race, mais de puissance, étoit fils d'un esclave de Dalmatie, fut esclave lui-même d'un sénateur dont il reçut la liberté, et par les grades militaires, qui étoient alors le marchepied du trône, parvint à s'y placer. Il entendoit très-bien les affaires civiles, savoit prévoir les événemens, concerter ses projets et être maître de lui-même, quoiqu'il fût naturellement enclin aux partis violens. Il haïssoit les dépenses inutiles. On le vit protéger les sciences, chose étonnante dans un homme qui n'avoit eu d'éducation que celle des camps, et qui ne s'étoit

jamais appliqué à autre chose qu'à l'art militaire. Il l'entendoit aussi parfaitement que les plus grands capitaines de l'antiquité.

Peu de temps après être monté sur le trône, il y appela son ami *Maximien*, d'une aussi basse extraction que lui-même, excepté que peut-être il ne naquit pas esclave. *Maximien* étoit né dans Sérinium, petit bourg de la Pannonie. Il prit de bonne heure le parti des armes, se signala par plusieurs exploits, et passoit pour un des grands généraux de son temps. On le représente comme un homme méchant et cruel; mais on convient en même temps de son courage, de ses talens guerriers, et de son inviolable attachement à *Dioclétien*. Celui-ci n'eut qu'une fille nommée *Valéria*, et *Maximien*, de sa femme *Eutropie*, Syrienne, eut un fils et une fille, *Maxence* et *Fausta*. *Eutropie* avoit eu d'un autre époux *Théodora*. On croit que les deux empereurs se partagèrent secrètement l'empire, que *Dioclétien* se réserva les provinces orientales, et donna l'Occident à *Maximien*.

C'étoit la tâche la plus difficile : *Maximien* la remplit glorieusement, défit deux généraux qui s'étoient fait déclarer empereurs dans les Gaules, et fit rentrer les Germains dans leurs limites. Mais il fut obligé de laisser déployer l'étendard impérial par *Carausius* en Angleterre. Celui-ci y forma une marine qui soutint sa puissance. *Dioclétien*, pendant ce temps, n'étoit pas oisif. Il domptoit les Sarmates, et réunissoit sous son sceptre les Daces et autres peuples

voisins. A la suite de ces exploits, les deux empereurs se joignirent à Milan. En voyant ce qui se passa après cette entrevue, il paroît qu'ils y conférèrent sur l'état critique de l'empire menacé de tous côtés, et que, prévoyant la difficulté de résister aux assauts qui se préparoient, ils résolurent de se donner chacun un aide sous le nom de *césar*. *Dioclétien* prit le sien, nommé *Galérien*, dans une famille obscure comme étoit la sienne; et *Maximien*, *Constance Chlore*, tenant par les *Claudiens* aux meilleures maisons de Rome. Les deux césars répudièrent les femmes qu'ils avoient, et épousèrent, *Galérien*, *Valérie*, fille de *Dioclétien*; et *Constance*, *Théodora*, belle-fille de *Maximien*.

Cette multiplication de maîtres devint un grand fardeau pour l'empire. Il n'y avoit auparavant qu'une cour à entretenir, il fallut en entretenir quatre. Les taxes augmentèrent à proportion et au-delà du besoin. Plus on eut de peine à les extorquer, plus on augmenta le nombre des officiers chargés de les lever : véritable addition à l'impôt, qui le rend plus onéreux. L'Italie même, jusqu'alors ménagée, fut flétrie des stigmates du fisc, et gémit comme les autres provinces sous la verge des exacteurs.

Dioclétien ne choisit pas avantageusement en prenant *Galérien* pour césar. De l'occupation de bouvier, élevé à cette dignité par l'intermédiaire des grades militaires, trop de choses se ressentirent en lui de son premier état. Il étoit rustique, grossier, ennemi des gens de lettres : dans ses actions, même

dans sa contenance, il y avoit quelque chose de sinistre, plus propre à inspirer de la terreur et de l'aversion que de l'amitié et de l'estime. *Constance* avoit toutes les qualités contraires; en outre, il étoit aussi habile, pour ne pas dire plus habile général que son collègue. Ce prince fit preuve de la plus grande habileté dans les Gaules, où il remporta plusieurs victoires, mais surtout en Angleterre, où il vainquit *Allectus*, qui avoit assassiné *Carausius*, et succédé à cet usurpateur. *Constance* se conduisit de manière à se concilier l'affection des Anglois. Entre les villes des Gaules, il marqua une affection particulière pour Autun, qu'il orna d'aquéducs, de bains, et d'autres édifices. Toutes ces actions s'opéroient tantôt conjointement avec *Maximien*, tantôt séparément de cet empereur, pendant que *Maximien*, de son côté, repoussoit d'autres peuples des frontières ou faisoit des conquêtes.

De même, *Dioclétien* et *Galérien* se partageoient en Orient les opérations militaires. L'empereur, occupé à subjuguer les Maures en Afrique, envoya le césar contre *Narsès*, roi de Perse, qui faisoit une irruption en Mésopotamie. *Galérien* hasarda une action avec très peu de troupes, et fut vaincu. Il revint à la hâte auprès de *Dioclétien* chercher de la consolation et du secours. Il fut aussi étonné que piqué d'en être reçu avec le dernier mépris. Ce prince, qui prenoit le frais lorsque le césar l'aborda, souffrit que, revêtu de sa robe de pourpre, il fît beaucoup de chemin à pied auprès de son char, sans daigner lui

offrir une place. Cet affront, loin de le décourager, lui inspira un ardent désir d'effacer la honte de sa défaite. Il y réussit au-delà de ce qu'on devoit attendre. Avec un corps de vingt-cinq mille hommes il mit en déroute une armée considérable, en tua plus de vingt mille, fit un butin immense, et une quantité innombrable de prisonniers, parmi lesquels étoient les femmes du roi, ses sœurs, ses enfans, tant fils que filles, et plusieurs personnes de la première distinction. *Narsès* se trouva trop heureux de les racheter par la cession de plusieurs provinces.

Autant la défaite de *Galérien* l'avoit humilié, autant sa victoire l'enorgueillit. Elle lui fit prendre dans le gouvernement une autorité que la foiblesse de *Dioclétien* laissa parvenir à son comble. Ce prince, arrivé à un âge avancé, portoit avec peine le fardeau de l'empire. Les malheurs généraux le fatiguoient. Les accidens particuliers non-seulement donnoient atteinte à sa tranquillité, mais troubloient son esprit. Une maladie avoit commencé à y causer quelque dérangement. Il tressailloit souvent et s'imaginoit voir tomber la foudre du ciel. Les chrétiens attribuoient ces frayeurs à la vengeance de Dieu pour la persécution qu'il leur faisoit souffrir. On croit que *Galérien* irritoit son mal. On le soupçonne même d'avoir fait mettre deux fois le feu au palais de Nicomédie que l'empereur habitoit, afin de renverser tout-à-fait son jugement déjà fort ébranlé. La maladie du corps se joignit à celle de l'esprit : elle fut si considérable qu'on le crut mort; et quand il reparut en public, le

peuple le trouva si changé, qu'il eut peine à le reconnoître. Dans cet état, le césar lui conseilla d'abdiquer l'empire. On ne sait si l'ambitieux césar lui en fit simplement la proposition, et s'il eut recours aux prières ou bien aux menaces. Il paroît plutôt que la démission fut volontaire, puisque *Maximien*, qui n'avoit pas les mêmes raisons d'âge et de foiblesse, s'y détermina aussi. Des historiens assurent que les deux empereurs s'étoient promis d'abdiquer ensemble.

Ils se tinrent parole. Le même jour *Dioclétien* quitta la pourpre à Nicomédie, et *Maximien* à Milan. Les deux césars, *Galérien* et *Constance*, devenus empereurs, eurent chacun un césar, comme on en étoit convenu. *Dioclétien* les nomma; mais d'après le choix impérieux de *Galérien*, qui rejeta *Maxence*, fils de *Maximien*, et *Constantin*, fils de *Constance*, il fallut lui donner *Maximin*, fils de sa sœur, et *Sévère*, qui lui étoit dévoué, mais qui ne tenoit point aux deux maisons impériales. Après son abdication, *Dioclétien* se retira en Dalmatie, son pays natal, et choisit pour son séjour la ville de Salone, où il fit bâtir un magnifique palais.

Tranquille dans cette retraite, il goûtoit un plaisir délicieux à jouir des présens de la nature. On l'entendit répéter souvent : « A présent je vis; à pré» sent je vois la beauté du soleil. » Il s'amusoit à cultiver un petit jardin. On voulut l'engager à reprendre l'autorité impériale; il répondit à ceux qui le sollicitoient : « Je voudrois que vous vinssiez à Sa» lone, je vous y montrerois les choux que j'ai

» plantés de mes mains. Je suis sûr qu'après cela » vous ne me parleriez plus d'empire. » Pour croire qu'un homme qui manifestoit de pareils sentimens soit mort de regret d'avoir changé le sceptre contre sa bêche, ou qu'il se soit empoisonné de chagrin, il faudroit en avoir une certitude au-dessus de tout soupçon; mais à cet égard on ne peut que citer l'opinion des hommes qui regardent l'amour des grandeurs comme un mal incurable. *Dioclétien* avoit quatre-vingts ans; à cet âge on n'a besoin pour mourir ni de chagrin ni de poison. Les princes qui régnèrent après lui l'honorèrent dans sa retraite comme leur père commun, auquel ils devoient leur dignité. Il ne régna que vingt ans et quelques mois. Malgré ses guerres, il fit beaucoup de choses utiles, donna plusieurs lois salutaires, et punit les délateurs. Il aimoit à encourager la vertu, haïssoit le vice, et ménageoit sagement l'argent du public. Son goût pour l'architecture le porta à embellir plusieurs villes. Presque tous ses édifices ont porté le sceau de l'immortalité. La main du temps n'a pu l'effacer dans leurs ruines, qui étonnent encore les yeux et l'imagination.

[305.] Jusqu'ici l'empire romain, d'abord royauté, ensuite république avec ses consuls et ses tribuns, leurs antagonistes, le peuple et le sénat qui se balançoient, sa dictature, puissance régulatrice, ses grands hommes, son enthousiasme de gloire, son culte faisant partie du gouvernement par le respect des peuples, la pompe des cérémonies, les fêtes et

les sacrifices, l'empire romain s'étoit conservé par les talens de ses grands hommes. Leurs vertus ou leurs vices furent le mobile des grands événemens qui ont excité toute notre attention.

A cette majestueuse organisation succéda le désordre introduit par l'ambition dominatrice de *Marius*, des *Sylla*, des *Pompée*, et la destruction presque totale opérée par *César*. Cependant cet empereur et ses successeurs conservèrent l'appareil de l'administration républicaine, le sénat et les magistratures; mais par le moyen de ces formes ils se rendirent réellement les maîtres de toute autorité; la volonté d'un seul devint l'unique règle. Enfin ces formes mêmes ne furent plus qu'un vain nom. De ce moment l'histoire de l'empire n'est plus que celle de la cour des princes et des intrigues de leurs courtisans, mêlées des guerres civiles et étrangères, qui lui donnent encore un air imposant.

L'empire se partagea entre les deux empereurs et les deux césars. *Galérien* eut l'Illyrie, la Pannonie, la Thrace, la Macédoine, la Grèce, l'Asie mineure, la Syrie, la Judée et toutes les autres provinces de l'Orient. Il en céda à *Maximin* la Syrie et l'Egypte. *Constance* eut la Gaule, l'Italie, l'Afrique, l'Espagne et la Bretagne. Il en détacha pour *Sévère* l'Italie et l'Afrique. *Maximin*, fils de la sœur de *Galérien*, étoit un jeune rustre élevé, comme l'avoit été son oncle, par une mère grossière, à la suite des troupeaux, et son caractère rude ne démentoit pas son origine. *Sévère*, dont la naissance est inconnue,

étoit d'un âge mûr, avoit toujours professé dans les troupes un attachement sincère à *Galérien*, et passoit pour son ami; mais de ces amis souples qui ne voient que par les yeux de celui qui les subjugue. Aussi *Galérien* l'avoit-il choisi comme attendant de lui autant de soumission que de *Maximin*, son neveu. Il ne manquoit à cet empereur pour être maître absolu de l'empire que de gouverner *Constance*; mais s'il ne s'en flattoit pas, la santé foible de ce prince lui faisoit espérer qu'il ne tarderoit pas à être débarrassé de ce collègue. D'ailleurs il garda auprès de lui *Constantin*, fils de *Constance*, comme une espèce d'otage, sinon de la soumission, du moins de la condescendance du père.

Constance, en effet, étoit un collègue embarrassant pour un empereur plus jaloux d'être craint que d'être aimé, parce qu'il désiroit au contraire dominer sur ses sujets plutôt par l'amour que par la crainte. Le trait suivant prouve qu'il y réussissoit. *Dioclétien*, instruit que *Constance* négligeoit de remplir le trésor public, lui fit des reproches de sa négligence. Le césar pria les personnes chargées de cette remontrance de revenir dans quelques jours. Pendant cet intervalle, il fit avertir les plus riches habitans des provinces qu'il avoit besoin d'argent, et qu'il ne tenoit qu'à eux de profiter de l'occasion de faire voir s'ils aimoient leur prince. Ce simple message produisit un effet incroyable : une infinité de citoyens, à l'envi les uns des autres, apportèrent leur or et leur argent; de sorte qu'en peu de temps il eut des ri-

chesses immenses. *Constance* invita alors les députés à venir le visiter. Pendant qu'ils examinoient ces trésors avec étonnement, le prince leur dit : « Tout ce » que vous voyez m'appartient depuis long-temps ; » mais je l'ai laissé en dépôt entre les mains de mon » peuple. » Il rendit tout ensuite aux dépositaires, bien sûr de le retrouver quand il en auroit besoin : « Car, disoit-il, l'amour des sujets est le plus riche » et le plus sûr trésor du prince. »

S'il ne fut pas chrétien, loin de persécuter les chrétiens, il les estimoit. Pendant que ses collègues les persécutoient, il fit déclarer aux officiers de sa maison, et aux gouverneurs de province, qu'il leur donnoit le choix de renoncer à leur religion ou à leurs emplois. Ceux qui préférèrent leur religion furent traités par lui avec distinction ; il leur donna la garde de sa personne et l'administration de ses affaires : il fit aux autres de cuisans reproches, et leur retira sa confiance. « Quiconque, leur dit-il, trahit son Dieu, ne » se fera pas scrupule de trahir son prince. » Aussi son palais se remplit de chrétiens. Sa femme même, la célèbre *Hélène*, étoit chrétienne. On ne peut douter qu'elle n'ait inspiré de bonne heure à son fils *Constantin* ses principes, qui, déposés dans un cœur droit, germèrent et fructifièrent par la suite.

Galérien vit avec jalousie les premiers développemens des qualités du jeune *Constantin* : jamais prince ne promit davantage. Un air noble et une taille majestueuse, joints à une conduite irréprochable, à un caractère doux, généreux et affable envers tout le

monde, lui gagnoient l'affection des peuples et des soldats à un point que tous ceux qui le connoissoient souhaitoient de le voir un jour empereur. Par les dangers auxquels *Galérien* l'exposa sans ménagement, on a conjecturé qu'il auroit voulu s'en défaire. D'un autre côté, sous prétexte d'affection, il le retenoit, et ne permettoit pas qu'il rejoignît son père. Forcé cependant par les instances du fils, il lui permit de partir de Nicomédie, où ils étoient ensemble, pour les Gaules, où étoit son père; mais en même temps il dépêcha un courrier à *Sévère*, avec ordre d'arrêter le jeune prince quand il passeroit par l'Italie. *Constantin* prévint cet ordre, partit vingt-quatre heures plus tôt que l'empereur ne l'avoit réglé, tua ou mit hors de service tous les chevaux des postes. *Galérien*, apprenant son évasion, en pleura de rage; inutilement le fit-il poursuivre. *Constantin* arriva sain et sauf auprès de son père. Quelques historiens disent qu'il le trouva mourant; d'autres qu'il aida *Constance*, et se distingua dans la guerre d'Angleterre. Quoi qu'il en soit, aussitôt après la mort de ce prince, qui ne tarda pas d'arriver, *Constantin* fut élu empereur par les soldats. Il épousa *Fausta*, fille de l'empereur *Maximien*, mais d'un autre lit que *Maxence*, auquel *Galérien* avoit fait refuser par *Dioclétien* le titre de césar, pour le faire donner à *Sévère* et à *Maximin*.

[300.] Lorsque *Maxence* apprit à Rome, où il étoit, l'élévation de *Constantin* à l'empire, fils de *Maximien*, gendre de *Galérien*, il se crut en droit

de prendre la pourpre. Les gardes prétoriennes, gagnées par ses promesses, le proclamèrent empereur; le sénat et le peuple le reconnurent, plus par haine contre *Galérien*, qui, restant dans les délicieuses contrées d'Asie, ne leur faisoit pas seulement l'honneur de les visiter, que par inclination pour *Maxence*. *Maxence* étoit orgueilleux, cruel, difforme, esclave de tous les vices, abhorré non-seulement des amis de son père, mais de son père même. Cependant, que ne peut l'ambition! Malgré sa haine pour un fils si odieux, quoiqu'il pût croire, comme l'opinion en étoit assez générale, que ce fils lui avoit été supposé, le vieux *Maximien*, ennuyé de sa solitude, revint à Rome partager le trône avec lui. *Sévère* eut ordre de *Galérien* de s'opposer à ce qu'il appeloit une révolte. Le père et le fils allèrent à sa rencontre, firent *Sévère* prisonnier après une victoire, et lui accordèrent par grâce la permission de se faire ouvrir les veines.

Galérien, arrivé trop tard à son secours, se vit à la veille de subir le même sort, parce que les deux empereurs gagnèrent une partie de ses soldats. Il fut trop heureux de se sauver avec le reste dans son département. Tandis qu'ils n'auroient dû songer qu'à le poursuivre, le père et le fils se brouillèrent; *Maximien* tenta de détrôner *Maxence*. N'ayant pas réussi, il alla trouver *Constantin*, son gendre, ensuite *Galérien*, afin de les exciter contre son fils. Voyant ses tentatives inutiles, il se fixa auprès de *Constantin*, déterminé, disoit-il, à reprendre sa vie tranquille, et à ne se plus mêler d'affaires; mais, sous cette abné-

gation apparente, le perfide cachoit de noirs desseins.

Constantin soutenoit la guerre contre les Francs. Cette guerre se faisoit à outrance; point de quartier. Les soldats prisonniers étoient massacrés, les généraux et les rois même jetés aux bêtes. Près d'être attaqué de nouveau du côté d'Arles, l'empereur fut conseillé par son beau-père d'aller au-devant des ennemis à quelque distance; il s'offrit même d'accompagner son gendre. Lorsqu'il crut l'avoir engagé assez avant pour ne pas craindre un trop prompt retour, il regagna la ville d'Arles, reprit la pourpre pour la troisième fois, s'empara du palais et du trésor, et en distribua une bonne partie aux troupes. Mais le gendre, instruit à propos, revint sur ses pas, et eut bientôt réduit le vieillard à se sauver. Celui-ci se renferma dans Marseille avec une foible garnison qui se laissa surprendre. *Constantin* lui fit grâce de la vie, et lui accorda même une liberté dont ce malheureux abusa. Déterminé à remonter sur le trône à quelque prix que ce soit, il s'adresse à *Fausta*, sa fille, l'engage, à force de menaces, à laisser la nuit la porte de la chambre de son mari ouverte : elle le promet et en avertit son époux. Il fait mettre à sa place un eunuque dans son lit. *Maximien* entre vers minuit, frappe l'esclave et s'écrie : « *Constantin* est » mort, je suis empereur. » Aussitôt *Constantin* paroît avec une nombreuse garde, fait saisir son perfide beau-père, et le laisse décider du genre de sa mort. Il choisit d'être étranglé.

Après la mort de *Sévère*, *Galérien*, dont la santé dépérissoit, ayant besoin d'aide, donna la pourpre à *Licinius*, dont la seule qualité estimable étoit d'être habile homme de guerre; d'ailleurs cruel, hautain, débauché, ignorant, et si ennemi des sciences, qu'il disoit qu'elles étoient la perte des états. *Maximin* le césar, à l'envi de cette promotion, se fit aussi déclarer empereur dans la Syrie et l'Égypte. *Galérien* ferma les yeux sur cette usurpation, peut-être faute de pouvoir l'empêcher. Un autre prétendant, nommé *Alexandre*, Phrygien de basse naissance, prit la pourpre en Afrique, et s'en revêtit à Carthage. *Galérien* ne vit pas la suite de ces entreprises. Il mourut d'une maladie accompagnée de tourmens inexprimables, dont le seul récit fait frémir. Les historiens la présentent comme un châtiment de sa persécution contre les chrétiens. Quand il eut les yeux fermés, *Licinius* et *Maximin* se battirent pour avoir ses dépouilles, et ensuite se les partagèrent. *Maxence* resta en possession de l'Italie et du reste du département arraché à *Sévère*. L'Afrique usurpée par *Alexandre* se trouvoit dans ce lot. *Maxence* y porta ses armes, vainquit *Alexandre*, qu'il fit étrangler, fit mourir tout ce qu'il put découvrir de gens riches, et confisqua leurs biens, sous prétexte qu'ils avoient favorisé l'usurpateur. Il porta même la fureur au point de faire réduire en cendres Carthage, redevenue une des plus belles et des plus florissantes villes du monde.

Enflé de sa victoire, *Maxence* prétendit n'avoir point d'égal. Il disoit ouvertement que ses collègues

n'étoient que ses lieutenans, placés sur les frontières pour les défendre contre les barbares, et qu'il pouvoit destituer à sa volonté. *Constantin*, averti qu'il faisoit des préparatifs hostiles, crut devoir lui remontrer les inconvéniens d'une guerre civile, et les maux qui en seroient une suite nécessaire pour les peuples. Mais *Maxence* n'étoit pas homme à se laisser toucher par cette considération. Les historiens le représentent comme un tyran souillé de tous les vices. Rome gémissoit sous son sceptre de fer. Non content de ses propres vexations, il abandonnoit à ses soldats l'honneur, la vie et les biens de ses sujets. Son avarice n'épargnoit pas les principaux membres du sénat, ni sa lubricité les dames les plus illustres. Une d'entre elles, près d'être sacrifiée à ses désirs impurs, se donna la mort : elle étoit femme du gouverneur de Rome, et professoit la religion chrétienne.

En examinant au flambeau de l'histoire la naissance, les progrès et l'établissement de cette religion, on ne peut s'empêcher d'être saisi d'étonnement. Elle naît dans un coin de l'univers, chez un peuple avili, ou plutôt entre les ruines d'une nation captive et dispersée ; son fondateur est un homme qui, à la vérité, descend de la famille royale de *David*, mais dont la pauvreté et la misère environnent le berceau. Sa prédication ne dure que trois ans ; il meurt attaché à une croix, soumis à la peine infamante des esclaves, et ne laisse, pour prédicateurs de ses dogmes et de sa doctrine que douze hommes d'une extraction obscure, ignorans, grossiers, livrés par

le besoin aux métiers pénibles de la classe indigente.

Ce qu'il propose à croire contredit les opinions reçues, et sa doctrine combat toutes les passions de l'homme. Il ordonne le détachement des plaisirs, la résistance aux passions flatteuses, à l'ambition, à l'amour de la gloire, à la séduction des richesses ; il veut qu'on se défie de ce qui plaît, qu'on ne conserve aucun attachement pour les biens de cette vie, et qu'on ne songe qu'à ceux qu'il promet dans une autre.

Pur et sévère dans sa morale, il proscrit non-seulement les vices odieux aux païens, la cruauté et la rapine, mais encore ceux qu'ils préconisoient, la volupté même dépouillée de ses raffinemens, l'orgueil, le faste, la vengeance, à laquelle il substitue le pardon des injures, l'amour des ennemis, la modestie, l'humilité, l'affabilité, la douceur, toutes vertus repoussées par l'exemple des dieux que les païens adoroient. Ses disciples eurent à combattre l'intérêt des pontifes, choisis entre les premiers des nations, l'attachement des peuples à des cérémonies pompeuses, à des superstitions consacrées par une longue suite de siècles. Les premiers apôtres, outragés par le mépris, persécutés par la haine, n'en répandent pas moins leur religion parmi les peuples qu'elle intéressoit peu, chez les grands qu'elle contrarioit, et l'introduisent jusque dans le palais des empereurs, étonnés de se voir, malgré leurs cruels édits, investis de chrétiens. Le silence de quelques-uns de ces princes fit naître des intervalles de tranquillité, pendant les-

quels la religion d'un Juif crucifié, austère et ennemi des plaisirs, prêchée par douze apôtres dépourvus de science dans des siècles de lumière, s'accrut au point de devenir rivale, et rivale triomphante, de religions qui reconnoissoient pour chefs des héros, des rois déifiés ou immortalisés par des actions brillantes. Si cette conversion, presque générale, n'est pas due à la certitude de miracles qu'on ne peut alors désavouer, elle est elle-même le plus étonnant des miracles, et l'un de ceux qui sont le plus propres à ébranler l'incrédulité des hommes.

On dit que *Constantin* hésita entre les deux religions; qu'il fut décidé pour la religion chrétienne par une vision qu'il rapporta lui-même. La croix lui apparut dans une nuée lumineuse. Au bas étoient écrits ces mots : *Tu vaincras par ce signe*. On l'appela le *Labarum*, mot dont l'étymologie est inconnue. L'empereur fit peindre la croix sur les drapeaux des troupes qu'il conduisoit contre *Maxence*. Elles étoient moins nombreuses et moins aguerries que celles de son beau-frère; cependant elles remportèrent une victoire complète, presque sous les murs de Rome. Le tyran avoit fait préparer sur le Tibre un pont qui devoit s'ouvrir lorsque *Constantin* voudroit le passer, et le faire engloutir avec toute son armée. Il fut pris dans son propre piége, lorsque, dans sa déroute, il se trouvoit épouvanté. Le pont, chargé du poids des fuyards, s'entr'ouvrit. *Maxence* tomba dans le fleuve, et se noya.

Constantin ne signala le pouvoir que lui donnoit

sa victoire que par le licenciement des gardes prétoriennes. Il les réduisit à la condition de simples soldats, et fit détruire leur camp, qui avoit été si souvent le foyer des désordres et des rébellions. Il n'opéra aucun changement dans le gouvernement, les magistratures et les emplois, et laissa en place tous ceux qui se soumirent et le reconnurent. Des lois existantes, il n'abolit que celles qui étoient inutiles ou contraires à la justice, comme les lois en faveur des délateurs qu'il punit, et les lois portées contre les chrétiens. Il défendit le supplice de la croix, comme peu respectueux pour la religion chrétienne. Après s'être fait instruire, il la professa ouvertement, lui donna des priviléges, bâtit des églises, marqua la plus grande vénération pour les évêques, la plus grande déférence pour leurs avis, les rendit dépositaires des sommes qu'il destinoit aux pauvres, principalement aux chrétiens. Il donna des biens aux ministres de la religion, dans l'intention qu'ils pussent remplir leurs fonctions sans en être distraits par d'autres occupations.

La faveur que l'empereur accordoit au clergé y fit apparemment affluer plus de personnes qu'il ne convenoit, puisqu'il jugea à propos de faire un édit par lequel il défendoit d'y recevoir des personnes propres par leurs richesses et leurs talens à être revêtues des grands emplois; mais on fit connoître que cette ordonnance pouvoit avilir l'église, en la privant de sujets capables de l'illustrer, et il la supprima. Il défendit les aruspices et les conventuels des païens dans

les maisons particulières, en leur laissant toutefois la liberté d'exercer leur religion publiquement. Sans doute il y avoit déjà quelque honte à n'être pas de la religion du prince, et cette honte faisoit craindre d'être remarqué lorsqu'on en pratiquoit une autre. Par respect pour la virginité, recommandée dans la religion chrétienne, *Constantin* révoqua la loi Papia, qui notoit et chargeoit d'impôts les célibataires, et les avilissoit. Il étendit ses soins sur les prisonniers, pourvoyant à ce qu'ils fussent traités humainement, et établit des fonds pour la nourriture des enfans des pères et mères pauvres qui viendroient se déclarer hors d'état de les élever. Il ordonna la cessation de tout travail les dimanches.

Pendant que *Constantin* faisoit fleurir la religion chrétienne, des deux autres empereurs, *Licinius* la proscrivoit, et *Maximin* la persécutoit. Ce dernier voulut forcer les Arméniens à revenir au paganisme, auquel ils avoient renoncé. C'est la première guerre qui ait eu la religion chrétienne pour sujet. D'accord dans leur aveuglement, ces deux empereurs eurent d'autres sujets de querelles qui les mirent aux prises. *Maximin*, vaincu, voulut abréger sa vie par le poison; mais celui qu'il prit n'étoit pas assez fort. Sa vie se prolongea au milieu de douleurs affreuses, dans lesquelles il expira. *Licinius* trouva dans les états du défunt *Valérie*, fille de *Dioclétien*, veuve de *Galérien*; *Candidien*, son fils adoptif; *Prisca*, mère de *Valérie*; *Sévérien*, fils de *Sévère*: il les fit tous mourir. En comptant *Maximien* et *Maximin*,

on remarque que tous les derniers persécuteurs de la religion chrétienne moururent de mort violente.

Constantin lui avoit donné sa sœur *Constantia* en mariage avant la guerre contre *Maxence*. En reconnoissance de cette alliance, le nouvel époux avoit adopté les lois de *Constantin* en faveur des chrétiens ; mais il les exécuta mal. Cette infraction, et d'autres sujets de brouillerie, entre autres la création par *Licinius* d'un césar nommé *Valens*, armèrent les deux beaux-frères. Quelques actions peu décisives amenèrent un traité de paix, dans lequel furent stipulés entre eux un nouveau partage et la destitution du césar *Valens*. A sa place, les empereurs en créèrent trois, *Crispus* et *Constantin* le jeune, fils de *Constantin*, et *Licinien*, fils de *Licinius*; mais cette bonne intelligence ne fut pas de longue durée. On ignore quel fut celui des rivaux qui recommença les hostilités. *Licinius* combattoit en quelque sorte pour l'idolâtrie contre le christianisme, et il sembla vouloir triompher de cet ennemi qui l'importunoit. Avant la bataille, il se retira dans un bois voisin pour sacrifier à ses dieux. Revenu à son armée, il lui dit : « Si nous sommes vaincus, il faut que nous méprisions les divinités que nous adorons, et que » nous adorions un dieu jusqu'à présent l'objet de » notre mépris. Si les dieux nous accordent la victoire, » il faut que nous fassions une guerre éternelle à » leurs ennemis, et que nous abolissions le nom chré- » tien. » La chance, si l'on peut appeler ainsi une disposition de la Providence, tourna en faveur du

christianisme. *Licinius*, après sa défaite, fut bien reçu de son beau-frère, qui, on ne sait pour quelle raison, le fit mourir ensuite. Il accomplit contre le paganisme l'anathème alternatif prononcé par *Licinius*, en défendant les sacrifices, les devins et les oracles, en faisant fermer les temples des idoles, rendre à l'église les biens déjà usurpés sur elle pendant les persécutions, en exhortant tous ses sujets à embrasser sa religion, et en les y excitant par des faveurs et des priviléges.

Ces exploits brillans de *Constantin* furent ternis par des malheurs domestiques. On ne sait quelle dispute s'éleva entre *Crispus*, fils d'un premier lit, et *Fausta*, sa belle-mère. Elle renouvela contre lui l'accusation de *Phèdre* contre *Hippolyte*, et, aussi crédule que *Thésée*, *Constantin* condamna son fils. *Crispus* but le poison à l'âge de vingt-cinq ans. La tombe qui ensevelit avec lui mille belles qualités fut baignée des larmes des soldats, du peuple, et même des courtisans. La calomnie fut découverte. La criminelle belle-mère, convaincue de désordres trop prouvés, condamnée à la mort, expira suffoquée par la vapeur d'un bain chaud, et ses complices, condamnés avec elle, finirent leur vie par le fer ou par le poison. On a prétendu que l'empereur, en cette occasion, écouta trop son penchant à la cruauté, et confondit beaucoup d'innocens avec les coupables; mais la vérité de cette accusation n'est pas prouvée. Néanmoins, en quelques circonstances, il ne se montra pas très-avare du sang de ses proches. Il fit mou-

rir *Licinius*, son neveu, qui à douze ans ne pouvoit avoir mérité un sort si funeste.

Les raisons qui ont déterminé *Constantin* à quitter Rome, à faire d'une autre ville sa capitale, sont encore incertaines. Des auteurs prétendent que ce fut une boutade de vaine gloire, une idée de se rendre immortel en attachant son nom aux monumens impérissables d'une grande ville. D'autres disent qu'il s'ennuyoit de se trouver environné de temples, de sacrifices, d'idoles, et de l'attirail du paganisme, de ne pouvoir sortir sans être témoin de fêtes et de cérémonies qui lui déplaisoient. On ajoute que l'air contraint qu'il y apportoit quand quelque événement, une victoire, les devoirs de sa place, le forçoient d'y assister, choqua les Romains; qu'ils lui firent sentir leur mécontentement par des insultes publiques, et que le ressentiment qu'il en conçut lui fit prendre et exécuter la résolution de les abandonner. Si ce fut là son motif, le dommage que reçut Rome de la désertion du chef de l'empire enseigne aux princes de quelle manière ils peuvent punir une multitude insolente, et c'est une leçon pour les capitales et autres cités importantes de ne pas abuser de leurs forces.

Constantin choisit Byzance, sur le Bosphore de Thrace, peut-être la plus heureuse position du monde. Il n'épargna ni soins ni dépenses pour la peupler, l'orner, l'embellir, afin d'en rendre le séjour commode et agréable. Il y fit construire un capitole, un amphithéâtre, un grand cirque, des bains, des portiques, des places publiques. Surtout il eut grand

soin d'en faire disparoître tout ce qui pouvoit rappeler la mémoire du paganisme. Il fit abattre le peu de temples qui s'y trouvoient, et érigea à la place de magnifiques églises. Il planta des croix dans tous les carrefours et dans toutes les places. Son désir étoit qu'il n'y eût que des chrétiens dans sa nouvelle ville.

Il se déchargea d'une partie du fardeau de l'empire sur ses trois fils, *Constantin*, *Constant* et *Constance*, qu'il créa césars. Il leur fit épouser les filles de ses frères, et donna ses propres filles à leurs cousins-germains, dans le dessein de se préparer une nombreuse postérité. Ces jeunes princes, sous ses ordres, repoussèrent des frontières les Goths, les Sarmates, les Francs et autres barbares; mais ceux-ci étoient encore mieux contenus dans leurs bornes par le respect et la crainte que l'empereur leur inspiroit. Ce sentiment lui attiroit des ambassades des nations les plus éloignées, qui envoyoient lui porter l'hommage de leur admiration.

Un des soins les plus importans et les plus embarrassans étoit la tranquillité et l'unité de l'église déchirée par les hérésies. On doit remarquer que presque toutes celles qui s'élevèrent dans les quatre ou cinq premiers siècles regardoient la divinité de Jésus-Christ. Étoit-il Dieu et homme? plus homme que Dieu? plus Dieu qu'homme? Le corps de l'homme étoit-il vrai ou fantastique? La vierge Marie avoit-elle enfanté le Dieu? ou étoit-elle simplement mère de l'homme? Les esprits se partageoient aussi sur la Trinité. Étoit-ce l'assemblage de trois substances ou

de trois formes? Les trois volontés étoient-elles une numériquement, ou identiques, quoique séparées? Mêmes questions sur les volontés. Du sujet de la controverse, ou des noms de leurs patriarches, les sectaires prirent ceux d'ariens, demi-ariens, nestoriens, monothélites, eutichiens, anthropomorphites, et autres semblables. L'opinion d'*Arius* fut discutée sous *Constantin* dans des conciles, avec toute la chaleur des esprits orientaux et toute la subtilité de la dialectique grecque. La divinité de Jésus-Christ fut reconnue universellement. L'empereur se trouva présent à ce concile. Il y mettoit l'ordre, exhortoit à l'union, à la concorde. Et l'existence de l'église perpétuée au milieu de ces troubles, sous les yeux des idolâtres envieux et encore puissans, est un autre miracle non moins étonnant que son établissement même.

Constantin ne conserva pas toujours la foi chrétienne dans toute sa pureté. Il favorisa l'arianisme jusqu'à exiler des prélats catholiques, dont il blâmoit la fermeté, parce qu'ils refusoient des accommodemens mitoyens que les hérétiques lui faisoient entendre qu'on auroit dû accepter pour le bien de la paix. Avant de mourir il rappela les exilés; mais il confia son testament à un prêtre arien, ce qui donna une grande autorité à ces sectaires sous son principal héritier. L'empereur ne se fit administrer le baptême que quand il se sentit attaqué d'une maladie dangereuse. Alors il appela ses enfans, qui étoient tous éloignés. Mais ils arrivèrent trop tard. Il mourut

dans la soixante et quatorzième année de son âge, et la trente-unième de son règne.

Trois sortes d'historiens ont prétendu le juger : les ariens, les catholiques et les païens. On s'attend que les derniers lui trouveront tous les vices; qu'il fut ambitieux, injuste, exacteur, avare, débauché, oppresseur et cruel. Quant à la cruauté, on ne peut l'en excuser à l'égard de sa famille, et encore se trouva-t-il placé dans des circonstances bien terribles pour l'homme, et qui auroient embarrassé ceux qui détestent le plus la mémoire de ce prince; mais jamais il ne se montra cruel envers ses sujets. Les catholiques et les ariens prononcent sur son caractère et ses actions selon que, dans quelques circonstances, il leur a été favorable ou contraire. L'église grecque en a fait un saint; mais l'univers l'a regardé comme un prince très-estimable, et personne ne lui dispute les qualités d'amateur des arts, de protecteur des savans, d'homme d'état et de grand capitaine. Il partagea l'empire entre ses fils et ses neveux. *Constantin*, l'aîné de ses enfans, eut les Gaules, l'Espagne et l'Angleterre; *Constance*, le second, l'Orient, comprenant l'Asie, la Syrie et l'Égypte; *Constant*, le plus jeune, l'Illyrie, l'Italie et l'Afrique. A son neveu, *Dalmatius* il destina la Thrace, la Macédoine et l'Achaïe; et à *Annibalien*, son autre neveu, la petite Arménie, à titre de royauté, le Pont et la Cappadoce, avec la ville de Césarée pour en faire sa capitale.

ROME ET CONSTANTINOPLE.

Constantin. Constance. Constant. Julien. Jovien. Valentinien et Valens. Gratien et Valentinien II. Théodose. Arcadius et Honorius. Théodose II. Valentinien III. Pulchérie et Marcien. Léon. Majorien. Sévérus. Anthémius. Fin de l'empire d'Occident.

[337.] CETTE division, faite plutôt pour contenter un plus grand nombre de princes que pour le bien des peuples, pouvoit avoir un effet contraire à la tranquillité publique. Sous prétexte d'y pourvoir, la soldatesque prit les armes. En un même jour, *Julius Constantius*, frère du feu empereur, *Dalmatius César*, *Annibalien*, roi de Pont, et cinq neveux de l'empereur, furent massacrés, et avec eux les ministres du grand *Constantin*, qui auroient pu venger ce crime. Les soldats publièrent qu'ils n'agissoient ainsi que pour prévenir les troubles. Il ne resta de la famille de *Constantin* que ses trois fils, et *Gallus* et *Julien*, ses neveux. Le premier dut uniquement la vie à une maladie qui fit croire qu'il alloit mourir; et le second à sa très-grande jeunesse. On rend à *Constantin* et à *Constant* la justice de croire qu'ils ne furent pas coupables de cette barbarie; mais on n'est pas sans soupçon sur *Constance*, le seul des fils de *Constantin* qui peut en avoir été témoin, puisqu'il arriva assez tôt pour assister aux funérailles

de son père. Elles furent magnifiques, accompagnées d'un deuil qui s'étendit sur tout l'empire ; Rome même, qu'il avoit abandonnée, ne lui refusa pas ses regrets. Elle auroit voulu avoir son corps ; mais, selon la volonté du défunt, il fut transporté à Constantinople.

Les trois frères se partagèrent les dépouilles de leurs cousins, et se retirèrent chacun dans leur département. Mais *Constantin* ne se contenta pas longtemps du sien. Il voulut empiéter sur celui de *Constant*, et succomba dans son entreprise. La perte d'une bataille où il fut tué mit fin à ses projets ambitieux. *Constant* s'empara des états du vaincu, dont *Constance* son frère ne réclama aucune partie.

Les Gaules, tombées par la mort de *Constantin*, sous la domination de *Constant*, lui donnèrent de l'occupation. Les Francs y faisoient des irruptions continuelles, et le tenoient dans un état de guerre non interrompue pendant que les Perses donnoient le même embarras à *Constance*. On ne trouve d'eux, en dix ans, que des expéditions militaires, et beaucoup de règlemens surtout de la part de *Constance*, en faveur du christianisme, et une prédilection marquée pour les ariens, qui avoient beaucoup de crédit auprès de lui. Le désastre de ces guerres portées sur les confins de l'empire fut augmenté par une guerre intestine, funeste dès son commencement à l'empereur *Constant*. Ce prince vivoit dans la plus grande indolence, et ne se faisoit pas estimer des soldats *Magnence*, Allemand d'origine, chef d'une partie de

l'armée, remarquant ce mépris général, crut pouvoir en profiter. Il gagna plusieurs officiers. Un d'entre eux invite à un grand souper les complices, et plusieurs autres personnes. *Magnence* sort vers la fin du repas, rentre aussitôt revêtu de la robe impériale et paré de tous les ornemens de la souveraineté. Ceux qui étoient instruits du dessein le saluent du titre d'*auguste* ; ceux qui l'ignoroient les imitent comme par jeu : et en effet, on l'auroit fait passer pour tel, s'il n'avoit pas réussi ; mais les mesures étoient bien prises. *Magnence* envoie sur-le-champ investir le palais. Il comptoit y surprendre l'empereur : heureusement celui-ci avoit été averti et s'étoit sauvé. L'usurpateur fit fermer les portes d'Autun, où la scène se passoit, croyant que *Constant* pourroit être caché dans la ville. En même temps il prit la double précaution de dépêcher des assassins sur le chemin qu'on pensoit qu'il auroit pu prendre : un d'eux l'atteignit et le tua. A la différence de son frère, *Constant* se montra toujours défavorable aux ariens, et en général à tous les sectaires. Son nom, dans les écrits des évêques catholiques, n'est jamais placé qu'accompagné d'une épithète honorable.

[350.] *Magnence* distribua avec parcimonie aux soldats l'argent qu'il trouva dans le palais. Ils le proclamèrent empereur, et l'usurpateur se vit maître des états de *Constant* ; mais il dut prévoir que sa possession ne seroit pas tranquille. En effet, aussitôt que *Constance* apprit la catastrophe de son frère, il se prépara à le venger. *Magnence* tenta de s'ac-

commoder avec lui. Il proposa de le reconnoître pour son supérieur, en gardant néanmoins le titre d'empereur, et se réduisit à garder seulement celui de césar. *Constance* déclara hautement que jamais il ne transigeroit avec l'assassin de son frère. L'usurpateur se prépara donc aussi à se défendre. Il parut en même temps deux autres empereurs, *Népotien*, neveu du grand *Constantin* par une sœur, et *Vétéranion*, général des troupes de Pannonie. *Vétéranion* prit la robe impériale. Le premier fut tué en voulant s'emparer de Rome, qui tenoit pour *Magnence*. Le second écrivit à l'empereur qu'il ne vouloit être que son lieutenant, et l'aider à punir l'assassin de son frère. Il fut agréé à ces conditions.

Privé de ses frères, *Constance* adopta et déclara césar *Gallus*, son cousin germain, et lui donna en mariage *Constantina*, sa sœur, veuve d'*Annibalien*. Une circonstance qui tient du hasard le débarrassa de *Vétéranion*. Il avoit bien accueilli ce collègue : près de marcher ensemble contre l'usurpateur, *Constance*, après avoir exhorté leurs soldats à se bien conduire dans une guerre entreprise pour punir le meurtrier du fils du grand *Constantin*, auquel il avoit prêté le serment de fidélité, termina sa harangue par ces paroles : « Ce que je vous demande est conforme à » l'exacte équité ; c'est au frère à succéder à son » frère, et non à un étranger. » Que ce mot d'*étranger* fût prononcé à dessein ou par hasard, il frappa les soldats. Ils l'appliquèrent à *Vétéranion*, s'écrièrent qu'ils ne reconnoissoient d'autre empereur

que *Constance*, tirèrent le collègue à bas du tribunal, et le dépouillèrent de la pourpre. Le malheureux se jeta aux pieds de l'empereur, qui le releva avec bonté, l'embrassa et l'admit à sa table. Il lui assigna en Bithynie des biens pour vivre honorablement. *Vétéranion* y mena une vie paisible, ne se mêlant d'aucune affaire. On dit qu'il écrivit plusieurs fois à *Constance* pour le remercier de l'avoir débarrassé des soins du gouvernement, et de lui avoir procuré la tranquillité dont il jouissoit.

La guerre se faisoit vivement entre les deux rivaux. Enflé de quelques avantages, *Magnence* rejeta à son tour les propositions qu'il avoit faites autrefois lui-même, et défia l'empereur près de Mursa en Pannonie. Cette bataille est une des plus célèbres, et l'une de celles qui décident du sort des royaumes. Le carnage qui s'y fit entre deux armées composées de soldats également nombreux, vaillans et disciplinés, affoiblit l'empire, et en ouvrit le chemin aux barbares. La frayeur de *Magnence* le fit fuir au-delà de l'Italie jusque dans les Gaules, le premier théâtre de son usurpation. L'Afrique, la Sicile et l'Espagne se détachèrent de lui; il lui resta cependant assez de forces pour tenter de nouveau la fortune des combats dans le haut Dauphiné: elle lui fut encore contraire. Il se réfugia à Lyon: ses soldats l'abandonnèrent. Furieux de leur perfidie, il tua de sa propre main sa mère, son frère *Désidérius*, qu'il avoit créé césar, ceux de ses parens et amis dont il se trouvoit accompagné, et se

perça enfin de son épée. Son frère *Décence*, qui venoit à son secours, apprenant sa mort, s'étrangla.

Le reste du règne de *Constance*, quoique encore assez long, ne présente plus, avec quelques expéditions militaires, que des intrigues de cour. Ce prince étoit sensible et humain, mais foible, esclave de ses habitudes, ne voyant, n'entendant que par les yeux et les oreilles de ceux qui l'approchoient. Ses eunuques, ses flatteurs, ses ministres, le dominoient. « Cependant, » ajoute plaisamment un écrivain, ils lui laissoient » quelque autorité. » *Constance* devint plusieurs fois veuf. Celles de ses femmes qu'il aima et considéra le plus se nommoit *Eusébie*, native de Macédoine, belle, obligeante, se piquant de science, vertueuse, disent certains auteurs, quoiqu'on lui reproche, par suite du dépit que lui inspiroit sa stérilité, d'avoir administré à sa belle-sœur un breuvage propre à l'empêcher de devenir mère, chaque fois que celle-ci offroit des signes de fécondité. *Eusébie* aimoit à se mêler des affaires de religion. Les évêques ariens lui faisoient une cour assidue, et ils profitèrent bien de l'empire qu'elle exerçoit sur l'esprit de son époux. Il faut reconnoître qu'elle lui donna souvent de bons conseils. Son influence empêcha quelquefois l'empereur d'exécuter les résolutions injustes que lui dictoient ses perfides ministres. On ne sait si elle eut part à la catastrophe du césar *Gallus*, soit en le poussant dans le piége, soit en ne le retenant pas.

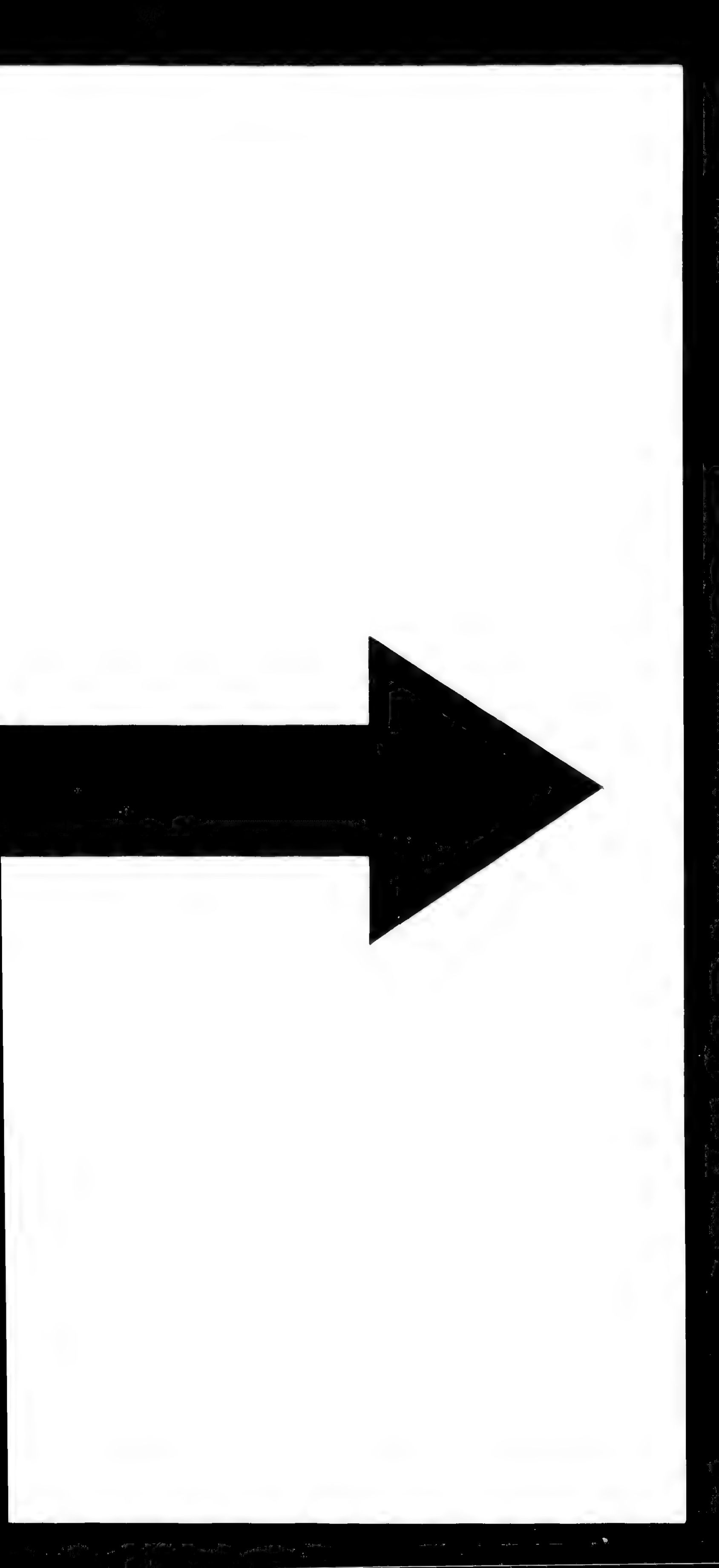
Quoique ce prince se montrât libertin, infatué de

son autorité et cruel, il n'auroit peut-être pas été impossible de le faire changer en lui adressant des remontrances vives et pathétiques, menaçantes même, de la part de l'empereur, son cousin-germain, mais les ennemis que *Gallus* s'étoit faits à la cour aimoient mieux le perdre que le corriger. En conséquence, ses désordres de jeunesse, tels que [illegible] ourir la nuit les rues d'Antioche, insulter, b[illegible] assans; sa vanité puérile à se complaire da[illegible] nemens impériaux, sa facilité à laisser aigrir s[illegible] aractère irascible contre ceux qu'on vouloit lui rendre odieux, et dont quelques-uns, sous de faux prétextes, furent envoyés au supplice; ces fautes, ces désordres furent représentés à l'empereur comme provenant d'une perversité irremédiable. Ceux même que son cousin envoyoit dans le dessein de l'adoucir avoient des ministres des ordres secrets de l'aigrir.

De tous les griefs contre *Gallus*, le plus sensible à *Constance* étoit le crime d'ambition. Son conseil lui persuada que, pour y mettre obstacle, le plus sûr moyen étoit de tirer le césar d'Antioche, le théâtre de sa domination, et de l'appeler auprès de lui. L'empereur lui écrivit en conséquence une lettre pour l'y engager. Il en chargea *Domitien*, qu'il faisoit préfet de l'Orient. Il mandoit à *Domitien* lui-même : « Je sais » que *Gallus* se propose de venir me voir en Italie; » si vous le jugez à propos, vous pouvez l'accompa- » gner; mais que ce soit avec tout le respect dû à sa » naissance et son rang. » On ne pouvoit donner avec plus de circonspection un ordre violent; mais *Domi-*



[redacted]



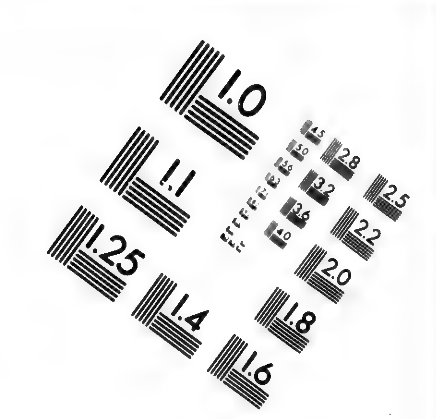
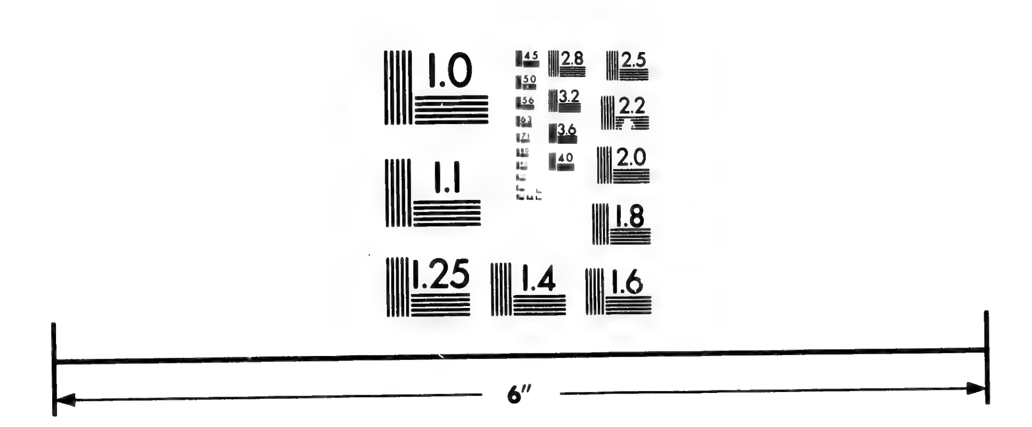
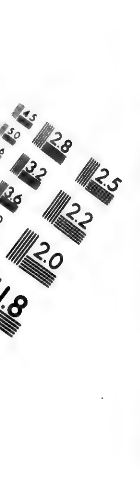


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)




2.8
2.5
3.2
2.2
2.0

tien suivit de préférence les instructions secrètes des ministres. Ils vouloient que *Gallus* eût de la défiance, qu'il la montrât, afin de pouvoir la faire regarder comme un regret de voir ses projets découverts, et un chagrin de l'obstacle qu'on y mettoit.

Domitien arrive à Antioche, va droit à la maison des préfets, sans daigner rendre ses devoirs au césar, quoiqu'il passât devant son palais. Prétextant une indisposition, il se fait attendre plusieurs jours, et va lorsqu'il ne peut plus différer. En abordant *Gallus*, il lui dit : « Il faut que vous alliez en Italie, car telle » est la volonté de l'empereur. Si vous refusez » d'obéir, j'arrêterai le paiement de ce qui se donne » pour la dépense de votre maison. » Quelque peu encourageante que fût cette invitation, *Gallus* s'y soumit sur les instances de *Constantia*, sa femme, à laquelle l'empereur avoit écrit des lettres pressantes. Il se mit en route, comptant sur son épouse comme sur une sauvegarde ; mais elle mourut lorsqu'il étoit trop avancé pour reculer.

On le laissa aller jusqu'à Constantinople sans aucun air de défiance ; mais, quand il eut passé cette ville, tout annonça des projets sinistres. Il se vit entouré de gardes qui empêchoient de l'aborder. Les garnisons furent retirées des villes qu'il devoit traverser, de peur qu'elles ne lui rendissent les honneurs militaires et qu'il ne les gagnât. La députation d'une armée dont il côtoyoit le voisinage ne put jamais le saluer. On hâtoit sa marche. Partout il trouvoit des

voitures prêtes pour lui et ceux de sa suite. Il lui fut même conseillé de laisser une partie de son escorte, pour satisfaire plus tôt l'empressement de son parent. Quand on le tint près de Milan, où étoit *Constance*, des soldats s'introduisirent dans la maison où il étoit logé. *Apodème*, envoyé de l'empereur, parut, le dépouilla de la poupre, lui promettant qu'il ne lui seroit point fait de mal, et le transporta à Fione en Dalmatie, lieu de mauvais augure, où *Crispus* avoit été mis à mort vingt-huit ans auparavant. Il y trouva deux de ses plus mortels ennemis, chargés de l'interroger; mais des auteurs assurent qu'il fut condamné sans avoir été entendu. « Le fait est certain, disent-ils; car » tout prince qui n'entend que par les oreilles de ses » favoris n'entend rien du tout. » *Gallus* eut la tête tranchée. Sa mort entraîna celle de beaucoup de personnes qu'on dit ses complices. Il falloit bien des exécutions pour persuader à l'empereur qu'il y avoit eu un crime. Mais le jeune *Julien*, son frère, qu'on élevoit sous les yeux de *Constance*, ne pouvoit y être impliqué; cependant il fut tenu pendant sept mois sous une garde sévère.

Un bon officier, nommé *Sylvain*, Franc d'origine, fut aussi victime d'une horrible fourberie. Il étoit de trop à la cour pour quelques ambitieux qui lui envioient l'estime du prince. Ils lui procurèrent un exil honorable, par le moyen d'un commandement dans les Gaules. Quoique éloigné, ils le craignoient encore. L'un d'eux abusa d'une lettre de *Sylvain*, tombée entre ses mains. Laissant la signature, il en effaça

toute l'écriture, et y substitua des phrases qui indiquoient un projet tramé par *Sylvain* pour gagner les soldats et se faire proclamer empereur. Il l'auroit pu, parce qu'il étoit généralement estimé ; mais il n'y songeoit pas. Cependant, sans donner tout-à-fait dans le piége, *Constance* crut devoir examiner cette affaire. Par une suite de son aveugle confiance, il en chargea le plus mortel ennemi du prétendu coupable.

Le juge arrive : au lieu d'aller droit à *Sylvain* comme il lui étoit ordonné, et de lui remettre une lettre de l'empereur qui l'appeloit à la cour pour se justifier, il fait saisir ses biens, et traite tous ses parens et amis comme complices d'un criminel. A cette nouvelle, *Sylvain*, ne se croyant aucune ressource dans l'équité du prince, dont il connoissoit l'obstination dans les préjugés qu'on lui inspiroit, hésite entre se retirer chez les Francs, ses compatriotes, ou se faire proclamer empereur. On lui conseille ce dernier parti. Il le prend ; mais pendant sa délibération son innocence avoit été reconnue. *Constance* lui députe *Ursicinus*, officier estimé, chargé de lettres obligeantes. *Ursicinus* part d'autant plus volontiers, qu'il espère arriver avant que *Sylvain* sache que sa révolte est connue à la cour ; et qu'ainsi il le déterminera facilement à se rendre. Mais, malgré sa diligence, il apprend, en arrivant à Cologne, que la nouvelle de la rébellion est sue à la cour et y est parvenue avant lui. Alors il change de mesures, feint d'avoir quitté le parti de *Constance*, pour partager

la fortune de *Sylvain*, s'introduit auprès de lui à titre d'ami, en est reçu avec empressement et confiance, et profite de cet accueil pour gagner des soldats qui assassinent le trop crédule *Sylvain*. *Ursicinus* passoit pour honnête homme; mais que ne corrompt pas l'air empesté de la cour! Il fut dans la suite disgracié, et puni par cette même cour à laquelle il avoit indignement sacrifié son honneur.

Perpétuellement les bons officiers se trouvoient exposés à de pareilles vexations, qui, à la vérité, ne se terminoient pas toujours aussi tragiquement. Ils se retiroient. Les ministres les remplaçoient par leurs amis et leurs créatures, la plupart gens sans capacité. L'empire en souffroit. Les barbares l'attaquoient avec succès de tous côtés. L'état de dépérissement où il se réduisoit insensiblement, et l'impossibilité de pourvoir seul à la défense de si vastes états, déterminèrent *Constance* à prendre un collègue. Cette résolution éprouva bien des objections de la part des ministres, qui appréhendoient de perdre par cette adjonction une partie de leur puissance. Les difficultés devinrent plus fortes quand on sut que l'empereur jetoit les yeux sur le jeune *Julien*, frère de *Gallus*, dont ils redoutoient l'esprit et la vengeance. Mais *Eusébie* soutint son mari dans son opinion. Il envoie un matin dire à *Julien* de quitter le manteau de philosophie, qui étoit apparemment l'habit qu'on prenoit pour faire connoître qu'on n'avoit plus de prétentions au gouvernement, et le déclara césar.

Si les ministres n'avoient pu parer ce coup, ni re-

tenir *Julien* dans la nullité, du moins ils se proposoient de lui rendre son existence politique plus désagréable que son inaction. On éloigna de lui tous les gens auxquels il avoit confiance. Sous prétexte d'honneur, on plaça des gardes à sa porte, moins pour le défendre que pour l'observer. On ouvroit ses lettres avant de les lui remettre; de sorte qu'il fut réduit à avertir ses meilleurs amis de ne pas lui écrire ni de venir le voir, de peur de s'exposer ou de l'exposer lui-même à quelque chagrin. Il ne partit de Milan pour les Gaules, où l'empire étoit dans le plus grand danger, qu'environné de surveillans, d'espions, chargés de contrôler ses actions, et de restreindre ses pouvoirs. Malgré ces entraves, sa première campagne ne fut pas malheureuse. Ses succès déterminèrent l'empereur à étendre son gouvernement; mais en même temps on lui donna, sous prétexte de le seconder, un assez bon officier, qui avoit autrefois trahi *Gallus*, sous lequel il servoit, et qu'on croyoit très-propre à faire échouer les entreprises de *Julien*.

Il fallut à *Julien* toute son adresse et toute la confiance des troupes pour se soutenir en même temps contre ces manœuvres secrètes, et contre les irruptions des ennemis, qui l'investissoient quelquefois de tous côtés. Pendant qu'il ne passoit presque pas de jour sans combattre, *Constance* promenoit son indolence en Italie. Il se montra à Rome, dont il admira la magnificence, le temple de *Jupiter*, les bains publics, l'amphithéâtre, le mausolée d'*Adrien*, le théâtre de *Pompée*, la place de Trajan, et les autres

édifices. « La renommée, dit-il, qui outre tout, » reste en-deçà de la vérité dans ce qu'elle raconte » de Rome. » Il ne voulut pas entrer dans le sénat qu'on n'en eût ôté l'autel de la victoire, reste d'idolâtrie contre laquelle il venoit de donner des édits très-sévères, déclarant indigne de tout emploi ceux qui la pratiquoient, condamnant à la torture et à la mort les magiciens, les devins, ceux qui les consultoient, et qui seroient trouvés dans sa cour, ou dans celle de *Julien*.

Ce prince continuoit à se couvrir de gloire; mais il la renvoyoit toute à *Constance*, qui n'hésitoit point à se couronner des lauriers de son cousin. Dans la relation qu'il fit publier de la victoire importante de *Julien* sous Strasbourg, il s'en attribua tout l'honneur, sans dire un mot du vainqueur. Les prisonniers, princes et autres que son cousin lui envoyoit, il les regardoit comme des trophées de sa propre valeur; jactance puérile, d'autant plus blâmable, que lui-même jouissoit de quelque gloire militaire dont il auroit pu se contenter. Il battit en personne les Quades et les Sarmates, peuples belliqueux, et les força à demander la paix. On peut dire qu'il avoit l'intelligence de la guerre, et qu'il y montroit de la bravoure; mais il aimoit la paix, et il fit tout ce qu'il put pour l'entretenir avec les Perses, et ce ne fut qu'à l'extrémité qu'il se détermina à marcher contre eux.

Cette guerre amena le dénouement des intrigues formées contre *Julien*. *Constance*, conduisant d'ex-

cellentes et de nombreuses troupes, fut encore conseillé de demander au césar un renfort de l'élite des siennes. Cet ordre arriva dans des circonstances difficiles. Les Pictes et les Écossais, sortis de leurs rochers, ravageoient l'Angleterre, et donnoient beaucoup d'inquiétude au jeune général. D'un autre côté, il ne doutoit pas qu'aussitôt que ses meilleures troupes seroient parties, les Allemands, contenus uniquement par la crainte, ne rentrassent dans les Gaules. Ainsi *Julien* se trouvoit pour ainsi dire entre deux feux ; exposé au ressentiment de l'empereur, s'il n'obéissoit pas, et à une invasion inévitable, s'il obéissoit. Dans ce pressant danger, il prit la résolution d'obéir, mais d'abdiquer en même temps la dignité de césar. Il fait donc appeler un nommé *Décence*, chargé des ordres de l'empereur, et l'avertit que les auxiliaires levés en Allemagne et dans les Gaules s'étoient engagés à servir seulement sous la condition qu'on ne les contraindroit point de passer les Alpes, et qu'il y auroit peut-être du danger à violer leur capitulation.

En effet, quand *Décence* eût fait son choix, et qu'il fallut partir, la désolation éclata dans l'armée ; les soldats se plaignoient qu'on les reléguât au bout du monde, pendant que leurs enfans, leurs femmes et leurs amis seroient emmenés en captivité par les barbares. Pour ôter ce motif de résistance, *Julien* leur permit d'emmener leurs familles, et leur offrit des voitures aux dépens du public. Il poussa l'attention plus loin : comme il connoissoit l'attachement

de ses soldats pour lui, il conseilla à *Décence* de ne pas les laisser approcher de Paris, où il étoit, de de peur qu'ils ne se portassent à quelque excès en le voyant; mais le commandant ne crut pas devoir leur refuser la satisfaction de saluer leur général, qu'ils demandoient avec instance. *Julien* les reçut avec bonté, les exhorta à se soumettre de bonne grâce aux ordres de l'empereur, qui ne manqueroit pas de récompenser leur valeur; mais le peuple les conjura de ne point abandonner un pays qu'ils avoient défendu avec tant de gloire. De leur côté, les soldats étoient très-disposés à rester. Le jeune général les harangua de nouveau. Ils l'écoutèrent avec attention, et se retirèrent en gardant le plus profond silence. Il invita les officiers à un magnifique repas, leur offrit ses services, les assura de son estime et de son amitié. Affligés de l'idée de se séparer d'un pareil chef, et de quitter leur patrie, ils se retirèrent tristement dans leurs quartiers.

Le mécontentement augmenta. Le soir, les soldats excités, dit-on, par leurs officiers, prirent les armes, se présentèrent tumultuairement au palais, et proclamèrent *Julien* empereur. Il rejeta avec indignation l'honneur qu'ils prétendoient lui faire, ordonna qu'on fermât les portes; de sorte que les soldats, qui désiroient ardemment de le voir, furent obligés d'attendre jusqu'au lendemain. Pendant la nuit, il eut, dit-il, la vision d'un spectre, tel qu'on dépeignoit alors le génie de l'empire, qui lui dit: « Je viens pour être » avec vous; mais ce ne sera que peu de temps. »

Dès que le jour parut, la soldatesque força le palais, obligea *Julien* de se montrer, le salua empereur; et sur le refus d'accepter cette dignité, elle le menaça de le tuer. Il se rendit, se laissa élever sur un bouclier, couronner d'un collier d'or en forme de diadème, et fit aux soldats les largesses ordinaires.

Les suites de cet événement sont aisées à deviner. Le nouvel empereur écrivit à l'ancien pour s'excuser. Celui-ci refusa de reconnoître dans son cousin d'autres titres que celui de césar, et lui envoya ordre de s'y borner. *Julien* reçoit le député sur son tribunal. Il déclare qu'il est prêt à abdiquer, si ses soldats le veulent. Tous s'écrient qu'ils n'y consentiront jamais. Il se fait alors prêter serment de fidélité, et consomme sa rébellion. Bien des gens ont douté qu'il y ait jamais eu la moindre répugnance; beaucoup d'auteurs assurent que sa résistance ne fut qu'une feinte, et que la pièce étoit préparée avant qu'il la jouât; mais quand la chose seroit vraie, après le mal qu'on lui avoit fait et celui qu'il pouvoit craindre, il seroit excusable. Quant à *Constance*, il ne l'est pas de n'avoir point cédé aux circonstances, et contenté un parent digne de son attention. S'il ne le fit pas, on peut en rejeter en grande partie la faute sur ses mauvais conseillers. Il n'avoit plus la prudente *Eusébie* pour contre-balancer leur pouvoir : elle étoit morte. Pour étouffer ses regrets, il prit une autre épouse. *Julien* avoit aussi perdu la sienne; mais il ne s'amusoit pas à des noces. Il s'occupoit à tenir ses troupes en haleine par de nouvelles victoires sur les Alle-

mands, jusqu'à ce qu'il fallut les mener contre l'empereur.

Il se fit précéder par des manifestes. Dans ceux qu'il envoya aux villes de Grèce, Athènes, Corinthe et autres qu'il savoit attachées au culte des dieux, il insinuoit qu'il n'agissoit que par leur inspiration; mais dans son palais il assistoit publiquement aux cérémonies chrétiennes, se permettant néanmoins en secret les sacrifices et autres rites païens. *Julien* se rendit facilement maître de l'Italie et de la Sicile. Il avoit déjà passé l'Illyrie, lorsqu'il apprit la mort presque subite de l'empereur, qui, débarrassé des Perses par une paix faite à la hâte, venoit précipitamment au-devant de lui. Sa maladie fut courte. Il mourut d'une fièvre violente dans un village de Cilicie, au pied du mont Taurus, à l'âge de quarante-cinq ans, après vingt-cinq de règne, sous son épouse, sous *Eudoxe*, *Eumène*, *Eusèbe*, *Sérapion*, et autres courtisans, ministres et affranchis. Il reçut le baptême d'un arien, immédiatement avant de mourir. *Constance* étoit de petite stature, endurci à la fatigue, sobre, dormant peu; il n'aima que ses femmes; il n'avoit ni génie, ni connoissances, ni majesté.

La mort de *Constance* ne causa pas le moindre mouvement dans l'empire. L'armée qu'il menoit contre *Julien* envoya reconnoître cet empereur. Les autres armées, les deux capitales, Rome et Constantinople, toutes les provinces lui déférèrent à l'envi le titre d'empereur, et il se trouva tout à coup placé sur le trône avec une unanimité et une tran-

quillité qu'aucun empereur avant lui n'avoit connues. Ce *Julien* dont nous parlons est celui que l'on connoît sous le nom d'*Apostat*. Cette épithète sembleroit imposer à tout historien chrétien l'obligation de ne présenter de ce prince qu'un portrait défavorable; mais des auteurs estimables ont osé tenter de lui donner un profil moins désavantageux, et ont réussi. Quant à nous, l'idée que nous en concevons est celle d'un homme singulier; de ces hommes que ceux même qui les estiment ne proposeroient pas pour modèle. Il perdit sa mère en naissant. Son père lui fut enlevé dans son bas âge par un assassinat. *Constance*, son parent, le laissa négligemment entre les mains de pédagogues qui, flattés d'avoir sous leur férule un rejeton de la famille impériale, lui laissèrent faire ses volontés. Le génie de l'enfant, la facilité de sa conception, les éblouirent. Ils devinrent plutôt ses disciples que ses maîtres. « Il ne nous reste, » disoient-ils, plus rien à lui montrer. »

Julien se crut dès-lors un prodige. Il abonda dans son sens. Sa curiosité n'étant point retenue par le frein de l'estime pour ceux qui l'instruisoient, s'aiguisa et le porta à vouloir tout pénétrer. Sa naissance, ses lumières lui donnèrent le droit, lorsqu'il fut sorti de l'adolescence, de fréquenter des gens habiles, des philosophes connus en Grèce, et principalement à Athènes, où il vécut. S'ils le contredisoient, c'étoit avec ménagement. Leurs égards lui laissoient ses opinions. Il se piqua de les soutenir. Un pareil caractère devoit se révolter contre toute espèce de

soumission en fait de sentimens. *Constance* vouloit qu'il fût chrétien. Il le gêna, le persécuta, et *Julien*, malgré son esprit, s'obstina dans l'absurde polythéisme. L'habitude de faire ses volontés, contractée dans sa jeunesse en la compagnie de gens au-dessous de lui, le rendit familier dans ses manières, négligent jusqu'à la malpropreté dans ses habits, railleur, défaut capital dans un prince. Ce précis de ses premières années suffit pour expliquer le mélange de ses bonnes et de ses mauvaises qualités, et porte à le plaindre dans ses écarts.

Ce prince étoit de petite stature. Son visage, qui n'avoit rien d'agréable, étoit défiguré par une longue barbe; mais il étoit bien fait, actif et fort adroit dans tous ses exercices. Il avoit une mémoire excellente, beaucoup de pénétration et de présence d'esprit. En reconnoissant qu'il étoit naturellement bon et doux, on auroit droit d'être étonné de ses vexations, de ses persécutions à l'égard des chrétiens, si on ne savoit à quoi la volonté déterminée de se faire obéir peut porter certain esprit.

Les exploits guerriers de *Julien* finirent où commencent ordinairement ceux des autres princes, savoir lorsqu'il monta sur le trône. On ne peut s'empêcher d'être surpris de ses victoires, lorsqu'on considère sa jeunesse et son éducation toute dirigée vers l'étude, de sorte qu'il fut obligé d'apprendre les élémens de l'art militaire au moment même où il conduisoit son armée à l'ennemi. Il avoit au reste beaucoup de disposition à la vie militaire. Il étoit

d'une grande sobriété. « Qui pense trop à sa table, » disoit-il, pense peu à la vertu. » Il ne se permettoit pas de délicatesse; il dormoit sur une peau étendue à terre, et se levoit dès qu'il s'éveilloit, ordinairement à minuit. Il employoit le reste de la nuit à lire, à écrire, à visiter les postes, quelque temps qu'il fît; peu de repas, point de spectacle. Il ne souffroit à sa cour ni danseurs, ni comédiens, ni joueurs d'instrumens, ni bouffons. Il interdit le théâtre aux pontifes païens, déclarant cet amusement infâme.

Aussitôt qu'il fut en possession de l'autorité souveraine, il fit ouvrir les temples, recommencer les sacrifices aux idoles, retrancha les priviléges que *Constance* avoit accordés au clergé, peut-être avec excès, et s'appliqua à combattre la religion chrétienne par les armes du ridicule et du mépris dont il s'efforça de couvrir les dogmes et les ministres de cette religion. Ce fut une persécution plus dangereuse que celle des tortures et des glaives, qu'il ne s'interdit cependant pas. Il diminua les impôts, et fit des établissemens utiles aux pauvres. La réforme de beaucoup d'officiers de la cour fut un grand soulagement pour le peuple. La simplicité qu'il pratiquoit lui-même ne permettoit pas de luxe à ceux qu'il conserva. Son barbier venant un jour faire son service avec des habits trop beaux pour sa condition, l'empereur fit l'étonné, et dit : « Ce n'est pas un sénateur ni un gouverneur de province que je demande, » mais un barbier. »

Un de ses premiers soins fut d'épurer le ministère. Il punit quelques-uns de ceux qui avoient abusé de la confiance de son prédécesseur : conduite bien estimable, si la vengeance de tous les maux qu'ils lui avoient faits ne se joignit pas alors à l'amour de la justice : on doit remarquer qu'il pardonnoit volontiers. Un homme qui l'avoit offensé dans sa jeunesse, craignant son ressentiment lorsqu'il fut devenu empereur, vint se jeter à ses pieds, et le prier d'oublier son injure. Il l'embrassa de bonne amitié, et lui répondit : « J'ignore en quoi vous m'avez offensé, et je » ne me soucie pas de le savoir ; mais, quelle qu'ait » été votre conduite à mon égard, vous n'avez rien à » craindre sous un prince dont la plus grande am- » bition consiste à diminuer le nombre de ses enne- » mis, et à augmenter celui de ses amis. » Cette scène se passa à Antioche, où il vécut quelque temps en butte à la raillerie des habitans. Il s'en vengea par une satire, en homme qui fait assaut d'esprit ; puis, en prince qui ne fait pas scrupule d'abuser de sa puissance, il leur laissa un gouverneur cruel et injuste. Quand on lui fit des remontrances à ce sujet, il répondit : « Ils n'en méritent pas un autre. »

Cette ville, où il faisoit ses préparatifs pour la guerre des Perses, d'autres villes encore par lesquelles il passa, furent le théâtre des superstitions qu'il employoit pour découvrir l'issue de cette guerre et se rendre ses dieux favorables. On parle de sacrifices de jeunes vierges qu'il eut la barbarie d'immoler pour consulter leurs entrailles palpitantes, crime qui

doit rendre sa mémoire exécrable, s'il l'a commis. Il est certain qu'il brûloit de l'encens et qu'il offroit des holocaustes à la lune, au soleil, à tous les astres, aux divinités de tous les lieux et des élémens, à tous les dieux de l'Olympe et des enfers.

En même temps que *Julien* s'appuyoit de ces secours surnaturels, il auroit été de la prudence de ne point négliger ceux que la circonstance lui présentoit. Au contraire, il reçut avec une fierté déplacée l'offre des Sarrasins de marcher avec lui contre les Perses. « Les Romains, répondit-il, doivent secourir » leurs alliés, mais ils n'ont pas besoin de leur se- » cours. » Il ajouta à ce refus celui d'une gratification que ses prédécesseurs leur payoient. « Un » prince guerrier, dit-il, a du fer et point d'or. » Ces peuples irrités se donnèrent aux Perses, et leur furent très-utiles. Il tint un discours encore plus révoltant à *Arsace*, roi d'Arménie, qui étoit chrétien. Il lui avoit commandé de se joindre à ses généraux pour commencer la guerre. Comme l'exécution de ses ordres éprouvoit quelque retard, il écrivit à ce prince des lettres menaçantes qu'il terminoit ainsi : « Et le dieu que vous adorez ne sera point capable » de vous garantir des effets de mon indignation. »

En comparant la sagesse des mesures qu'employa *Julien* dans ses autres guerres avec l'imprudence qu'il mit dans la conduite de celle-ci, il est difficile de deviner la cause de ce contraste. C'est pourquoi, dans cet embarras, les historiens chrétiens ne sont point blâmables d'avoir présumé que Dieu permit

qu'il fût frappé d'aveuglement parce qu'il se proposoit de détruire la religion chrétienne, s'il avoit été vainqueur. Ce malheureux prince, aussitôt qu'il fut sur les terres des Perses, fit rompre le pont d'une rivière qui les séparoit de ses états, pour ôter à ses soldats la facilité de déserter; mais c'étoit aussi leur ôter la facilité de la retraite en cas d'échec. Après des combats, des assauts, des marches pénibles, qui lui coûtèrent beaucoup de monde, contre l'opinion de ses meilleurs officiers, il quitte les rives du Tigre, où il avoit une flotte qui pourvoyoit à ses besoins, et, malgré la réclamation de toute l'armée, il fait brûler cette flotte, de peur que les ennemis ne s'en emparent quand il sera éloigné. Il commit toutes ces fautes sur la foi des guides du pays, qui lui promettoient un chemin beaucoup plus facile et plus court.

Mais à peine le feu embrasoit la flotte, qu'on découvre que les guides sont des traîtres. On veut en vain arrêter l'incendie, l'embrasement s'étend, et la flotte est consumée. L'empereur avance, bat les Perses qui viennent à sa rencontre. Ils fuient : les Romains les poursuivent et se trouvent sans vivres dans des lieux déserts et ruinés; ils avancent, croyant se faciliter le moyen d'en sortir, ils s'y enfoncent encore davantage. L'ennemi les harcelle; ils périssent par milliers de faim et de soif. *Julien* se trouvoit dans la plus grande perplexité. Il n'est pas étonnant que, livré à ses réflexions désolantes, il ait cru, comme *Brutus* aux champs de Philippes, revoir le génie de l'empire qui lui avoit apparu lorsqu'il hérita de la

pourpre. Pendant que cette terrible illusion occupe son esprit, on crie aux armes. Il court sans cuirasse où le danger l'appelle. Une flèche le frappe; il tombe baigné dans son sang. On dit qu'il en prit dans sa main et le jeta contre le soleil en disant : « Tu as vaincu, » Galiléen. » Ce mouvement de dépit, s'il a eu lieu, pourroit indiquer une espèce de défi de l'adorateur des idoles au vrai dieu, et l'intention qu'on lui a crue de détruire la religion chrétienne, s'il étoit revenu vainqueur.

Porté dans sa tente, après que le premier appareil eût été mis sur sa blessure, il voulut retourner au combat; mais sa foiblesse ne le lui permit pas. Dès le second pansement la blessure fut déclarée mortelle. Il se résigna avec fermeté à son sort. *Julien* mourut à l'âge de trente-deux ans, après en avoir régné trois comme empereur. On ne peut nier qu'il avoit des vertus et des vices. Avoit-il plus des unes que des autres? N'eut-il pas des vertus et des vices dans le même genre? Par exemple, les uns disent que son lit étoit chaste comme celui d'une vestale : d'autres qu'il avoit à sa suite, jusque dans les camps, une foule de prostituées. Sa réputation est donc et sera toujours un problème : héros pour les païens qu'il favorisoit, monstre pour les chrétiens qu'il persécuta, et, dans nos derniers temps, le saint des incrédules. Il a écrit d'un style satirique la vie des empereurs qui l'ont précédé. A l'exemple des auteurs, il est souvent tombé dans les fautes qu'il leur reproche.

[365.] L'armée étoit réduite dans un tel état, qu'elle

ne pouvoit différer de se donner un empereur. Le choix tomba sur *Jovien*, d'une naissance consulaire, âgé de trente-trois ans, connu pour un des meilleurs officiers, et estimé pour les qualités de l'esprit. S'il n'avoit été question que de se défendre contre les Perses, les Romains, malgré leurs pertes, se sentoient assez de force et de courage pour résister ; mais il falloit combattre la famine, le plus terrible des ennemis. L'extrémité où elle réduisoit l'armée força *Jovien* de traiter à quelque condition que ce fût : trop heureux de sauver ses troupes par le sacrifice de quelques provinces. La retraite des Romains, quoique les Perses n'y missent aucun obstacle, fut encore difficile. Après une marche pénible, *Jovien* se vit enfin sur les terres de l'empire : il séjourna peu aux frontières, et se mit en chemin pour Constantinople. Pendant la route il s'occupoit du gouvernement. On a encore de lui des réglemens qui marquent ce qu'on devoit attendre d'un jeune prince plein de bonne volonté et de lumières. Les païens eux-mêmes n'ont pu s'empêcher de donner des éloges à la fermeté avec laquelle il professa le christianisme, malgré la disgrâce dont *Julien* le menaçoit. Aussi un de ses premiers soins fut-il de rétablir le *Labarum* et les autres marques de la religion sur les enseignes de l'armée, et de rendre à l'église la liberté, les biens et les priviléges dont *Julien l'Apostat* l'avoit privée.

Jovien se rendoit en toute diligence à Constantinople. Sa femme venoit au-devant de lui avec une suite digne d'une impératrice. Elle lui amenoit son fils

Véronien, presqu'au berceau. Déjà elle touchoit au moment d'embrasser son époux...... Quel coup de foudre ! On lui annonce qu'il est mort. On ignore quelle fut la cause d'une mort si subite, si ce fut le poison, la vapeur du charbon, une apoplexie, ou l'assassinat. Il paroît qu'on fit peu de recherches à cet égard; ce qui pourroit faire croire qu'il y avoit des personnes intéressées à ne rien découvrir. Son corps fut porté à Constantinople, et l'entrée pompeuse qu'on lui préparoit fut changée en funérailles. Il ne régna que sept mois et vingt jours.

[365.] *Valentinien* fut élu du consentement des officiers de l'armée et des magistrats. Il étoit fils de *Gratien*, Pannonien, d'une famille obscure, artisan de sa fortune, qu'il devoit à sa valeur. Le fils courut la même carrière, et obtint les mêmes succès. A peine élu, il eut occasion de donner une preuve de fermeté digne d'être citée. Étant assis sur son tribunal, étendant la main pour commencer une harangue de remercîment aux troupes, les soldats l'interrompent par leurs cris, et lui demandent brusquement qu'il ait à se donner un collègue, afin qu'ils ne soient pas exposés à rester sans chefs comme ils s'étoient trouvés à la mort de *Jovien*. Cette espèce d'injonction interdit un instant *Valentinien*; mais, reprenant aussitôt ses esprits, il leur dit d'un ton d'autorité : « Il n'y a que peu de jours qu'il dépendoit de vous » de choisir pour empereur qui vous jugiez à propos; » mais depuis que vous m'avez élu, vous n'avez plus » le pouvoir que vous aviez alors, et il ne vous con-

» vient pas de prescrire des lois à votre souverain ;
» c'est à moi de commander, à vous d'obéir ; à moi
» et non à vous de décider ce qui est utile et conve-
» nable à l'état. » Ses réflexions ne sortirent pas du cercle de sa famille, et son choix, qui ne fut pas généralement approuvé, tomba sur son frère *Valens*. Les deux souverains se partagèrent l'empire : l'Orient, contenant toute l'Asie, l'Égypte et la Thrace, fut donné à *Valens*. *Valentinien* se réserva l'Occident, comprenant l'Illyrie, l'Italie, les Gaules, l'Espagne et l'Afrique. Le premier fixa son séjour à Constantinople, et le second à Milan. Son règne nous occupera d'abord.

A cette époque, les barbares entrèrent de toutes parts dans l'empire : les Germains dans les Gaules et la Rhétie, les Sarmates et les Quades dans la Pannonie ; les Pictes, les Saxons, les Écossais, les Attacoles dans la Bretagne ; les Asturiens dans l'Espagne, et les Maures en Afrique. *Valentinien*, outre qu'il étoit brave, qu'il savoit et qu'il faisoit la guerre par lui-même, eut de bons capitaines à opposer à cette espèce de ligue ; on compte entre les plus distingués les deux *Théodose*, père et fils, et *Jovien*, le fléau des Germains, comme *Théodose* le père fut celui des Pictes. Ces capitaines firent la guerre loyalement ; sans cruauté, sans barbarie, lorsqu'ils avoient battu les ennemis ; sans ruse et sans détour, lorsqu'il falloit traiter avec eux. Les autres généraux, *Valentinien* lui-même, ne montrèrent pas toujours la même bonne foi. On remarque trop dans les con-

ventions faites par eux le regret d'abandonner ou de laisser diminuer l'empire que les Romains avoient usurpé sur ces nations, et l'adresse à insérer des clauses équivoques auxquelles on peut donner l'interprétation que l'intérêt suggère. Quelques uns des barbares échappèrent à ces pièges; d'autres y furent pris.

Un roi allemand évita par la fuite les embûches que *Valentinien* en personne lui tendoit. Les Saxons ne furent pas aussi heureux : après avoir battu un général de l'empereur, ils se trouvèrent à leur tour investis par un autre. Celui-ci leur proposa d'incorporer dans ses troupes leurs meilleurs soldats, promettant de laisser retourner les autres dans leur pays; mais, après les avoir privés de l'élite de leurs guerriers, il les surprit pendant qu'ils se retiroient sans soupçon, et les tailla en pièces. Cette affreuse trahison ne fut pas punie; mais, disent les auteurs, de semblables violations de la foi publique et du droit des gens, devenues si communes chez les Romains, les exposèrent enfin aux fléaux de la colère céleste, qui les livra à ces mêmes barbares qu'ils avoient prétendu détruire par ces perfidies.

On remarque de *Valentinien* que jamais prince n'a puni plus sévèrement les ministres qui abusèrent de sa confiance, et que jamais homme n'a été plus souvent trompé. La corruption étoit au comble dans ce malheureux siècle. L'empereur ne savoit à qui se fier. Il lui parvient des plaintes si graves contre *Romanus*, gouverneur d'Afrique, que, malgré les protections qu'il avoit à la cour, le prince résolut d'ap-

profondir l'affaire. Le commissaire qu'il envoya, nommé *Palladius*, passoit pour un homme très-intègre; mais le gouverneur sut bien, sinon se le rendre favorable, du moins lui fermer la bouche sur ses désordres. Lui offrir de l'argent lui-même, c'étoit courir le risque de l'offenser, et de s'en faire plutôt un ennemi qu'un protecteur : il imagine d'engager les officiers, auxquels *Palladius* apportoit leur paie, à faire un présent à ce commissaire, comme à un homme très-puissant auprès de l'empereur, et dont le crédit pourroit être très-utile. *Palladius* accepte, s'acquitte ensuite de sa commission, examine tout avec attention, écoute les plaintes, et voit que la province est dans le plus triste état.

Il ne peut s'empêcher de faire des reproches au gouverneur, et de lui dire qu'il en fera son rapport. « Vous êtes le maître, lui dit l'insolent *Romanus*; » mais moi je ne cacherai point à l'empereur votre » facilité à recevoir des présens, et l'usage que vous » faites de sa confiance pour votre utilité. » *Palladius*, qui connoissoit la sévérité de *Valentinien*, et qui la redoutoit, entre en accommodement. Il promet un rapport avantageux. Les malheureux Africains sont sacrifiés. Le gouverneur fait plus : par menaces et par promesses, il engage les plaignans à se rétracter. Ils y consentent, sans en sentir les conséquences; mais *Valentinien*, trompé par le témoignage de *Palladius*, auquel il avoit confiance, fait couper aux uns la langue, aux autres la tête, comme convaincus de faux.

Valentinien trouva plus de vérité dans *Iphiclès*, envoyé par les Epirotes pour le remercier du bon gouvernement de *Probus*, commandant de la province. L'empereur se doutoit que ces remercîmens étoient mendiés, et peut-être commandés par des menaces. « Êtes-vous, dit-il à l'envoyé, bien véritablement chargé par vos compatriotes de me remercier ? » *Iphiclès* répondit : « Il est certain qu'ils » m'ont chargé de venir témoigner leur reconnoissance; mais les larmes rouloient dans leurs yeux » lorsqu'ils me donnoient cette commission. »

Il fut obligé de punir sa femme *Sévéra* même, pour avoir acquis à des conditions peu honnêtes qu'on ne dit pas une terre qu'elle désiroit. Il l'obligea de rendre la terre au vendeur, la répudia et en épousa une autre. Il est étonnant que les châtimens qu'il employoit n'eussent pas un meilleur succès, car ils n'étoient pas doux. Torturer, brûler vifs des administrateurs infidèles, sont des punitions dont *Valentinien* a donné plusieurs fois des exemples; aussi passe-t-il dans l'histoire pour avoir été très-cruel. Il méritoit d'être trompé, parce qu'il avoit une haute idée de sa capacité et de ses talens. Il étoit dangereux d'en montrer plus que lui. On n'osoit le conseiller, de peur de lui causer ombrage. Il étoit facile à irriter : sa colère étoit une vraie fureur. Quand ses ministres le voyoient en cet état, ils feignoient d'avoir reçu la nouvelle que les barbares menaçoient quelques provinces de l'empire. Il s'apaisoit sur-le-champ, devenoit affable pour eux, et, dit l'historien, « plus

» doux qu'*Antonin le Pieux*. » Il mourut à l'âge de cinquante-cinq ans, après en avoir régné douze, et laissa le trône à *Gratien*, son fils, qu'il avoit revêtu de la pourpre dès sa tendre jeunesse. Il étoit bien fait de sa personne, d'un entretien agréable, avoit beaucoup de mémoire, et il resta toute sa vie fidèlement attaché à la religion catholique.

Valentinien eut toujours à se louer des égards et de la docilité de son frère *Valens*, qu'il avoit mis sur le trône d'Orient. On rapporte que, pendant que l'empereur délibéroit sur le choix d'un collègue, un de ses officiers lui dit : « Si vous êtes partial pour » votre famille, vous nommerez votre frère ; si vous » aimez votre peuple, vous en choisirez un autre. » *Valens* étoit d'un mérite bien inférieur à celui de *Valentinien*. C'étoit un prince avare, fougueux arien, qui persécuta les catholiques, et qui par ses imprudences attira sur les peuples les plus grands fléaux. La seconde année de son règne il éprouva des inquiétudes de la part d'un compétiteur. *Procope*, ce rival, étoit parent de *Julien*. Ce prince, au moment de mourir, avoit remis sa robe de pourpre à son parent. Quelques Romains regardèrent cette marque d'honneur comme une concession de l'empire. *Jovien*, se trouvant élu, chargea *Procope*, afin de l'éloigner, du soin de conduire le corps de *Julien* en Thrace, et d'y célébrer ses funérailles. La cérémonie faite, *Procope* disparut. On le chercha inutilement. Il resta caché chez un ami, près de Constantinople. Il y al-

loit souvent, déguisé en homme du commun, étudier la disposition des esprits.

Valens, occupé de ses préparatifs de guerre contre les Goths, s'étoit retiré à Césarée pour les surveiller de plus près, et avoit laissé sa capitale sous l'autorité de *Pétronius*, son beau-père. Cet homme ne s'y faisoit point aimer. Dans ses voyages, *Procope* s'aperçut du mécontentement, et résolut de le tourner à son avantage. Il gagna quelques officiers et soldats de recrue, qui le proclamèrent empereur, et le portèrent en triomphe au palais. Il n'y fut d'abord accompagné que par la populace; mais bientôt toute la ville fut contrainte de le reconnoître. A sa première troupe se joignirent des déserteurs, des vagabonds, des esclaves fugitifs, avec lesquels il osa se mettre en campagne. Se voyant en tête des troupes réglées que l'empereur envoya contre lui, *Procope*, peu assuré des siennes, s'avance au moment de l'action hors des rangs, et va droit au commandant ennemi, comme s'il vouloit le défier. Sans doute il connoissoit cet officier, nommé *Vitalien*; il lui présente la main, lui reproche avec bonté la préférence qu'il donne à un brigand panuonien sur un homme allié à la famille du grand *Constantin*. *Vitalien*, touché, le fait reconnoître par ses soldats, et passe avec eux de son côté. Ce renfort, augmenté par d'autres, met *Procope* en état de hasarder une bataille. Malgré le courage qu'il y montra, elle fut décisive contre lui. Forcé de fuir, il erra toute une nuit avec deux seuls compa-

gnons de son désastre. Au point du jour, craignant d'être pris avec lui, et dans l'espérance d'une récompense, les traîtres se jettent sur l'infortuné *Procope*, le garottent et le mènent à l'empereur, qui lui fait trancher la tête. Ils reçurent aussi la mort pour prix de leur perfidie.

Si l'on n'avoit d'autre reproche à faire à *Valens* que celui de leur supplice, que lui adressent quelques historiens, ce seroit à tort qu'on l'accuseroit d'injustice et de cruauté. Malheureusement il a acquis une triste célébrité dans les fastes des princes qui ont gêné les consciences, et qui ont tourmenté leurs sujets pour des opinions. Arien zélé, il persécuta avec acharnement les orthodoxes. Les disgrâces, l'exclusion des emplois, la privation des biens, l'exil, ne lui suffirent pas; il employa les tortures et la mort. On doit regarder comme une tache ineffaçable à sa réputation le sort affreux de quatre-vingts ecclésiastiques députés par le clergé de Constantinople pour se plaindre de l'intrusion d'un évêque arien que l'empereur soutenoit. Il ordonna de les faire mourir. Le préfet, craignant qu'une pareille exécution ne causât des troubles, les jeta sur un vaisseau. Quand ils furent à quelque distance, les meurtriers, qui avoient leurs ordres, y mirent le feu, et se sauvèrent dans la chaloupe. Le vaisseau fut consumé avec ceux qui s'y trouvoient.

Les devins, sorciers, astrologues, tous gens qui prétendoient prédire l'avenir, ou être en relation avec les dieux et les démons, tous les faiseurs d'ora-

cles et diseurs de bonne aventure, les crédules timides comme les sycophantes effrontés, les trompés et les trompeurs, attiroient l'attention de *Valens*, une attention vexatrice, accompagnée d'une inquisition redoutable. Tout livre où se trouvoient des cercles, des lignes, des figures d'animaux ou des parties humaines, étoient des livres abominables, qui recéloient une science diabolique, des instrumens de sortilége dignes du feu. On fouilloit les lieux les plus cachés des maisons. Malheur à ceux chez lesquels se trouvèrent ces manuscrits infernaux! Quand même ils les auroient rencontrés par hasard, ils en étoient punis comme s'ils en eussent fait usage.

Tout ce qui paroissoit avoir rapport à la magie étoit un crime : et que n'y faisoit-on pas rapporter! *Festus*, proconsul d'Asie, se montra un des plus habiles en cet art; il fit périr dans la torture un philosophe nommé *Cœranius* pour le seul crime de s'être servi dans une lettre à sa femme d'une expression qui sentoit le sortilége. Une femme guérit par des paroles la fille du proconsul, travaillée de la fièvre; comme magicienne infâme, elle fut condamnée à la mort. Un jeune homme dans le bain touche le marbre avec les doigts de ses deux mains, l'une après l'autre, les applique chaque fois sur sa poitrine, en prononçant les cinq voyelles, pour se soulager, dit-il, d'un mal d'estomac : il fut sur-le-champ exécuté comme magicien. Tels étoient les barbares ministres du superstitieux *Valens*. « S'il regardoit la magie comme une » science vaine, disent judicieusement les historiens,

» il ne devoit pas s'en alarmer; s'il y ajoutoit foi, il » auroit dû la souffrir, puisqu'il ne dépendoit pas de » lui d'empêcher l'exécution de ce qu'elle annonçoit.» Ceci est dit principalement au sujet d'une prédiction qui le regardoit lui-même. Il se souvint qu'un oracle, consulté pour savoir quel seroit son successeur, avoit répondu que la première partie de son nom étoit *Théod*. *Théodale*, *Théodote*, *Théodore*, *Théodosialt*, tous ceux qui malheureusement portoient dans leur nom le fatal *Théod* furent massacrés. La persécution atteignit surtout les philosophes, qui s'étoient fort multipliés par la faveur de *Julien l'Apostat*. Leur état étoit une espèce d'ordre religieux qu'indiquoit leur habit, dont la marque caractéristique étoit le manteau. Ils avoient des écoles où se formoient les docteurs du paganisme. *Valens* auroit pu diminuer l'espèce sans maltraiter les individus.

Des lois sévères sur d'autres objets, les mœurs et la police, plus de sevérité encore à les faire exécuter, rendirent *Valens* odieux. La dernière fois qu'il quitta Constantinople, les habitans jurèrent qu'ils en sortiroient tous, s'il y rentroit. Il y avoit contre lui, à Antioche, une imprécation usitée en ces termes : « Puisse le *Valens* être brûlé vif ! » Cette imprécation devint une prophétie. Pendant tout son règne, il avoit eu la guerre contre les Goths. Ces peuples, plusieurs fois battus, avoient pris de terribles revanches. La dernière fut la plus sanglante de toutes. Dans les champs de Nicée, non loin d'Adrianople, *Valens* fut entièrement défait. Les deux tiers de son

armée furent exterminés. Lui-même blessé se retira dans une chaumière. Un corps de Goths qui poursuivoit les fuyards l'entoura. Y trouvant de la résistance, sans savoir qui elle renfermoit, ils y mirent le feu. L'empereur y fut brûlé. On le sut par un jeune homme, le seul qui se sauva, et qui instruisit les Romains de la fin tragique de l'empereur. Il vécut cinquante-quatre ans, et en régna seize. On ne peut douter qu'il n'ait eu quelques bonnes qualités; personne n'en est absolument dépourvu; mais qu'en penser lorsqu'on voit qu'il n'a su que se faire haïr ?

[378.] Il livra, contre l'avis de ses meilleurs officiers, la funeste bataille dans laquelle il périt. Ils lui conseilloient d'attendre *Gratien*, son neveu, qui venoit à son secours avec une armée nombreuse, victorieuse des Germains. Ce jeune prince ne se trouvant donc pas auprès de *Valens* quand il mourut, l'armée jugea à propos, par des motifs de politique, pour que la pourpre ne fût pas donnée à quelque autre candidat, d'en revêtir son second neveu, *Valentinien*, qui n'avoit que quatre ou cinq ans. *Gratien*, âgé de dix-sept ans, arrivé à l'armée, approuva cette mesure, qui lui avoit déplu d'abord, et traita toujours son jeune frère comme son propre fils. Les grands partagèrent l'empire d'Occident entre les deux princes. L'Italie, l'Illyrie et l'Afrique furent données à *Valentinien*; les Gaules, la Bretagne et l'Espagne à *Gratien*.

Par la mort de *Valens*, *Gratien*, outre son partage dans l'Occident, se trouva encore investi de tout

l'empire d'Orient. Ce fardeau lui parut trop pesant pour en rester seul chargé. En effet, la description que les auteurs font du triste état où l'empire étoit réduit nous montre qu'il avoit besoin de chefs plus expérimentés qu'un jeune homme de vingt ans et un enfant de dix. A ces calamités se joignit la plaie affreuse que fit à l'armée la perte d'un très-grand nombre des plus braves officiers et des meilleurs soldats dans la défaite de *Valens*. *Gratien* recueillit les débris des troupes vaincues. Avec son armée ainsi renforcée, il opposa une digue aux premiers efforts des barbares ; après les avoir arrêtés, il les repoussa, et enfin les chassa au-delà des frontières.

[379.] Il fut aidé dans ses exploits par *Théodose*, très-habile général, qu'il avoit appelé auprès de lui. Le danger croissant, *Gratien* l'associa à l'empire. On pourroit croire qu'il voulut réparer en la personne du fils l'injustice faite au comte *Théodose*, son père, trois ans auparavant. Ce grand homme, après avoir soumis la Bretagne, après avoir remporté des victoires qui venoient de pacifier l'Afrique, périt sur l'échafaud dans Carthage, victime de ses envieux, qui, sur de fausses imputations, arrachèrent cet ordre cruel à l'inexpérience de *Gratien*. Son fils se retira en Espagne, où il menoit une vie obscure lorsque le jeune empereur l'appela pour le placer sur le trône d'Orient. On lui fait honneur d'une résistance qui ne fut pas de longue durée. Il se laissa persuader, et prit les rênes de l'empire. *Gratien*, content de les avoir mises en de si bonnes mains,

s'en retourna en Occident, se concentra dans son partage, et envoya son frère *Valentinien* dans le sien à Milan, sous le gouvernement de sa mère *Justine*.

Sous ces trois empereurs, la religion ou plutôt ses ministres eurent une grande part aux affaires d'état. Ils s'introduisirent dans les cours, et y acquirent beaucoup d'influence; malheureusement ils étoient divisés d'opinion. Le catholicisme l'emportoit dans la division de *Gratien*, un arianisme fervent régnoit dans celle de *Valentinien*. Dans l'Orient, la part de *Théodose*, les sectes s'étoient multipliées à l'infini. Elles se combattoient; mais l'orthodoxie, dont l'empereur faisoit profession, les absorda toutes pendant son règne. Il est à remarquer, ce qui ne devroit pas être un point de l'histoire, mais qui en est devenu un article important, qu'alors parurent les solitaires, précurseurs des moines, dont la vie et les fonctions ont varié selon les temps.

On n'est pas embarrassé de savoir ce qu'étoient les solitaires, proprement dits, tels que ceux de la Thébaïde. C'étoient des hommes qui, pénétrés du désir de la perfection, se retiroient dans des lieux éloignés de la corruption des villes. Là, les uns se confinoient dans des endroits isolés, sans autre communication avec les êtres vivans que celle qu'exigeoient les besoins les plus stricts. Les cavernes qui bordent le Nil dans la haute Égypte contenoient beaucoup de solitaires de cette espèce. D'autres choisissoient des lieux moins sauvages, où, réunis en grand nombre, ils s'encou-

rageoient à la vertu par leurs exemples réciproques, et vivoient sous la conduite d'un chef de leur choix.

Il paroît que les solitaires qui environnoient Constantinople, Antioche et les autres grandes villes, étoient de ce genre. Séparés de la société par leur réclusion volontaire, le devoir de participer aux saints mystères, qui ne se célébroient pas encore chez eux, les appeloit tous les dimanches dans la cité, où ils se réunissoient au peuple. Ces gens d'une vie exemplaire, presque tous de la classe de ce peuple, devoient naturellement être consultés par lui dans les circonstances où il s'agissoit de se décider sur quelques points de religion, objets que la multitude n'entend guère, et auxquels cependant elle s'intéresse beaucoup ; ainsi, pour faire valoir une opinion, il ne s'agissoit que de gagner le chef. Il persuadoit ses solitaires, qui se répandoient parmi le peuple, lui inspiroient leurs sentimens, et il est arrivé plus d'une fois que l'obstination communiquée aux esprits par ces insinuations ardentes a forcé les empereurs eux-mêmes à prendre en fait de religion des partis contraires à leurs sentimens. On doit aux solitaires la justice de dire qu'ils servirent beaucoup à dessiller les yeux du peuple et à détruire le paganisme.

Pendant que les évêques et les ministres de la religion faisoient aux idolâtres une guerre de persuasion, les empereurs et les gouverneurs en faisoient par leurs ordres une d'inhibition. On abattit de tous côtés les temples des idoles ; ceux qu'on ne jugea pas à propos de détruire furent fermés. Il y eut défense aux prê-

tres, sous des peines, d'offrir des sacrifices, même en particulier. On dégrada, on déshonora les idoles elles-mêmes. Dans ce moment de ferveur, plusieurs chefs-d'œuvre de l'art, sans prix aux yeux d'un zélé enthousiaste, furent mutilés ou périrent. Les princesses et les dames du haut rang se permirent d'enlever aux déesses leurs colliers et leurs bijoux, et de s'en parer. Une vieille vestale, gardienne de ces joyaux, voulut en témoigner quelque mécontentement. Elle et son feu sacré furent tournés en ridicule; ridicule, arme puissante qu'on employa avec succès contre les augures, les aruspices, les oracles et beaucoup de cérémonies. L'église conserva cependant de ces dernières celles qui purent s'allier avec la pureté et la majesté de la religion chrétienne. Mais, à ne consulter que la politique, rien ne contribua plus à la destruction du paganisme que les lois en faveur des mœurs. Les préambules étoient autant de censures vives sans amertume, et de préservatifs contre les dépravations autorisées par les exemples des faux dieux. Jamais ces lois n'ont été plus fréquentes et mieux motivées que sous ces trois empereurs. Les deux plus jeunes, *Gratien* et *Valentinien,* n'eurent pas la satisfaction de recueillir le fruit de leurs soins.

Gratien, à la fleur de l'âge, humain, modèle de sagesse, appliqué à ses devoirs, orné de toutes les vertus, triste effet d'une bonté sans énergie, dans un moment périlleux ne trouva que des traîtres et des lâches. *Maxime,* homme séditieux, qu'on dit avoir été élevé dans le palais de l'Orient, exilé en Angle-

terre pour son caractère turbulent, vient à bout de s'y faire déclarer empereur, et passe dans les Gaules pendant que *Gratien* étoit occupé contre les Germains. Le jeune empereur accourt. On dit qu'il étoit peu aimé des légions, parce qu'il marquoit de la prédilection pour les auxiliaires. Quel qu'ait été le motif, il est certain que ses troupes l'abandonnèrent au moment d'une action près de Paris. Il s'enfuit, escorté seulement de trois cents hommes. Il étoit malheureux: toutes les villes sur son passage lui fermèrent leurs portes, et il ne fut reçu à Lyon que pour y être égorgé, à l'âge de vingt-quatre ans, après sept ans de règne. Jeune homme de la plus grande espérance, ses vertus furent à lui: s'il fit des fautes, peut-on, à son âge, les reprocher à d'autres qu'à ses ministres?

On croit que l'usurpateur va voir tomber sur lui les forces des deux empereurs, pour venger, l'un son frère, l'autre son bienfaiteur; mais *Valentinien*, gouverné par une mère plus occupée des affaires de l'église que de celles du royaume, demande la paix à l'usurpateur, et l'usurpateur la propose à *Théodose*, non comme une grâce qu'il lui demande, mais en lui prescrivant l'alternative de le reconnoître empereur, ou de se préparer à la guerre. L'empereur d'Orient, assez embarrassé à repousser les assauts continuels des barbares, le déclare son collègue, et s'en donne en même temps un autre dans la personne de son fils *Arcadius*.

Maxime auroit pu jouir tranquillement de son usurpation, si la facilité qu'il avoit éprouvée à s'em-

parer des états de *Gratien* n'eût éveillé ses désirs sur ceux de *Valentinien*. Il y entra brusquement. Le jeune prince, obligé dès la première campagne d'abandonner sa capitale, eut recours à *Théodose*, qui vint à son secours. Une bataille décida du sort des deux empires. *Maxime* se sauva dans Aquilée, y fut pris et décapité. *Victor*, son fils, qu'il avoit déclaré césar, eut le même sort. *Marcellin*, son frère, étoit mort sur le champ de bataille. *Théodose* traita favorablement sa femme et ses filles, et leur assigna des terres pour vivre honorablement. Personne de ceux qui avoient suivi son parti ne fut recherché. On dit même que *Maxime*, fait prisonnier, lui ayant été présenté, on remarqua sur le visage de *Théodose* un air d'attendrissement qui engagea les ministres de l'empereur à éloigner l'usurpateur de sa présence, de peur qu'il ne lui fît grâce. *Théodose* joignit aux états de *Valentinien* ceux de *Gratien*, son frère.

Mais *Valentinien* étoit destiné à chanceler toujours sur son trône, et enfin à en tomber. Il étoit dominé par *Arbogaste*, Franc d'origine, que les soldats, dont il étoit fort estimé, élevèrent au poste de général sans le consentement de *Valentinien*, dont ils dédaignoient l'enfance. *Arbogaste* se conduisit assez bien dans l'affaire de *Maxime*; mais quand *Théodose* fut éloigné, son arrogance, contenue jusqu'alors par des considérations politiques, augmenta au point que *Valentinien* ne put plus la souffrir. N'ayant pas la force de lui prononcer sa disgrâce en face, le jeune prince lui jeta un papier portant ordre de se défaire

de sa charge et de se retirer. Le fier général déchire le papier avec mépris, et, ajoutant la cruauté à l'outrage, il fait étrangler son maître. On attacha celui-ci à un arbre avec son mouchoir, et on publia qu'il s'étoit pendu lui-même. Il n'avoit que vingt ans, et en avoit régné à peu près seize. Doux, humain comme son frère, il fut regretté comme lui, moins pour le bien qu'il avoit fait que pour celui qu'on en espéroit.

Arbogaste ne jugea pas à propos de prendre le sceptre; il le donna à *Eugène*, qu'on croit avoir été l'âme de son intrigue. Cet homme avoit d'abord enseigné la grammaire, ensuite la rhétorique; il s'étoit fait estimer par son éloquence; il s'éleva à Constantinople auprès des ministres; à la recommandation d'un d'entre eux, *Arbogaste* l'emmena dans les Gaules, et lui donna sa confiance. Soit qu'il voulût s'en servir comme d'échelon pour monter au trône, soit qu'il le crût plus propre que lui au gouvernement, il lui fit revêtir la pourpre. Le nouvel empereur envoya des ambassadeurs à *Théodose*, qui les amusa par de belles paroles pendant qu'il se préparoit à la guerre. *Eugène* ne s'y disposoit pas moins. Il paroît qu'il avoit pour lui un parti puissant, décidé contre *Théodose*, moins peut-être par attachement pour l'ancien professeur de grammaire que par haine pour le destructeur des idoles.

La religion païenne expirante se débattit encore sous les auspices d'*Eugène*. Le sénat de Rome le supplia de rendre aux temples leurs revenus, de ré-

tablir dans son sein l'autel de la Victoire, et de permettre les sacrifices. Après quelques difficultés apparentes, il accorda toutes ces demandes. Les chrétiens, menacés de discrédit, et peut-être de persécutions, firent des vœux ardens pour *Théodose* lorsqu'il marcha contre les usurpateurs. Lui-même se prépara à cette guerre par des actes de piété auxquels les fidèles attribuèrent ses succès. Les historiens ecclésiastiques accompagnent de miracles la victoire qu'il remporta. Ses troupes essuyèrent d'abord un échec; mais elles revinrent à la charge avec plus d'ardeur. Celles d'*Eugène*, au contraire, se découragèrent, posèrent les armes au milieu même de l'action. Leur défection fut si soudaine, qu'*Eugène*, qui considéroit le combat à quelque distance, ne s'en aperçut pas. Voyant venir à lui un grand nombre de soldats, il leur demanda s'ils lui amenoient l'empereur suivant ses ordres. Pour toute réponse ils se jettent sur lui, le garrottent et le traînent aux pieds de *Théodose*. Aux reproches du meurtre de *Valentinien* et des calamités qu'il avoit attirées à l'empire le vainqueur joignit celui de sa folle confiance en *Hercule*, dont il avoit fait peindre l'image sur son principal étendard. *Eugène* demanda la vie; mais, avant que l'empereur eût le temps de lui répondre, ses propres soldats lui tranchèrent la tête. *Arbogaste*, n'ayant pu trouver la mort dans les bataillons ennemis où il s'enfonça, se tua lui-même.

Théodose ne fit éprouver aucun mauvais traitement aux païens qui avoient voulu profiter de l'oc-

casion pour rétablir leur religion, il les engagea seulement par des exhortations pleines de bonté à ouvrir les yeux et à revenir de leurs erreurs ; mais il détruisit sans ménagement tous les monumens qui pouvoient entretenir la superstition. Il déclara une guerre implacable aux faux dieux, les poursuivit dans tous leurs asiles : en Égypte, leur berceau ; en Grèce leur empire ; à Rome, leur temple universel, où ils se rassembloient tous. A des édits foudroyans contre le culte idolâtrique l'empereur joignit des exemples que le paganisme ne connoissoit pas, le pardon des injures et l'humilité.

L'injure dont le pardon fait honneur à la clémence de *Théodose* ne fut pas tout-à-fait exempte de punition. Elle avoit été commise par les habitans d'Antioche, ville à laquelle l'empereur avoit donné les marques d'une prédilection particulière. Entre ces marques étoient les statues de l'empereur lui-même, de son père, de sa femme, de ses enfans, qu'il avoit laissé ériger. Sa faveur cependant n'alla pas jusqu'à décharger la ville de tout impôt. A l'occasion d'une taxe qui lui étoit commune avec tout l'empire, elle se souleva. Ce fut sans doute la populace qui se permit les excès outrageans de renverser ses statues, de les fustiger, de les traîner dans les rues, et de les précipiter dans les cloaques avec les injures les plus grossières. Le gouverneur, ayant recouvré son autorité par le moyen d'un corps de troupes qui lui arriva à propos, n'avoit pas laissé cet affront impuni. Plusieurs coupables furent décapités, d'autres jetés aux

bêtes ; il n'épargna pas même les enfans de ceux des citoyens qui, pouvant calmer l'émeute, en étoient restés tranquilles spectateurs.

Ces terribles exécutions avoient jeté la terreur dans la populace. Mais l'effroi devint général lorsqu'on apprit qu'il venoit une armée entière contre Antioche parce que l'empereur, dans sa fureur, avoit juré d'en faire massacrer tous les habitans, et de n'y pas laisser pierre sur pierre : chacun chercha à se sauver. La vue d'une ville prise d'assaut ne présente pas un spectacle plus effrayant que le tableau de la malheureuse Antioche dans l'attente de son jugement. Il arrive enfin un corps de troupes formidable, avec des commissaires armé d'un pouvoir terrible. Ils commencent des informations rigoureuses, dans lesquelles beaucoup de personnes distinguées se trouvèrent impliquées. Ceux qui avouoient étoient envoyés à la mort ; ceux qui nioient, appliqués à la torture. La crainte et la désolation étoient à leur comble. Les prêtres et les autres ministres de la religion se répandirent dans les rues ; les anachorètes quittèrent leurs retraites ; tous apportoient ce qu'ils pouvoient de consolation à ces affligés. Pendant ce temps *Flavien*, leur évêque, sollicitoit la grâce à Constantinople. Il l'obtint facilement lorsqu'il fut parvenu à approcher de l'empereur, dont ses cruels ministres l'écartoient, dans la crainte que le saint prélat n'arrêtât cet exemple de sévérité qu'ils prétendoient nécessaire.

Ils firent valoir ce motif pour arracher de *Théo-*

dose un ordre aussi cruel contre les habitans de Thessalonique. Plus coupables que ceux d'Antioche, ils avoient tué leur gouverneur, parce qu'il avoit refusé de relâcher un cocher emprisonné pour avoir voulu faire violence à une femme de condition. « C'est votre clémence pour les habitans d'Antioche, » lui dirent-ils, qui a enhardi ceux de Thessalonique. » Si vous laissez ce crime impuni, quelle sûreté y » aura-t-il désormais pour vos officiers? » Cette raison émut l'empereur. Dans sa colère, il envoya des soldats avec des ordres ou sans ordres, ce qui est égal pour une soldatesque à qui on lâche la bride. Entrés dans la ville, ils investissent le peuple assemblé pour voir les jeux du cirque, chargent l'épée à la main la multitude, sans respecter ni âge, ni sexe, ni condition, sans même distinguer les innocens des coupables. En moins de trois heures ils égorgèrent plus de sept mille personnes, dont plusieurs étoient venues à Thessalonique pour y voir les jeux.

Saint *Ambroise*, évêque de Milan, ayant appris cette affreuse exécution, écrivit à l'empereur pour l'engager à expier sa faute par une sincère pénitence. *Théodose* crut vraisemblablement qu'il y auroit des accommodemens avec le prélat; et étant revenu à Milan, il alla comme à l'ordinaire à la cathédrale pour assister à la célébration des saints mystères. Le pontife se présente à la porte, l'arrête, lui déclare qu'il est retranché de la communion de l'église jusqu'à ce qu'il ait expié un crime public par une

punition publique. L'empereur se soumet, retourne au palais les yeux remplis de larmes, et accomplit, avec humilité, tous les devoirs de la pénitence publique prescrite par les canons. Quelle ressource n'ont pas les peuples dans la piété des princes et dans la fermeté de pontifes religieux ! *Théodose* mourut à Milan d'hydropisie, n'ayant pas encore cinquante ans, après seize ans de règne.

[394.] En mourant, il partagea son empire à ses deux fils, *Arcadius* et *Honorius*, le premier âgé de dix-huit ans, le second de onze. *Arcadius* eut l'Orient, sous les soins de *Rufin*, et *Honorius* l'Occident, avec *Stilicon* pour ministre. Si ces deux hommes ne furent pas ennemis sous *Théodose* par la rivalité de crédit, ils le devinrent sous leurs pupilles par la jalousie de puissance. *Stilicon*, Vandale d'origine, s'étoit élevé au commandement des armées par la bravoure et les autres qualités qui y mènent. *Rufin*, Gascon de naissance, avoit gagné la confiance de l'empereur par sa capacité dans les affaires. *Arcadius* fixa son séjour à Constantinople, et *Honorius* à Milan.

Les deux ministres s'accordèrent très-bien d'abord. Ils professoient et montroient une parfaite égalité dans le but de piller les provinces ; mais *Stilicon* marqua le désir d'une supériorité dans le gouvernement, qu'il disoit lui avoir été attribuée par *Théodose*. *Rufin*, pour se mettre à l'abri de ses prétentions, forma le projet de marier sa fille à son élève, persuadé que le beau-père de l'empereur n'auroit

plus de concurrent à craindre ; que peut-être même il pourroit se faire associer à l'empire par son gendre. Pendant qu'il méditoit ce dessein, il fait un voyage à Antioche pour faire périr sous les coups, à ses yeux, un malheureux qui avoit encouru sa disgrâce. En revenant il trouve l'empereur marié à *Eudoxie*, fille d'un général franc, princesse fière et adroite, qui prit un grand empire sur son jeune époux. Elle dut cette bonne fortune à un eunuque nommé *Eutrope*, qui, après avoir souvent changé d'esclavage dans sa jeunesse, après avoir passé par les plus bas services du palais, fut, dans sa vieillesse, élevé par *Théodose* à la charge de grand-chambellan.

Déchu de l'espérance de se soutenir par le mariage de sa fille, *Rufin* résolut de se rendre nécessaire par les troubles qu'il susciteroit dans l'empire. Il excita les Huns et les Goths à une invasion qu'il favorisa sous main. Les cruautés que commirent les Goths sous la conduite d'*Alaric* furent terribles. Ils passèrent dans la Grèce, qu'ils ravagèrent aisément, puisqu'ils n'étoient pas repoussés. *Stilicon* vint au secours des peuples effrayés. *Arcadius*, par le conseil de *Rufin*, lui envoie ordre de se retirer dans son empire d'Occident, et même de lui renvoyer les troupes d'Orient, que ce général avoit mêlées dans les siennes. *Stilicon* donna le commandement de ces troupes qu'il renvoyoit à *Gainas*, officier goth, son intime ami. Quand elles arrivèrent près de Constantinople, *Arcadius* sortit au-devant d'elles avec *Rufin*. Elles reçurent avec acclamations le jeune empereur. Mais, à

un signal donné par *Gainas*, les soldats se jetèrent sur *Rufin*, qui s'étoit confié imprudemment au milieu d'eux, et le tuèrent. Suivant toutes les apparences, le complot avoit été tramé à la cour d'*Arcadius*, car l'eunuque *Eutrope* prit aussitôt les rênes du gouvernement, sans doute sous l'autorité d'*Eudoxie*. Plusieurs historiens blâment l'avarice de cette princesse. Ils ne sont point d'accord sur la pureté de ses mœurs; mais tous conviennent qu'elle avoit un grand extérieur de piété, et qu'elle favorisoit les orthodoxes.

Le peuple, qui s'étoit réjoui de la mort de *Rufin*, ne gagna pas au change. *Eutrope* étoit couvert de tous les vices de son prédécesseur, dont il n'avoit pas les qualités aimables, savoir, la majesté de la taille, les avantages de la figure, l'affabilité, le charme de la conversation. Le vieil eunuque étoit avare, cruel, fourbe, ingrat, jaloux. Un écrivain, après avoir fait son portrait avec les couleurs les plus noires, ajoute qu'il l'a peint en beau. Il se défit de tous ceux qui lui portoient ombrage à la cour, en commençant par ses bienfaiteurs. *Stilicon* prétendit encore prendre part aux affaires de l'Orient, et revint en Grèce contre *Alaric*, qui continuoit ses ravages dans ce pays. *Eutrope* lui envoya ordre de cesser ses soins officieux, et de se retirer. Comme il savoit qu'en bonne politique il ne faut pas offenser à demi, il fit déclarer par le sénat de Constantinople le ministre d'*Honorius* traître à l'empire, et fit vendre les terres, palais et autres biens qu'il avoit en Orient.

Cet injurieux décret détermina *Stilicon* à exécuter

le dessein qu'il avoit déjà d'entrer à main armée dans les états d'*Arcadius*. Le vieux ministre de celui-ci, voulant rompre toute communication entre les deux empires, reçut à bras ouverts *Gildon*, commandant les troupes d'*Honorius* en Afrique, qui se révolta contre son souverain, et se donna à *Arcadius* avec toute la province. On croit même que ce fut *Eutrope* qui l'exhorta à cette défection. A l'infidèle gouverneur, plus que suspect de paganisme, *Stilicon* opposa *Mascezel*, son frère, zélé chrétien. Les deux frères, réunissant la double opiniâtreté des haines fraternelle et religieuse, se firent la guerre sans ménagement. *Gildon* succomba, et se tua pour ne pas tomber entre les mains de son frère. En récompense des succès de *Mascezel*, qui rendirent l'Afrique à *Honorius*, *Stilicon* le fit précipiter dans une rivière, où il se noya.

Plus il perdoit de crédit dans la cour d'Orient par les manœuvres d'*Eutrope*, plus il en acquit en Occident par le mariage de sa fille *Marie* avec *Honorius*. A cet appui il ajouta l'éclat de plusieurs expéditions militaires. Le vieil eunuque, au contraire, n'avoit de soutien que ses ruses, qui lui furent assez inutiles. Son peu d'expérience à la guerre l'avoit forcé de remettre les troupes au commandement de *Gainas*, le meurtrier de *Rufin*. *Gainas* regarda comme indigne de lui d'être encore en quelque chose dépendant d'un pareil ministre, et se jugea bien plutôt propre à le remplacer. Contre un fourbe il crut pouvoir employer la fourberie. Il engage un de ses

capitaines nommé *Tribigilde*, homme intrépide, à lever en Phrygie l'étendard de la révolte. Loin de le réprimer comme il le pouvoit, il lui laisse faire des progrès. Quand il a acquis un degré de force propre à se faire écouter, *Gainas* fait demander par le rebelle la disgrâce et l'éloignement d'*Eutrope*, déclarant qu'à cette condition il mettra bas les armes. Après plusieurs négociations, *Arcadius* est forcé d'abandonner son ministre. *Eutrope* chercha un asile dans une église. Il en fut tiré pour être envoyé en exil. Sous prétexte qu'on avoit trouvé chez lui des ornemens impériaux, et qu'apparemment le vieil eunuque aspiroit au trône, on lui trancha la tête.

Pour lors *Gainas* imposa la loi à *Arcadius*. Il força l'empereur de traiter en personne avec lui, et demanda qu'on lui livrât trois des principaux membres de l'état qu'il croyoit les plus propres à traverser ses desseins ambitieux. *Arcadius* se refusoit à de pareilles demandes; mais ces trois illustres infortunés le prièrent de les sacrifier au bien public. Ils allèrent librement se présenter à *Gainas*, qui ordonna que sur-le-champ on leur coupât la tête; mais, au moment où le bourreau avoit le bras levé, il leur fit grâce de la vie à la sollicitation de *S. Jean-Chrysostôme*. Après cette condescendance pour le prélat, il se flatta que celui-ci ne désapprouveroit pas l'établissement d'une église arienne à Constantinople; mais l'évêque s'y opposa fermement. Le général goth méditoit une entreprise plus importante; c'étoit de s'emparer, non d'un endroit de la ville pour y bâtir

son église, mais de la ville entière, des trésors du palais, et de se faire empereur. Comme il avoit à sa disposition toutes les troupes de l'empire, il introduisit dans Constantinople beaucoup de Goths, qui devoient le seconder à un signal donné, lorsqu'il tenteroit lui-même d'entrer dans la ville à la tête d'un corps considérable. Mais il fut repoussé des portes par les habitans, qui massacrèrent les Goths dans la ville. *Gainas* se retira dans la Thrace, où il porta le fer et le feu. Un général, nommé *Fravitus*, envoyé contre lui, mit son armée en déroute. Le Goth périt dans la bataille, moins heureux qu'*Alaric*, prince de la même nation, dont les victoires ébranlèrent l'empire d'Occident.

On a vu qu'appelé par *Rufin*, *Alaric* avoit déjà pillé la Grèce. Il en fut encore une fois expulsé par *Stilicon*. Une troisième fois, le ministre d'*Honorius* fit sortir d'Italie, plus par négociation que par force, *Alaric* et *Radagaise*, roi des Huns, qui s'étoient joints à lui. Une quatrième fois, *Alaric* épouvanta *Honorius*, qui se retira de Milan à Ravenne. Il vouloit même abandonner, avec toute sa famille, l'Italie, si *Stilicon* ne s'y fût opposé. Il gagna contre le roi goth la célèbre bataille de *Pollentia*, et fit toute sa famille prisonnière. Cette perte détermina *Alaric* à offrir pour condition de paix de se retirer de l'Italie, et de n'y plus revenir. C'étoit une promesse sur laquelle on devoit peu compter, car on lui entendoit souvent dire qu'il ne mourroit content que quand il auroit pillé et brûlé Rome. Sa retraite

ne tranquillisa pas l'Italie. *Radagaise* y entra avec ses Huns, fut fait prisonnier par *Stilicon* et mis à mort. Des brigands isauriens ravagèrent l'Orient. Les Alains firent une irruption dans les Gaules. Les fléaux se joignirent aux hommes. Des nuées de sauterelles ravagèrent la Palestine; des tremblemens de terre bouleversèrent l'Asie, et les Gaules devinrent assujetties à *Constantin*, simple soldat, que son nom fit placer sur le trône en Bretagne, d'où il étendit son empire au-delà de la mer. *Arcadius* mourut dans ces entrefaites, et laissa un fils nommé *Théodose*, qui n'étoit pas encore sorti de l'enfance. Il mourut à trente-un ans, et en régna treize.

Il semble que ces circonstances, d'un usurpateur qui envahissoit les Gaules et portoit ses conquêtes jusqu'en Espagne, d'*Alaric* qui menaçoit de très-près d'Italie, d'un enfant préposé au gouvernement de l'Orient; il semble que ces circonstances dussent être favorables à *Stilicon*, beau-père d'*Honorius* et mari de sa tante, grand ministre, excellent capitaine, père d'un fils nommé *Euchérius*, déjà capable de le seconder; et que par toutes ces raisons *Honorius* auroit dû l'associer à l'empire en lui donnant la charge de poursuivre l'usurpateur *Constantin*. Mais que ce fût une imputation vraie ou fausse, on vint à bout de persuader à l'empereur que son beau-père étoit d'intelligence avec *Alaric*, et l'avoit appelé en Italie. De Pavie, où il étoit, *Honorius* envoya à Ravenne, où demeuroit son beau-père, un ordre de le tuer; ce qui fut exécuté sans difficulté. En

même temps il répudia sa femme, fille de *Stilicon*, et décapiter son fils *Euchérius*.

La facilité de ces exécutions fait douter si *Stilicon* étoit criminel. *Honorius* se priva par sa mort d'un grand général, dont il eut lieu de regretter les talens lorsqu'il se vit serré de près par *Alaric*, qui étoit rentré de nouveau en Italie. *Honorius* avoit pour ministre *Olympius*, qu'on croit auteur de l'assassinat de *Stilicon*. *Olympius* signala le commencement de son ministère par ordonner ou souffrir que les soldats romains, à la nouvelle de la mort de *Stilicon*, massacrassent dans toutes les villes d'Italie les femmes et les enfans des barbares que ce général avoit appelés au service de l'empire. Irrités de cette perfidie, les soldats se jetèrent entre les bras d'*Alaric*, qui, en habile politique, profita de ce renfort pour proposer la paix à l'empereur, à condition d'une somme qu'on lui paieroit. Afin de hâter la délibération, il alla mettre le siége devant Rome, qu'il réduisit à de cruelles extrémités. On lui accorda sa demande, il leva le siége; mais, comme on apportoit des délais au paiement, il revint devant la ville, et fit encore des propositions, qu'*Honorius* rejeta. Les Romains ne croyant pas devoir se sacrifier à l'obstination d'un homme, reçurent pour empereur *Attale*, préfet de la ville, présenté par *Alaric*. Le roi des Goths traita avec ce nouveau souverain, et leva encore le siége.

[409.] Quand *Attale* vit Rome délivrée, il ne se regarda pas comme un empereur d'un moment; il préten-

dit imposer des lois à *Honorius*. Ce prince étoit près de les subir, lorsqu'il lui vint un secours de son neveu *Théodose*, auquel *Arcadius*, en mourant, avoit donné pour ministre *Anthémius*, grand homme d'état, et honnête homme. Ce secours mit *Honorius* en état de rétracter l'offre qu'il avoit faite à *Attale* de le prendre pour collègue ; offre que l'empereur, créature d'*Alaric*, avoit fièrement rejetée. Il eut aussi l'imprudence de se brouiller avec son protecteur, qui le déposa, mais sans le livrer à *Honorius* qui le demandoit.

Rome étoit toujours comme le prix d'un marché entre *Alaric* et *Honorius*. Le premier paroissoit dire : Si vous ne m'accordez ce que je demande, je pillerai et détruirai votre capitale. Le second n'accordoit qu'à regret, le moins qu'il pouvoit, et ne se pressoit pas de satisfaire. Pendant les délais, la famine faisoit dans Rome un cruel ravage, parce que les guerres civiles avoient empêché de cultiver les terres, et que les ports par où auroient pu arriver les vivres étoient bloqués. Le peuple fut réduit à se nourrir des alimens les plus vils. La chair humaine se vendit publiquement. On assure même que des mères mangèrent leurs enfans. Mais ce n'étoit là que les préludes du siége, ou plutôt des excès qui suivirent la prise ; car le siége ne fut pas long. On dit qu'une dame romaine, touchée de la misérable condition du peuple, obligé de recourir aux plus funestes moyens pour ne pas mourir de faim, ouvrit une porte aux ennemis.

A l'instant où les soldats alloient pénétrer dans la ville, *Alaric* leur dit : « Toutes les richesses du » monde sont ici concentrées, je vous les abandonne ; » mais je vous ordonne de ne répandre le sang que » de ceux que vous trouverez armés, et d'épargner » ceux qui se réfugieront dans les églises. » Le pil- » lage dura trois jours, disent les uns ; d'autres disent six. Les Goths mirent le feu en plusieurs endroits. Malgré les ordres donnés, il ne se pouvoit que beaucoup de personnes ne fussent massacrées. Cette orgueilleuse et superbe ville, appelée la capitale de l'univers, après avoir triomphé de tous les peuples, et avoir étendu son empire d'un bout à l'autre du monde connu, fut prise par un barbare, qui n'avoit pas un pouce de terre qu'il pût dire lui appartenir. Elle avoit, pendant l'espace de onze cent soixante-trois ans, pillé le reste de la terre, et s'étoit enrichie des dépouilles des peuples vaincus. Elle subit le même sort, et souffrit à son tour les calamités qu'elle avoit fait endurer à tant d'autres. *Alaric* survécut peu à la gloire d'avoir pris Rome. Il emmena ses captifs et ses richesses en Campanie, les augmenta du pillage de l'Apulie, de la Lucanie, de la Calabre; et lorsqu'il alloit passer en Afrique pour la subjuguer, il mourut de maladie aux environs de Rhége. Ses soldats, de peur qu'on ne profanât ses cendres, les enterrèrent avec quantité de riches dépouilles dans le lit d'une rivière qu'ils avoient détournée, et à laquelle ils firent reprendre ensuite son cours

ordinaire. Les Goths lui donnèrent pour successeur *Ataulphe*, mari de sa sœur.

Après avoir contemplé Rome poussant des tourbillons de flammes, ruisselant de sang, vomissant par toutes ses portes des flots de malheureux, chargés de leurs effets les plus précieux, que leur disputoit encore le soldat avide, il convient de jeter un coup-d'œil rapide sur la totalité de l'empire, afin de voir comment s'est détruit ce colosse, de quelle manière il s'est divisé en parties tronquées et mutilées, sans adhérence ni liaison, à peine dignes de figurer par la suite dans le monde politique. L'audace des ambitieux, la patience et la folie des peuples ont tout fait.

On se rappelle que *Constantin*, un simple soldat revêtu de la pourpre en Bretagne, avoit étendu son empire jusque dans les Gaules. Il tira d'un monastère *Constant*, son fils, qu'il déclara césar, puis Auguste, lorsque celui-ci eut réuni l'Espagne sous le sceptre de son père. *Honorius* le reconnut quand il se trouva pressé par *Alaric*. *Constantin* entra en Italie sous prétexte de secourir l'empereur, mais en effet pour s'approprier quelques débris. Il étoit secondé dans ce projet par *Allabicus*, général de l'empereur, dont la trahison fut découverte et punie. Cet événement força *Constantin* de rétrograder. Il mit dans Vienne son fils *Constant*, qui avoit été chassé d'Espagne, et qui étoit encore poursuivi jusque dans les Gaules par *Géroncius*, chef des Espagnols. Celui-

ci prit l'auguste dans Vienne, lui fit trancher la tête, et vint bloquer *Constantin* lui-même dans Arles. Pendant qu'il s'occupoit du siége, *Honorius* envoya un habile général, nommé *Constance*, qui lui débaucha ses troupes. Il ne resta à *Géroncius* que trois cents soldats avec lesquels il gagnoit l'Espagne; mais ils le tuèrent, parce qu'il les traitoit trop durement. *Constance* prit *Maxime*, un fantôme d'empereur que *Géroncius* avoit fait, et lui laissa la vie. Malgré les secours des Germains qui arrivèrent à *Constantin*, *Constance* força Arles de se rendre. Le principal article de la capitulation étoit que *Constantin* et *Julien*, son frère, auroient la vie sauve. Ils prirent les ordres sacrés, afin d'ôter tout ombrage à l'empereur; mais, contre la foi du traité, *Honorius* ne les fit pas moins mourir.

Sous la protection d'*Ataulphe*, successeur d'*Alaric*, avec l'aide d'un roi des Alains, et d'un prince des Bourguignons, *Jovin*, d'une bonne famille des Gaules, se fit proclamer empereur, et s'associa *Sébastien*, son frère. Il eut l'imprudence de se brouiller avec *Ataulphe*, qui fit tuer *Sébastien*, et vendit *Jovin* à l'empereur pour du blé dont son armée avoit besoin. *Honorius* ne lui fit point grâce, non plus qu'à *Héraclien*, autre usurpateur, qui d'Afrique, où il avoit pris la pourpre, étoit venu l'affronter jusqu'en Italie. Il fut repoussé dans l'Afrique, et égorgé par des soldats avides du prix mis à sa tête.

Ataulphe, qui figuroit avec tant d'influence dans toutes ces catastrophes, épousa *Placidie*, sœur d'*Ho-*

norius, prise par *Alaric* dans le sac de Rome. A la cérémonie du mariage assista *Attale*, qu'*Alaric* avoit fait empereur autrefois. *Ataulphe*, voulant intimider *Honorius*, son beau-frère, et le forcer à un traité de paix durable, revêtit de nouveau *Attale* de la pourpre. Après la mort d'*Ataulphe*, qui fut tué en Espagne, *Attale*, jouet de la fortune, fut pris, repris, et enfin confiné dans les îles de Lipari, après qu'on lui eut coupé, les uns disent la main droite, les autres simplement les doigts, pour l'empêcher d'écrire. Il y vécut paisiblement. C'étoit un homme plus fait pour les plaisirs que pour les affaires. Il n'eut pas honte, lui qui avoit été empereur, de chanter publiquement un épithalame de sa composition aux noces de *Placidie*. Cette princesse, devenue veuve, fut mariée malgré elle par *Honorius*, son frère, à *Constance*, son général. De ce mariage forcé il ne vint pas moins un fils, nommé *Valentinien*. *Honorius*, en conséquence, associa son beau-frère à l'empire; mais il ne vécut que sept mois. *Théodose*, l'empereur d'Orient, ne voulut pas le reconnoître.

Ce prince régnoit sous la tutelle de sa sœur *Pulchérie*, qui prit en main les rênes de l'empire avec l'approbation du ministre *Anthémius*. Quoiqu'elle n'eût que seize ans, elle montroit d'excellentes qualités pour le gouvernement. *Pulchérie* se rendit maîtresse à la cour comme dans l'état. Elle engagea son frère, sur lequel elle avoit le plus grand ascendant, de renvoyer l'eunuque *Antiochus* qui lui portoit

ombrage, et, afin d'assurer sa propre puissance, elle lui chercha une épouse qui, lui ayant obligation, soutiendroit le crédit de sa bienfaitrice. Un hasard lui présenta la personne qu'elle désiroit.

Athénaïs, fille d'un philosophe athénien, ayant perdu son père qui l'avoit élevée avec beaucoup de soin, fut privée par ses deux frères, *Césius* et *Aurélien*, de la portion de bien qui lui appartenoit. Sur la réputation d'équité que *Pulchérie* s'étoit faite dans tout l'empire, la jeune Athénienne vint à Constantinople réclamer la protection de la princesse. Son esprit et ses grâces plurent à *Pulchérie*. Après l'avoir plusieurs fois entendue, elle juge qu'une pareille épouse pourra faire le bonheur de son frère; elle la fait baptiser sous le nom d'*Eudoxie*, et conclut ce mariage, qui ne fut pas aussi heureux qu'elle l'espéroit.

Ainsi l'empire d'Orient se trouva sous la domination des femmes; celui d'Occident ne l'étoit pas moins par l'ascendant de *Placidie* sur *Honorius*. L'amitié du frère et de la sœur étoit telle, que les courtisans, souvent aussi infâmes calomniateurs que bas flatteurs, publièrent qu'elle excédoit les bornes de la tendresse fraternelle. Des soupçons qu'ils jetèrent malignement rompirent cette union. On persuada au frère que la veuve d'*Ataulphe*, se souvenant trop d'avoir été reine des Goths, leur découvroit les secrets de l'empire. Le refroidissement qu'occasionna cette imputation obligea *Placidie* de se retirer à Constantinople. Elle y étoit avec *Valentinien*, son fils, lors-

que *Honorius* mourut d'une hydropisie, n'ayant pas encore soixante ans, après vingt-deux ans de règne; prince mieux servi par ses généraux et les événemens que son indolence ne méritoit.

[423.] *Jean*, son secrétaire, se fit proclamer empereur, d'intelligence avec *Aëtius*, très-habile général, qui se chargea de faire agir les Huns contre *Théodose*, si ce prince ne vouloit pas le reconnoître. Mais l'empereur d'Orient prévint les efforts d'*Aëtius*: il envoya en Occident *Placidie*, sa tante, avec *Valentinien*, son fils, qu'il investit de l'autorité suprême, sous la régence de sa mère. Il les fit accompagner d'une armée commandée par *Ardaburius*, et par *Aspar*, son fils. Le père envoya son fils par terre avec la cavalerie, et embarqua l'infanterie. La flotte fut battue par une horrible tempête. Le vaisseau où étoit *Ardaburius* échoua sur la côte; il fut pris et emmené dans Ravenne à *Jean*, qui lui fit l'accueil le plus obligeant, et lui laissa liberté entière dans la ville. Le prisonnier en abusa. S'apercevant que les soldats de *Jean* ne lui étoient pas fort affectionnés, il mande à *Aspar*, son fils, qui étoit venu heureusement par terre, de se rendre promptement à Ravenne. *Aspar* y arrive, trouve les portes ouvertes, s'empare de *Jean* et l'envoie à *Placidie*, qui lui fit couper la tête. *Aëtius*, arrivant trop tard avec une forte avant-garde de Goths, trouva moins expédient de continuer la guerre que de faire la paix. Il fut reçu en grâce et nommé général d'une grande partie des troupes de l'empire.

Mais un commandement partagé n'étoit pas fait pour le contenter. Il voyoit avec des yeux jaloux l'estime dont jouissoit le comte *Boniface*, officier recommandable par sa vertu et sa capacité. *Boniface* avoit fait preuve de la dernière en Afrique, qu'il défendit avec beaucoup de valeur et d'habileté contre les attaques de l'usurpateur *Jean*. Il y établit un ordre et une police qui lui ont valu les éloges des historiens. L'impératrice *Placidie* prisoit surtout la fidélité du comte *Boniface*. « Croyez-vous, lui dit et » lui fit insinuer le perfide *Aëtius*, croyez-vous que » ce soit pour vous qu'il a conservé l'Afrique? Soyez » persuadée qu'il n'a travaillé que pour lui, et que » son dessein est de profiter de la première occasion » pour s'y maintenir dans l'indépendance. Voulez-» vous lui faire lever le masque, ordonnez-lui de ve-» nir à Rome, vous verrez s'il obéira. » En même temps qu'*Aëtius* inspiroit ces injustes soupçons à la princesse, il écrivoit à *Boniface* que l'impératrice avoit formé le dessein de le perdre, et que, pour parvenir à ses fins, elle le rappelleroit dans peu. L'infortuné comte, ainsi prévenu, refusa d'obéir, et *Placidie*, ne doutant plus de la vérité de ce qu'*Aëtius* avoit dit, fit déclarer *Boniface* ennemi de l'état. *Aëtius* obtint ce qu'il désiroit : il fut nommé généralissime des troupes de l'empire.

Le comte défit une première armée envoyée contre lui; mais, ne se croyant pas capable de résister seul aux forces qu'on se préparoit à lui opposer, il appela à son secours *Genséric*, roi des Vandales. La prin-

cipale condition de leur traité fut qu'ils se partageroient l'Afrique. *Genséric*, sur cette assurance, quitte l'Espagne avec sa nation, hommes, femmes, enfans. Pendant que cette colonie s'emparoit des villes et des campagnes, quelques amis de *Boniface*, étonnés de cette association avec les Vandales, qu'on savoit qu'il n'aimoit pas, obtiennent de *Placidie* la permission d'aller s'informer auprès de lui-même des motifs de ce changement. Le comte leur montre la lettre d'*Aëtius*, et les assure qu'il n'en est venu à cette extrémité que pour garantir sa vie. Ils remportent la lettre, et la remettent à l'impératrice. *Aëtius* étoit alors dans les Gaules, où il remportoit des victoires. Ce n'étoit pas le moment de le [illegible] de sa perfidie; il n'auroit même pas été sûr de faire connoître qu'on en étoit instruit. *Placidie* dissimule, écrit à *Boniface* la lettre la plus obligeante, et le prie de travailler à faire sortir les Vandales de l'Afrique. Le comte entre de bonne foi dans les vues de l'impératrice, et offre des sommes considérables aux Vandales, s'ils veulent se retirer; mais ils avoient envahi toute la province, à trois villes près, dont étoit Carthage, la capitale. *Genséric* ne répondit à *Boniface* que par des insultes, tailla en pièces le peu de soldats qu'il avoit, et le renferma dans Carthage. *Boniface* y tint plus d'un an. Il se rendit à la fin, et eut la douleur de voir l'Afrique ravagée de la manière la plus cruelle par les barbares qu'il y avoit appelés.

Arrivé à Ravenne où étoit la cour, il fut reçu avec les marques d'une distinction affectueuse, et honoré

du commandement d'une armée. Cette faveur fit connoître à *Aëtius* que sa trahison étoit découverte. Il se plut à regarder le commandement donné à *Boniface* comme un retranchement injuste fait au sien. Les deux généraux se mirent en campagne pour soutenir chacun leurs prétentions. Dans le combat qui se donna, *Boniface* reçut une blessure dont il mourut quelques jours après. On dit qu'il exhorta *Pélagie*, sa femme, si elle vouloit se remarier, de n'épouser qu'*Aëtius*, quand il deviendroit veuf. Étoit-ce une marque d'attachement pour elle ou de mépris? Le vainqueur se retira chez les Huns, d'où il revint à la tête d'une armée. *Placidie* fut heureuse de pouvoir faire sa paix avec lui, en le recevant à la cour et lui rendant ses emplois.

L'impératrice eut la satisfaction de marier *Valentinien*, son fils, à *Eudoxie*, fille de *Théodose*; mais elle eut presque dans le même temps un chagrin bien cuisant pour une mère. *Honorie*, sa fille, se permit une liaison plus que suspecte avec un de ses domestiques : elle n'avoit que seize ans. On découvrit de plus qu'aussi intrigante qu'amoureuse, elle entretenoit un commerce secret avec *Attila*, roi des Huns; qu'elle lui avoit même envoyé une bague, et le pressoit fortement d'entrer en Italie avec une armée pour l'épouser. Il fallut l'éloigner de la cour d'Occident, le théâtre de son déshonneur. On l'envoya dans la cour d'Orient, qui fut aussi troublée par un éclat non moins scandaleux. Une pomme, vraie pomme de discorde, en fut la cause.

Il est possible qu'*Athénaïs*, devenue *Eudoxie*, n'ait pas assez abjuré la liberté d'une condition privée ; que de là soient venues des imprudences qui auront donné des inquiétudes à *Théodose*, son époux : une inattention, peut-être innocente, y mit le comble. L'empereur avoit reçu en présent une pomme singulière pour sa grosseur et sa beauté. Il la crut digne d'être offerte à l'impératrice, et la lui envoya. *Eudoxie* se plaisoit beaucoup dans la conversation de *Paulin*, officier du palais, courtisan aimable et savant. Elle lui fit porter la pomme. Celui-ci, ignorant d'où venoit cette pomme, la présenta à l'empereur. En la recevant, la jalousie entra ou s'accrut dans son cœur. Il fit appeler son épouse, lui demanda ce qu'elle avoit fait du fruit qu'il lui avoit envoyé. N'osant avouer qu'elle l'avoit envoyé à *Paulin*, elle répondit qu'elle l'avoit mangé. L'empereur le lui montra, et ordonna sur-le-champ qu'on fît mourir *Paulin*. L'indifférence succéda à l'amour qu'il avoit eu pour l'impératrice. Se voyant plus que négligée, elle demanda à se retirer à Jérusalem : elle y vécut splendidement, mais sans autorité, avec les biens que l'empereur lui avoit donnés, et qu'il lui laissa, et ne mourut que plus de vingt ans après sa disgrâce.

Ainsi l'intention qu'avoit eue *Pulchérie* de donner à son frère une épouse qui fît son bonheur ne fut pas couronnée du succès. Aux chagrins domestiques se joignit, pendant tout le cours de son règne, celui de voir ses peuples sans cesse assaillis et tourmentés par les barbares.

Au frein de la religion *Théodose* joignit celui des lois, dans une collection qui fut appelée *Code théodosien*. Ce code dura moins dans l'Orient, qui avoit été son berceau, que dans l'Occident, où il fut assez généralement adopté par les Goths, Visigoths, Francs, Germains et autres barbares qui conquirent l'Italie, l'Espagne et les Gaules.

Les anciens habitans des pays occidentaux, et les Romains qui s'étoient mêlés avec eux disparoissoient insensiblement de ces contrées malheureuses, ou chassés, ou dépouillés, ou devenus presque partout, dans leurs propres domaines, les serfs de leurs oppresseurs. Ils trembloient au seul nom de ces hordes indisciplinées, surtout au nom du terrible *Attila*. Les empereurs ne se défendoient plus par le fer, mais par l'or, et, à leur honte, par le poison et l'assassinat. Sur le moindre mécontentement que marquoit le roi des Huns, ils lui envoyoient des ambassades suppliantes. Au contraire, quand ce roi vouloit enrichir quelques-uns de ses courtisans, il les chargeoit de commissions auprès des cours craintives, convaincu par l'expérience qu'ils n'en reviendroient que comblés de présens.

Ce fut au milieu de ces alarmes que *Théodose* mourut d'une chute de cheval, âgé de cinquante ans, après quarante-deux de règne. On le loue seulement d'avoir été très-pieux : bel éloge pour un particulier, mais qui ne suffit pas pour un prince. Sa sœur *Pulchérie* partageoit l'empire avec lui. Outre le titre, il lui en laissoit tout le pouvoir. Elle auroit pu en abu-

ser, comme faisoient ses ministres. *Théodose* avoit en eux une confiance aveugle, et qui souvent tourna au préjudice de ses sujets, lesquels, malgré sa bonté, n'ont pas été heureux sous lui. Sa sœur, voulant lui faire sentir le danger d'un pareil abandon, lui fit présenter un jour un acte par lequel il donnoit à elle pour esclave l'impératrice *Eudoxie*, son épouse. Quand il l'eût signé, elle lui dit de le lire : il en fut honteux, et promit d'être plus attentif; mais corrige-t-on un indolent?

[450.] Par la mort de *Théodose Pulchérie* resta seule maîtresse de l'empire, et il auroit été difficile de trouver quelqu'un plus capable qu'elle de le gouverner. Cependant, comme aucune femme n'avoit régné seule dans l'un et dans l'autre empire, elle résolut de se marier, malgré le vœu qu'elle avoit fait de rester vierge. Elle jeta les yeux sur *Marcien*, homme distingué par sa vertu et d'autres qualités estimables, lui dit qu'elle étoit dans le dessein de le revêtir de la puissance souveraine en l'épousant, à condition qu'il lui permettroit de vivre et de mourir vierge; il le promit : elle le proclama empereur. Son choix fut généralement applaudi, et le mariage célébré avec la plus grande magnificence. Elle avoit alors cinquante-un ans. *Valentinien*, qui auroit pu réclamer l'empire d'Orient, du titre de sa femme, fille de *Théodose*, approuva tout ce qui s'étoit fait, et reconnut *Marcien*. Ce prince avoit été simple soldat, et n'étoit monté de grade en grade à la puissance suprême que par son mérite.

Pendant que le trône d'Orient se fortifioit par l'appui d'un homme, celui d'Occident chanceloit par la mort d'une femme. *Placidie*, mère de *Valentinien*, mourut. Son fils lui avoit laissé, en avançant en âge, l'autorité dont elle jouissoit pendant sa minorité. Éprouvée par l'adversité pendant ses mariages, *Placidie* gouverna sagement, et aussi heureusement que les circonstances le permettoient. A peine avoit-elle les yeux fermés, que *Valentinien* reçut une ambassade d'*Attila* qui lui demandoit sa sœur *Honorie* en mariage. Il montroit comme un droit à cet hymen l'anneau que la princesse lui avoit envoyé, et prétendoit avoir pour dot la moitié de l'empire d'Occident. *Valentinien* se tira de cet embarras par l'or qu'il prodigua au roi des Huns. Par le même moyen, il détourna de l'Italie ce fléau qui alla tomber sur les Gaules, où l'empereur lui opposa pour digue son général *Aëtius*. Sept cent mille combattans qu'*Attila* traînoit après lui furent vaincus dans les champs Catalauniques. Mais il resta au roi des Huns, après sa défaite, une armée assez forte pour se faire redouter en Italie, où il retourna, et saccagea les villes et les campagnes. *Aëtius* l'y suivit. Moitié vigueur, moitié adresse, il le détermina par de belles promesses à reporter de nouveau ses ravages dans les Gaules, où il fut encore vaincu par *Thorismond*, roi des Visigoths. Une mort causée par excès de débauche délivra la terre de ce guerrier, qui n'avoit jamais pu laisser les nations tranquilles, ni l'être lui-même.

Il paroît que, dans sa détresse, *Valentinien* avoit

promis à *Aëtius* plus qu'il ne vouloit lui tenir quand il se vit hors de danger : savoir, de donner *Eudoxie*, sa fille, en mariage à *Gaudentius*, fils du général. Les instances du père pour obtenir cet honneur à son fils fournirent à leurs envieux le moyen de faire croire qu'*Aëtius* aspiroit à l'empire. Dans cette persuasion, *Valentinien* mande le général, le fait entrer seul dans sa chambre, et le perce lui-même de son épée. Tous ses amis, appelés successivement, sont massacrés de même dans le même lieu. « Ainsi périt, » dit un historien, le plus grand général de son » siècle par les mains de l'homme le plus lâche de » l'empire. » Si cependant on étoit tenté de le plaindre, il faudroit se rappeler la mort du comte *Boniface*. Triomphant de cette trahison, l'empereur demanda à un Romain, dans le désir d'en tirer un aveu favorable, s'il n'avoit pas bien fait de se défaire de l'infâme *Aëtius*. « Je ne sais, répondit le Romain, » si vous avez bien ou mal fait ; mais, à mon avis, » vous avez employé votre main gauche à couper » votre main droite. »

L'empereur fut, dit-on, excité à ce crime par *Maxime*, un de ses courtisans, auquel il avoit fait un affront sanglant. L'offensé savoit ou qu'il ne pouvoit se venger de l'empereur, ou qu'il seroit puni de sa vengeance si *Aëtius* vivoit ; c'est pourquoi il se joignit aux calomniateurs du général, et poussa le foible prince à l'odieuse action qu'il commit. Quand il l'eut privé de cet appui, il songea à ne point laisser impuni l'attentat infâme de *Valentinien* sur son

épouse, femme aussi admirable par sa beauté qu'estimable par sa sagesse. L'empereur en étoit devenu passionnément amoureux; et, désespérant de la séduire, il usa à son égard d'une perfide adresse et d'une infâme violence. Il engage son mari au jeu, lui gagne jusqu'à son cachet. Quand il s'en voit possesseur, il l'envoie à la femme de *Maxime*, comme un signe de la volonté de son mari qui l'appeloit au palais. Elle vient sans soupçon. On la fait passer dans un appartement reculé, où, malgré ses supplications et ses larmes, le perfide empereur assouvit sa passion. Retournée chez elle, cette femme fait de vifs reproches à son mari, qu'elle croit complice de la trahison. Ce noir artifice provoqua la haine de *Maxime*, naturellement doux et ennemi des affaires. Il n'eut pas de peine à trouver des gens prêts à partager son mécontentement contre un prince méprisé et peu craint aussitôt qu'il n'eut plus *Aëtius* pour le défendre. Il n'y a point d'exemple d'un empereur assassiné avec autant de tranquillité à la vue du peuple, lorsqu'il se promenoit au champ de Mars, entouré de sa cour, sans que personne se présentât pour le défendre. *Valentinien* étoit efféminé, peu brave et n'aimoit pas même à voyager. « Il alloit, » dit-on, de Rome à Ravenne, et de Ravenne à » Rome »; et dans ces deux villes il se tenoit renfermé dans son palais avec une troupe d'eunuques, plus attaché à eux qu'à l'impératrice *Eudoxie*, quoiqu'elle fût une des plus belles femmes de son temps. Il avoit trente-quatre ans, et il en régna vingt-neuf.

[453.] Ou par représaille ou par politique, *Maxime* força *Eudoxie* de l'épouser. Cette princesse aimoit son mari malgré ses défauts. Elle ne put se voir dans les bras de son meurtrier sans désirer de sortir de cet état humiliant. N'attendant point de secours de *Marcien*, qui avoit perdu *Pulchérie*, et dont les forces étoient occupées dans l'Orient, elle écrivit à *Genséric*, roi des Vandales, de venir venger la mort de *Valentinien*, son ami, son allié, et de la tirer des mains de l'assassin de ce prince. Il vint d'Afrique avec une nombreuse flotte, et aborda à l'embouchure du Tibre. Les Romains, effrayés, se sauvèrent en foule de la ville, *Maxime* à leur tête. Le peuple, indigné de sa lâcheté, le poursuivit à coups de pierres. Il resta sur la place, ainsi que *Palladius*, son fils, auquel il avoit fait épouser l'aînée des filles d'*Eudoxie*. Les Vandales pillèrent la ville à loisir pendant quinze jours, chargèrent ce qu'il y avoit de plus précieux sur leurs vaisseaux, et emmenèrent en esclavage *Eudoxie* et ses deux filles : juste récompense de la confiance qu'elle avoit mise dans un prince plus avide de butin que jaloux de la gloire de protéger une famille malheureuse.

La force alors étoit le droit suprême, et l'empire appartenoit à celui qui savoit se procurer assez de soldats pour faire la loi. Nul homme à cet égard ne l'emportoit sur *Ricimer*, prince de la famille royale des Suèves, estimé dès sa première jeunesse dans les armées romaines, nommé par ses panégyristes « le » plus grand capitaine de son siècle, l'invincible,

» plus courageux que *Sylla*, plus prudent que *Fabius*,
» plus aimable que *Métellus*, plus éloquent qu'*Appius*,
» et plus adroit que *Camille*. » Son ambition n'étoit pas d'être empereur, mais de faire des empereurs. *Maxime*, pendant ces trois mois de règne, avoit donné le commandement des troupes de l'empire à *Avitus*, qui étoit déjà général dans les Gaules. *Avitus*, quand il apprit la mort de *Maxime*, prit lui-même la pourpre ; mais *Ricimer* la lui ôta et lui fit quitter le sceptre pour la crosse ; il devint évêque de Plaisance.

[457.] *Ricimer* mit *Majorien* à sa place sur le trône d'Occident. Sur celui d'Orient monta *Léon*, par la mort de *Marcien*, qui laissa après lui la réputation d'avoir été très-pieux et très-simple dans ses mœurs, sans que ces vertus douces aient nui au courage et à la majesté qui conviennent à un empereur. On loue avec raison sa reconnoissance pour *Pulchérie*, dont il respecta et accomplit avec exactitude les dernières volontés, consistant en dons aux églises et au peuple. *Léon*, qu'on a surnommé *le Grand*, ou *Léon de Thrace*, parce qu'il étoit de ce pays, dut son élévation au refus d'*Aspar*, et de son fils *Ardaburius*, deux seigneurs très-puissans, qui n'osèrent prendre le diadème, parce qu'ils étoient ariens. Ils firent tomber le choix sur *Léon*, dans l'espérance de le gouverner.

Le même motif détermina *Ricimer* en faveur de *Majorien*, auquel il trouva plus de talens pour la guerre, et plus de qualités estimables qu'il n'auroit voulu. Il s'en défit, et mit à sa place *Sévérus*.

[467.] On croit que, ne trouvant pas non plus

dans celui-ci la docilité qu'il désiroit, *Ricimer* le fit empoisonner. De son aveu, les Romains revêtirent de la pourpre, avec une approbation générale, *Anthémius*, comte d'Orient, qui avoit été consul et patrice. Il possédoit des qualités qui faisoient concevoir les plus belles espérances de son gouvernement. Pour s'attacher *Ricimer*, il lui donna sa fille en mariage ; mais une pareille faveur n'étoit pas capable d'enchaîner le caractère impérieux de *Ricimer*. Sa passion de dominer étoit sans cesse fortifiée par ses succès dans ses expéditions militaires. Toujours armé, toujours à la tête de ses troupes, qu'il tenoit continuellement en haleine, il ne se contentoit pas d'avoir sur pied dans le centre de l'empire une armée nombreuse, il la promenoit aux extrémités, sur terre, sur mer, également habile sur les deux élémens.

[472.] *Anthémius* et *Ricimer* vécurent près de cinq ans en bonne intelligence, accord assez difficile à conserver entre un empereur qui devoit être jaloux de son autorité, et un général si puissant. Le moment arriva où ils crurent qu'il étoit impossible qu'ils subsistassent ensemble. Il seroit difficile de dire lequel des deux eut le premier dessein de se défaire de l'autre. Peut-être le conçurent-ils en même temps. Mais *Ricimer* étoit le plus fort : il attaqua *Anthémius* dans Rome. Les habitans, qui l'aimoient, le défendirent jusqu'à souffrir pour lui les dernières extrémités de la famine. *Ricimer* prit la ville d'assaut, y renouvela les horreurs d'*Alaric* et de *Genséric*, fit mourir *Anthémius*, et proclama à sa place *Olybrius*, qui

vécut peu. *Ricimer* lui-même succomba à une maladie d'entrailles qui l'emporta deux mois après le sac de Rome.

Léon, empereur d'Orient, ne vit pas sans mécontentement qu'après la mort d'*Olybrius*, *Glycérius*, appuyé par *Gondibal*, neveu de *Ricimer*, se fût fait nommer empereur d'Occident à Ravenne. Il lui donna pour rival *Julius Népos*, qui fit *Glycérius* prisonnier, et le dépouilla des ornemens impériaux, après qu'il les eut portés un an. *Glycérius* prit les ordres sacrés, et fut ordonné évêque de Salone en Dalmatie. *Népos* nomma général de ses troupes *Orestes*, qui le déposséda. Il fut trop heureux dans son malheur de trouver un asile à Salone auprès de *Glycérius*, qu'il avoit détrôné. Que de réflexions ils dûrent faire l'un et l'autre sur les vicissitudes de la fortune! *Orestes* ne voulut pas prendre le titre d'empereur. Il le donna à son fils *Romulus-Auguste*, encore enfant qu'on nomma *Augustule*.

[476.] Sous cet empereur, dont l'appellation diminutive indique la puissance, les barbares, qui servoient dans les armées romaines avec le titre d'alliés, demandèrent la troisième partie des terres de l'Italie, comme une récompense de leurs services. *Orestes* refusa de se rendre à de pareils vœux. Ils se révoltèrent, et choisirent pour leur chef *Odoacer*, dont on ignore la naissance, et même la patrie. Goth, Rugien, ou de quelque nation qu'il ait été, *Odoacer* se montra aussi capable de commander une armée que de gouverner un état. Sa taille avantageuse le fit admettre

dans les troupes de l'empereur. Ce fut là l'origine de sa première fortune. Se trouvant à la tête d'une bonne armée, il somma *Orestes* d'accorder la distribution des terres. Sur son refus opiniâtre, il l'assiégea dans Pavie, la plus forte place d'Italie, le prit et le fit mourir. De là il courut à Ravenne, où il trouva *Paul*, frère d'*Orestes*, qu'il traita de même, et le jeune *Augustule*, auquel il fit grâce en faveur de son âge, se contentant de le dépouiller des ornemens impériaux. Il ne les prit pas lui-même, mais il se fit proclamer roi d'Italie, l'an 476 après Jésus-Christ.

Ainsi finit l'empire d'Occident. La Bretagne étoit depuis long-temps abandonnée par les Romains. L'Espagne étoit occupée par les Goths et les Suèves; les Vandales possédoient l'Afrique; les Gaules étoient partagées entre les Bourguignons, les Goths, les Francs et les Alains; enfin l'Italie elle-même et la superbe Rome, qui, pendant tant de siècles, avoit donné des lois au reste de la terre, devinrent esclaves d'un barbare dont la famille et la patrie n'étoient pas connues. La chute de cet état, le plus grand qui ait jamais subsisté, vient sans doute principalement de la corruption des sujets, de la mollesse, du luxe et de l'ambition des princes; mais la cause la plus prochaine fut l'imprudence d'admettre de grands essaims de barbares sur les terres de l'empire, et d'en avoir dans les armées romaines des corps considérables, séparés et commandés par des chefs de leurs propres nations. Ces peuples devinrent plus puissans que les Romains naturels. Ils se mirent en

état de résister aux empereurs, et de disposer de l'empire. Enfin ils se trouvèrent les maîtres de ceux qui les avoient pris pour les servir.

Cette grande révolution arriva cinq cent sept ans après la bataille d'Actium, véritable époque de la fondation de l'empire romain, et douze cent vingt-neuf ans après la fondation de Rome. On n'a pas manqué d'observer que l'empire romain commença par *Auguste*, et finit par un prince du même nom, mais en diminutif.

EMPIRE GREC.

Léon. Anastase. Justinien. Justin. Tibère. Phocas. Héraclius. Constant II. Constantin Pogonat. Justinien II. Philippicus. Anastase. Théodose. Léon II. Constantin Copronyme. Léon III. Constantin Porphyrogénète et Irène. Nicéphore. Michel. Léon IV. Michel-le-Bègue. Théophile. Michel. Basile. Alexandre. Constantin VIII. Romain le jeune. Nicéphore Phocas. Jean Zimiscès. Basile et Constantin. Romain II. Michel Paphlagonien. Michel Calaphate, Zoé, Théodora et Constantin Monomaque. Michel Stratiotique. Isaac Comnène. Constantin Ducas. Romain Diogène. Michel Ducas. Nicéphore Botaniate. Alexis Comnène. Jean Comnène. Manuel Comnène. Alexis Comnène II. Isaac l'Ange. Alexis Murtzulphe.

Léon gouvernoit toujours l'Orient, plus heureux qu'*Anthémius*, qui avoit été victime de la jalousie de *Ricimer*, auquel il devoit le trône. *Léon*, porté sur celui de Constantinople par *Aspar* et *Ardaburus*, trouva moyen de s'y maintenir malgré ces deux hommes qui voulurent l'en faire descendre ; et même il vint à bout de se défaire de ces importuns protecteurs. Il avoit une fille cadette, nommée *Ariadne*, qu'il maria à *Zénon*, d'une illustre famille d'Isaurie. Il

le fit patrice, capitaine de ses gardes, commandant en chef de toutes les troupes de l'Orient, avec l'espérance de l'empire. Mais *Zénon* ne plaisoit ni au sénat ni au peuple de Constantinople. Pour ne pas laisser échapper le sceptre impérial des mains de sa famille, *Léon*, devenu vieux et infirme, créa césar *Léon*, son petit-fils, âgé de cinq ou six ans, enfant de *Zénon* et d'*Ariadne*, sa fille. Le vieil empereur mourut d'un flux de sang après dix-sept ans de règne. L'impératrice *Vérina*, sa veuve, fit ce que n'avoit pu son époux : elle obtint que son gendre fût reconnu collègue de son fils. L'enfant mourut au bout de six mois, et *Zénon* se trouva seul empereur.

Il ne se corrigea pas, sur le trône, des vices qui avoient fait différer sa proclamation. L'impératrice *Vérina*, sa belle-mère, le fit dépouiller de la pourpre qu'il déshonoroit. *Basiliscus*, son frère, dont elle se servit pour ôter le diadème à son gendre, le prit lui-même, au grand regret de *Vérina*, qui avoit compté en gratifier *Patricius*, maître des offices, son amant. *Basiliscus* ne se conduisit pas mieux que *Zénon*. Le peuple, qui n'avoit guère de choix qu'entre de mauvais princes, rappela celui-ci. *Basiliscus* fut tué, ayant été abandonné par *Harmatius*, qu'il avoit fait commandant de ses troupes. Ce capitaine infidèle reçut de *Zénon* la récompense qu'il lui avoit promise, qui étoit de le faire chef de sa maison. Quand il y fut installé, il le fit massacrer dans le palais par *Onoulus*, qu'*Harmatius* lui-même avoit élevé. Si, sans se con-

tenter des grands traits des catastrophes de l'empire d'Orient, on vouloit recueillir les particularités, on trouveroit à chaque règne de ces trahisons entre pères, femmes et enfans, parens et amis, protecteurs et protégés. On remarquera aussi que les systèmes religieux, les hérésies, soutenus avec chaleur par les Grecs, naturellement sophistes et querelleurs, ont presque toujours été cause ou prétexte des troubles de la cour, où les opinions se heurtoient réciproquement; le peuple y prenoit une part très-active; et les ambitieux, sachant rallumer son zèle, lui inspiroient une fureur aveugle d'autant plus dangereuse, que les motifs en paroissoient sacrés.

L'indolence de *Zénon*, sa tranquillité dans la débauche furent troublées par deux révoltes; l'une de *Marcien*, son beau-frère, qui revendiquoit les droits de *Léontia*, sa femme, fille aînée de *Léon*; l'autre de *Léontius*, commandant des troupes de Syrie. L'une et l'autre finirent par la mort de leurs auteurs. *Zénon* ne tarda pas à les suivre dans le tombeau. Il y entra tout vivant, si l'on en croit quelques historiens. *Ariadne*, qui ne l'aimoit pas, et qui avoit de l'affection pour un officier du palais, nommé *Anastase*, profita d'une attaque d'épilepsie à laquelle il étoit sujet, et le fit enterrer précipitamment. On entendit du bruit dans le cercueil; mais elle ne permit pas de l'ouvrir. On trouva quelques jours après qu'il avoit dévoré la chair de ses bras; digne fin d'un monstre de lubricité et de cruauté. Il avoit soixante-cinq ans, et il en régna dix-sept.

[491.] *Anastase* avoit vieilli dans les emplois du palais, où il exerçoit la fonction de silenciaire, c'est-à-dire qu'il étoit chargé d'y faire garder le silence, comme il se pratique encore dans les palais d'Orient, où l'on ne se permet pas le tumulte qui règne dans les nôtres. On avoit de lui l'idée d'un homme bon et intègre; il n'en faut de preuve que le vœu du peuple. Lorsqu'il fut proclamé dans le cirque, tous s'écrièrent : « Règne, *Anastase*, comme tu as vécu. » Il avoit soixante ans. Aussitôt qu'il eût pris la pourpre, l'impératrice *Ariadne* lui donna sa main. L'espérance du bien qu'il pouvoit faire, et celui qu'il fit en supprimant des impôts odieux, le soutinrent six ans contre une cabale puissante qui livra des combats. Elle finit par la mort des chefs et des complices, comme il arrive ordinairement aux complots qui ne se terminent pas par un prompt succès.

L'empereur vécut, pour ainsi dire, toujours entre deux feux, les orthodoxes et les eutychiens. On l'accuse d'avoir trop favorisé ces derniers. Son penchant décidé donna lieu, en faveur de l'orthodoxie, à une émeute qui coûta en une seule fois la vie à plus de dix mille hommes. Dans une autre occasion, *Vitalien*, simple gouverneur de Thrace, parut sous les murs de Constantinople avec une armée considérable, menaçant de déposer l'empereur, s'il ne rappeloit l'évêque catholique qu'il avoit exilé. *Anastase* acquiesça docilement à la volonté de son sujet. Les Perses firent des conquêtes sur l'empire : des essaims

de barbares le tourmentèrent. Il crut mettre sa capitale à l'abri des incursions en enveloppant Constantinople et ses environs d'un retranchement qu'on appela *la muraille d'Anastase*. Ces sortes de remparts marquent quelquefois plus la foiblesse qu'ils ne servent à la défense. Pour ne point tomber en contradiction sur le caractère de ce prince, les auteurs divisent les temps : ils disent qu'au commencement de son règne il donna de grandes marques de générosité, de douceur, d'application, et parut n'avoir à cœur que la félicité de ses sujets, et qu'à la fin il vendoit les charges, et partageoit avec les gouverneurs des provinces les dépouilles du peuple qu'il abandonnoit à leur rapacité; c'est-à-dire qu'il fut bon et mauvais, ce qui n'est point particulier à *Anastase*. On le trouva mort dans sa chambre à l'âge de quatre-vingt-huit ans, dont il en avoit régné vingt-sept.

[518.] Comme l'âge de l'empereur ne laissoit pas douter qu'il ne fallût bientôt un successeur, *Évagre*, grand-chambellan, remit, dit-on, à *Justin*, préfet du prétoire, des sommes considérables pour acheter les suffrages des soldats en faveur de ses amis. *Justin* distribua l'argent en son nom. Ayant ainsi séduit les troupes, il fut proclamé dès qu'on sut la mort d'*Anastase*. Il purgea sa cour des conspirateurs, entre autres de *Vitalien*, qui ne pouvoit, comme sous *Anastase*, avoir pris pour prétexte de sa rébellion la défense des orthodoxes ; car *Justin* les protégea d'une manière éclatante pendant tout son règne,

et réprima sans ménagement les eutychiens, les ariens et les autres hérétiques. Il ne savoit ni lire, ni écrire, ayant passé sa vie à garder les troupeaux jusqu'au moment qu'il s'enrôla dans les troupes. Cependant il ne manquoit ni de pénétration, ni d'adresse dans le gouvernement des affaires *Justin* mourut à l'âge de soixante-dix-sept ans, après en avoir régné neuf.

Il avoit associé à l'empire son neveu *Justinien*, qui lui succéda sans opposition. Cependant il arriva sous son règne la plus terrible émeute qui ait jamais éclaté à Constantinople. Elle commença par une bagatelle, par des factions dans le cirque sur le mérite des cochers; mais le véritable motif étoit le mécontentement que les ministres excitoient de toutes parts. *Justinien* congédia les deux plus coupables; cette condescendance ne servit qu'à rendre la populace plus insolente. Elle proclama empereur, malgré lui, dit-on, *Hypatius*, neveu de l'empereur *Anastase*. La plupart des sénateurs prirent le parti des rebelles. *Justinien*, alarmé et découragé, étoit près de quitter la ville et de s'embarquer; l'impératrice *Théodora*, son épouse, le retint par ces mots : « C'est un glo» rieux tombeau qu'un royaume. » Il se mit à la tête de ses gardes, et se défendit dans son palais. Quand on vit qu'il ne s'abandonnoit pas lui-même, il lui vint du secours. *Bélisaire*, que ses victoires, sous ce règne, ont rendu si fameux, amena un corps de troupes étrangères qui délivrèrent le palais, fondirent impétueusement dans le cirque sur la multitude, tuè-

rent sans distinction d'âge ni de sexe, et firent un grand carnage. Les exécutions suivirent. *Hypatius* et *Pompéius*, autres neveux d'*Anastase*, eurent la tête tranchée. Les sénateurs fauteurs de la rébellion furent punis et leurs biens confisqués; mais l'empereur fit rendre ensuite à leurs enfans leurs dignités et leur fortune.

Après cet orage, *Justinien* jouit d'un calme qui ne fut interrompu par aucun trouble dans la durée d'un long règne. Il est vrai qu'il eut des guerres perpétuelles; mais il s'en déchargeoit sur deux habiles généraux qui firent toute sa gloire : *Bélisaire*, le fléau des Perses; l'eunuque *Narsès*, vainqueur de l'Italie, dont les succès nous occuperont. Ces deux grands hommes, tantôt séparés, tantôt réunis, rarement en bonne intelligence entre eux, s'accordèrent néanmoins toujours pour l'avantage de leur commun souverain, qui ne les paya que d'ingratitude. Il ne faut cependant pas ajouter foi à la fable répandue que *Bélisaire*, devenu aveugle à la fin de ses jours, fut réduit à demander l'aumône dans Constantinople : ce trait regarde un certain *Jean* de Cappadoce, qui eut réellement les yeux crevés, et fut obligé de mendier son pain. *Bélisaire* fut à la vérité disgracié; mais, quelque temps avant de mourir, on lui rendit ses biens et ses honneurs. On ne conçoit pas comment les hommes ont pu accréditer une fable aussi ridicule. *Narsès* pensa succomber à des intrigues de cour, et n'échappa à la honte d'être rappelé par l'impératrice aux fonctions humiliantes du service des

femmes que parce que son courage et son habileté étoient nécessaires à l'empereur.

Justinien s'est rendu célèbre par son application à corriger la jurisprudence. La nouvelle forme qu'il donna au droit romain lui mérita le surnom de *grand*. Son oncle, qui a retenu son nom, est devenu celui de toutes les nations. Il aimoit à bâtir. Presque toutes les villes importantes de ses vastes états lui ont dû des édifices magnifiques. Il recouvra par ses généraux et réunit à l'empire l'Afrique et l'Italie. *Justinien* étoit plus clément que sévère ; mais il paroît avoir été indifférent pour les autres, comme le sont souvent les princes. Il mourut à quatre-vingt-quatre ans, après trente-neuf ans de règne. La majesté de l'empire parut renaître sous lui. A sa mort elle s'évanouit.

En effet, l'histoire de cette époque de l'empire ne présente plus que des événemens sinistres. Il est pénible de les tracer. Les écrivains qui s'engagent dans cette carrière, et ceux qui les y suivent ne marchent qu'entre des assassins et des bourreaux, sans presque trouver à reposer la vue sur des objets moins affligeans. Parcourons rapidement ces scènes sanglantes. Si nous peignons les catastrophes des princes sans parler des malheurs des peuples, le lecteur se rappellera que, quand l'ouragan abat les arbres, les épis s'en ressentent.

[562.] *Justinien* nomma en mourant son successeur *Justin*, fils de sa sœur *Vigilantia*. Il fut proclamé par le sénat, et couronné par le patriarche de

Constantinople. L'usage de cette pieuse cérémonie s'étoit introduit depuis quelque temps. *Justin* passoit pour être bon. Cependant, la seconde année de son règne, il fit mourir un autre *Justin*, son parent, parce qu'il étoit trop aimé du peuple. On rejette ce crime sur l'impératrice *Sophie*, cruelle, hautaine et soupçonneuse. Soit frénésie, soit imbécillité, *Justin* se trouva, après quelques malheurs, hors d'état de gouverner. Il fallut lui donner un suppléant, qui, de l'aveu de *Sophie*, fut *Tibère*, homme estimé, né en Thrace, qui avoit rempli avec honneur les premiers emplois de l'état.

Quand *Justin* mourut après seize ans de règne, *Tibère*, déjà possesseur de toute l'autorité, en prit le titre. Il déclara auguste *Anastasie*, qui étoit sa femme, mais qu'on ne connoissoit point pour telle. Cette action étonna l'impératrice *Sophie*, qui, dans l'espérance d'être associée au trône, avoit puissamment contribué à l'y placer. Sans doute les deux époux avoient eu l'adresse de bien cacher leur engagement à *Sophie*. Elle devint mortelle ennemie de *Tibère*, et entreprit de mettre à sa place un *Justinien* qui commandoit l'armée contre les Perses. Le complot fut découvert. *Tibère* se contenta d'ôter à *Sophie* ses trésors, dont elle abusoit, et à *Justinien* le commandement de l'armée, et lui substitua *Maurice*, né en Cappadoce, d'une ancienne famille romaine et très-bon général. Pour le récompenser de ses succès, il lui donna sa fille *Constantia* en mariage, et le déclara césar.

Tibère ne vécut que quatre ans seul sur le trône, et le laissa à *Maurice*. Peu d'empereurs ont eu un règne aussi agité. Cependant *Maurice* étoit un brave général, digne, par ses vertus, des beaux jours de la république romaine. Il étoit la terreur des Perses, et les avoit défaits dans plusieurs batailles rangées ; mais on dit que l'avarice ternit toutes ses belles qualités. La plus affreuse des catastrophes termina la vie de ce prince. Elle fut causée par l'obstination de *Maurice* à ne pas vouloir payer la rançon de douze mille soldats romains, que les Bulgares offroient de rendre pour une somme modique. Se voyant refusés, les ennemis firent passer tous leurs prisonniers au fil de l'épée. A cette nouvelle, le peuple de Constantinople jeta des cris d'indignation. L'armée, encore plus irritée, se révolta ouvertement, et nomma empereur *Phocas*, simple tribun. *Maurice* ne put se sauver, et fut présenté chargé de fers à l'usurpateur avec cinq de ses enfans. Le barbare fit massacrer devant lui les cinq fils l'un après l'autre. *Maurice* contempla la mort de ses enfans avec une résignation héroïque. A chaque assassinat, il se contenta de répéter, les yeux baignés de larmes, ces paroles du prophète David : « Tu es juste, Seigneur, dans tous » tes jugemens. » La gouvernante de ses enfans en ayant caché un, et tâchant de lui substituer son propre fils, il ne voulut pas souffrir cette espèce de fraude, et en avertit lui-même les bourreaux. Il fut à son tour immolé sur ces corps sanglans à l'âge de soixante ans, après seize ans de règne.

[603.] On ne connoît pas la famille de *Phocas*, ni de *Léontia*, sa femme. Il étoit d'une taille moyenne, difforme, et avoit un regard terrible. Il avoit les cheveux roux; ses sourcils se joignoient. Une de ses joues étoit marquée d'une cicatrice qui devenoit noire quand il se mettoit en colère. Il étoit adonné au vin, aux femmes, sanguinaire et inexorable. Son épouse, dit-on, ne valoit pas mieux que lui. Tel est le portrait que les Grecs font de ce couple. Il continua ses barbaries sur cette malheureuse famille. Sous prétexte de correspondance avec des conspirateurs, il fit trancher la tête à l'impératrice *Constantine* et à trois de ses filles, sur le lieu même où *Maurice* et ses fils avoient été exécutés trois ans auparavant. Les conjurations ne manquèrent point contre un homme qui n'avoit rien de sacré. Qui auroit oser se fier à lui? Un de ses généraux, dont il craignoit le mérite, eut l'imprudence, sur des promesses solennelles, de se remettre entre ses mains. Quand il le tint, il le fit brûler à petit feu. On ne pouvoit même lui rendre service sans courir des risques. Un nommé *Anastase* lui révéla un complot; il fit mourir les complices, et *Anastase* à leur tête.

S'il arrivoit au peuple, dans le cirque, de n'être pas de son avis sur le talent d'un acteur, il faisoit entrer des soldats qui massacroient tout indistinctement. L'indignation excitée par ses forfaits fut portée au point que ses parens eux-mêmes se révoltèrent. Il arriva de tous côtés des troupes qui l'environnèrent. *Héraclius*, fils d'un gouverneur d'Afrique du même

nom, fut celui qui le serra de plus près. Il dispersa sa flotte ; et comme le tyran s'enfuyoit, *Pétronius*, dont il avoit autrefois débauché la femme, le poursuivit avec une troupe de soldats, le dépouilla de la pourpre, et, l'ayant revêtu d'un habit noir, le conduisit chargé de fers aux pieds d'*Héraclius*. Celui-ci voulut lui faire des reproches de la conduite tyrannique qu'il avoit tenue à l'égard de ses sujets. *Phocas* lui répondit tranquillement : « Tâche de » mieux gouverner. » On lui coupa les pieds, les mains, les bras, les jambes, les parties honteuses, et la tête. Il périt ainsi après sept ans de règne.

[610.] *Héraclius*, qui fut reconnu empereur, descendoit d'une famille noble de Cappadoce. Il avoit l'air majestueux, et connoissoit l'art de la guerre. Cette connoissance lui étoit bien nécessaire dans un temps où l'empire étoit attaqué de tous côtés, surtout par les Perses, qui faisoient [illegible] grands progrès et ne vouloient entendre à aucun accommodement. *Héraclius* les y força par ses [illegible] recouvra diverses provinces qui avoient [illegible] [illegible]ées de l'empire par cette nation hautaine [illegible] [illegible]ssa devant lui son monarque et ses nombreuses armées. L'empereur reporta à Jérusalem une partie considérable de la vraie croix, que les Perses avoient enlevée à la ville sainte. Dans le même temps, *Mahomet* prenoit Médine, la Mecque, et commençoit à étendre sa religion dans l'Asie, où le christianisme dominoit alors. Les apôtres du prophète étoient une poignée de fanatiques soldats. *Héraclius* ne manquoit ni

d'habileté ni de courage pour faire tête à ce nouvel ennemi; mais il perdoit une partie si considérable de son temps en disputes de religion, en festins, en fêtes publiques, qu'il n'avoit pas le loisir de réfléchir sur les dangers qui menaçoient l'empire. Il s'occupoit uniquement du désir d'y établir des opinions erronées, lorsqu'il mourut d'hydropisie, après trente ans de règne. Son fils *Constantin* lui succéda, et fut, à ce qu'on croit, empoisonné au bout de sept mois par sa belle-mère *Martina*, qui vouloit placer sur le trône son fils *Héraclonéas*. Mais sans doute on eut des preuves du crime, puisque le sénat fit couper le nez au fils, arracher la langue à la mère, envoya l'un et l'autre en exil, et revêtit de la pourpre *Constant*, fils de *Constantin*, et petit-fils d'*Héraclius*.

[642.] *Constant* eut quelque ressemblance avec *Caïn*. Regardant d'un œil d'envie son frère *Théodose*, que sa vertu rendoit les délices du peuple, il le fit ordonner diacre, et reçut la coupe sacrée de ses mains; mais, ses frayeurs ne l'ayant point abandonné, il le fit tuer quelque temps après. Ce crime produisit d'affreux remords. *Constant* croyoit voir perpétuellement son frère lui présenter une coupe remplie de sang pour étancher la soif cruelle qui le tourmentoit. Afin de fuir un objet si effrayant, il se rendit en Sicile, résolu de transférer le siège de l'empire à Syracuse. Mais les habitans de Constantinople, instruits de ce dessein, retinrent sa femme et ses enfans. Il erra depuis comme un autre *Caïn*; mais les remords vengeurs l'accompagnoient partout. Ses guerres contre

les Sarrasins et les Lombards, quoique perpétuelles et très-animées, ne pouvoient faire diversion aux terreurs qui l'effrayoient. Il se retira enfin, selon son premier dessein, à Syracuse; de là il gouvernoit l'empire d'une manière tyrannique, détesté surtout pour son extrême avarice, qu'il portoit au point de dépouiller les églises de leurs plus riches ornemens et des vases sacrés. Un de ses domestiques l'assomma dans le bain avec le vase destiné à lui verser de l'eau sur la tête; il étoit alors dans la vingt-septième année de son règne.

[665.] Lorsque *Constant* emmena de Constantinople *Constantin*, son fils, celui-ci étoit fort jeune. Quand il revint, il avoit de la barbe. Les habitans le nommèrent *Pogonat* ou *le Barbu*. Il avoit déjà remporté une victoire sur un usurpateur qu'il fit tuer. Pendant son règne, les Sarrasins vinrent jusque sous les murs de Constantinople. Il les défit et vécut ensuite assez tranquille, s'occupant beaucoup des affaires de l'église. Il fut pieux et juste, et mourut de langueur après dix-sept ans de règne.

[685.] *Justinien II*, son fils, arrivé sur le trône à l'âge de dix-sept ans, en fut chassé, y remonta, et éprouva toutes les vicissitudes de la fortune. Il marche contre les Bulgares, et est mis en fuite. Il fait fuir à son tour les Esclavons, se sauve lui-même devant les Sarrasins, gouverne avec hauteur et cruauté. Le peuple le déteste. Pour s'en venger, il ordonne un massacre général des habitans de Constantinople pendant la nuit. Un ancien commandant des troupes

d'Orient, nommé *Léonce*, qui avoit été retenu trois ans en prison, venoit d'être mis en liberté, et dédommagé de sa captivité par le gouvernement de la Grèce. Il alloit partir, lorsque deux de ses amis, supérieurs de monastères, viennent l'exhorter à délivrer la ville du malheur dont elle est menacée. *Léonce* se met à la tête des troupes qui lui étoient données pour s'établir dans son gouvernement, va droit au palais, saisit l'empereur, lui fait couper le nez, et l'envoie en exil dans la Chersonèse. Le patriarche proclame *Léonce*, et le fait asseoir sur le siége impérial.

Ce ne fut pas pour long-temps. Un de ses généraux, nommé *Absimare*, qui prit ensuite le nom de *Tibère*, le traita comme il avoit traité *Justinien*, le déposa, lui fit couper le nez, et le relégua dans un monastère de Dalmatie. Ce *Tibère* eut des succès importans contre les Sarrasins, et leur causa de grandes pertes. Il auroit pu régner tranquillement, s'il n'eût pas attenté à la vie de *Justinien*, relégué dans la Chersonèse. Ce prince en fut averti, et se sauva chez *Trébelis*, roi des Bulgares, qui le reçut bien, et le ramena à Constantinople, dont il s'empara par surprise. Le premier soin de *Justinien* rétabli sur le trône fut de se venger. Il n'en avoit jamais perdu le désir ni l'espérance. Lorsqu'il se sauvoit chez *Trébelis*, une tempête mit son vaisseau dans le plus grand danger de périr. Dans cette extrémité, un de ses serviteurs le conjura de pardonner à ses ennemis, s'il recouvroit l'empire. Il répondit froidement :

« Que je me noie à l'instant, si je pardonne à aucun » d'eux ! » *Tibère* et *Léonce* éprouvèrent les effets de son ressentiment. Il les fit ensuite mourir tous deux. Il tint long-temps *Tibère* sous ses pieds, tandis que la multitude s'écrioit de tous côtés : « *Super* » *aspidem et basiliscum ambulabis; conculbabis* » *leonem et draconem.* »

Les habitans de la Chersonèse n'avoient pas eu pour lui les égards qu'ils lui devoient pendant qu'il étoit exilé au milieu d'eux; il les soupçonnoit même d'avoir eu dessein de le livrer à *Tibère;* le vindicatif *Justinien* les fit massacrer. Les exécuteurs de ses ordres avoient épargné des femmes et des enfans. L'empereur les renvoya, et leur défendit de laisser dans Chersone aucun enfant en vie. Ils trouvèrent de la difficulté à exécuter cet ordre barbare. Craignant d'être punis par l'empereur pour n'avoir point obéi à son commandement, ils proclamèrent leur général, nommé *Philippicus*, qui trouva moyen de faire tuer *Justinien* après vingt-un ans d'un règne fort agité et marqué par des forfaits inouïs. Il manque pour dernier trait à son caractère de dire que pour des raisons très-frivoles il déclara la guerre à *Trébelis*, roi de Bulgarie, qui l'avoit rétabli sur le trône.

[706.] Les armes de l'empire ne furent pas heureuses sous *Philippicus*. Les Bulgares firent une irruption en Thrace, et vinrent jusqu'à Constantinople. L'indolence de l'empereur, trop occupé des affaires de religion, le rendit odieux. Ce fut sans le

moindre mouvement, sans la moindre marque de sensibilité que le peuple apprit qu'on avoit crevé les yeux à *Philippicus* dans son palais, où on l'avoit surpris lorsqu'il reposoit pendant le jour. Son premier secrétaire, nommé *Anastase*, prit la pourpre. Comme il étoit plus homme d'état qu'homme de guerre, il mit à la tête des armées un Isaurien, nommé *Léon*, très-habile général.

L'armée de mer refusa de reconnoître *Anastase*, et proclama *Théodose*, homme de basse condition, simple receveur d'impositions. *Léon* vint au secours d'*Anastase*, son bienfaiteur, et, sans coup férir, détermina *Théodose* à abdiquer, et à prendre avec son fils les ordres sacrés. Il négocia aussi heureusement avec *Anastase*, auquel on persuada qu'il seroit plus heureux simple particulier que possesseur d'une couronne trop pesante pour lui. *Léon* lui assura des richesses qui auroient pu lui procurer une vie tranquille, si l'ambition n'étoit venue la troubler. Il voulut remonter sur le trône dont *Léon* s'étoit emparé de son aveu, et s'attira la mort.

[716.] Pendant le règne de *Léon* l'empire d'Orient perdit toute autorité sur l'Italie, qui passa sous la domination des Lombards. Rome, comme on le verra, eut recours à l'autorité tutélaire des papes. Ces changemens furent en grande partie causés et confirmés par la querelle sur les images. *Léon* et ses successeurs les détruisirent dans leur empire, et persécutèrent ceux qui leur rendoient un culte de vénération. Le clergé et les peuples se partagèrent à

l'égard de cette opinion. *Léon* employa toutes sortes de violences pour établir la sienne, jusqu'à tenter de faire assassiner le pape *Grégoire* qui s'y opposoit. L'Occident resta attaché au culte des images. Les villes d'Orient se divisèrent entre elles, et dans leur propre sein, sur ce dogme, qui entra désormais pour beaucoup dans les affaires d'état. Pendant que l'empereur s'occupoit presque uniquement de ces querelles, les Sarrasins ravageoient les parties orientales de l'empire. Il songea à assurer le diadème à *Constantin*, son fils, et régna vingt-cinq ans.

[747.] La précaution qu'avoit prise *Léon* de s'associer son fils et de le faire couronner n'empêcha pas qu'il ne se trouvât en tête un compétiteur soutenu par le patriarche *Anastase*. *Constantin* s'empara de son rival et de son fils, et leur fit crever les yeux. Quant au patriarche, il le fit promener sur un âne dans les principales rues de la ville, le visage tourné vers la queue de l'âne, le fit battre de verges, et après cela lui rendit sa dignité, ne pouvant, dit un historien, en trouver un plus mauvais. Comme la ville de Constantinople, où étoit l'usurpateur, ne s'étoit rendue que forcée par une extrême famine, l'empereur en punit les habitans par des taxes et des extorsions. Il fut plus heureux que son père contre les Sarrasins et contre les Bulgares. Comme *Léon*, il persécuta les orthodoxes, qu'on appeloit adorateurs des images. Il mourut dans la vingt-quatrième année de son règne.

[775.] Son fils *Léon* l'imita dans son acharnement

contre les images. Il eut cependant le chagrin de trouver jusque dans son palais des personnes opposées à ses sentimens, entre autres l'impératrice *Irène*, son épouse. Quoiqu'il l'eut beaucoup aimée auparavant, il l'éloigna de son lit, et fit mourir dans les tourmens ceux qui avoient procuré des images à cette princesse. Il ne régna que cinq ans.

[780.] *Irène* se plaça sur le trône à côté de son fils *Constantin Porphyrogénète*. Des envieux de sa puissance engagèrent le jeune prince, qui n'étoit âgé que de dix ans, à éloigner sa mère. Elle fut avertie du complot par *Saturatius*, son ministre. *Irène* fit battre publiquement de verges les conspirateurs, et se chargea elle-même de punir de même son fils dans l'intérieur du palais. Elle se fit ensuite proclamer seule souveraine par les armées. *Constantin* eut son tour. Le peuple s'indigna de la tyrannie de la mère à l'égard de son fils, qu'elle retenoit captif dans ses appartemens, et l'obligea de lui rendre sa liberté. *Saturatius*, qui avoit fait fustiger ses ennemis, éprouva le même traitement. Le fils conduisit très-respectueusement sa mère dans une maison qu'elle avoit fait bâtir, et où étoient renfermés ses trésors. Comme *Constantin* continuoit de la voir, elle reprit son empire sur lui.

Sans doute, pour y parvenir, elle se prêta à ses excès, ou ne s'y opposa point. C'est déjà une grande faute pour une mère qu'une pareille condescendance ; mais la faute devient un crime, si, dans l'intention de rendre son fils méprisable et odieux, elle lui conseilla de faire un divorce injuste avec l'impératrice *Marie*,

et de faire crever les yeux à ses trois oncles qui lui étoient suspects. Quelques historiens la croient coupable de cette perfidie; d'autres l'en justifient; mais on ne doute pas qu'elle n'ait eu une part plus qu'indirecte à la mort de l'infortuné *Constantin*. Il l'avoit laissée seule avec l'armée à Pruse en Bulgarie. De cette armée partent les officiers qui s'étoient engagés auprès d'elle à déposer son fils. Ils arrivent à Constantinople, sans qu'il eût le moindre soupçon, le surprennent et lui crèvent les yeux d'une manière si barbare, qu'il en mourut quelques jours après dans les plus cruelles douleurs. Il avoit régné seize ans, tant seul qu'avec sa mère.

Ce prince, en montant sur le trône, devoit épouser *Rotrude*, fille de *Charlemagne;* mais ce mariage, conclu par *Irène*, fut rompu par elle-même, de peur qu'il ne donnât trop d'autorité à son fils. Le désir de conserver celle qu'elle venoit d'acquérir lui fit agréer, si elle ne la provoqua pas, la proposition de *Charlemagne*, de l'épouser elle-même, afin de joindre les deux empires. La malice de l'eunuque *Aëtius* empêcha la conclusion de ce projet. Incapable par son état de posséder lui-même l'empire, il vouloit le procurer à *Léon*, son frère, gouverneur de Thrace. Le mariage proposé, s'il réussissoit, devenoit un obstacle invincible. Il en rendit le dessein public, et répandit en même temps le bruit que le siege de l'empire seroit par là transféré hors de Constantinople. Les habitans le craignirent. Ce que n'avoit pas prévu *Aëtius*, ils élurent un empereur nommé *Nicéphore*. Le nouvel

empereur traita *Irène* avec beaucoup d'égards pour savoir où étoient ses trésors. Quand il les eût en sa possession, il la relégua dans un couvent de l'île de Lesbos, où elle mourut de chagrin après avoir régné six ans depuis la mort de son fils. Que de peines elle se donna pour posséder seule quelques années une puissance qu'elle auroit pu partager avec son fils par des moyens doux et dignes d'une mère ! De quelques éloges que la comblent les historiens catholiques, parce qu'elle protégea le culte des images, *Irène* ne sera toujours aux yeux de la raison qu'une ambitieuse qui, dans un état particulier, auroit été une intrigante méprisable.

[805.] *Nicéphore* fit un traité avec les ambassadeurs de *Charlemagne* qui étoient à Constantinople, et reconnut ce prince empereur d'Occident. Il fut inquiété par *Bardane*, qui fut élu empereur, mais qui abdiqua presque aussitôt et se fit moine. *Nicéphore*, ne se contentant pas de ce sacrifice, lui fit arracher les yeux. En même temps il s'associa son fils *Saturnéius*, et donna sa fille *Procopie* à un officier du palais, nommé *Michel*. *Nicéphore* fut tué dans une bataille par les Bulgares, dans la neuvième année de son règne. Son fils, mortellement blessé, languit deux mois, et *Michel* fut élu.

[811.—813.] Mais, ne se sentant pas capable de gouverner l'empire dans l'état critique où il se trouvoit, il le céda au bout de neuf mois à *Léon*, officier distingué, et se retira dans un asile, où il comptoit vivre tranquille avec *Procopie* sa femme. *Léon* les

sépara, et mit *Théophylacte*, leur fils, hors d'état d'avoir des enfans. Il se déclara avec fureur contre le culte des images. *Michel-le-Bègue*, qu'il avoit revêtu des premiers emplois, conspira contre lui, et fut condamné à être brûlé vif. On le menoit déjà au lieu de l'exécution ; c'étoit la veille de Noël. L'impératrice *Théodosie* représente à son mari que ce seroit peu respecter cette grande solennité, à l'occasion de laquelle il devoit participer au sacrement de l'Eucharistie, et demande un sursis. L'empereur l'accorde, mais il fait charger le coupable de fers, et, de peur qu'il ne lui échappe, il s'en fait apporter les clefs. *Michel-le-Bègue* profite du délai, fait venir les conjurés à la prison, et menace de les dénoncer, s'ils ne le sauvent pas. La crainte les détermine à tout hasarder. Ils attaquent l'empereur dès le matin dans la chapelle du palais, et le tuent au moment que lui-même entonnoit une antienne. Ils font plus, ils portent *Michel*, et l'asseyent sur le trône tout garrotté de fers comme il étoit, parce qu'on n'en put pas trouver les clefs. L'impératrice *Théodosie* fut reléguée dans une île avec ses quatre fils, auxquels on fit la même opération que *Léon* avoit fait subir à *Théophylacte*. *Léon* régna sept ans et demi. Il paroît que *Michel* fut aidé dans sa singulière aventure par les catholiques, ennemis de *Léon*, persécuteur des images.

[820.] Aussi *Michel* se montra-t-il favorable aux orthodoxes, quoiqu'au fond il s'embarrassât fort peu de ces disputes. Volontiers il auroit penché pour le judaïsme. Il observoit le sabbat, nioit la résurrection

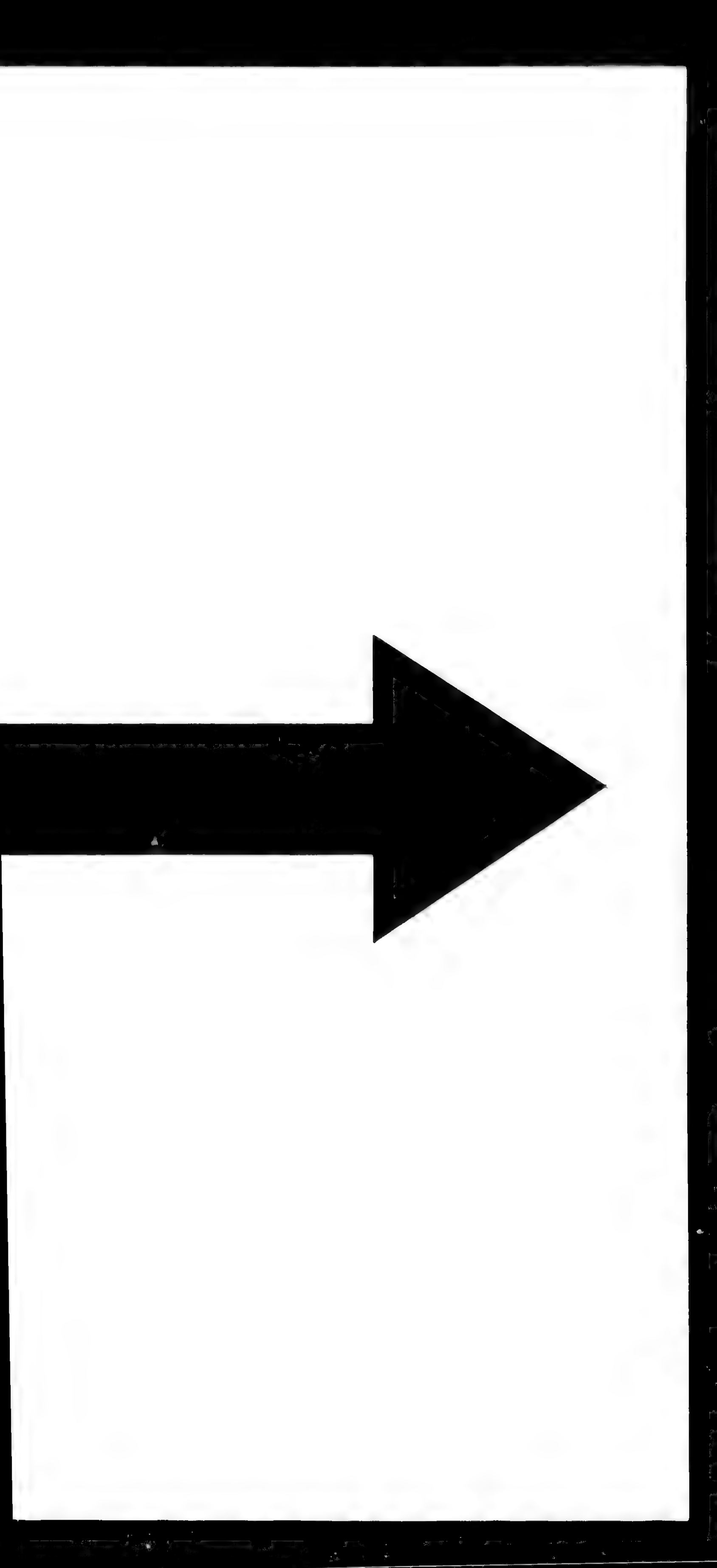
des morts, et se montroit peu scrupuleux sur la morale, puisqu'il tira *Euphrosine*, fille de *Constantin Porphyrogénète*, d'un monastère où elle étoit religieuse, et l'épousa malgré elle. Un des principaux officiers de l'armée, nommé *Euphémius*, crut pouvoir en faire autant à l'exemple de l'empereur ; mais *Michel* ordonna que justice en fût faite, et qu'il eût le nez coupé. Pour éviter ce supplice, *Euphémius* se fit proclamer empereur. C'étoit le *palladium* contre les châtimens. Un nommé *Thomas* s'étoit servi du même moyen pour n'être pas puni d'avoir débauché la femme d'un magistrat. Ce *Thomas* donna beaucoup d'embarras à *Michel*, gagna des batailles contre lui, assiégea deux fois Constantinople ; mais subit enfin le sort ordinaire dans ces entreprises hasardeuses. Le vainqueur lui fit souffrir les plus cruels tourmens, et le fit promener, monté sur un âne, par tout son camp. *Michel* régna près de neuf ans, et mourut de maladie.

[826.] *Théophile* se piqua de réparer le scandale donné par son père, en remettant *Euphrosine* dans son monastère. Est-ce la politique, est-ce la justice qui l'engagea à punir les meurtriers de *Léon*, auxquels *Michel* cependant devoit la couronne? Il lui arriva deux choses qui peuvent étonner de la part d'un prince. Il pardonna très-sincèrement à un excellent capitaine qui s'étoit retiré de son service, sur des craintes de mauvais traitemens, et qui avoit tourné ses armes contre lui ; il le rappela, et lui rendit toute sa confiance. Loin de se montrer jaloux d'un autre

que ses soldats avoient nommé empereur à cause de ses belles qualités, s'il ne confirma pas leur choix, parce que lui-même avoit des enfans, il le rétablit dans ses charges, et lui donna les plus grandes marques d'amitié. Ses plus grands ennemis, c'est-à-dire les orthodoxes, qu'il tourmenta pour le culte des [illegible] reconnoissent qu'il étoit observateur de la [illegible] ami de son peuple, et parfaitement désinté- [illegible] raconte qu'apercevant dans le port de Constantinople un vaisseau qui lui paroissoit richement chargé, il demanda à qui il appartenoit. On lui dit que c'étoit à l'impératrice *Théodora*, son épouse. Il s'écria très-irrité : « Comment souffrirois- » je que la femme d'un empereur soit marchande! » Si les princes s'appliquent au commerce, les sujets » n'ont qu'à mourir de faim. » Il fait mettre le feu au vaisseau. La punition étoit éclatante; mais elle auroit pu être utile en distribuant aux malheureux les richesses du vaisseau. *Théophile* étoit ennemi de la débauche; il chassa de Constantinople les prostituées, fut un modèle de tempérance, et fit revivre d'excellentes lois. Il régna douze ans.

[841.] Comme *Michel* son fils n'avoit que six ans, *Théodora*, sa mère, prit en main les rênes du gouvernement. Est-ce par contrariété ou par ambition qu'elle persécuta les iconoclastes que son mari avoit favorisés? En quatorze ans que dura sa régence elle purgea l'empire de cette secte, ainsi que du manichéisme, qui y étoit très-puissant. Elle avoit un frère nommé *Bardas*, aussi chargé de vices qu'elle





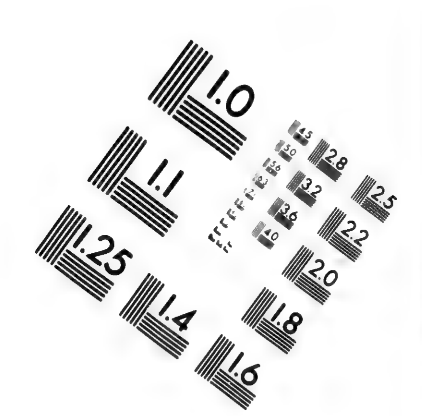
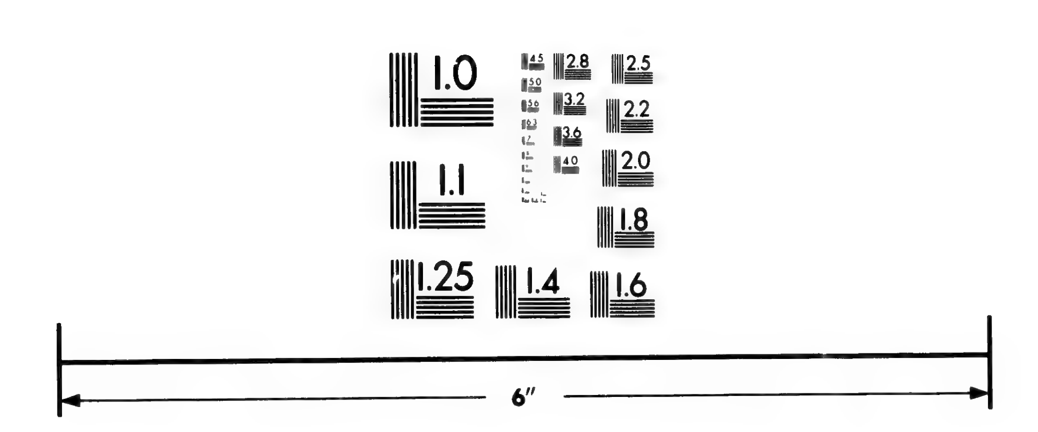
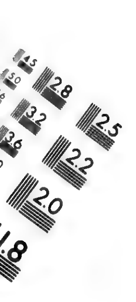


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)




2.8
2.5
3.2
2.2
2.0
1.8



étoit ornée de vertus. Il trouva son neveu *Michel* très-susceptible de mauvais conseils. Comme l'impératrice les gênoit dans leurs désordres, ils résolurent de s'en défaire. Elle le sut, et, pour leur épargner un crime, elle abdiqua le gouvernement; mais auparavant elle rendit publiquement compte au sénat de son administration, et fit voir les sommes considérables qu'elle laissoit dans le trésor, afin de prévenir, s'il étoit possible, les folles dépenses de son fils. Elle se retira de la cour avec ses trois filles : mais son fils la fit renfermer avec ses sœurs dans un monastère, où elle mourut de chagrin quelque temps après.

Michel, que rien ne retenoit plus, s'abandonna aux plus infâmes débauches. Il se glorifia d'imiter *Néron*, qu'il s'étoit proposé pour modèle. En peu de temps il dépensa les trésors immenses que sa mère lui avoit laissés. Il étoit toujours entouré d'une troupe de bouffons, de misérables sans honneur et sans vertu, qui, pour tourner en ridicule les choses les plus saintes, se revêtoient des habits sacrés que les prêtres portoient dans les occasions solennelles, et imitoient dans cet appareil les cérémonies de l'église. Pendant que l'empereur passoit sa vie dans ces désordres scandaleux, *Bardas* gouvernoit avec une autorité absolue. Son neveu le nomma césar; mais, sur le soupçon qu'il vouloit être davantage, il le fit assassiner. Comme il lui falloit quelqu'un sur qui il pût se décharger des soins du gouvernement, il choisit *Basile*, grand-chambellan. Il étoit de très-basse

origine; mais grand, bien fait, d'une figure aimable, et adroit aux exercices.

Son habileté à dompter les chevaux l'avoit fait remarquer de *Bardas*, qui le fit entrer dans la maison de l'empereur, où il s'avança jusqu'aux premiers postes. Ce fut lui qui inspira à *Michel* les soupçons qui coûtèrent la vie à *Bardas*. En récompense, l'empereur le fit non-seulement césar, mais son collègue. Il s'occupa de réformer les abus qui s'étoient glissés dans le gouvernement, et s'efforça même de corriger les habitudes vicieuses de l'empereur; mais, averti que ce prince n'attendoit qu'une occasion favorable pour se défaire d'un censeur incommode, il entra pendant qu'il dormoit dans l'appartement du prince, et le fit tuer sous ses yeux, dans la vingtième année de son règne. Ce prince a été le protecteur de *Photius*, patriarche de Constantinople, malheureusement célèbre par le schisme qui a séparé l'église grecque de l'église latine, et dont il fut la cause et l'auteur; mais d'ailleurs connu avantageusement comme un homme d'une grande érudition, et amateur distingué des sciences, dont il a laissé des monumens précieux.

[851.] Si un crime pouvoit s'excuser, celui de *Basile* obtiendroit grâce, puisqu'il délivra l'empire d'un mauvais souverain, et lui en donna un bon. *Basile* gouverna avec beaucoup de justice et de modération, n'éleva aux dignités que des gens de mérite, et permit à tous ses sujets de l'aborder librement : ce qui le rendit si cher, qu'ils le regardoient moins comme leur prince que comme leur père. Ce bon

prince pensa faire aveugler son fils, calomnieusement accusé d'avoir voulu l'assassiner. Tout le monde étoit convaincu de l'innocence de *Léon;* et on ne cessoit de prier le père de lui rendre la liberté. Importuné de ces sollicitations, l'empereur défendit qu'on prononçât devant lui le nom de *Léon*. Un jour qu'il s'entretenoit avec les principaux de l'empire, un perroquet qui, de sa cage suspendue dans la salle où étoit alors l'empereur, avoit souvent entendu déplorer le sort infortuné du prince, prononça tout-à-coup ces mots : « Hélas! pauvre *Léon!* » Ses amis profitèrent de cette occasion, et renouvelèrent leurs instances, auxquelles *Basile* eut égard. Il mourut quelque temps après, dans la dix-neuvième année d'un règne sage, qui ne fut pas sans quelque gloire militaire. Il donna à son fils d'excellentes règles de gouvernement, comprises en soixante-six chapitres, dont les lettres initiales forment ce sens : « *Basile*, » empereur des Romains en Christ, à *Léon*, son » cher fils et son collègue. » Si *Basile* n'est pas l'inventeur des acrostiches, du moins en avoit-il le goût.

[885.] *Léon* ne pouvoit conserver de femmes. Il en perdit trois l'une après l'autre. Son quatrième mariage occasionna un schisme dans l'église grecque, où les quatrièmes noces étoient défendues. Il fut désapprouvé par le patriarche *Mysticus*. *Léon* en choisit un autre nommé *Euthymius* pour obtenir l'absolution. Le clergé prit parti, et sans doute le peuple, puisqu'un fanatique lui porta sur la tête, dans l'église,

un coup de bâton dont il fut renversé. Les choses s'accommodèrent. *Léon* garda *Zoé* sa quatrième femme, dont il eut un fils nommé *Constantin*. Il soutint pendant presque tout son règne la guerre contre les Sarrasins. Elle se fit par ses généraux et fut tantôt heureuse, tantôt malheureuse. Pour lui, il donna ses principaux soins au gouvernement intérieur. Ses actions, autant que ses écrits, lui ont fait donner le surnom de *philosophe*; il revit lui-même les lois de *Justinien*. Il écrivit aussi sur la discipline militaire et sur la chasse. On a de lui des traités théologiques et historiques. Son règne, qui dura vingt-cinq ans, fut, à quelques échecs près, avantageux à ses peuples : bonheur qui tient à un souverain lieu de tous éloges.

[911.] En mourant, *Léon* conjura son frère *Alexandre*, auquel il laissa la couronne, de ne la garder qu'en dépôt pour la remettre entre les mains de *Constantin*. Le frère eut dessein d'en priver son neveu par la mutilation. On ne sauva le jeune prince de ce danger qu'en représentant qu'il étoit d'une constitution à ne pouvoir vivre long-temps. Heureusement les débauches abrégèrent la vie de l'oncle, qui en un an s'acquit la réputation d'un prince aussi odieux que méprisable.

[612.] *Constantin* n'avoit que six ans; il fut long-temps témoin plutôt qu'acteur de tous les événemens qui se passèrent sous son règne. Son oncle l'avoit laissé entre les mains de tuteurs plus capables de le corrompre que de le former à la vertu. Ils

étoient en même temps régens de l'empire. Le sénat les congédia. *Zoé*, mère du jeune prince, qui avoit été éloignée par les tuteurs, revint et s'empara de l'autorité. Les Bulgares, ennemis perpétuels des Grecs, firent des irruptions qui obligèrent *Zoé* de lever des troupes. Elle en donna le commandement à deux généraux nommés *Romain* et *Léon*. Ces deux hommes ne se virent pas plus tôt à la tête des armées, qu'ils conçurent le dessein, qui leur paroissoit facile avec un enfant, ou de s'emparer de l'empire, ou de le partager avec *Constantin*. Les deux ambitieux, au lieu de s'entendre, se croisèrent. La faction de *Romain* l'emporta; il fit aveugler son rival, et épouser sa fille à *Constantin*; engagea ce dernier à nommer son fils *Christophère* chef des alliés, qui faisoient alors la plus grande force de l'empire; prit lui-même le titre de césar, ensuite celui d'empereur; relégua au loin l'impératrice *Zoé*, s'empara de toute l'autorité, fit la paix avec les Bulgares, et, pour mieux cimenter sa puissance, engagea le roi de cette nation à prendre en mariage *Julie*, fille de *Christophère*.

Le jeune empereur regardoit tous ces événemens sans paroître s'en mêler; mais il avoit des desseins qui consistoient à perdre ses ennemis par eux-mêmes. *Romain*, au défaut de *Christophère*, son aîné, qui apparemment mourut, associa à l'empire un autre fils nommé *Constantin*. Un troisième, appelé *Étienne*, en fut jaloux. Il ne fut pas difficile au jeune empereur de le déterminer à s'élever contre son père; le légitime empereur *Constantin* les surprit tous deux,

et les fit ordonner prêtres, afin qu'ils ne pussent désormais monter sur le trône. Le crime que *Constantin* avoit provoqué contre *Romain*, l'usurpateur de la part d'*Étienne*, fut tenté et presque consommé contre lui-même par *Romain*, son fils. Il voulut empoisonner son père. Au moment que celui-ci tenoit la coupe, il fit un faux pas, qui lui fit répandre une partie de son breuvage; mais il en but assez pour en être fort malade. Il laissa la couronne, après quarante-huit ans de règne, à ce même *Romain*, son empoisonneur.

[962.] Il ne démentit pas sur le trône l'opinion que son parricide avoit fait prendre de lui. *Romain* passa pour un prince des plus débauchés dont l'histoire fasse mention. Pour vaquer plus librement à ses plaisirs, il donna toute l'autorité à son grand chambellan, nommé *Joseph*, homme simple et crédule. Si les Sarrasins furent battus pendant son règne, ce fut par ses généraux. Il ne vécut que trois ans sur le trône, et mourut à l'âge de vingt-quatre ans, empoisonné par *Théophane*, sa femme. Il laissa deux fils, *Basile* et *Constantin*, dans la première enfance.

[969.] *Joseph* gouvernoit toujours Il se croyoit l'ami de *Théophane*, qui avoit pris la tutelle de ses enfans. Les troupes étoient commandées par un habile général, nommé *Nicéphore Phocas*, que *Joseph* vouloit faire destituer, parce qu'il lui soupçonnoit des prétentions à la couronne. Mais l'adroit *Nicéphore* vient un jour trouver le ministre, lui dit qu'il est dé-

goûté des grandeurs mondaines, qu'il soupire depuis long-temps après la vie monastique, qu'il en a jusqu'à présent été détourné par la faveur de ses maîtres et la nécessité de remplir les importans emplois qu'ils lui donnoient; mais qu'il supplie qu'on lui laisse enfin la liberté de se retirer dans un cloître; en même temps l'hypocrite montre à *Joseph* un cilice qu'il portoit, disoit-il, toujours. *Joseph*, touché, se jette aux pieds du saint homme, les larmes aux yeux, lui avoue qu'il a eu des soupçons, lui en demande pardon, et le prie de continuer à commander l'armée. *Nicéphore* se laisse gagner, est élu par l'armée empereur, sans doute malgré lui. On croira, si l'on veut, que ce fut par simple convenance que l'impératrice *Théophane* lui donna la main, quoiqu'il fût marié; mais elle lui avoit montré dès le commencement une affection dónt le sage *Joseph* ne savoit que penser. Il fut stupéfait de ce qu'il voyoit. On le pria de renfermer son étonnement dans un monastère, où il mourut deux ans après. *Nicéphore* obtint de grands avantages sur les Sarrasins. Il commençoit un règne glorieux, lorsqu'il s'attira la haine de *Théophane*. On ne se voit pas toujours étant époux comme on s'est vu amant. Elle le soupçonna de vouloir rendre eunuques les deux petits princes, *Basile* et *Constantin*, qu'elle avoit eus de *Romain*. Une injustice que l'empereur fit à *Jean Zimiscès*, un de ses généraux, donna lieu à une conjuration dans laquelle l'impératrice entra. Elle ouvrit elle-même la chambre de son mari aux conjurés, qui le massacrèrent de la ma-

nière la plus exécrable. Il étoit dans la huitième année de son règne.

[969.] La mort de *Nicéphore* n'occasionna pas le moindre mouvement. *Jean Zimiscès* prit le sceptre; mais le patriarche voulut le soumettre à la pénitence publique pour avoir tué son prédécesseur. Il rejeta le crime sur la veuve. On croit que c'étoit une chose concertée entre le patriarche et l'empereur pour mettre celui-ci dans la nécessité apparente d'éloigner *Théophane:* il la relégua dans un monastère d'Arménie, et s'associa les deux fils de cette mégère, *Basile* et *Constantin*. Il s'éleva un compétiteur, nommé *Bardas Phocas*, neveu du dernier empereur. *Jean* envoya contre lui *Bardas Sclérus*, très-habile général. Il n'eut pas besoin d'employer la force. Les partisans de *Phocas* l'abandonnèrent. *Sclérus* lui promit de faire sa paix avec l'empereur, qui en effet lui accorda la vie en le confinant dans l'île de Chio. *Zimiscès* combattit toute sa vie contre les Rossis, qu'on croit être les ancêtres des Russes. Il les battit en plusieurs rencontres. Revenant d'une de ses victoires, il remarqua sur sa route de beaux palais, des terres bien cultivées, qu'on lui dit appartenir à l'eunuque *Basile*, qui s'étoit fort enrichi dans le ministère pendant les deux derniers règnes. Il échappa à l'empereur de dire: « Faut-il que l'empire romain soit » abandonné à la rapacité d'un eunuque insolent! » Cette parole lui valut une coupe empoisonnée, dont il sentit l'effet; mais il ne voulut pas qu'on fît de recherches. Il employa le peu de temps qu'il vécut

après ce funeste breuvage plus à des exercices de piété qu'à des dispositions politiques. *Zimiscès* nomma ses successeurs *Basile* et *Constantin*, et mourut universellement regretté, après un règne de neuf ans.

[976.] *Théophane* l'empoisonneuse eut-elle encore part à cette mort? On l'ignore; mais elle en partagea le profit; l'eunuque *Basile* la rappela pour régner avec elle sous le nom des deux princes, dont l'aîné n'avoit que dix-neuf ans, et le second dix-sept. On a déjà vu deux *Bardas* aux prises, *Bardas Phocas*, neveu de *Nicéphore*, et *Bardas Sclérus*, général habile employé par *Zimiscès*. On va les voir de nouveau se provoquer dans l'arène que la jeunesse des deux empereurs leur laissoit libre.

Sclérus usurpe l'autorité souveraine, défait deux fois l'armée impériale, prend Nicée, bat *Phocas*, envoyé contre lui. *Phocas* prend sa revanche, et fait fuir *Sclérus* jusqu'à Babylone, dont le sultan le fait mettre en prison. *Sclérus*, débarrassé de *Phocas*, prend lui-même la pourpre. Le sultan relâche *Sclérus*, qui s'accorde avec *Phocas*. Ils partagent ensemble l'empire, afin de mieux résister à *Basile* et *Constantin*, qui, malgré leur jeunesse, avoient pris les armes et poursuivoient les usurpateurs. La discorde se met entre les deux *Bardas*. *Phocas* fait emprisonner *Sclérus*, et meurt dans une bataille livrée aux deux empereurs. *Sclérus*, profitant de la déroute de son collègue, secoue ses fers, et se soutient quelque temps dans sa révolte; mais enfin il se soumet, et est traité favorablement.

Dans les intervalles de temps que les révoltes laissoient aux empereurs, *Basile*, auquel, comme au plus âgé, on attribue les peines et les honneurs, faisoit aux Bulgares la guerre à outrance. Il obtint sur eux des avantages signalés. On raconte qu'ayant fait un très-grand nombre de prisonniers, il leur fit crever les yeux à tous, et les divisa par compagnies de cent hommes. Chaque compagnie étoit conduite par un homme à qui on avoit crevé un œil. C'est ainsi qu'ils furent menés jusqu'à *Samuel*, leur roi. Ce prince, ne pouvant résister à l'impression d'un spectacle à la fois si horrible et si touchant, s'évanouit, et mourut deux jours après. Il n'y a certainement aucun lecteur qui n'aimât mieux ressembler à *Samuel* vaincu qu'à *Basile* vainqueur. Quelque éloge qu'on donne à sa bravoure dans la guerre, à son habileté dans le gouvernement, ce trait horrible de cruauté flétrit à jamais sa mémoire. Aussi remarque-t-on qu'il fut plus craint qu'aimé de ses sujets. Il mourut à soixante et dix ans, après cinquante et un ans de règne.

Constantin, son frère et son collègue, ne manquoit pas de courage, et savoit assez l'art de la guerre. Pour tout le reste, il ne paroissoit pas qu'il fût empereur, et ne songeoit qu'à ses plaisirs. Quand il se trouva seul, s'il changea de conduite, ce fut pour détruire tout le bien que son frère avoit fait. Il chassa les ministres en fonctions, et leur substitua ses compagnons de débauche. Heureux les généraux et les magistrats estimés qui en furent quittes pour l'exil, et qui ne perdirent ni les yeux ni la vie. Le tombeau s'ouvroit

pour ce vieillard débauché, lorsqu'il conçut quelque inquiétude pour sa famille. Il avoit trois filles, et désiroit que son successeur en épousât une. Les suffrages tombèrent sur *Romain*, son allié; mais il étoit marié. L'empereur le fait venir et lui dit : « Choisissez » entre répudier votre femme, pour épouser une de » mes filles et être déclaré empereur, ou avoir les » yeux crevés. » Terrible alternative pour un homme qui aimoit sa femme. Celle-ci se sacrifia, entra dans un monastère; et *Romain* épousa *Zoé*, seconde fille de *Constantin*. L'empereur mourut trois jours après, âgé de soixante et douze ans, n'ayant régné que trois ans seul.

[1028.] *Romain II* s'est signalé par des générosités dignes d'éloges pour les pauvres captifs, dont les guerres passées avoient excessivement multiplié le nombre. Il les racheta tous, leur donna de l'argent pour leur voyage, et les renvoya chacun dans leur pays. Les écrivains ecclésiastiques l'ont aussi beaucoup loué de sa libéralité à l'égard des monastères, qu'il enrichit de magnifiques décorations. En tout il se montra un prince très-pieux, qualité qui, avec son âge de soixante-six ans, ne lui gagna pas le cœur de l'impératrice *Zoé*, son épouse. Elle conçut une violente passion pour *Michel*, de basse naissance, frère de *Jean*, eunuque favori de l'empereur. Le dévot mari fut empoisonné; et comme il ne mourut pas assez vite, pendant qu'il étoit dans le bain, un scélérat aposté lui enfonça la tête, et le retint sous l'eau jusqu'à ce qu'il fût étouffé. Il régna cinq ans et demi.

Pendant qu'il expiroit, *Zoé* envoie chercher le patriarche de la part de l'empereur. Il se présente. « Il est mort, lui dit-elle ; afin d'empêcher les troubles, mariez-moi sur-le-champ avec *Michel* que » voici. » Le pontife hésite. On lui offre cent livres pesant d'or : ses scrupules disparoissent, et *Zoé* à peine veuve est remariée.

[1034.] Tout le gouvernement fut alors changé : ceux qui y avoient eu la plus grande part sous *Romain*, destitués et relégués, cédèrent la place aux créatures de l'eunuque *Jean*, qui s'empara de toute l'autorité. *Zoé* elle-même ne fut pas exempte de l'espèce d'inquisition établie par *Jean* pour se soutenir. Il éloigna de cette princesse toutes les femmes et tous les eunuques qui avoient sa confiance, et les remplaça par des gens dont il étoit assuré ; de sorte que l'impératrice se trouvoit comme prisonnière dans son palais. Mais ce qui lui déplaisoit le plus, c'est qu'elle n'avoit fait que changer un dévot contre un autre dévot. *Michel*, rongé de scrupules, ne songeoit qu'à expier par des actes de piété le crime qui l'avoit fait monter sur le trône. *Jean*, son frère, s'apercevant que son esprit dépérissoit comme son corps, l'engagea à nommer césar *Michel Calaphate*, fils de sa sœur. *Zoé* y consentit et l'adopta. Son pieux prédécesseur lui laissa par sa mort le diadème, après l'avoir porté près de huit ans.

[1041.] L'eunuque *Jean* avoit fait dans ce neveu un choix qui lui fut bien funeste, ainsi qu'à *Constantin*, son autre frère. *Michel* se laissa gagner par *Zoé*,

qui l'engagea à exiler son oncle *Jean;* mais elle-même, taxée par l'empereur d'avoir employé des opérations magiques pour se défaire de lui, fut confinée dans un monastère. Cette ingratitude à l'égard de sa bienfaitrice révolta le peuple, qui appela *Théodora*, sœur de *Zoé*, renfermée comme elle dans un couvent, et mit les deux princesses sur le trône. *Michel* se sauva dans un cloître, et y prit avec son oncle *Constantin* l'habit religieux, après avoir porté la pourpre quatre mois. Cette déchéance paroissoit une peine suffisante; mais *Théodora* exigea qu'ils eussent les yeux crevés. *Zoé*, encore replacée sur le trône, fut engagée par ses sujets à leur donner un empereur. Entre les concurrens qui se présentèrent, elle remarqua *Constantin*, surnommé *Monomaque*, personnage illustre par sa naissance, d'une figure aimable, ce qui n'étoit pas une qualité indifférente pour cette princesse. Elle l'épousa. L'eunuque *Jean* fut relégué à Lesbos, et privé de la vue. *Monomaque* gouverna avec sagesse et prudence, aussi heureusement que pouvoient le permettre les incursions des barbares qui désoloient l'empire. On ignore quelle part il laissa à *Théodora* dans le gouvernement; tout ce qu'on sait, c'est qu'il la traita toujours avec beaucoup d'égard et de respect. Mais, ayant perdu *Zoé*, sa femme, et se sentant dépérir, ce ne fut pas *Théodora*, sa belle-sœur, qu'il choisit pour lui succéder. Elle le sut, sortit de son couvent et se fit déclarer impératrice. Cette hardiesse causa tant de frayeur à *Monomaque*, qu'à la nouvelle il tomba en foiblesse, et mourut dans la treizième année de son règne.

[1055.] *Théodora* occupa dignement le trône qu'elle venoit de se procurer. La sagesse de son choix par rapport à ses généraux et à ses ministres, sa manière impartiale de rendre la justice en écoutant elle-même plaider toutes les causes, et la modération avec laquelle elle usoit de son autorité, lui gagnèrent l'affection et l'estime des peuples voisins. *Théodora* ne fit, pour ainsi dire, qu'essayer la couronne qu'elle méritoit si bien. Après l'avoir portée un an et quelques mois, par le conseil de son ministre qui vouloit continuer de gouverner, elle la laissa en mourant à *Michel Stratiotique*, homme avancé en âge, qui n'avoit aucune idée des affaires.

[1056.] Si la loi de l'hérédité eût donné quelque droit au trône, il auroit appartenu à *Théodore*, cousin-germain du défunt empereur. Il fit des efforts pour s'en emparer, et il espéroit être secondé par le patriarche et le clergé, qu'il trouva sourds à ses prières; mais du moins, après son entreprise malheureuse, ils lui donnèrent asile dans l'église, d'où il sortit volontairement pour un exil, où il mourut peu après. *Stratiotique* s'attira par sa maladresse un rival beaucoup plus dangereux. Cet empereur, qui auroit dû ménager les généraux de ses troupes comme son principal appui, les mécontenta. Ils s'assemblèrent, et élurent un d'entre eux pour être placé sur le trône à la première occasion favorable. Ce secret resta plusieurs mois entre les complices sans être découvert, tant étoit grande la négligence du gouvernement. Il éclata enfin, et on apprit avec étonnement que la

plus grande partie des troupes de l'empire, rassemblée dans une vaste plaine, s'étoit donné un empereur. *Stratiotique*, ou plutôt ceux qui gouvernoient sous son nom, se trouvèrent encore assez de soldats pour tenter une bataille, dont le sort ne leur fut pas favorable. Alors *Isaac Comnène*, le général élu, s'avança vers Constantinople. Un décret du sénat le déclara empereur. Une députation d'évêques vint exhorter *Stratiotique* à abdiquer la dignité impériale. Il leur dit *Que me donnerez vous en échange?* Ils répondirent : *Le royaume des cieux*. Celui-ci valoit bien l'autre, s'il avoit été en leur puissance. *Stratiotique* fut obligé d'en aller chercher le chemin dans un monastère, où il se retira après avoir régné un an.

[1057.] Le premier soin de *Comnène* fut de récompenser ceux qui l'avoient élevé ; le second de remplir le trésor de l'état. Il y entassa le produit des impôts, qu'il rendit assez onéreux pour faire murmurer hautement. Il y joignit tout ce qu'il put prendre des biens du clergé, autre sujet de murmures non moins éclatans. Le patriarche voulut faire des remontrances ; mais il fut dépouillé de sa dignité et exilé. Après deux ans et trois mois de règne, *Isaac* abdiqua volontairement, et, s'étant retiré dans un monastère, employa le reste de ses jours à des exercices de piété. Quoiqu'il eût des enfans et un grand nombre de proches parens, il nomma pour son successeur *Constantin Ducas*, que tout le monde regardoit comme l'homme le plus digne de le remplacer.

[1059.] Les impôts étoient toujours la cause des mécontentemens et des plaintes. Celles-ci furent d'autant plus vives sous *Ducas*, qu'on ne s'apercevoit pas que l'argent qu'il levoit contribuât à rendre le peuple plus heureux. Il étoit toujours tourmenté par des invasions. Les Turcs, connus depuis quelque temps, étoient pour lors les ennemis les plus redoutables de l'empire. Au lieu de les repousser par de bonnes armées, *Ducas*, voyant qu'elles coûtoient trop à lever et à entretenir, tâchoit d'éloigner ces ennemis par des présens distribués aux généraux. Ils recevoient ses dons, et revenoient par de nouveaux ravages en extorquer d'autres. *Ducas* régna cinq ans et six mois dans cette alternative. Réduit à l'extrémité par une maladie mortelle, il laissa l'empire à ses trois fils, *Michel*, *Andronic* et *Constantin*, et nomma régente, pendant leur minorité, l'impératrice *Eudocie*, leur mère, après lui avoir fait faire serment qu'elle ne se remarieroit jamais.

[1067.] Deux motifs que le mourant auroit dû prévoir rompirent le serment de l'impératrice, la nécessité et l'amour. Des mécontens et des ambitieux, à l'occasion de quelques échecs essuyés de la part des Turcs, publièrent que l'état présent de l'empire demandoit un homme courageux, et non pas une femme foible et timide. Entre ces détracteurs du gouvernement se trouva *Romain Diogène*, homme bien fait et d'une illustre naissance. Il accompagna ses paroles de quelques actions qui le firent accuser d'aspirer à l'empire. On l'amène à *Eudocie* pour en-

tendre sa sentence de mort. Cette princesse, touchée de compassion à la vue d'un homme trop aimable à ses yeux pour être criminel, lui fait grâce, le met à la tête de ses troupes, et conçoit le projet de l'épouser. Mais le serment ? Elle s'en étoit déjà donné la dispense au fond du cœur. Il ne s'agissoit plus que de la faire prononcer par le patriarche *Jean Xiphilin*, afin de ne pas trouver le peuple contraire à son désir.

Elle envoie auprès du pontife un fidèle eunuque, qui va lui dire en confidence que l'impératrice est éprise de *Bardas*, neveu du pontife ; qu'elle est déterminée à l'épouser et à partager avec lui l'autorité, s'il la relève du serment qu'elle a prêté, et s'il persuade au sénat qu'elle peut se remarier. *Jean*, ébloui par l'espérance de voir son neveu empereur, obtient le consentement des sénateurs en leur représentant la situation fâcheuse de l'empire, et en déclamant contre le serment téméraire que la jalousie du défunt empereur avoit extorqué. Il rend publiquement à *Eudocie* son écrit, dont il étoit dépositaire, et l'exhorte à épouser quelque homme capable de la protéger elle et ses enfans. Elle l'écoute avec docilité, et quelques jours après, au grand étonnement du patriarche, elle épouse *Romain Diogène*, et le fait proclamer empereur. Le sort de la guerre fit tomber ce prince entre les mains d'*Axan*, sultan des Turcs. Il en fut traité avec tous les égards qui peuvent adoucir le malheur. Pendant qu'il signoit avec son généreux vainqueur une paix aussi avantageuse que s'il eût été libre,

Jean Ducas, beau-frère d'*Eudocie*, sur la nouvelle de la captivité de son mari, la chasse du trône, l'enferme dans un monastère, et fait proclamer empereur *Michel Ducas*, l'aîné des trois fils de l'impératrice. *Romain* s'oppose à main armée à l'usurpation. Il est pris. *Jean* le fait empoisonner; mais, comme le poison agissoit très-lentement, il lui fit crever les yeux d'une façon si cruelle, qu'il en mourut en peu de jours, dans la quatrième année de son règne.

Jamais souverain n'excita plus de pitié en mourant. On lui avoit arraché les yeux avec violence; il resta quelques jours ensanglanté, implorant les secours du ciel, maudissant ses ingrats sujets et ses cruels ennemis. Quand il rendit le dernier soupir, ce n'étoit déjà qu'un hideux cadavre, et pourtant ce malheureux empereur avoit des vertus et méritoit un sort bien différent.

[1069.] Comme *Michel Ducas* étoit un prince très-indolent, toute la puissance resta entre les mains de *Jean*, son oncle. Il se l'assura par la destitution et l'exil de tous ceux qui pouvoient lui être contraires. Cette manière arbitraire d'agir lui suscita beaucoup d'ennemis. Les Turcs, qui ne se contentoient plus d'inquiéter les frontières, mais qui s'étoient assurés des points d'appui dans l'empire, se voyoient réclamés par les factions, et s'étendoient à l'aide des troubles qu'ils fomentoient. Un *Rusélius*, natif des Gaules, remporta sur eux des avantages qui l'enhardirent à se faire déclarer empereur. On

envoya contre lui *Alexis Comnène*, jeune capitaine, déjà fameux par plusieurs victoires. Il étouffa cette rébellion par la captivité de *Rusélius*, dont on n'entendit plus parler. Mais à ce révolté en succédèrent deux autres, *Nicéphore-Brienne* et *Nicéphore-Botoniate*. Ils causèrent tant d'inquiétude à l'indolent *Michel*, qu'il aima mieux quitter la couronne que d'essuyer sans cesse la fatigue de la défendre. Il se dépouilla de la pourpre impériale, prit les ordres, et devint évêque d'Éphèse, après avoir régné six ans et demi.

[1077.] Des deux concurrens, *Botoniate* resta le maître, par la valeur d'*Alexis*, qui battit et lui livra son rival. Il le défit encore d'un autre, nommé *Basilace*. Pendant ces exploits, dans lesquels *Alexis* étoit aidé par *Isaac*, son frère, il se passoit une intrigue de cour qui lui fut plus avantageuse que ses victoires. L'impératrice *Marie*, femme de *Michel*, apparemment réputée veuve, par l'ordination de l'évêque d'Éphèse, avoit épousé le *Botoniate*. De son premier mari *Michel* elle avoit un fils qu'elle maria à la fille de *Botoniate*. Elle découvrit que, malgré le double droit de ce jeune prince à la couronne, son époux, entraîné par le conseil de deux favoris, étoit prêt à la faire passer sur la tête d'un jeune parent, nommé *Synadène*. Il eut recours aux deux *Comnène*, *Alexis* et *Isaac*, pour soutenir le droit de son fils. Les favoris découvrirent cette intelligence, et travaillèrent à se défaire de ces protecteurs de l'impératrice ; mais ceux-ci furent avertis à temps,

et, afin de rompre toutes les manœuvres, *Alexis*, se trouvant à la tête d'une armée, se fit proclamer empereur. Le *Botoniate* n'étoit pas sans ressource; mais il aima mieux déférer aux conseils du patriarche *Cosmas*, fameux par sa piété, qui l'exhorta à se soumettre aux ordres de la Providence, et de quitter l'empire plutôt que de souffrir que sa capitale fût souillée du sang chrétien. Il ne se fit pas presser longtemps, alla à la grande église se dépouiller des habits impériaux, et de là dans un cloître prendre ceux de moine, après deux ans et dix mois de règne. Ainsi *Marie* se trouva veuve d'un évêque et d'un moine qui vivoient encore.

On remarquera que la décadence de l'empire grec de Constantinople ressemble beaucoup dans ses causes à la dissolution de l'empire des Séleucides, avec la différence qu'y mettent les mœurs et la religion. Chez les Séleucides, les intrigues de cour venoient des mariages contractés entre frères et sœurs, dont les enfans, appuyés de droits égaux, se disputoient la souveraine puissance qu'ils affoiblissoient. Chez les Grecs, la confusion des mariages, suivie des mêmes résultats, c'est-à-dire de prétentions mêlées, entraîna les mêmes désordres. Dans l'un et dans l'autre empire la révolution fut préparée par les minorités, l'influence des femmes, l'inexpérience des jeunes princes, la brièveté des règnes, et l'ébranlement continuel donné au corps de l'état, autant par les assauts des hordes de barbares environnantes que par leurs perfides alliances. De temps en temps cependant il pa-

rut des princes qui soutinrent d'une main puissante l'édifice chancelant, et en retardèrent la chute.

De ce chaos, comme de celui des Séleucides, naquirent des souverainetés, mêmes des empires, mais beaucoup moins considérables que ceux des successeurs d'*Alexandre*. Nous citerons rapidement, comme par digression, les empires de Trébisonde et de Nicée. Nous prévenons nos lecteurs que nous anticipons ici sur les temps; car ces deux empires ne s'élevèrent qu'après la prise de Constantinople par les Latins, en 1204.

Trébisonde a été le siége de l'empire des *Comnène*. Echappés au fer des tyrans de Constantinople, leurs parens, ils se formèrent un état des parties orientales du Pont, de la Galatie et de la Cappadoce. Il ne méritoit pas plus le nom d'empire que celui de Nicée, dont nous allons parler; mais les deux souverains prirent ce titre par émulation à l'égard l'un de l'autre, et il leur est resté. Trébisonde, assaillie par les Grecs, les Latins, les Turcs, les Sarrasins, les Persans, surtout par les empereurs de Nicée, tantôt plusieurs ensemble tantôt séparément, a lutté contre ces puissances de manière à nous faire regretter de n'avoir sur les exploits de ses empereurs que des indications sans détails. Il n'y a guère de remarquable que la catastrophe. *Mahomet II,* surnommé *le Grand,* s'empara de la capitale dans le quinzième siècle, fit charger de fers *David Comnène,* contre la parole donnée, et le fit mourir; emmena l'impératrice, ses filles et toute la noblesse en triomphe à Constantinople,

qu'il avoit prise; incorpora dans ses janissaires huit cents des Trébisontins des mieux faits, distribua à ses capitaines les femmes et les filles douées de quelque agrément. La capitale prise, tout l'empire se soumit en 1462, après avoir duré 258 ans.

L'empire de Nicée a été fondé par *Théodore Lascaris*, gendre du tyran *Alexis l'Ange*. Echappé au fer de son beau-père, il se sauva en Bithynie, dont les habitans le reçurent avec grande joie. De la Phrygie, de la Médie, de la Lydie et de l'Ionie, depuis le Méandre jusqu'au Pont-Euxin, il se forma un empire qu'il soutint par sa valeur contre les attaques de son beau-père et du sultan d'Iconium. Il le laissa en mourant au vaillant *Jean Ducas*, surnommé *Vatace*, dont le courage et l'habileté étendirent encore cet empire presque jusqu'aux portes de Constantinople. Le règne de son successeur, qui ne dura que trois ans, une minorité qui suivit, des troubles, des trahisons, abrégèrent la durée de ce petit empire, et le plongèrent au bout de quarante ans dans le néant.

[1087.] Revenons à *Alexis Comnène*. Il s'efforça de raffermir l'empire par ses victoires. Ses actions montrent qu'il étoit aussi prudent administrateur que profond politique et grand guerrier. Malgré la prompte docilité de *Botoniate*, les troupes d'*Alexis* avoient commis dans Constantinople des désordres qui avoient beaucoup irrité le clergé et le peuple. *Alexis*, touché de remords, ou feignant de l'être, comparut devant le patriarche en habit de pénitent. S'étant reconnu coupable des désordres commis par

ses troupes, il demanda une pénitence proportionnée à l'énormité de sa faute. Le patriarche lui enjoignit, à lui et à tous les complices des désordres, de jeûner, de coucher sur la terre, et de pratiquer plusieurs autres austérités pendant quarante jours. Cette pénitence fut ponctuellement accomplie, surtout par l'empereur. Mais, après cet hommage rendu à la religion, il ne se refusa point les biens de l'église quand il en eut besoin. Ce ne fut pas sans éprouver des résistances qui causèrent des troubles.

Ce prince fut continuellement en guerre non seulement contre les Turcs, les Sarrasins, et les autres ennemis naturels de l'empire, mais contre l'Occident, qui tomba alors de tout son poids sur l'Orient, par les fameuses croisades dont *Alexis* soutint la première irruption. Elles furent précédées par celle de *Robert Guiscard*, fils de *Tancrède*, seigneur de Hauteville. Ce Normand, ne se trouvant pas assez de bien dans son pays pour sa nombreuse famille, envoya ses fils en chercher ailleurs. Le plus jeune d'entre eux, quoique assez bien établi dans la Pouille et la Calabre, trouva comme son père n'avoir pas assez de richesses, et alla aussi en chercher chez ses voisins. On croit qu'il ne tendoit pas à moins qu'à l'empire de Constantinople, qu'il comptoit arracher à *Alexis*; mais il mourut après une guerre très-ruineuse pour les deux partis, dans laquelle même *Alexis* ne se procura des avantages que par l'adroite politique qu'il eut de susciter des diversions à son ennemi.

A peine débarrassé de celui-ci, *Alexis* se vit at-

taqué par les Scythes qui envahirent la Thrace. Il les repoussa d'abord par les armes, ensuite par un traité de paix dont il dicta impérieusement les conditions. Il ne fut pas moins heureux à plusieurs reprises contre les Turcs; mais il eut besoin de toute son habileté pour se soutenir contre les croisés. On a taxé de perfidie sa conduite à leur égard. Il se défia d'eux à la vérité; il leur fit des promesses qu'il rétracta; par là il pensa les faire mourir de faim et de détresse; mais ils ne venoient pas à son secours, ils n'étoient poussés que par une espèce de frénésie religieuse qu'un prince prudent ne pouvoit approuver. D'ailleurs, outre la multitude qui commettoit des désordres infinis, qui pilloit, ravageoit, affamoit, et s'étoit fait chasser de tous les endroits qu'elle avoit parcourus, et poursuivre comme des brigands, l'armée étoit commandée par des seigneurs et des princes avides. On savoit qu'ils quittoient la pluplart leurs foyers moins par zèle de religion que par le désir des conquêtes, et qu'ils étoient très-disposés à envahir tout ce qu'ils trouveroient à leur bienséance. *Alexis* ne pouvoit-il pas craindre que, faute de trouver ailleurs, ils ne le dépouillassent lui-même, et qu'ils n'eussent peut-être le dessein de le chasser de sa capitale, comme l'expérience ne l'a que trop prouvé à ses successeurs? Outre les espèces de chicanes ordinaires entre les personnes divisées d'opinions et d'intérêts, *Alexis* eut une guerre sérieuse avec *Bohémond*, prince croisé. Elle finit par un traité qui fut le dernier que conclut cet empereur. Il mourut de maladie,

après un règne de trente-sept ans. Il étoit reconnoissant, généreux, libéral, et les auteurs de plusieurs conspirations qui ont éclaté pendant la durée de son règne n'en ont jamais été punis que par l'exil et la confiscation de leurs biens.

[1118.] Les derniers momens d'*Alexis Comnène* furent troublés par ces importunités qu'on n'épargne pas assez aux mourans. *Anne*, sa fille, réunie à l'impératrice, sa mère, vouloit nommer *Brienne*, son époux, mais l'empereur persista à désigner son fils *Jean*. Ce prince, en montant sur le trône, eut encore à essuyer les assauts de cette cabale. Il la dissipa, et ne punit qu'en éloignant de la cour ceux dont la fidélité lui étoit suspecte. Il repoussa de ses frontières les Turcs, les Scythes, les Serviens, les Huns, et se rendit maître du royaume d'Arménie. Lorsqu'il se préparoit à d'autres victoires, il mourut pour s'être piqué d'une flèche empoisonnée qu'il avoit dans son carquois. Pendant tout son règne il ne fit mourir personne; ce qui le rendit aussi cher à ses sujets par son humanité, qu'il étoit redoutable aux ennemis par son courage, son habileté, et son bonheur dans toutes ses expéditions, bonheur qui l'accompagna constamment pendant vingt ans de règne.

[1153.] Il préféra pour lui succéder son fils cadet *Manuel*. Celui-ci fit sur-le-champ arrêter son aîné *Isaac*, mais le relâcha, sur la promesse exigée de ne se jamais prêter à aucune conspiration contre lui. *Isaac* fut contraint de subir cette loi, parce qu'il étoit en butte à la colère du peuple, dont il avoit né-

gligé l'affection pendant la vie de son père. Les croisés ont fait contre cet empereur les mêmes plaintes que contre *Alexis*, son aïeul. On peut y opposer la même justification. Son génie étoit très-actif; mais il étoit plus vaillant soldat qu'habile général. Sa valeur poussée jusqu'à la témérité fut très-préjudiciable à son armée. Quand il n'avoit pas de guerre, il s'occupoit des disputes de religion. Il se plaisoit à y raffiner; d'où vient qu'il a créé quelques hérésies. Avant sa mort, il prit l'habit monastique, le regardant comme une expiation de la vie dissolue qu'il avoit menée pendant trente-huit ans de règne.

[1180.] Son fils et successeur *Alexis Comnène* n'avoit que douze ans. Il le laissa sous la tutelle de sa mère. L'impératrice l'éleva dans l'amour des plaisirs et l'éloignement des affaires, afin d'avoir elle seule l'autorité. Elle en rendit dépositaire *Alexis*, président du conseil, qui étoit plus dans ses bonnes grâces que son honneur ne le permettoit. La mauvaise conduite de la mère fit le malheur du fils. Le mépris qu'elle inspiroit rendit le peuple favorable à l'usurpation d'*Andronic*, cousin-germain du feu empereur. Il ne trouva presque aucun obstacle à s'emparer du président *Alexis*, de l'impératrice et de son fils. Il fit crever les yeux au premier, salua très-froidement la mère, se prosterna devant le jeune empereur avec beaucoup de respect, et entremêla son compliment de passages des livres saints adaptés aux circonstances. Le tyran étoit un hypocrite froidement cruel. Il assistoit avec une dévotion apparente

aux divins mystères, y participoit avec vénération, et, en quittant l'autel, prescrivoit des tortures et des assassinats. Non content d'être tuteur, il se fit déclarer collègue du jeune prince. Ceux qui avoient contribué à son élévation ne furent pas alors plus épargnés que les autres. Il exila ceux qu'il ne put empoisonner. L'impératrice, sur des accusations absolument destituées de fondement, fut étranglée. Le même soupçon priva de la vie l'infortuné *Alexis*, dans la troisième année de son règne, et la quinzième de son âge.

L'usurpateur fit périr sans distinction tous ceux qu'il crut affectionnés à la famille d'*Alexis*, ou capables de venger sa mort. Il ne se passoit presque aucun jour qui ne fût marqué par quelque exécution cruelle. En peu de temps la fleur de la noblesse fut exterminée. L'impitoyable tyran se plaignoit cependant de la sévérité de la loi qui ne lui permettoit pas de faire grâce à tous les gens de mérite. Le peuple se lassa de ces spectacles sanglans. Le danger d'*Isaac l'Ange*, personnage de grande distinction qu'*Andronic* vouloit faire assassiner, excita la pitié de la multitude. Elle se rassembla dans l'église où *Isaac* s'étoit réfugié, et le proclama empereur. Le tyran voulut se sauver par mer; les vents contraires le repoussèrent toujours. Il fut pris, amené à *Isaac*, et abandonné à la populace, qui le tourmenta cruellement pendant trois jours. Si, malgré son hypocrisie, il conservoit au fond des sentimens de religion, elle lui servit dans cette occasion. Il soutint

les tourmens avec un courage admirable, répétant de temps en temps ces mots : « Seigneur, ayez pitié » de moi. » Nulle impatience, nulle injure à ses bourreaux. Il leur disoit sans aigreur ces paroles : « Pourquoi brisez-vous un roseau cassé ? » L'ambition est de tout âge, puisque ce fut à soixante-treize ans qu'*Andronic* escalada pour ainsi dire le trône, d'où il fut précipité après deux ans par cette mort cruelle.

[1184.] *Isaac l'Ange* gagna l'affection du peuple par sa douceur et sa modération, celle des grands en rappelant les bannis, et relevant plusieurs familles illustres déchues de leur ancienne splendeur. Il trouva la récompense de ses bienfaits dans l'attachement que lui montrèrent ses sujets contre *Branas*, un de ses généraux révoltés. *Branas* vint jusqu'à Constantinople, qu'il assiégea. L'empereur, qui n'étoit pas guerrier, mais qui étoit très-dévot, et se recommanda aux prières des moines, fit placer en grande cérémonie l'image de la Vierge au haut des murs, et, plein de confiance dans ces précautions, restoit tranquillement dans son palais. *Conrad*, marquis de Montferrat, chef des croisés, lui fit sentir que ces mesures ne suffisoient pas. Il se mit à la tête des habitans, repoussa et tua *Branas* de sa main. *Isaac* avoit le vice des âmes foibles, qui est de croire se débarrasser par des subterfuges. Il se flatta d'amuser ainsi l'empereur d'Allemagne, *Frédéric Barberousse*, qui menoit une puissante armée au

secours des croisés. Mais *Barberousse* prit de force les vivres et autres choses nécessaires promises par les Grecs. *Isaac* essuya encore d'autres échecs de la part des ennemis de l'empire, surtout des Scythes. Ses malheurs donnèrent occasion à *Alexis l'Ange*, son frère, de le déclarer comme incapable, et de le détrôner au bout de dix ans. Il le jeta dans une prison, et ajouta à son injustice la cruauté de le faire priver de la vue.

Cette barbarie étoit d'autant plus horrible, que *Isaac* avoit toujours traité son frère avec affection. Sans doute celui-ci se repentit de son crime; il fit sortir l'aveugle de sa prison, et appela à la cour *Alexis*, son fils, âgé d'environ douze ans. L'ancien empereur, malgré sa cécité, trouva moyen d'entretenir une correspondance avec sa fille *Irène*, femme de l'empereur d'Allemagne. Les mesures étant à peu près prises, le jeune *Alexis* se sauve de la cour de son oncle, va trouver sa sœur, soulève les princes d'Occident. Les Vénitiens, qui étoient alors très-puissans, s'engagent à transporter les troupes, dont la plus grande partie étoit composée de Français, et à contribuer eux-mêmes à replacer *Alexis* l'aveugle sur le trône, moyennant une somme qui sera payée après l'événement. Ils vont droit à Constantinople, et l'assiégent. Se voyant au moment d'être pris, le tyran, avec les ornemens impériaux et ses trésors, se sauve en Thrace jusqu'au pied du mont Hémus. Aussitôt qu'il est parti, les habitans de Constanti-

nople ouvrent leurs portes, et rendent le sceptre à l'aveugle, trois ans après qu'il l'eut perdu ; mais il survécut peu à son rétablissement.

[1204.] *Alexis*, son fils, en jouit encore moins. Pour payer les sommes dues aux Français et aux Vénitiens, il fut obligé d'accabler ses sujets de taxes : ce qui, joint à l'amitié et à l'estime qu'il témoignoit hautement pour ses libérateurs, excita un mécontentement général parmi son peuple, ennemi juré des Latins. Cette disposition engagea *Jean Ducas*, surnommé *Murtzuphle* à cause de l'épaisseur de ses sourcils, à tenter d'usurper l'autorité souveraine. Pour y parvenir, l'artificieux *Murtzuphle* prévient le jeune empereur contre les Latins, qu'il avoit jusqu'alors chéris. De petites aigreurs fomentées avec soin naissent des hostilités. *Murtzuphle* ménage un accommodement, et va jusqu'à prier les Latins d'entrer dans Constantinople, afin de soustraire *Alexis* à la fureur du peuple, qui, disoit-il, s'étoit révolté. D'un autre côté, il publie que l'empereur a vendu la ville aux Latins qui s'avancent pour s'en emparer. Pendant le tumulte qu'excite cette nouvelle, *Murtzuphle* entre dans la chambre de l'infortuné *Alexis*, et l'étrangle de ses propres mains. Il se vante lui-même au peuple de cette action, comme d'un service rendu à la liberté publique, et se fait proclamer empereur.

Les Latins, indignés, assiègent l'usurpateur dans la ville. Comme il ne manquoit ni de valeur, ni d'ex-

périence, il se défendit courageusement. Il y eut plusieurs assauts. Les Français arborèrent les premiers leur étendard sur une tour. Les Vénitiens parurent aussi sur les murailles. Trois portes tombèrent sous les efforts des béliers, et toute l'armée entra le soir en bataille. Elle s'empara des postes les plus prochains, et se tint sur ses gardes, comptant avoir un grand combat à livrer le lendemain; mais, à leur grand étonnement, les Latins, à la pointe du jour, aperçurent des processions de supplians qui arrivoient des différens quartiers de la ville avec des croix, des bannières, des images de saints et des reliques, et criant miséricorde. Les vainqueurs accordèrent la vie aux habitans. Les chefs permirent un jour de pillage, sans violence ni effusion de sang, avec la condition d'apporter tout en commun, afin de partager le butin suivant le rang et le mérite. La masse ne fut pas considérable, parce qu'on avoit eu le temps pendant la nuit de cacher et de sauver beaucoup de choses, et que les soldats, malgré les défenses, mirent à part pour eux beaucoup d'effets de grand prix. Le butin en général, sans compter les statues et les tableaux, monta à une somme incroyable. A la faveur d'un petit vaisseau, *Murtzuphle* se sauva avec *Euphrosine*, femme de l'usurpateur *Alexis l'Ange*, et sa fille *Eudocie*, pour laquelle il avoit quitté sa femme légitime. Sans doute par cette alliance il comptoit se ménager un droit à l'empire des prétentions de son beau-père, réfugié

au pied du mont Hémus. Cette grande révolution arriva huit cent soixante-quatorze ans après que le siége impérial eût été transféré de Rome à Constantinople.

CONSTANTINOPLE LATINE.

Baudouin. Henri. Pierre et Robert. Baudouin II.

[1204.] L'EMPIRE latin de Constantinople doit être regardé comme fixé dans la ville, et circonscrit par une enceinte plus ou moins étendue, selon les succès et les revers des princes grecs, turcs, bulgares, latins même qui la pressoient de toute part. *Baudouin*, comte de Flandre, fut nommé empereur. On lui donna la Thrace, et une autorité absolue sur les provinces grecques prises ou à prendre. La Thessalie fut érigée en royaume pour *Boniface*, marquis de Montferrat. Les Vénitiens obtinrent les îles de l'Archipel, une partie du Péloponèse, et plusieurs villes sur l'Hellespont. *Théodore Lascaris*, gendre du tyran *Alexis l'Ange*, reçu en Bithynie après que son beau-père eût été chassé du trône, s'étoit mis en possession de tous les pays, depuis le Méandre jusqu'au Pont-Euxin. Il prit le titre d'empereur, et fixa sa résidence à Nicée : enfin *David* et *Alexis Comnène*, petit-fils du tyran *Andronic*, s'emparèrent des parties orientales du Pont, de la Galatie et de la Cappadoce, dont ils formèrent l'empire de Trébisonde.

Tous ces souverains, à peine établis, commencèrent à s'agiter et à combattre les uns contre les autres. *Baudouin* attaqua les fugitifs de Constantinople réfugiés en Thrace. Ils appelèrent à leur secours *Jean*, roi de Bulgarie. Ce monarque tailla en pièces les troupes de l'empereur, et le fit prisonnier. On peut juger des cruautés que les Bulgares exercèrent en Thrace par la barbarie avec laquelle il traita lui-même l'infortuné *Baudouin*; il le fit traîner chargé de fers dans sa capitale; après l'avoir fait mutiler des pieds et des mains, on l'exposa dans un désert aux bêtes féroces et aux oiseaux de proie. Il vécut trois jours dans ce cruel tourment.

[1208.] *Henri*, son frère, lui succéda. Il eut à combattre *Théodore Lascaris*, qui avoit pensé être supplanté par son beau-père *Alexis l'Ange*. Son gendre le vainquit, et le confina dans un monastère, où il mourut. Après une sanglante guerre, *Théodore* reconnut l'empereur *Henri*, qui se contenta de sa soumission, et tourna ses armes contre les Bulgares et contre *Michel* et *Théodore l'Ange*, qui s'étoient donné la dénomination de despotes de l'Etolie et de l'Épire, et en exerçoient le pouvoir. *Henri* ne put attacher ce pays à son empire. Il mourut après un règne de onze ans.

[1217.] Il eut pour successeur *Pierre*, comte d'Auxerre, son beau-frère, qui fut assassiné par ordre de *Théodore*, prince d'Épire, lorsqu'il étoit sur ses terres, où le despote lui avoit permis de passer. *Philippe*, son fils aîné, ne voulut point d'un trône

exposé à tant d'orages : mais *Robert*, son cadet, ne le dédaigna pas. De son temps mourut *Théodore Lascaris*, empereur de Nicée. Comme son fils étoit en bas âge, il laissa ses états à *Jean Ducas*, surnommé *Vatace*, mari d'*Irène*, sa fille aînée. L'empereur latin, *Robert*, saisit l'occasion de l'inquiéter, en appuyant deux oncles de ce prince qui prétendoient à l'empire. Mais, après avoir repoussé *Robert*, *Vatace* réduisit cet ennemi lui-même à se tenir sur la défensive. L'empereur de Constantinople ne régna que neuf ans. Il eut la satisfaction de prendre le despote *Théodore*, l'ennemi de son père. Il lui fit crever les yeux.

[1228.] On ne sait si *Baudouin*, qui lui succéda, étoit son frère ou son fils. Il n'avoit que huit ans. On lui donna pour tuteur le célèbre *Jean de Brienne*, qui avoit été roi de Jérusalem. Malheureusement il étoit âgé de quatre-vingts ans : il en vécut encore neuf, temps suffisant pour assurer l'état de son pupille. Mais le jeune prince ne sut pas profiter du succès de son tuteur. Il perdit parties par parties son empire, et enfin sa capitale, qui lui fut enlevée par un des généraux de *Michel Paléologue*, qui lui-même, de chef des troupes de l'empire de Nicée, étoit parvenu à usurper le trône. La ville fut surprise. L'empereur *Baudouin*, ayant quitté les marques de sa dignité, gagna la mer avec le patriarche latin et un petit nombre de ses amis. Il se retira à Venise, laissant les Grecs maîtres de Constantinople, que les

Latins avoient possédée soixante ans. L'empire latin commença par un *Baudouin*, et finit par un empereur du même nom.

EMPIRE GREC.

Michel Paléologue. Andronic Paléologue. Andronic le jeune. Jean Paléologue et Cantacuzène. Jean, fils d'Andronic. Jean Paléologue II. Constantin. Fin de l'empire grec.

[1251.] *Michel Paléologue*, après plusieurs vicissitudes, obligé de fuir de la cour de *Vatace*, rappelé, élevé aux plus hautes dignités de l'empire grec de Nicée, et nommé tuteur d'un prince âgé de neuf ans, agit d'abord sous le nom du jeune empereur; mais, quand il se vit bien établi, il fit inhumainement priver de la vue son pupille, sous prétexte de ne point laisser de compétiteur, cause de trouble dans une ville qui lui appartenoit à titre de conquête. *Michel* se conduisit avec beaucoup de politique à l'égard des Latins. Dans les priviléges qu'il leur accorda pour les retenir, il eut principalement égard au commerce, qu'il voulut faire fleurir dans sa capitale, où les Génois, les Vénitiens et les Pisans étoient très-puissans. Il accorda aux premiers un des plus beaux quartiers, avec le droit de se gouverner par

leurs propres lois. Les Vénitiens et les Pisans ne furent pas moins favorisés. Pour mettre le sceau à la concorde qu'il désiroit établir entre tous ses sujets, il tenta la réunion de l'église grecque à l'église latine. Le patriarche et le clergé de Constantinople ne purent voir sans mécontentement que l'empereur reconnût la suprématie du pape. *Michel* s'irrita de la résistance, et la punit par des dépositions et des exils. Le chagrin qu'il ressentit de ces troubles lui causa une maladie dont il mourut à l'âge de cinquante-huit ans, après vingt-quatre de règne.

[1283.] Le premier soin d'*Andronic*, son fils, fut de se concilier l'affection du clergé en annulant tout ce qui s'étoit fait pour l'union des églises grecque et latine. Comme il étoit fort ombrageux, il prit des soupçons contre *Baudouin*, son frère, et contre les meilleurs capitaines, qu'il écarta du commandement de ses armées; de sorte que les Turcs, qui l'attaquoient sans cesse, obtinrent de grands avantages. Sous son règne, pour la première fois, ils mirent le pied en Europe, mais sans y former d'établissemens. *Andronic*, ne se fiant pas à ses sujets, avoit admis dans ses armées de grands corps de troupes auxiliaires, Massagètes et Catalans, qui en faisoient la plus grande force. Ces étrangers firent souvent dans les provinces plus de ravages que les ennemis. Les peuples murmurèrent. Se voyant pillés, ils se joignirent aux pillards, et le malheureux empire, qui commençoit à se rétablir sous *Michel*, retomba dans la confusion sous *Andronic*.

Il eut, les dernières années de son règne, des chagrins cuisans, causés par un de ses petits-fils, nommé comme lui *Andronic*. Il étoit né de son fils *Michel*, prince doux, que son père s'associa. *Michel* avoit deux fils, *Andronic*, dont nous parlons, et *Manuel*. Il paroît que le premier avoit de l'esprit, des manières aimables qui plaisoient beaucoup à son grand-père; mais il étoit libertin et mal entouré. Livré à la passion des femmes, il soupçonna que sa maîtresse favorite avoit un amant qu'elle lui préféroit, et chargea un soir des assassins de veiller sur son appartement, et de tuer celui qui viendroit la voir. Le malheur voulut que *Manuel* vînt ce soir, peu accompagné, visiter son frère. Ne le connoissant pas, les gens apostés se jetèrent sur lui, et l'accablèrent de coups, dont il mourut. Cet accident causa à *Michel*, leur père, un chagrin qui abrégea ses jours; mais il ne diminua point l'amitié du grand-père pour *Andronic*.

La mauvaise compagnie avoit perverti entièrement ce jeune prince. Mais il se corrigea, disent tous les historiens, et, depuis la funeste mort de son frère, il renonça à une partie de ses plaisirs. Jamais sujet ne fut placé dans une situation plus délicate et plus critique. L'amour du peuple le porta sur le trône, où il s'assit à côté de son aïeul; mais, malgré la sagesse de sa conduite, ses intentions furent suspectées. Il est vrai que de tous les côtés on tendoit des piéges au jeune prince; des factieux aigrissoient contre lui le cœur de son aïeul, qui voulut le faire périr. *An-*

dronic se comporta avec beaucoup de douceur et de déférence envers un ennemi. La guerre, faite jusqu'alors entre eux avec assez de modération, s'anima plus vivement. Constantinople surprise tomba au pouvoir du jeune *Andronic*, et le vieux *Andronic* avec elle. Il traita son aïeul avec beaucoup d'égards, lui laissa son appartement et les honneurs de l'empire, mais sans autorité. Soit de gré, soit de force, le vieil empereur se retira dans un cloître, où il porta deux ans l'habit monastique, et mourut dans sa soixante-douzième année, après quarante-neuf de règne.

[1332.] Durant les querelles survenues entre le grand-père et le petit-fils, les Turcs firent des progrès en Asie, s'emparèrent de beaucoup de places où ils se maintinrent, et se disposèrent de manière qu'ils n'avoient plus que le Bosphore à passer pour cerner Constantinople. *Andronic* leur résista en vain, ils lui imposèrent de dures lois, par lesquelles ils conservèrent tout ce qu'ils avoient pris, et promirent de le laisser jouir en paix de ce qu'ils ne lui enlevoient pas. Mais ils furent peu fidèles à leur parole, et ne cessèrent de l'inquiéter pendant neuf années qu'il régna seul. Il mourut à quarante-cinq ans.

[1341.] *Andronic* laissa deux fils, *Jean* et *Manuel*. L'aîné n'avoit que neuf ans. Les états lui donnèrent pour tuteur, et nommèrent protecteur de l'empire pendant sa minorité, *Jean Cantacuzène*, son parent, qui avoit eu la confiance d'*Andronic*. Ce choix déplut au patriarche, qui prétendoit lui-même

à la tutelle. Il se fit appuyer par l'impératrice, en lui persuadant que *Cautacuzène* avoit dessein de se faire déclarer empereur. Cette calomnie fut précisément ce qui le conduisit au trône, auquel il ne pensoit pas, parce qu'on arma contre lui, qu'on le déclara ennemi de la patrie, qu'on le proscrivit, et que, pour se défendre, il fut obligé de prendre la pourpre. Ce prince, dont on ne peut trop faire d'éloges, se trouva forcé à la guerre. Les efforts qu'il fit pour la paix furent rejetés. On traita avec barbarie sa mère et tous ses parens. On tenta même de l'empoisonner; mais, après des victoires qui lui soumirent presque tout ce que les Grecs possédoient au-delà de Constantinople, la ville même tomba entre ses mains. L'intrigant patriarche fut déposé et exilé. Par le traité qui fut conclu, on statua que *Cantacuzène*, reconnu collègue du jeune empereur, auroit seul l'administration des affaires pendant dix ans; qu'après cela, *Jean*, arrivé alors à vingt-cinq ans, partageroit l'autorité. L'ancien protecteur cimenta ces conditions, en faisant épouser à son pupille *Irène*, sa fille, que l'on couronna impératrice.

Cantacuzène avoit été puissamment assisté par les Turcs. Il ne put en conséquence se dispenser de vivre en bonne intelligence avec eux. Le clergé, qui se mêloit trop des affaires d'état, en fut scandalisé. Il décria cette liaison, et aliéna peu à peu de *Cantacuzène* l'affection de la multitude. Cependant il gouvernoit avec tant d'équité et de modération, que ses ennemis, même les plus déclarés, n'ont jamais pu rien produire

à sa charge. Quand le temps fut arrivé de laisser au jeune empereur sa part de l'autorité, il la lui remit de bonne foi. Des factieux persuadèrent à *Jean Paléologue* que *Cantacuzène* vouloit le renfermer dans un monastère. Cette calomnie excita entre les deux princes une défiance qui aboutit à une guerre déclarée. *Cantacuzène* en eut tous les avantages; et afin de faire voir l'injustice des soupçons répandus contre lui, et d'empêcher toute guerre civile, il se retira volontairement dans un couvent et prit l'habit monastique.

Les Turcs avoient envahi presque tout l'empire. Enfin ils s'étoient établis en Europe, et ils s'y soutenoient dans des forts déjà peu éloignés de Constantinople, qu'ils menaçoient visiblement. Il auroit fallu une grande union entre les premiers des Grecs pour résister à des ennemis si puissans; et la discorde régnoit partout, principalement dans la famille impériale. *Andronic*, fils aîné de *Jean Paléologue*, se révolta contre son prince. Il fut pris, et privé de la vue avec son fils en bas âge. L'empereur s'associa *Manuel*, son second fils. *Andronic*, par un retour dont on a déjà vu un exemple dans un empereur du même nom, quoique aveugle, usurpa le trône sur son père et son frère, le leur rendit ensuite, et se contenta d'une petite principauté, où il alla vivre tranquille. Pendant ce temps, son père, traité en vassal par *Bajazet*, empereur des Turcs, se soumit à un tribut humiliant, et donna en otage *Manuel*, le seul fils qui lui restoit. Il mourut dans la trente-septième année

d'un règne qui ne fut heureux que quand il partageoit la puissance avec *Cantacuzène*.

[1392.] *Manuel* étoit à la cour du sultan quand on lui apprit la mort de son père. Il prend ses mesures dans le plus grand secret, trompe ses surveillans, et arrive sur les terres de l'empire avant que les troupes envoyées après lui puissent l'atteindre. *Bajazet*, irrité, ravage la Thrace, et investit la ville impériale par terre et par mer. *Manuel* invoque le secours des princes d'Occident, qui amènent contre *Bajazet* une armée de cent trente mille hommes. Le sultan la défait complètement, et revient devant Constantinople. En même temps qu'il l'assiégeoit, il faisoit un traité secret avec *Jean*, fils d'*Andronic* l'aveugle, qui revendiquoit l'empire comme appartenant à son père, fils aîné de *Jean Paléologue*. Par cet accord *Bajazet* s'engageoit à rendre l'empire à *Jean*, à condition qu'il en transporteroit le siége dans le Péloponèse, dont le sultan lui laissoit et garantissoit la possession, ainsi qu'à ses descendans. En conséquence de ce traité, *Bajazet* déclare aux habitans qu'il lèvera le siége, s'ils veulent reconnoître *Jean* pour empereur. *Manuel* se sacrifie pour ses sujets, et consent d'abdiquer, pourvu seulement qu'on lui permette d'emmener sa femme et ses enfans où il voudra. *Jean* accorde tout. L'empereur dépossédé se retire à Venise. Quand il fut question de remplir la principale condition du traité fait avec le sultan, c'est-à-dire de lui livrer Constantinople, les habitans refusèrent absolument d'y consentir. Heureusement

pour eux, *Bajazet* fut attaqué par *Tamerlan*, qui le fit prisonnier. A cette nouvelle, *Manuel* revient, et est reçu avec acclamation. *Jean*, devenu odieux par sa complaisance pour les Turcs, fut relégué dans l'île de Lesbos. *Manuel*, profitant du désordre que la victoire de *Tamerlan* et la captivité du sultan avoient mis dans les affaires des Turcs, leur reprit plusieurs provinces, dont il resta possesseur tranquille jusqu'à sa mort, arrivée dans la soixante-quinzième année de son âge, et la trente-septième de son règne.

[1424.] Il laissa deux fils, *Jean* et *Constantin*. Sous le règne du premier les Turcs reprirent toutes les provinces qu'ils avoient perdues après les malheurs de *Bajazet*. *Amurat*, leur empereur, mit le siége devant Constantinople. Comme *Bajazet* avoit été forcé par *Tamerlan* d'abandonner une conquête qu'il croyoit sûre, *Amurat* en fut aussi privé par *Jean Huniade*, brave Hongrois, dont les exploits ont rendu le nom célèbre. Malgré les diversions avantageuses de ce grand capitaine, l'empereur grec fut obligé de conclure un traité humiliant avec le sultan, et de se soumettre à des conditions honteuses. Le chagrin qu'il en eut, les peines que lui occasionnèrent les troubles de son église, qu'il avoit voulu réunir à l'église romaine, afin de tirer des secours des princes latins, la mort de l'impératrice à laquelle il étoit très-attaché, l'insolence d'*Amurat*, qui formoit toujours de nouvelles prétentions et le traitoit avec hauteur, toutes ces causes réunies minèrent sa santé. Il succomba sous le poids de ses malheurs la vingt-septième

année de son règne, et laissa à son frère *Constantin* l'empire, presque borné aux murs de Constantinople.

[1448.] Deux ans après que *Constantin* fut monté sur le trône, *Mahomet II* remplaça *Amurat*. Il affecta de la bienveillance à l'égard de l'empereur grec et des autres princes chrétiens qui avoisinoient ses états. On crut ses démonstrations d'autant plus sincères, qu'il étoit né d'une mère chrétienne. Mais depuis long-temps le parti étoit pris dans le conseil des sultans de s'emparer de Constantinople. Entre autres préparatifs, *Mahomet* fit bâtir sur le Bosphore, en Europe et en Asie, deux forts qui commandoient le détroit et bloquoient la capitale de l'empereur grec. Les plaintes qu'il fit de ces entreprises hostiles étant inutiles, *Constantin* s'appliqua à pourvoir la ville de vivres, à remplir les magasins, et sollicita par ses ambassadeurs les princes d'Occident de l'aider à conjurer l'orage qui menaçoit sa capitale; mais les princes chrétiens, trop occupés chez eux de leurs dissensions domestiques, ne lui donnèrent aucun secours. Un seul aventurier génois, nommé *Jean Justinien*, lui amena un nombre assez considérable de volontaires. En considération de son habileté et de sa bravoure, *Constantin* lui donna le commandement de toutes ses forces.

Celles de *Mahomet*, en arrivant devant la ville, étoient de trois cent mille hommes, qu'il commandoit lui-même. Il en augmenta encore le nombre pendant le siége, qui, après beaucoup d'attaques particulières, fut terminé par un assaut général. *Constan-*

tin ne put le prévenir par toutes les offres qu'il fit au sultan, même par la proposition de se reconnoître son vassal, et de lui payer un tribut. *Mahomet* demandoit la ville. « Je dois, répondit *Constantin*, ou » sauver ma capitale ou tomber avec elle. » L'infortuné prince tint parole. Il se prépara au dernier assaut par la participation aux saints mystères, harangua la noblesse et le peuple, les exhorta à signaler leur courage pour la défense de la religion et de l'empire. De l'église il se rendit au palais, prit congé de ses ministres, comme s'il n'eût jamais dû les revoir, assigna à chacun son poste, et marcha au sien, qui étoit le plus périlleux.

L'attaque fut terrible, et la défense fut soutenue avec intrépidité. Pendant que la fortune balançoit encore, *Justinien* fut blessé. On dit qu'à la vue de son sang son courage s'évanouit. Il est certain qu'il quitta son poste, et se fit transporter à Galata, où, assure-t-on, il mourut de honte. Ferme dans le sien, l'empereur vit tomber autour de lui les *Paléogues*, les *Comnènes*, les *Cantacuzènes*. Il n'étoit plus entouré que d'ennemis. « Quoi ! s'écria-t-il dou- » loureusement, la mort n'a pas épargné un seul » chrétien qui puisse m'arracher la vie ! » Comme il disoit ces mots, un Turc qui ne le connoissoit pas lui porte un coup au visage. Un autre lui en porte un second. Il tombe et il expire dans la quarante-neuvième année de son âge, et la dixième de son règne. Modèle digne d'être proposé aux princes malheureux, pour lesquels il est plus honorable de mourir

à la tête de ceux qui les défendent que de leur survivre. *Mahomet*, admirant son courage, ordonna qu'on lui rendît les honneurs funèbres dus à un empereur. Il abandonna la ville au pillage, comme il l'avoit promis à ses soldats. Ainsi finit, sous un *Constantin*, l'an 1453, l'empire établi à Constantinople par un autre *Constantin*, onze cent vingt-trois ans auparavant.

CARTHAGINOIS.

Carthage en Afrique, entre la rivière de Tusca, la Méditerranée, les Caramotes et la Libye intérieure. Gouvernement, religion, langue, coutumes, caractère. Armée, marine. Commerce. Didon. Machée, etc. Première guerre punique. Guerre de Libye. Deuxième guerre punique. Annibal. Troisième guerre punique. Ruine de Carthage.

Après avoir conduit les Romains sans interruption jusqu'au dernier période de leur grandeur, il convient de dire ce que sont devenus les Carthaginois, leurs plus fameux antagonistes. Carthage, émule et rivale de Rome, si célèbre à ce seul titre, est encore recommandable par ses lois, son gouvernement, son commerce, ses institutions politiques, militaires, civiles et religieuses. Elle étoit située au fond d'un golfe, dans une presqu'île, près de l'endroit où est actuel-

lement Tunis. Elle est plus ancienne que Rome ; les uns disent de trente, les autres de cent et plus d'années. *Didon*, forcée de quitter Tyr, et de se soustraire à l'avarice de *Pygmalion*, son frère, est reconnue pour sa fondatrice, l'an 890 avant Jésus-Christ. Cependant il paroît qu'elle y trouva des habitans que l'avantage de la position y avoit fixés, mais en petit nombre. Et c'est à elle et à ses Phéniciens que cette ville doit les premiers fondemens qui annonçoient sa grandeur future.

Par des accroissemens successifs, Carthage devint une des plus belles et plus fortes villes du monde. Dans son état de splendeur, elle étoit garnie d'un triple mur, flanqué de grosses tours. Dans les intervalles d'une muraille à l'autre se trouvoient sous des arcades des écuries assez grandes pour contenir trois cents éléphans et quatre mille chevaux, avec tout ce qui étoit nécessaire à leur entretien et à leur nourriture, outre des casernes pour vingt mille fantassins. Deux ports séparés étoient destinés, l'un au commerce, l'autre aux vaisseaux de guerre, qui pouvoient s'y tenir à l'abri jusqu'au nombre de deux cent vingt. Ces ports étoient entourés de beaux parapets et d'arsenaux remplis de tout ce qui étoit nécessaire à l'équipement des soldats. La ville étoit bâtie sur quatre monticules. Le plus élevé portoit la citadelle, très-forte par sa situation et par les ouvrages qui l'environnoient. On peut présumer quelle devoit être la magnificence des temples, des édifices publics d'une ville peuplée de sept cent mille habitans, qui

posséda l'empire de la mer, et par conséquent le commerce de l'univers, presque sans interruption pendant six siècles. Il n'en reste à présent qu'un terrain aplani qui couvre les décombres enfouis dans son sein, à peu près comme l'Océan cache quelquefois sous une surface calme les richesses renfermées dans ses abîmes. On ne peut juger de sa position et de sa grandeur que par les citernes et les égouts qu'on voit encore.

Les Carthaginois ont possédé la meilleure partie de l'Espagne, de la Sicile, et des îles de la Méditerranée, sans compter les établissemens qu'ils ont eus dans d'autres contrées, comme des points d'appui de leur commerce : mais leurs états proprement dits contenoient autour d'eux à peu près ce qui compose le royaume de Tunis. Cette dernière ville faisoit partie de la domination carthaginoise sous le nom de *Tunes* Utique étoit la première après la capitale. Hippone la suivoit. On ne parlera point des autres qui bordoient la côte, ou qui s'élevoient dans l'enfoncement des terres en grand nombre. La plupart étoient situées sur des lacs qui ne sont pas rares dans cette partie de l'Afrique. Les habitans profitoient pour leurs établissemens de tous les terrains susceptibles de culture qu'ils rencontroient au milieu des sables brûlans dont ils étoient environnés. Mais toute leur industrie n'a jamais pu procurer qu'une fertilité bornée le long de ces lacs, et des rivières peu considérables qui y coulent. Quant à la contrée même de Carthage, elle étoit très-fertile.

On croit que le premier gouvernement de Carthage a été monarchique ; on ne sait à quelle époque il est devenu républicain ; voici comme il étoit composé : le peuple, un sénat très-nombreux, et deux suffètes ou magistrats qui le surveilloient. Les suffètes tenoient lieu des deux consuls de Rome et des rois de Lacédémone : mais ils ressembloient plus aux premiers, parce qu'ils n'étoient pas à vie comme les derniers. Ils étoient choisis entre les plus riches, afin de pouvoir soutenir l'éclat de leur rang. On parvenoit à la dignité de sénateur par l'élection ou du peuple ou du collége des sénateurs eux-mêmes : le mode n'en est pas bien connu. Quand les suffrages du sénat étoient unanimes, ils avoient force de loi. On ne pouvoit appeler de leur sentence. Lorsque les avis étoient partagés ou que les suffètes étoient d'une opinion contraire, l'affaire était portée devant le peuple, qui alors prononçoit en dernier ressort. De là vinrent, dit *Polybe*, les malheurs de Carthage, parce que, dans la dernière guerre punique, la populace, enchaînée par ses orateurs, l'emporta sur le sénat. Il y avoit encore deux espèces de tribunaux dont on ne peut que conjecturer la destination et l'autorité : les *centumvirs* ou conseil des *cent*, tiré du sénat, et les *quinquevirs*, ou conseil des *cinq*, tiré du *centumvirat*. Selon toutes les apparences, le centumvirat discutoit les affaires et les proposoit au sénat, et le *quinquevirat* surveilloit tous les autres, même les sufftèes, et étoit à peu près ce que sont les inquisiteurs d'état à Venise. Mais quels qu'aient été

ces pouvoirs, il paroît qu'ils avoient été créés et qu'ils étoient balancés avec intelligence, puisque dans l'histoire de cette république on ne voit pendant long-temps aucun exemple de mouvemens séditieux, violens et emportés de la part de quelques tyrans. Aussi *Aristote*, dans sa *Politique*, regarde-t-il la constitution de Carthage comme la plus sage de toutes les constitutions établies de son temps.

La coutume affreuse d'offrir des enfans à un dieu qu'on croit être *Saturne*, et de les brûler en son honneur, cette coutume a été long-temps en vigueur à Carthage. Ces enfans devoient être des premières familles. Les mères étoient tenues d'assister à cet horrible sacrifice, et n'étoient estimées qu'autant qu'elles n'y donnoient aucune marque de sensibilité. Dans une occasion de détresse, les superstitieux Carthaginois en brûlèrent jusqu'à deux cents à la fois. Il y a peu de dieux égyptiens, grecs, romains, phéniciens, que les Carthaginois n'aient adorés avec les superstitions les plus absurdes usitées chez les autres nations. On peut mettre de ce nombre les prostitutions recommandées comme un acte religieux, pratiquées dans les temples, et dont le prix servoit de dot; mais on fera observer à ce sujet, comme on l'a fait à l'égard de toutes les coutumes qui choquent les bonnes mœurs, qu'on ne peut pas croire qu'elles aient été générales.

Les fragmens qui nous restent de la langue punique prouvent qu'elle étoit, dans l'origine, la même que la phénicienne. Elle fut ensuite augmentée des mots de

plusieurs langues parlées par les nations avec lesquelles le commerce lioit les Carthaginois. Les Maltais en conservent beaucoup d'expressions. Les caractères de leur écriture tenoient du phénicien et de l'hébreu. Du reste, les sciences étoient peu cultivées par les Carthaginois. Cependant il seroit injuste d'affirmer qu'ils les ont absolument négligées. Les Romains détruisirent non-seulement leurs archives, mais presque toutes les productions relatives aux belles-lettres ou à l'histoire; ce qui, pour le dire en passant, doit ranger ces maîtres du monde dans la classe des peuples barbares.

Les coutumes des Carthaginois, comme celles de tous les peuples, étoient mêlées de bien et de mal. Ils punissoient sans acception de personnes. Il n'y avoit que des gens condamnés à mort qui pussent apprendre à quelqu'un la mort de son proche parent, dans l'opinion que ceux qui annonçoient ces nouvelles affligeantes devoient mourir dans peu. On conservoit donc exprès des criminels. Lorsque quelque grande calamité affligeoit la ville, tous les murs étoient tendus de noir. Tant que les soldats étoient en campagne, il leur étoit défendu de boire du vin, et aux magistrats, tant qu'ils étoient en charge. Chaque officier ou soldat portoit autant de bagues qu'il avoit fait de campagnes. Au retour d'une expédition malheureuse, le général étoit mis à mort, quoiqu'on n'eût rien à lui reprocher, et on trouvoit des généraux! La manière d'exercer l'hospitalité étoit de rompre quelques marques qu'on se donnoit réci-

proquement et qu'on se présentoit en s'abordant. Elles passoient dans les familles par héritage. Les Carthaginois ont été très-superstitieux, très-crédules aux oracles et aux devins. On leur reproche de la dureté et même de la férocité dans le caractère. Ils n'étoient, dit-on, occupés que du désir d'amasser des richesses. Il n'y avoit rien de si bas ni de si honteux qu'ils ne fussent disposés à entreprendre pour en acquérir. Mais il faut observer que cette réputation leur a été donnée par les Romains, ainsi que la flétrissure de mauvaise foi, *fides punica*, dont ces mêmes ennemis leur ont fait un reproche. La prévention des Romains alloit jusqu'à faire dire à *Cicéron*, touchant un philosophe carthaginois, « qu'il avoit assez d'esprit pour un Carthaginois. » Ils n'aimoient point la raillerie. Leurs grands étoient d'une arrogance insupportable. Mais il s'est trouvé parmi eux des âmes héroïques et généreuses.

A la différence des Romains, qui des peuples qui les environnoient se sont fait des soldats aussi Romains qu'eux-mêmes, les Carthaginois, resserrés dans un territoire de peu d'étendue, ont été obligés d'aller chercher au loin des mercenaires, qui ne pouvoient avoir l'enthousiasme patriotique des habitans du Latium. Cependant les généraux et les principaux chefs, toujours Carthaginois, ont souvent inspiré à leurs armées une énergie qui les a rendues redoutables. Mais, étant trop mélangées, elles n'ont pu atteindre à la perfection de la discipline des Romains. Leurs marins, formés dans les

voyages de long cours, étoient aussi expérimentés qu'intrépides. Mais il y avoit le même inconvénient sur les flottes que dans les armées de terre : trop peu de Carthaginois en comparaison des matelots auxiliaires. Par ce défaut, des amiraux très-habiles ont essuyé des défaites considérables. C'est par des voyages de long cours, qu'ils ont exécutés eux-mêmes pour les découvertes et le commerce, qu'on peut juger de leur tactique maritime. *Himilcon* découvrit les côtes de l'Europe du côté de l'occident. *Hannon* fit le tour de l'Afrique, entra dans l'Océan, et vit les îles britanniques. Beaucoup d'autres, dont les noms ont échappé à l'histoire, ont fait des excursions plus ou moins longues, et fondé l'immense commerce qui a rendu Carthage si riche et si formidable.

Les marchandises que les Carthaginois fournissoient de leur fonds aux autres nations semblent avoir été du blé, toutes sortes de fruits, de la cire, du miel, de l'huile, des pelleteries. Leurs manufactures consistoient principalement en tout ce qui étoit nécessaire pour l'équipement des vaisseaux. On leur attribue l'invention des galères à quatre rangs de rames, et celle des gros câbles. Ils tiroient de l'Égypte le lin fin, le papier, le blé; des côtes de la mer Rouge les épiceries, les aromates, l'or, les perles et les pierres précieuses; de Tyr et de Phénicie la pourpre et l'écarlate, les riches étoffes et les tapisseries. A leur tour, des côtes occidentales où ils portoient toutes ces marchandises, ils rapportoient aux Orientaux le fer, l'étain, le plomb et le cuivre.

Leur commerce le plus lucratif semble avoir été avec les Perses, les Garamantes et les Éthiopiens : il se faisoit par caravanes : c'étoit la profession la plus estimée, et les première personnes de l'état s'en faisoient honneur.

La manière dont ils le pratiquoient avec les Libyens doit être remarquée. Arrivés dans quelque baie, les Carthaginois débarquoient leurs marchandises, les exposoient dans un endroit élevé, retournoient à leurs vaisseaux, et avertissoient ces peuples de leur arrivée au moyen d'une fumée très-épaisse. Ceux-ci se rendoient au lieu où étoient les marchandises, et mettoient auprès une certaine quantité d'or, après quoi ils se retiroient à une grande distance. Les Carthaginois revenoient ensuite au rivage. S'il y avoit assez d'or pour les satisfaire, ils l'emportoient et remettoient à la voile. Dans le cas contraire, ils reprenoient le chemin de leurs vaisseaux, sans rien enlever. Les Libyens, remarquant que le marché n'étoit pas conclu, augmentoient la somme jusqu'à ce que les Carthaginois l'eussent enlevée. Aucun de ces deux peuples ne fit jamais tort à l'autre ; exemple de bonne foi qu'il faut toujours estimer, quoique l'intérêt en ait été le mobile.

[2108.—890.] *Didon,* fondatrice de Carthage, étoit jeune, belle, résolue, comme il paroît par la manière dont elle échappa à l'avidité de *Pygmalion*. Les historiens lui donnent beaucoup de sagesse. *Virgile,* comme on sait, la représente, dans la caverne avec *Énée,* plus sensible qu'il ne convient à une

femme qui auroit dû s'occuper moins de tendresse que de politique; mais il est vrai que ce n'est point une autorité qu'on puisse citer, puisque *Énée* vivoit trois siècles avant la reine de Carthage. Quand elle aborda la côte d'Afrique, elle ne demanda, dit-on, de terrain aux habitans que ce qu'une peau de bœuf en pourroit renfermer. L'accord fait, elle coupa cette peau en lanières fort étroites, et se procura par ce moyen un emplacement spacieux, sur lequel elle bâtit une citadelle. Les Carthaginois ont long-temps payé aux propriétaires une redevance ou tribut pour le terrain qu'on leur avoit cédé. La puissance de cet état s'accrut par des moyens patriotiques qui méritent un moment notre attention. Les Cyrénéens se plaignoient que les Carthaginois avoient empiété sur leur territoire. On convint que de Cyrène et de Carthage partiroient, à une heure fixe, deux commissaires, et que l'endroit où ils se rencontreroient serviroit de limites aux deux peuples. Les députés de Carthage, qui étoient deux frères, nommés *Philœni*, firent une extrême diligence, et trouvèrent les députés de Cyrène plus près de cette ville que ceux-ci ne s'y attendoient. Les Cyrénéens prétendirent qu'il y avoit surprise, et que les Carthaginois étoient partis trop tôt. En conséquence, ils demandèrent que l'accord fût rompu. « Proposez, dirent les *Philœni*, quelque autre expé» dient, et nous nous y soumettrons. — Eh bien, » répondirent les Cyrénéens, déterminez-vous à re» culer, ou, si vous ne voulez rien céder, à vous » laisser enterrer vifs ici! Votre tombeau servira de

» borne. » Ils ne s'attendoient pas à être pris au mot; mais les deux frères n'hésitèrent pas à sacrifier leur vie pour acquérir à leur patrie une plus grande étendue de pays. Ce dévouement peut être mis en parallèle avec celui de *Curtius* qui se précipita dans le gouffre à Rome.

Carthage s'éleva rapidement, et se peupla de même à l'aide des femmes que les Tyriens, qui en avoient peu emmené, prirent en passant dans l'île de Cypre. Ces mariages se firent sans violence, parce que les Cypriotes, quand il arrivoit des étrangers, avoient coutume de se rendre sur le bord de la mer pour gagner leur dot avec eux. Le commerce rendit bientôt Carthage un objet d'envie pour *Iarbas*, prince voisin, et la beauté de *Didon*, l'objet de ses désirs. Pour acquérir la ville, il demanda la reine en mariage, et menaça en même temps de la guerre, s'il ne l'obtenoit pas. Soit répugnance pour un amant si peu délicat, soit fidélité aux mânes de son premier époux, elle refusa sa main, et, craignant, disent quelques auteurs, que ses sujets ne la forçassent à une complaisance dont dépendoit leur tranquillité, elle se donna la mort.

Il se trouve après la mort de *Didon* un vide de plusieurs siècles, pendant lesquels nous ignorons ce qui se passa, tant à Carthage que dans ses colonies. Nous savons seulement que celles-ci se formèrent promptement par le commerce, et que la ville acquit un degré d'opulence et de population qui a dû la rendre le théâtre de beaucoup d'événemens.

Après quelques expéditions maritimes, qui rendirent les Carthaginois redoutables, même aux Phocéens, qu'ils défirent sur l'élément également connu des deux peuples; après des succès en Sicile, dont les avantages furent suspendus par des troubles domestiques, ils tournèrent leurs armes contre la Sardaigne. Quoique dirigée par *Machée*, très-habile général, cette entreprise ne fut pas heureuse. Ils y perdirent la moitié de leur armée. Irrités de cette défaite, ils bannirent l'autre moitié avec leur chef. *Machée*, qui leur avoit conquis une partie de la Sicile, et reculé leurs frontières en Afrique, indigné de cette ingratitude, approche de la ville avec ce qui lui restoit de soldats, et l'assiége. Sans doute il y avoit alors à Carthage de ces divisions qui arment parens contre parens. Elles empêchèrent que *Machée* ne fût écouté lorsqu'il demanda avec les plus vives instances d'être réintégré lui et ses soldats dans les droits de citoyens. Cependant les assiégés, se trouvant pressés, députèrent à *Machée Cartalon*, son propre fils, chargé de propositions de paix.

On peut conjecturer que le père et le fils étoient de partis opposés. Celui ci avoit reçu de ses compatriotes la commission de porter à l'*Hercule* Tyrien la dîme des dépouilles rapportées de Sicile; c'étoit une marque de reconnoissance des Carthaginois à l'égard de leurs ancêtres. Cette fonction étoit sacerdotale. *Cartalon*, en revenant, passa près du camp de son père, qui l'invita à une conférence. Il répondit qu'avant d'obéir à son père, il alloit accomplir ce

qu'il devoit aux dieux. Quand il revint, député par la ville, encore décoré des habits sacerdotaux, son père, à qui cet appareil n'imposoit pas, lui dit : « Misérable, comment oses-tu paroître devant moi » et devant tant de malheureux citoyens couvert de » vêtemens si magnifiques? Pourquoi nous insulter » avec ces marques de faste et de prospérité? N'a- » vois-tu, pour étaler ton orgueil et ton insolence, » que ce lieu, qui est la scène de la disgrâce de ton » père? Ces superbes vêtemens que tu portes ne » sont-ils pas le fruit de mes victoires? Puisque tu » m'as considéré comme un banni, et non comme un » père, je t'envisagerai à mon tour, non d'un œil » paternel, mais de celui d'un général. » En disant ces mots, il fit dresser une croix à laquelle son fils fut attaché par ses ordres. La ville se rendit : *Machée* condamna à mort les sénateurs les plus coupables de son exil et de celui de l'armée. Il y réforma le gouvernement républicain, comme il lui convenoit pour envahir la puissance souveraine qu'il ambitionnoit, mais il fut tué avant de parvenir à son but.

Bomilcar, distingué par des exploits contre les peuples d'Afrique, introduisit dans la ville les troupes étrangères qui faisoient la principale force de son armée, et tâcha d'asservir la république. Les habitans, du haut de leurs toits, assommèrent les oppresseurs et leur chef. On ne sait si c'est avant cette tentative que les Carthaginois, devenus soupçonneux, bannirent *Hannon*, un de leurs principaux concitoyens, parce qu'il avoit eu le premier l'art d'appri-

voiser un lion. « Celui qui a le talent d'apprivoiser » les bêtes féroces, disoient-ils, pourroit être assez » habile pour prendre un ascendant excessif sur l'es- » prit de ses concitoyens et les dépouiller de leur li- » berté. » Mais, malgré la ressemblance entre ces deux bêtes féroces, tel qui auroit le talent d'adoucir l'une ne seroit pas sûr de dompter l'autre.

Ce qui nous reste des annales de Carthage ne nous présente point de ces terribles séditions qui ont ensanglanté Rome et renversé la république ; il y avoit dans cette ville sept ou huit familles puissantes : les *Amilcar*, *Asdrubal*, *Hannon*, *Bomilcar*, *Magon*, *Annibal*, *Imilcon*, dont la rivalité étoit la sauvegarde de la liberté. Ces familles s'observoient et se balançoient. L'une ne pouvoit tendre à la domination que l'autre ne s'y opposât. Pendant les combats qu'elles se livroient, les autorités suffètes, sénat, centumvirs, quinquevirs, restoient toujours existantes, soutenoient l'équilibre entre les divers partis ; et, s'il étoit dérangé, ramenoient l'ordre facilement, parce qu'il n'y avoit rien de changé dans le gouvernement ; au lieu que chez les Romains, c'étoit les pouvoirs eux-mêmes qui se combattoient. Le peuple vouloit l'emporter sur le sénat, les tribuns sur les consuls, de sorte que la paix qui se faisoit laissoit toujours dans les prétentions des corps les germes d'une autre guerre. Chez les Carthaginois, il ne s'agissoit que de réprimer ceux que leur ascendant rendoit dangereux ; et c'est ce qu'ils faisoient rigoureusement. Ils bannissoient des familles entières. A

l'aide d'une faction puissante, ils proscrivoient la faction opposée, qui, revenue dans sa patrie après quelque temps de disgrâce, y rapportoit la haine contre ses rivaux. Ainsi tel général qui avoit été mis à la tête d'une armée par le crédit de ses partisans, s'il essuyoit un échec, n'osoit revenir à Carthage, ou n'y revenoit que pour être victime de la vengeance d'un parti contraire. De là, dans l'histoire de ce peuple, les exemples fréquens de généraux qui, étant vaincus, se sont tués eux-mêmes, ou qui, rentrés dans la ville, ont été punis de leur malheur par une mort cruelle. Mais il paroît que ces catastrophes ne causoient point d'émeutes sanglantes comme à Rome, parce que le gouvernement étoit immuable.

Les guerres des Carthaginois et celles des Romains ont aussi un caractère différent. Ceux-ci, dans les beaux jours de la république, ne combattoient que pour sa gloire et son agrandissement; aussitôt que les peuples se soumettoient aux lois de Rome, ils étoient assurés d'être protégés et maintenus dans leurs possessions. Les Carthaginois, au contraire, négocians avides, n'envisageoient que le gain, le recherchoient partout où ils pouvoient le trouver, et s'emparoient de tout ce qui leur convenoit, sans égard pour les possesseurs. Telle est la réputation que les historiens romains ont faite aux Carthaginois. Si les annales puniques n'eussent pas été soustraites et détruites, il seroit intéressant de suivre ces deux républiques dans leurs développemens.

Dès qu'elles eurent des relations ensemble, elles se

marquèrent de la défiance. Le premier traité entre elles, dont on sait encore la teneur et la date, bornoit réciproquement leur navigation à des promontoires et des côtes au-delà desquels elles ne se permettoient pas d'aborder ni de s'établir. Deux autres traités, qui ont précédé les guerres puniques, ne sont que des extensions de ce premier traité. On doit remarquer à l'honneur des Carthaginois qu'ils prévinrent les Romains d'offres de service lorsque *Pyrrhus* descendit en Italie. La république romaine remercia Carthage de sa bonne volonté avec la froide politesse d'une fierté jalouse. Malgré les brouilleries excitées quelquefois par la contrariété des intérêts, les deux nations se marquèrent long-temps des égards. Elles commencèrent à s'acharner l'une contre l'autre seulement après que les Carthaginois eurent fait en Sicile des conquêtes dont les Romains crurent devoir prendre ombrage.

Avant de porter leurs armes dans cette grande île, les Carthaginois s'essayèrent sur de plus petites. Ils soumirent, vis-à-vis les côtes d'Espagne, celles d'Iviça, et s'établirent dans celles de Gorze, de Malte, de Corse et de Sardaigne. Une guerre entre les tyrans d'Agrigente et d'Himère les attira en Sicile. L'immense armement qu'ils y conduisirent étoit en grande partie soudoyé par *Darius*, roi de Perse. Ils se trouvèrent en tête *Gélon*, tyran de Syracuse, général aussi rusé que brave. Il ne négligeoit aucun moyen d'inspirer de la confiance à ses soldats. Ayant fait beaucoup de prisonniers, il en fit choisir les plus mal

faits, qu'on exposa nus à la vue de l'armée, afin de lui donner du mépris pour ceux qu'elle avoit à combattre. *Gélon*, vainqueur, traita humainement les vaincus. On remarque, entre les conditions qu'il leur imposa, la défense d'offrir à l'avenir des sacrifices humains. Les Carthaginois imputèrent leur défaite à *Amilcar*, leur général, et, ne pouvant le punir parce qu'il avoit été tué, ils bannirent *Giscon*, son fils, et le privèrent de tous ses biens; de sorte qu'il périt de misère.

Sa postérité se releva de cette humiliation. Carthage fournit même à *Annibal*, fils de *Giscon*, l'occasion de venger l'humiliation d'*Amilcar*, son grand-père. La république lui confia le soin d'une autre expédition contre la Sicile. Il flétrit ses lauriers par les cruautés affreuses qu'il permit et qu'il encouragea en prenant Sélinonte et Himère d'assaut. Les riches dépouilles qu'il rapporta dans Carthage déterminèrent à une nouvelle entreprise. *Annibal*, auquel on la proposa, s'en excusa d'abord sur son grand âge; mais enfin il l'en chargea, parce qu'on lui donnoit pour lieutenant *Imilcon*, son parent. Le nom d'*Annibal* jeta la terreur sur toute la côte, et lui facilita les approches d'Agrigente, qu'il assiégea. Il mourut de la peste sous les murs de cette ville. *Imilcon*, ne s'en rendit pas moins maître d'Agrigente, qui, après avoir été pillée, devint la proie des flammes. Le général carthaginois s'empara aussi de Géla et de Camarine, villes très-fortes, auxquelles il fit subir le même sort, et alla mettre le siége de-

vant Syracuse. Il y eut plusieurs combats au pied de ses murailles et dans son port. Une peste plus affreuse que celle d'Agrigente en chassa *Imilcon*. Elle fut suivie d'une défaite, après laquelle il s'estima fort heureux que *Denys*, le tyran de Syracuse, lui permît de repasser en Afrique avec les débris de l'armée la plus florissante qu'ait jamais eue Carthage, réduite au plus triste état. *Imilcon* déclara, en arrivant à Carthage, qu'il n'avoit conservé sa vie que pour ramener ses soldats. Il les combla d'éloges. « Nous n'avons pas » été vaincus par les Syracusains, dit-il à ses com- » patriotes, mais par la contagion. Ce qui me touche » le plus dans ce désastre, c'est d'avoir survécu à » tant de braves guerriers qui sont morts les armes » à la main. » Après ce discours il se rendit à sa maison, en ferma les portes, et, sans vouloir parler à ses concitoyens, ni à ses propres enfans, il se donna la mort.

Imilcon n'avoit sauvé que ses concitoyens, et avoit abandonné à l'ennemi les Africains auxiliaires. Les parens des confédérés, sacrifiés, irrités jusqu'à la fureur assaillirent Carthage. Superstitieux à l'excès dans les calamités publiques, les Carthaginois invoquèrent tous les dieux, surtout ceux des Grecs, et en particulier *Proserpine* et *Cérès*, dont ils avoient profané le temple à Syracuse; mais une flotte qu'ils équipèrent, et les troupes qu'ils levèrent en Espagne, et dans les parties de l'Afrique restées fidèles, leur servirent plus que la faveur des dieux étrangers et de leurs propres divinités, auxquels ils immolèrent des victimes humaines. Quand ils furent débarrassés

de cette guerre presque domestique, ils songèrent à recommencer celle de Sicile, où ils avoient laissé quelques villes affectionnées à leur parti. Les troupes de cette île favorisèrent leurs premiers efforts ; ils se trouvèrent même comme autorisés à leur invasion par l'alliance qu'ils contractèrent avec *Denys*. Ce prince réclama leurs secours contre les Syracusains que sa tyrannie avoit révoltés ; mais ce secours lui fut peu avantageux, puisqu'il abdiqua et mourut exilé à Corinthe.

Cette ville, d'où les Syracusains se croyoient issus, leur envoya *Timoléon*, qui chassa les Carthaginois de Syracuse où ils avoient été reçus, et leur fit essuyer dans une bataille la défaite la plus désastreuse qu'ils eussent jamais éprouvée. La cohorte sacrée, composée de deux mille cinq cents citoyens y fut détruite ; de dix mille hommes restés sur le champ de bataille, il périt plus de trois mille Carthaginois appartenant aux meilleures familles. Carthage, trop facilement découragée par les revers, demanda la paix, et l'obtint ; bien différente de Rome, qui ne traitoit jamais qu'après la victoire.

[2661--337.] A l'époque de ce malheur, *Hannon*, un des plus riches citoyens, croyant la république affoiblie par ses pertes, conçut le projet de renverser la constitution. Pour arriver à ses fins, il se proposa d'empoisonner tous les sénateurs, qu'il invita à un grand festin à l'occasion des noces de sa fille. Trahi par quelques-uns de ses domestiques, il vit échouer son affreux projet. Cependant on n'osa punir un crime

si horrible, tant le crédit du coupable étoit grand! On se contenta de le prévenir par un déc et qui défendoit la trop grande magnificence des noces. L'artifice ne lui ayant pas réussi, il eut recours à la force et arma tous les esclaves. Il fut encore découvert. Forcé de quitter la ville, il fut pris dans sa fuite, et ramené à Carthage. Après avoir été battu de verges, on lui arracha les yeux, on lui brisa les os des bras et des cuisses; et, ainsi mutilé, on l'attacha à un poteau pour y attendre la mort. Ses enfans et tous ses parens, quoiqu'il n'eussent pas trempé dans la conjuration, furent enveloppés dans sa condamnation et mis à mort : affreuse précaution, plutôt l'effet d'une rage populaire que de la prudence.

Dans leurs plus grands désastres, les Carthaginois n'avoient jamais été totalement expulsés de la Sicile. Ils s'étoient toujours réservé un territoire et des ports à l'aide desquels ils rentroient dans l'île et y renouveloient la guerre, quand l'occasion leur sembloit favorable. La guerre civile, exitée par *Agathocle* dans Syracuse, fut un des moyens que les Carthaginois crurent ne devoir pas négliger. Ils s'allièrent tantôt avec le tyran, tantôt avec les nobles qu'il avoit chassés de la ville, pour y établir la pure démocratie, l'appui du trône qu'il s'y érigeoit. La protection des Carthaginois donna de l'avantage aux nobles. *Agatocle* se trouva resserré dans les murs de Syracuse. Lorsque les Carthaginois croyoient le tenir de façon qu'il ne pouvoit leur échapper, il pourvoit prudemment à la sûreté de la ville, charge sa flotte de

troupes de débarquement, trompe habilement l'amiral ennemi, et porte la guerre en Afrique.

Agathocle remporta d'abord une grande victoire sur les troupes levées à la hâte que les Carthaginois lui opposèrent. Son apparition leur avoit causé une grande surprise. Ils avoient cru ses forces détruites, puisqu'il étoit renfermé dans Syracuse, et ils ne concevoient pas comment après cela il avoit pu, malgré la puissante flotte qui le bloquoit, débarquer en Afrique, et, avec un reste de troupes battues, battre lui-même une armée plus forte que la sienne. Ils crurent qu'un pareil malheur ne pouvoit être que l'effet de la colère des dieux. Pleins de cette idée, leur premier soin fut d'apaiser *Hercule* et *Saturne*, les dieux tutélaires de leur pays. Nous avons dit qu'on immoloit anciennement à *Saturne* les enfans des meilleures maisons de Carthage. Ces aveugles superstitieux se reprochèrent d'avoir usé de mauvaise foi à cet égard en offrant à la place des enfans de qualité d'autres enfans de familles pauvres, qu'on achetoit à ce dessein. Pour expier cette étrange impiété, on immole à ce dieu sanguinaire deux cents enfans des plus nobles de la ville; et plus de trois cents personnes, qui se reprochoient d'avoir manqué à ce devoir, s'offrirent en sacrifice pour éteindre par leur sang la colère de *Saturne*. Voici un autre trait d'affreuse superstition : après une victoire qu'ils remportèrent à leur tour sur *Agathocle*, ils immolèrent, pour rendre grâce aux dieux, tous leurs prisonniers de distinction. Cette guerre se termina comme

toutes les autres. Après des ravages, tant en Sicile qu'en Afrique, on fit la paix à des conditions qui changèrent peu la position des Carthaginois dans cette île, et les laissèrent en état de s'y soutenir contre les nouveaux adversaires qui s'y présentèrent.

[2740—258.] Si l'on cherche quel fut le prétexte de la première guerre punique, on le trouvera dans les secours que les Carthaginois et les Romains, réclamés par des villes divisées d'intérêt, donnoient aux unes et aux autres. Les deux nations s'accoutumèrent ainsi à se regarder comme ennemies et à se combattre; mais le véritable fut, de la part des Carthaginois, le désir d'assurer et d'étendre leurs conquêtes en Sicile, la nécessité d'humilier une orgueilleuse rivale, la résolution de conserver l'empire de la mer et du commerce. Les Romains furent animés par des motifs du même genre : la fureur de commander, la crainte de voir un ami faux, qui leur avoit déjà offert un secours insidieux contre *Pyrrhus*, mettre le pied en Italie, l'horreur, dit-on, qu'ils avoient pour le génie carthaginois; mais ce motif pouvoit bien être réciproque, et on verra que *la probité romaine* n'étoit guère préférable à *la bonne foi carthaginoise*. On doit donc reconnoître que la vraie cause de leur rupture fut l'opposition dans leurs vues politiques. Il est probable aussi que la possession de la Sicile et de la Sardaigne, qui devoit naturellement servir de récompense au vainqueur, in-

flua beaucoup sur la résolution que prit le sénat romain d'entrer en guerre avec Carthage.

Elle fut commencée par un tribun romain nommé *Caius Claudius*, qui, sur une simple barque, traversa le détroit de Messine, gardé par une flotte carthaginoise, et vint dans cette ville, sous les yeux mêmes de la garnison carthaginoise, solliciter les habitans de se livrer aux Romains. *Hannon*, général des Carthaginois, répondit à *Claudius* : « Jamais les » Carthaginois ne souffriront que les Romains soient » maîtres du détroit qui sépare l'Italie de la Sicile, » ni même qu'ils s'y lavent les mains. » Cette déclaration fut suivie d'hostilités. Les Carthaginois battirent d'abord complètement leurs ennemis sur mer : mais ces succès n'empêchèrent pas les Romains de descendre en Sicile, et de s'y procurer d'abord un grand avantage par l'alliance qu'ils firent avec *Hiéron*, tyran de Syracuse, ce qui leur valut la possession de plusieurs villes ; mais leurs rivaux conservèrent la supériorité sur la mer, leur élément naturel. La bonne construction de leurs vaisseaux, et leur habileté dans la manœuvre, déconcertèrent souvent les sages mesures des Romains, ou rendirent leur bravoure inutile. Cependant ceux-ci ne se rebutèrent point. Ils suppléèrent à l'expérience par l'invention du *corbeau*, espèce de machine qui, placée sur les vaisseaux romains, enlevoit ou enfonçoit par son poids les navires carthaginois. Il est rare que ce qui étonne n'effraie pas. Le jeu de ces machines destruc-

tives procura la victoire aux Romains dans une occasion décisive, et leur donna la facilité de porter la guerre en Afrique jusque sous les murs de Carthage.

Régulus les commandoit : *Régulus*, célèbre par les tourmens que les Carthaginois, selon quelques auteurs, lui firent souffrir, remporta sur eux une première victoire, et traita les prisonniers avec dureté. Quand ils s'en plaignirent, il leur répondit dédaigneusement : « Il faut savoir vaincre, ou savoir se » soumettre au vainqueur. » Il n'est pas surprenant, après cette conduite, que les Carthaginois, l'ayant vaincu et fait prisonnier à leur tour, l'aient puni peut-être trop sévèrement de son arrogance; mais on remarque qu'ils usèrent de douceur à l'égard des autres prisonniers. Cette déroute éloigna les Romains de l'Afrique ; cependant ils n'en restèrent pas moins puissans en Sicile, où la seule ville de Lilybée tenoit encore pour les Carthaginois. Le siége que les Romains mirent devant cette place donna lieu à plusieurs combats de terre et de mer, qui furent suivis de la paix, toute au désavantage de la république carthaginoise. *Amilcar Barca*, chargé de la négociation, signa à regret les conditions que la détresse de sa république le forçoit d'accepter, et il en conçut du dépit contre les Romains, qu'il accusoit d'abuser de leur avantage ; mais sa haine monta au comble lorsqu'il vit que le sénat, non content des clauses déjà très-onéreuses du traité, ne le ratifia qu'après en avoir ajouté de plus dures encore. *Amilcar* y acquiesça ; mais le ressentiment qu'il en eut doit être regardé comme

une des principales causes de la seconde guerre punique.

[2763—235.] Elle fut précédée par une autre guerre qu'accompagnèrent les excès de la plus horrible cruauté. La république se voyoit par la paix dans le cas de licencier les mercenaires, qui, malheureusement pour elle, constituoient la principale force de son armée; mais il falloit les payer. Le trésor, épuisé par les frais de la guerre, se trouvoit vide. Le sénat crut qu'en exposant sa détresse à ces troupes il se feroit dispenser d'une partie de ce qui leur étoit dû; mais ces soldats, se trouvant au nombre de soixante-douze mille hommes aguerris, prétendirent ne devoir rien abandonner à une ville riche, qui, en effet, n'avoit d'autre parti à prendre, en bonne politique, que de s'exécuter elle-même en cette circonstance. Elle ne fit que des offres médiocres, qu'elle envoya proposer par *Giscon*, leur ancien général, comptant qu'ils auroient des égards pour lui; mais, loin de l'écouter, ils le mirent aux fers; et tenant Carthage comme bloquée, ils allèrent attaquer Utique et Hippacia, deux villes dont le pillage pouvoit contribuer à leur faire supporter l'attente de leur solde.

Ils se choisirent deux chefs, *Spendius* et *Mathos*; le premier, Campanien, qui avoit été esclave, d'une grande taille et très-hardi; le second, Africain, né libre, intéressé à soutenir la rébellion à laquelle il avoit puissamment contribué. Ils eurent la précaution, que ne doit pas négliger tout chef de révolte, de rendre leurs complices irréconciliables par des crimes

contre ceux qu'ils ont offensés. En conséquence, les Carthaginois qui tomboient entre leurs mains étoient massacrés sans pitié. *Giscon* même, leur ancien général, n'échappa point à leur fureur : il ne fut question entre eux que de décider si sa mort seroit accompagnée de tourmens ou non. L'avis de *Spendius* l'emporta. Il fut exécuté avec sept cents de ses compatriotes comme les plus infâmes malfaiteurs. On leur coupa les mains, on les déchira de coups, et on les enfouit tout vivans dans une fosse. Les habitans d'Utique, las d'être assiégés, traitèrent avec *Spendius*, tuèrent cinq cents Carthaginois qui leur servoient de garnison, et jetèrent les cadavres par-dessus les murs.

Cependant quelques revers forcèrent les révoltés d'en venir à un accord. Ils contraignirent *Spendius*, leur chef, d'aller trouver dans leur camp *Amilcar* et *Annibal* qu'on leur avoit opposés. Entre autres conditions, les généraux exigèrent que dix d'entre les rebelles leur seroient livrés pour être traités comme il leur plairoit. Aussitôt que la convention fut signée, en vertu de cet arrêté, ils firent signer les négociateurs eux-mêmes, et ils investirent Tunis, où *Mathos* s'étoit retiré. A peine les troupes furent-elles campées, qu'*Amilcar* fit mettre en croix *Spendius* à la vue des assiégés. *Mathos* fit une sortie sur *Annibal*, qui, commandoit un quartier séparé, le fit prisonnier, et ayant ordonné qu'on détachât *Spendius* de la croix, y fit clouer *Annibal* lui-même. Mais *Mathos*, ayant été forcé à une action décisive, fut à son tour chargé

de fers; et expia dans Carthage ses forfaits par un supplice cruel. Son armée se dispersa. *Amilcar* s'attacha une partie de ces soldats dénués de chefs, et les mena en Espagne, tant pour en délivrer l'Afrique que pour s'en servir dans l'entreprise qu'il méditoit contre les Romains.

Ces rivaux feignirent pendant la guerre de prendre un vif intérêt au malheur de Carthage. Sous prétexte de lui conserver la Sardaigne, où les mercenaires révoltés avoient pénétré, ils s'y introduisirent eux-mêmes, et gardèrent les villes dont ils avoient chassé les rebelles, comme nantissement de leurs frais, jusqu'à ce qu'ils en eussent été remboursés. Cette conduite trop adroite réveilla le ressentiment qu'avoient causé à *Amilcar* les clauses onéreuses ajoutées à son traité de Sicile. Réfléchissant attentivement sur les moyens employés par les Romains pour étendre et pour assurer leur puissance, il remarqua qu'ils y étoient parvenus en se faisant des soldats des peuples soumis autour d'eux. Comme les Carthaginois, resserrés par des sables inhabités, n'avoient pas les mêmes moyens, *Amilcar* imagina d'aller les chercher en Espagne, pays très-fécond en hommes faciles à soumettre, parce que les peuplades étoient très-divisées, vraie pépinière de guerriers, quand on les auroit accoutumés aux armes. Il ne trouva pas ces conquêtes aussi faciles qu'i le croyoit. Après neuf années de guerres, il fut tué dans une bataille, lorsqu'il se voyoit déjà assez entouré de soldats que son mérite lui avoit attachés,

pour porter la guerre chez les Romains. *Annibal* son fils, alors bien jeune, n'étoit pas auprès de lui : mais il lui avoit inspiré d'avance la haine dont il avoit lui-même le cœur ulcéré.

Asdrubal, général d'*Amilcar*, le remplaça. Il laissa borner par les Romains ses conquêtes militaires ; mais il en fit de plus dangereuses pour eux en gagnant l'affection des petits rois du pays. Il appela auprès de lui *Annibal*, son beau-frère, alors âgé de vingt-deux ans. Sa jeunesse, ses grâces, ses talens, la mémoire de son père, le faisoient chérir des troupes, qui le mirent à leur tête après la mort d'*Asdrubal*, tué par un esclave dont il avoit fait mourir le maître. Le jeune général ne tarda pas à réaliser les espérances que l'armée avoit conçues de lui. Il s'aguerrit en la menant contre des nations qui n'avoient pas encore été attaquées. De ces contrées pour ainsi dire encore vierges il tira des hommes et des richesses dont il envoyoit une partie à Carthage pour s'attacher le peuple et diminuer le crédit de la faction opposée à sa famille. Il n'y avoit que les succès qui pussent sinon la gagner, du moins lui imposer silence, et la forcer de laisser *Annibal* libre d'exécuter ses projets contre les Romains.

[2780.—218.] Les auteurs se sont épuisés en observations pour décider de quel côté étoit la justice dans cette guerre, comme si jamais cette vertu avoit servi de guide aux ambitieux. *Annibal* commença les hostilités ; mais les Romains avoient fait depuis long-temps à son père et à son beau-frère des

provocations qui autorisoient les Carthaginois à une rupture. Sagonte en fut le prétexte. Cette ville étoit très-forte. Les Romains, par un traité, se l'étoient expressément réservée au milieu des possessions carthaginoises, afin d'y avoir toujours un point d'appui. *Annibal* ne voulut pas laisser subsister cette citadelle, conservée pour lui imposer la loi. Il s'en empara après un siége long et meurtrier, et la renversa de fond en comble. On ne peut imaginer de précautions plus sages que celles qu'il prit pour sa grande expédition. Les troupes qu'il envoya en Afrique, afin de préserver Carthage d'une invasion subite, étoient espagnoles. Celles avec lesquelles il se flattoit de réprimer les mouvemens que les Romains pouvoient fomenter en Espagne étoient africaines. Il lia aussi les princes de ce pays par des traités, incorpora dans son armée beaucoup de leurs soldats et de chefs qui devenoient autant d'otages, et se fit précéder par des négociateurs auprès des princes dont il devoit traverser les états afin de se les rendre favorables. Ceux qui refusèrent de lui livrer passage, il les combattit.

L'olivier d'une main, l'épée de l'autre, *Annibal* s'ouvrit un chemin à travers les Pyrénées, du rivage de l'Èbre aux bords du Rhône. Là commencèrent pour lui les grandes difficultés. Il en éprouva beaucoup à transporter ses éléphans sur des radeaux au-delà du fleuve. Cependant il n'en périt aucun, au lieu qu'il s'en sauva peu des précipices des Alpes. Le général carthaginois perdit un grand nombre de sol-

dats dans les sentiers étroits de ces roches glissantes, et dans les glaces dont elles étoient hérissées ; de sorte que son armée, composée en partant de quatre-vingt-dix mille fantassins et douze mille chevaux, étoit diminuée de plus de moitié quand il arriva en Italie.

Mais la victoire nourrit la victoire. Les soldats qu'*Annibal* perdoit dans les batailles qu'il livroit étoient bientôt remplacés par ceux que la réputation de ses succès attiroit auprès de lui. Ainsi, après la journée de Trébie, si avantageuse, il se trouva en état de combattre glorieusement à Trasymène, et de triompher à Cannes. Mais les Romains, instruits par leurs défaites, se rabattirent à une guerre de postes, lui coupèrent les vivres, interceptèrent les contributions, et suspendirent le zèle des recrues; de sorte qu'il commença à s'apercevoir d'un vide effrayant dans sa caisse militaire et dans ses bataillons. En annonçant ses victoires à Carthage, il envoya demander des hommes et de l'argent. La faction d'*Hannon*, qui dominoit dans cette ville, lui fit refuser l'un et l'autre.

Annibal, réduit à lui seul, sans autres ressources que ses talens et son génie, se soutint pendant seize ans dans un pays où tout étoit contre lui. Intrépide dans le danger, fécond en expédiens, ne désespérant jamais, il déconcerta souvent les projets les mieux combinés de ses ennemis; il vit l'Espagne, la Sicile, la Sardaigne arrachées à sa république. On fit rouler à ses pieds la tête de son malheureux frère, sa der-

nière espérance, et il tenoit encore ferme. Il fallut des ordres réitérés, le danger pressant de Carthage pour le rappeler en Afrique. La fortune de *Scipion* l'emporta sur la sienne dans les champs de Zama. Il est vrai que le général carthaginois ne commandoit plus qu'à une armée composée de nouvelles recrues. La seule force qui lui restât consistoit dans un corps de cinq mille vétérans qui se firent tous tuer sur le champ de bataille. Avec des troupes aussi neuves et levées tumultuairement pouvoit-il triompher cette fois des Romains ? Carthage vaincue reçut la loi d'un vainqueur habile à profiter de tous ses avantages. Les Romains non-seulement désarmèrent leur rivale, non seulement lui ôtèrent sa principale force en faisant brûler ses vaisseaux, mais ils la taxèrent à des sommes considérables, qu'ils exigèrent avec la plus grande rigueur.

Quand il fallut procéder au premier paiement, la difficulté de ramasser cette somme causa une grande tristesse dans le sénat. Plusieurs ne purent retenir leurs larmes. *Annibal*, trop grand pour se laisser toucher par un sordide intérêt, sourit. On lui en fit reproche. Il répondit : « Ce rire amer qui m'échappe » est-il plus hors de saison que les larmes que je vois » répandre ? C'étoit lorsqu'on nous a ôté nos armes, » qu'on a brûlé nos vaisseaux, qu'on nous a interdit » toute guerre contre les étrangers, c'étoit alors qu'il » falloit pleurer ; voilà le coup mortel qui nous » a abattus. »

Revenu dans sa patrie, *Annibal* se montra aussi

bon citoyen qu'il avoit paru bon général. Malgré la faction qui lui étoit contraire, il fut mis, en qualité de suffète, à la tête de la république. Il déploya dans cet emploi tous les talens propres au gouvernement. L'administration des finances surtout et la justice demandoient une grande réforme. *Annibal* surveilla les premières avec une intelligence et une intégrité fort désagréables à ceux qui y faisoient auparavant de grands profits. Sa sévérité dans le maintien de la justice lui fit aussi des ennemis. Il ne se refusoit à rien de ce qui pouvoit être utile à la patrie. *Annibal,* ce général de nombreuses armées, ne dédaigna pas de se mettre à la tête de quelques bataillons pour repousser de petits princes africains qui faisoient des courses sur le territoire de la république.

Mais les Romains ne lui virent pas plus tôt les armes à la main que leurs inquiétudes se réveillèrent. Ils craignirent l'ascendant que son mérite lui faisoit prendre dans la république, et s'appliquèrent à fortifier la faction qui lui étoit opposée. Ils l'accusèrent d'entretenir des liaisons avec *Antiochus* et d'autres monarques pour leur susciter des ennemis; mais c'est encore un problème de savoir s'ils l'ont persécuté parce qu'il les attaquoit, ou s'il les a attaqués parce qu'ils le persécutoient. Au reste, quand il auroit fait des efforts pour délivrer sa patrie du joug sous lequel elle gémissoit, ce pouvoit être un crime aux yeux des Romains, mais ce n'en sera jamais un aux yeux de la postérité. Leur acharnement à sa perte pourroit faire seul son éloge. Ils le forcèrent de fuir de

sa ville, d'aller chercher de contrées en contrées des asiles dont ils troubloient sans cesse la tranquillité par leurs menaces à ceux qui l'accueilloient. Enfin il s'empoisonna à l'âge de soixante-dix ans, pour ne pas tomber entre leurs mains.

Cette persécution opiniâtre des Romains fait tort à la réputation de magnanimité qu'ils affectoient. Si *Annibal* étoit grand politique, capable de soulever les empires contre eux, il falloit l'attaquer par les mêmes armes, et non par des intrigues dirigées contre sa liberté et sa vie; d'autant plus qu'excepté les barbaries inévitables de la guerre, il ne fut jamais cruel à leur égard. Sa religion et ses mœurs ont été dépeintes par leurs historiens avec les plus noires couleurs; mais d'autres écrivains lui rendent le témoignage le plus honorable sur les mêmes articles. Ils relèvent son humanité, son profond respect pour les dieux, sa sagesse peu commune, sa continence singulière, son mépris des richesses et sa tempérance extraordinaire dans le sein de l'abondance. Il aima les belles-lettres, et les favorisa autant que pouvoit le permettre le tumulte des camps. Dans le sien même il trouva de quoi satisfaire son goût pour l'extrême variété de connoissances que devoit y apporter la multitude de nations dont son armée étoit composée. On dit qu'il parloit, ou du moins entendoit toutes leurs langues.

[2850.—148.] La troisième guerre punique ne doit pas être regardée comme une véritable guerre. Ce fut, pour ainsi dire, la dernière convulsion d'une victime qui s'est long-temps débattue sous le couteau.

dont le sang coule, et qui enfin expire. Il ne sera pas inutile de retracer encore en peu de mots cette dernière catastrophe d'une ville si célèbre. Le sénat romain, inquiet et jaloux de voir le corps énervé de la république carthaginoise reprendre quelque vigueur, se détermine à le détruire entièrement; mais il emploie à ce funeste projet toutes les perfides gradations que peut suggérer une politique astucieuse. Il fait d'abord paroître avec éclat deux armées immenses de terre et de mer. Quand il a effrayé par ce spectacle, et amené les Carthaginois à la nécessité d'une négociation, les généraux demandent trois cents jeunes gens en otage, tirés des premières familles de la république. Ces infortunés partent. Les mères, accablées de douleur, font retentir la ville de gémissemens, se frappent la poitrine, jettent des cris capables d'attendrir les cœurs les plus durs. Il faut les arracher des bras de leurs enfans. Quelques-unes se jettent à la nage et suivent les vaisseaux qui les emmènent. Arrivés à Lilybée, le général romain félicite les conducteurs des otages de leur confiance dans l'indulgence de la république, et les engage, pour l'obtenir, à faire tout ce qu'ordonneront les consuls. Cette condition étoit bien vague et bien dangereuse; cependant les envoyés s'y soumettent.

Ces consuls, qui commandoient eux-mêmes les armées, font leurs demandes successivement, et à plusieurs jours d'intervalle, de peur que l'atrocité des ordres connus tous ensemble ne révolte les infortunés et n'en arrête l'exécution. Ils exigent, 1°. une

quantité de blé suffisante pour la subsistance de leurs troupes; *accordé sans difficulté*. 2°. Qu'ils remettent toutes leurs galères à trois rangs de rames; *abandonnées avec douleur*. Qu'ils livrent toutes leurs machines de guerre, et apportent au camp des Romains généralement toutes leurs armes; *données avec regret et inquiétude*. Voilà les malheureux dépouillés, hors d'état de se défendre et de soutenir un siége. A présent, déclarent les impérieux consuls, abandonnez votre ville, qui va être détruite; emportez-en ce que vous pourrez; il vous est permis d'en bâtir une autre, pourvu que ce soit à plusieurs lieues de la mer, sans murailles ni fortifications. Voilà la justice, la clémence, la magnanimité romaine manifestées dans tout leur jour.

Une affreuse désolation s'empare de la ville lorsque les députés y apportent ces tristes nouvelles. Au désespoir succèdent la rage et le dépit. Dans son premier mouvement, le peuple massacre ce qu'il rencontre de sénateurs et de gens en place pour avoir tout accordé aux Romains, et s'être laissé priver de tous les moyens de défense. Cependant le courage renaît de l'excès même du malheur. Tous jurent de mourir plutôt que de se soumettre à des conditions si iniques. De cette résolution naquit une guerre qui dura environ deux ans. Mais à la fin Carthage fut serrée de près. Tout ce qu'il est possible à des hommes dans l'état de détresse où on les avoit réduits, les Carthaginois le firent, jusqu'à construire de leurs vieux bois et des anciens ferremens abandonnés à la

rouille une flotte qui effraya les Romains. Ils défendirent leur ville de rue en rue, jusqu'à la citadelle, que les défenseurs eux-mêmes livrèrent aux flammes, dans lesquelles ils se précipitèrent.

Ainsi périt la première Carthage, environ sept cent cinquante ans après sa fondation. Les Romains, en expiation de l'injustice de leurs ancêtres, en rebâtirent, plusieurs années après, sur une partie du même emplacement, une seconde, qui n'acquit cependant quelque illustration que sous *Auguste*. Alors elle passa pour la seconde ville de l'empire romain. *Maxence* la réduisit en cendres. Elle redevint assez importante pour tenir un rang considérable entre les villes d'Afrique sous *Genseric*, roi des Vandales. *Bélisaire* l'attacha de nouveau à l'empire romain. Enfin, vers la fin du septième siècle, les Sarrasins l'ont détruite au point qu'il n'en reste plus la moindre trace.

NUMIDES.

Numidie, entre la Méditerranée, la Gètulie, les rivières de Mulucha et de Tusca. Massinissa : Micipsa. Jugurtha.

L'HISTOIRE des Carthaginois donne quelque connoissance des peuples qui les avoisinoient.

En se plaçant à Alger, à l'ouverture à peu près

des pays qui composoient la Numidie, on trouve des contrées embellies d'un sol fertile; à côté de plaines sablonneuses et stériles, des cantons peuplés et d'autres déserts, ce qui fait qu'un ancien géographe la comparoit à une peau de léopard. Les enfoncemens des montagnes fournissent des retraites délicieuses contre les chaleurs de la plaine, des aspects rians et variés, des vergers féconds en fruits excellens; de leurs pentes découlent des eaux fraîches, peut-être les meilleures du monde. D'anciens volcans reculés dans les terres, près des sources froides, versent des eaux chaudes dont l'heureux mélange forme des bains salutaires. La Numidie étoit bien cultivée, et donnoit des blés en abondance. Les débris de villes qui la couvrent attestent qu'elle a été très-peuplée. Les Romains y avoient porté le goût des arts; quelques monumens en présentent encore des vestiges. On y a frappé des médailles. Leurs légendes, qui ne sont ni grecques, ni romaines, prouvent que les Numides avoient une langue particulière, peut-être composée de celles de différens peuples, dont on les croit descendus.

A juger de leur origine par leur religion, ils ont été Égyptiens, Phéniciens et Grecs, puisqu'ils avoient les dieux et le culte de ces différentes nations. On a pu autrefois partager les Numides, et on peut encore partager leurs successeurs en deux peuples, ceux des villes et ceux des campagnes; les premiers, commerçans industrieux, amis du luxe, et adonnés aux vices qu'il entraîne; les seconds, bons cultivateurs,

et simples dans leurs mœurs. Il y a toujours eu, et il y a encore des hordes ambulantes qui promènent leurs familles et leurs bestiaux dans les contrées privées d'habitans, dont ils se font une propriété. Tous, dans les villes et les campagnes, sont également ardens pour la polygamie. La cavalerie numide a toujours été fort estimée. Les guerres des Romains et des Carthaginois, qui la recherchoient également, l'ont rendue très-fameuse. Leurs chevaux ne connoissoient ni la selle ni la bride. Le cavalier les conduisoit avec une simple baguette, même dans les batailles. Quoique leur coutume fût d'arriver sur l'ennemi impétueusement, et de s'éloigner pour ainsi dire à la débandade, ils chargeoient cependant quelquefois, et se retiroient avec ordre.

On ne connoît point d'autre gouvernement chez les Numides que celui des rois; mais d'épaisses ténèbres couvrent l'histoire de ces princes jusqu'au moment où des liaisons d'intérêt avec les Carthag[illegible] leur ont donné quelque célébrité. Vraisemb[illegible] ils rendoient leurs peuples heureux par la [illegible] ouvroient leurs ports au commerce. On [illegible] *Iarbas* accueillit *Didon* et ses Tyriens. Les Phéniciens y furent aussi reçus, et même on souffrit qu'ils établissent des colonies; mais les Numides eux-mêmes ont été peu commerçans. On ne leur voit point de marine propre. Dans les derniers temps, ils trafiquoient de leur courage, et transportoient leurs escadrons où la solde les appeloit, en Espagne, en

Italie, en Sicile, sur les vaisseaux carthaginois et romains.

[2804.—194.] Ces républiques rivales se servirent souvent ensemble des Numides, parce que, étant partagés en différens royaumes, elles avoient l'art d'opposer l'un à l'autre; et il est quelquefois arrivé que les Numides romains au commencement d'une guerre, se trouvoient Carthaginois à la fin, et réciproquement. Ces alternatives se sont remarquées entre *Massinissa* et *Syphax*; le premier, tout dévoué d'abord à Carthage, gagné ensuite à Rome par *Scipion*; le second, Romain d'abord, rendu Carthaginois par *Sophonisbe*, sa femme, se vit traîné en captivité à Rome, où il finit ses jours. Leurs exploits guerriers sont confondus avec ceux des républiques dont ils étoient auxiliaires; mais leur vie, surtout celle de *Massinissa*, détachée de ces événemens, mérite encore d'exercer les crayons de l'histoire.

Gala, roi d'une partie de la Numidie, mourut pendant que *Massinissa*, son fils, apprenoit la guerre en Espagne sous les drapeaux carthaginois. Selon les lois de la Numidie, *Desalcès*, frère de *Gala*, prit la couronne, et la transmit à *Capusa*, son fils. Elle lui fut enlevée avec la vie par *Mézétule*, son parent, qui crut couvrir et assurer son usurpation en épousant la veuve de *Desalcès*, nièce du premier *Annibal*. En même temps il s'appuya, par une alliance, des forces de *Syphax*, roi d'une autre

partie de la Numidie. *Massinissa*, instruit de l'usurpation, quitte l'Espagne, et vient revendiquer la couronne que le droit de la naissance lui adjugeoit. *Bocchus*, roi de Mauritanie, lui donna des troupes qui le conduisirent seulement sur la frontière, et rebroussèrent chemin. Le mérite seul de *Massinissa*, sa bravoure, sa réputation déjà étendue, quoique naissante, appelèrent auprès de lui les vétérans de son père. Avec un petit nombre de guerriers il battit *Mézétule*, et s'ouvrit le chemin au trône. Il y seroit resté tranquille, sans l'inquiétude des Carthaginois, auxquels sa capacité donnoit de l'ombrage. Ils inspirèrent de la jalousie à *Syphax*, et ce fut peut-être en ce temps qu'ils comblèrent l'infortune du malheureux *Massinissa* en lui enlevant la belle *Sophonisbe*, sa fiancée, qu'ils mirent entre les bras du vieux *Syphax*. En même temps ils aidèrent l'époux à chasser l'amant de son royaume. Il se cantonna dans un fort, et s'y soutint long-temps; mais enfin il fut obligé de fuir après s'être vaillamment défendu. Des quatre cavaliers qui l'accompagnoient, deux se noyèrent sous ses yeux en passant une rivière; les deux autres le transportèrent blessé et mourant dans une caverne, où ils le nourrirent de leurs brigandages.

On le croyoit noyé lorsqu'il reparut, rassembla une nouvelle armée, et reprit le sceptre de la Numidie. *Syphax* l'arracha encore de ses mains. Ne désespérant jamais de sa fortune, *Massinissa* erroit sur les confins de son royaume, prêt à saisir, pour y

rentrer, la première occassion qui se présenteroit. Il ne négligea pas celle qui lui offrit l'arrivée de *Lélius* en Afrique. De ce moment il fut invariablement attaché aux Romains. Ils lui rendirent son royaume, ou plutôt il le reconquit par leur secours. Avec ses états il recouvra sa chère *Sophonisbe*. Le laurier de la gloire continua d'ombrager sa tête; mais on a vu qu'il flétrit lui-même le myrte de l'amour, et le remplaça, en gémissant, par le cyprès funèbre, lorsqu'il présenta la coupe empoisonnée à son amante.

Massinissa a été un des plus puissans princes de l'Afrique et des plus heureux. Après une jeunesse fort traversée, jusqu'à la fin de sa vie, qui fut très-longue, il conserva une santé robuste, qu'il dut sans doute à l'exercice et à la sobriété. Le lendemain d'une grande victoire, on le trouva devant sa tente mangeant un morceau de pain bis. A l'âge de quatre-vingt-dix ans, il faisoit encore les exercices d'un jeune homme, montoit à cheval sans aide, s'y tenant, sans selle, des journées entières. Lorsqu'il mourut entre quatre-vingt-dix et quatre-vingt-quinze ans, son plus jeune fils n'avoit que cinq ans. Il en laissa cinquante-quatre, dont trois seulement d'un mariage légitime. Ils lui succédèrent, ayant chacun une portion de la royauté. *Micipsa* eut la représentation, avec la possession exclusive de la capitale; *Gulussa*, la guerre; *Mastanabal*, la justice; et chacun d'eux le titre de roi. Cette distribution fut faite par *Scipion l'Émilien*, auquel *Massinissa*, en mourant,

recommanda son royaume. Le Romain trouva apparemment dans les trois frères des caractères propres à ce partage. Le guerrier et l'administrateur de la justice moururent. Celui-ci laissa un fils, nommé *Jugurtha*, que *Micipsa* fit élever dans son palais avec *Adherbal* et *Hiempsal*, ses propres fils.

[2882.—116.] Sans doute *Micipsa*, qui passe pour un prince doux et sage, découvrit dans son neveu des dispositions sinistres, puisqu'il chercha, dit-on, à s'en défaire. Il lui donna des commissions périlleuses, et le fit exposer à la guerre à des dangers dont il se tira par sa bravoure et son habileté. Ses succès lui concilièrent l'estime générale. Il avoit des traits réguliers, étoit bien fait, orné de tous les talens de l'esprit. Ennemi du luxe et des plaisirs, il s'exerçoit avec ceux de son âge à la course, à lancer le javelot, à monter à cheval; et, supérieur à tous, il savoit pourtant s'en faire aimer. La chasse contre les lions et les bêtes féroces étoit son unique divertissement. Pour achever son éloge, « il excelloit en tout, et » parloit peu de lui-même. » Tel étoit *Jugurtha*; et avec ces belles qualités c'étoit un monstre de cruauté, d'ingratitude et de perfidie.

Soit que *Micipsa* fût revenu sur le compte de son neveu, soit qu'il espérât de le gagner par ses bienfaits et sa confiance, il l'adopta, et le déclara par son testament héritier de sa couronne, conjointement avec ses deux fils *Hiempsal* et *Adherbal*, qu'il lui recommanda en mourant. *Jugurtha* promit tout. Mais son oncle ne fut pas plus tôt mort, qu'il fit assassiner

son cousin *Hiempsal*. *Abderbal* auroit eu le même sort, s'il ne s'étoit sauvé à Rome, où il implora la vengeance du sénat contre le meurtrier de son frère, et sa protection pour lui-même. L'assassin, en égorgeant son cousin, s'étoit emparé des trésors de la couronne; il s'en servit pour se justifier à Rome, et même pour faire retomber l'accusation sur *Adherbal*, comme complice d'un complot tramé par les deux frères contre lui.

Ce succès l'enhardit dans le dessein d'enlever à son cousin la petite partie du royaume qui lui restoit. Il l'enferma dans sa capitale et y mit le siége. Rome envoya une première et une seconde députation, que l'or de *Jugurtha* rendit inutiles. *Adherbal* capitula sous la condition d'avoir la vie sauve. *Jugurtha* le jura, et le fit égorger. Il savoit par les Romains eux-mêmes que des monceaux d'argent étoient une digue assurée contre les clameurs du peuple, contre les décrets du sénat, contre les entreprises des généraux. Défendu par ce retranchement, il brava tous leurs efforts. Deux corps de troupes vinrent en Afrique, commandés par un prince du sénat et par un consul, armés des foudres vengeresses de la république. Ils menacèrent, furent apaisés avec de l'or, et se retirèrent sans les lancer. *Jugurtha* osa même venir à Rome. Il osa y faire assassiner *Massiva*, fils d'*Hiempsal*, qui demandoit la punition de la mort de son père et revendiquoit son royaume; cette fois ses trésors lui servirent, sinon à se faire déclarer innocent, du moins à échapper au supplice. Il reçut l'or-

dre de quitter sur-le-champ l'Italie. Il se retourna en s'éloignant de Rome, et jetant sur elle un regard d'indignation : « O ville vénale ! s'écria-t-il, ville vé- » nale ! il ne te manque qu'un acheteur. »

S'il en est des hommes constitués en dignité comme des particuliers, on ne sera pas surpris que le Numide et les Romains corrupteurs et corrompus, s'étant montrés l'un à l'autre le fond de leur cœur, se soient réciproquement méprisés et haïs. *Jugurtha* battit une armée romaine et la fit passer sous le joug. Les Romains le vainquirent à leur tour, et le poursuivirent avec acharnement de retraite en retraite. Il éprouvoit dans ses malheurs les tourmens d'un scélérat rongé du désir de mal faire et réduit à l'impuissance. Il vit lever sur lui les poignards de ceux qu'il employoit à ses crimes. Cette trahison fut encore pour lui une ressource, parce que dans la punition des coupables il enveloppa des innocens riches, dont les biens lui servoient à corrompre le conseil et la cour de *Bocchus*, roi de Mauritanie, son beau-père, qui lui avoit accordé un asile. Par cette perfidie il fut près d'entraîner ce prince dans une guerre contre les Romains, qui auroit causé sa ruine. *Bocchus* sentit le piége, et s'en retira à temps. Pour n'y plus retomber, il livra son gendre à *Sylla*; et *Jugurtha*, attaché au char du triomphateur, vint donner le spectacle de son ignominie à cette même Rome qu'il avoit rendue si souvent complice de ses bassesses.

La Numidie prit part aux querelles de *Marius* et de *Sylla*, à celles de *César* et de *Pompée*, entraînée

par les rois que lui donnoient les factions. Chacune avoit dans ses armées de la cavalerie numide. *Juba*, un des derniers monarques, sincèrement attaché à *Pompée*, succomba en le secourant. Dans la crainte de tomber entre les mains de *César* après une bataille perdue, il se fit tuer par un de ses esclaves. Les Numides, sous *Auguste* et ses successeurs, furent assujettis aux Romains autant que pouvoient l'être de pareils peuples, impatiens du joug et de la domination, sans frein comme leurs coursiers, et se cabrant comme eux quand on leur présentoit le mors et la bride. Cependant la Numidie a été comptée entre les provinces romaines avant même d'être confondue avec la Mauritanie.

MAURITANIE,

entre la rivière de Mulucha, la Gétulie, l'Océan atlantique et la Méditerranée. Histoire fabuleuse. Rois; Atlas, Juba, etc.

Fez, *Maroc*, *Tanger*, *Salé*, nous indiquent la position de la Mauritanie, parfaitement semblable à la Numidie pour les productions, le terrain, les sites et les habitans. Elle embrasse le détroit qui sépare l'Afrique de l'Espagne. On ignore la profondeur de ce pays dans les terres, parce que, comme la Numidie, elle se perd dans les déserts de l'Afrique. Il y

eut de belles villes : il y en a encore. A la différence des Numides, les Maures ont été marins. Ils se sont hasardés sur l'Océan. Les îles peu éloignées de leurs côtes leur ont offert un but de navigation et des points de repos qui ont pu les encourager. Il est bon d'observer que le mont Atlas a quelquefois fait donner à cette partie de l'Afrique, quoique improprement, le nom d'Atlantide.

Le luxe, inséparable du commerce, étoit connu chez les Maures. Les principaux de la nation portoient des habits d'or et d'argent, soignoient toute leur personne, non-seulement avec propreté, mais avec recherche. L'infanterie, armée d'abord de massues, ensuite d'épées, avoit des boucliers dont elle faisoit un usage très-adroit; la cavalerie se servoit de lances, et toutes deux de flèches, qu'elles empoisonnoient quelquefois. Les Maures cultivoient très-peu la terre, et seulement dans l'extrême besoin; par conséquent ils menoient une vie très-sobre. Le peuple s'habilloit de peaux, couchoit sur la terre nue, ou seulement couverte de leurs habits, comme font encore les tribus errantes. Les arts, les métiers se bornoient au plus étroit nécessaire. Cependant, si l'on en croit d'anciennes traditions, c'est d'*Atlas*, qui a donné son nom à leur plus haute montagne, c'est d'*Atlas* que vient la science de l'astronomie, la connoissance des astres; et c'est pour cela qu'on le représentoit portant le ciel sur ses épaules.

L'histoire fabuleuse de Mauritanie se réduit au combat d'*Hercule* et d'*Antée*. Celui-ci étoit invin-

cible tant qu'il touchoit à terre. *Hercule* l'enleva et l'étouffa dans ses bras; cela veut dire qu'*Antée*, dans une guerre qu'il eut contre *Hercule*, se soutint long-temps par les puissans renforts qu'il tiroit de son pays natal; qu'*Hercule* en triompha en lui ôtant cette ressource. L'histoire véritable n'est guère plus longue que l'histoire fabuleuse, à quelques noms près. Elle commence à *Bocchus*, beau-père de *Jugurtha*. On sait qu'il livra son gendre à *Sylla*; mais il est bon d'observer qu'il avoit promis au Numide de lui livrer le Romain, à celui-ci de lui mettre entre les mains le Numide. Ainsi le beau-père, très-digne du gendre, ne faisoit qu'hésiter entre deux trahisons, bien déterminé pour la plus utile.

Atlas, le premier roi de Mauritanie, passe pour avoir cultivé les sciences. *Juba* le jeune, l'avant-dernier des monarques maures, s'y appliqua avec succès. Élevé à Rome, il y acquit tant de connoissances, qu'on l'a mis au nombre des plus savans entre les Grecs. Il possédoit l'histoire tant générale que particulière; il composa celle d'Arabie, écrivit sur les antiquités romaines et égyptiennes, les théâtres, la peinture, la grammaire. Les animaux et les plantes n'échappèrent point à ses observations; il travailla aussi sur la géographie, et rechercha la source du Nil. Il n'est resté que quelques fragmens de ces ouvrages estimables; mais ce qui doit consacrer son nom à l'immortalité, c'est que la douceur de son gouvernement lui gagna tellement le cœur de ses sujets, qu'ils lui dressèrent des autels.

GÉTULES, MENALANO-GÉTULES, NIGRITES ET GARAMANTES.

Gétulie, entre la Mauritanie, la Numidie et les déserts.

C'est beaucoup qu'on ait conservé le nom de ces peuples, et même trop, puisqu'on n'a rien à en dire. Depuis la Numidie et la Mauritanie, ils s'étendoient plus ou moins vers les déserts en hordes errantes, tantôt dispersées, tantôt réunies; s'ils ont eu des arts, ces arts ont dû être très-bornés; une religion, elle n'a pu être que peu uniforme et dénuée de majesté; un gouvernement, sans doute ils avoient des chefs pour se défendre ou pour attaquer; mais jouissoient-ils d'une autorité civile? C'est ce qu'on ignore. Le mélange des mœurs et des habitudes égaloit apparemment celui des couleurs. Les nuances, se rembrunissoient depuis les côtes, en s'étendant vers le désert. Les premiers nègres parurent à Carthage vers la seconde guerre punique. Dans ces pays infestés de lions, de tigres, d'autres bêtes féroces, et de voleurs armés, on voyageoit et on voyage encore en caravanes.

LIBYE MARMARIQUE, CYRÉNAÏQUE, ET SYRTIQUE,

entre l'Égypte, la Mauritanie, la Méditerranée et le désert de Barca. Lotophages. Psyllis.

La Libye marmarique est la plus prochaine de l'Égypte. Dans son enclave se trouvoit l'Ammonide, ou le temple de *Jupiter Ammon*, à dix journées dans les sables; espèce d'île d'un bon terrain, chargée d'arbres et arrosée par des fontaines. Des géographes disent qu'il n'y avoit que le temple et ses dépendances; d'autres qu'il s'y trouvoit une ville assez considérable, des villages, une forteresse. Mais comment un pareil point de terre dans une mer de sable a-t-il pu être découvert et habité?

La Cyrénaïque étoit entre l'Égypte et la Syrtique. On y recueilloit le *sylphium*, plante dont il ne nous reste que la figure sur les médailles. Il en découloit une gomme, principale base d'un baume précieux. Les Psyllis, peuple de ces contrées, impatientés de voir le vent du sud les brûler et dessécher leurs réservoirs, entrèrent armés dans le désert de Barca pour lui faire la guerre. Le vent souleva les sables, qui les engloutirent. L'histoire fait mention de quelques autres guerres plus raisonnables entre les peuples de ces contrées; mais elles ressemblent à toutes les autres: des ravages, des pillages, et la paix.

La Syrtique touchoit à la Méditerranée. Les plus

fameux de ses habitans étoient les Lotophages, ainsi nommés parce qu'ils se nourrissoient de la plante *lotus*, espèce de roseau qu'on croit avoir été la canne à sucre. Non moins in[illegible]sés que les Psyllis, le peuples de la Syrtique, incommodés par les rayons trop ardens du soleil, lançoient contre cet astre des imprécations à m[illegible]'il avançoit sur leurs têtes. Les anciens [illegible] placent sur les bords du Niger une peupl[illegible]ins. Entre les coutumes bizarres de ces peuple[illegible]t il est bien difficile qu'on ait connu les mœurs, ils nous donnent comme certains les usages suivans. Les Marmarides, avant de marier leurs filles, les présentoient à leurs rois, non pour qu'ils les épousassent, mais pour qu'ils satisfissent leurs désirs, s'ils en trouvoient les fiancées dignes. Chez les Nasamones de la Cyrénaïque, la mariée ne pouvoit se refuser aux désirs d'aucun des convives, et recevoit de chacun un présent. Enfin les femmes lotophages marquoient par des plis à leurs robes le nombre de leurs amans favorisés, et celles qui pouvoient montrer le plus de ces plis étoient les plus estimées.

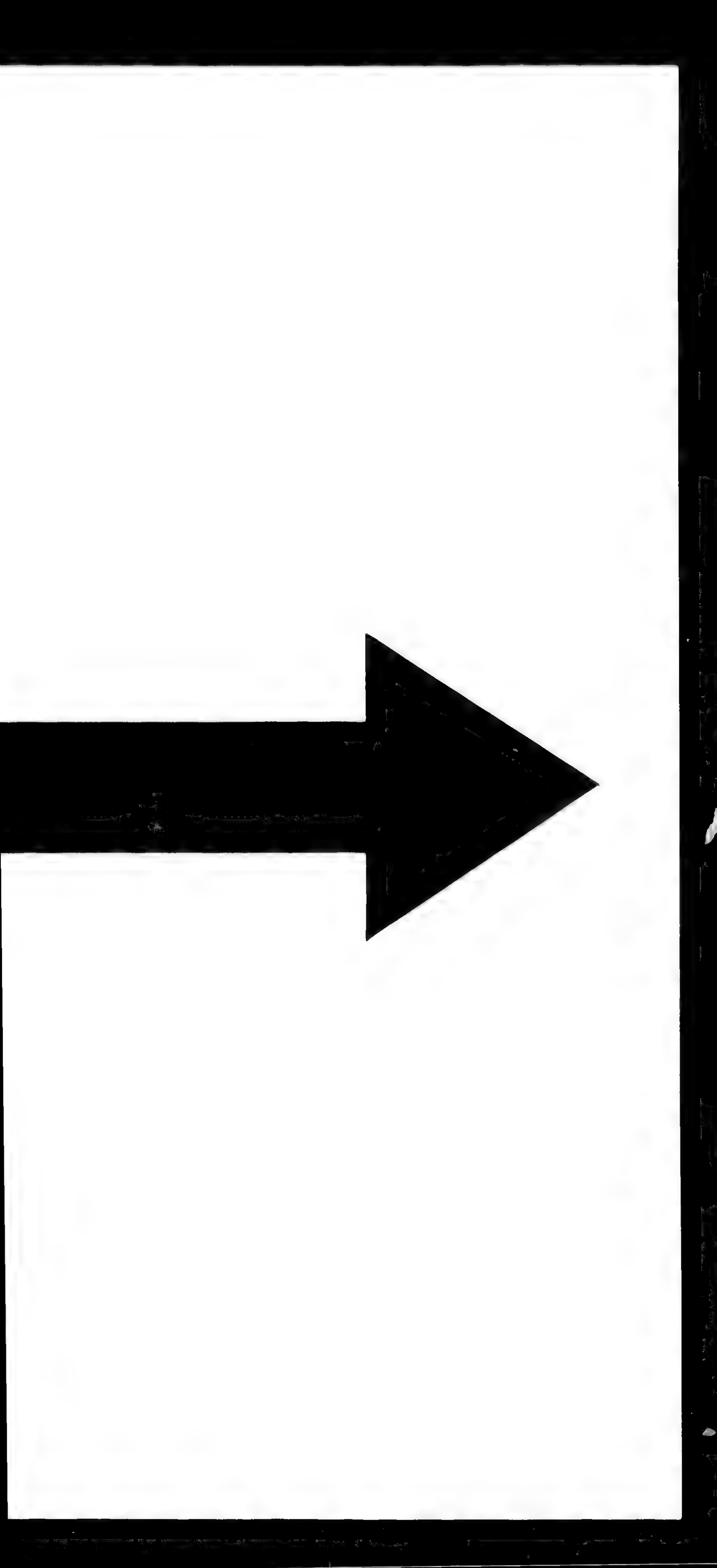
ÉTHIOPIE,

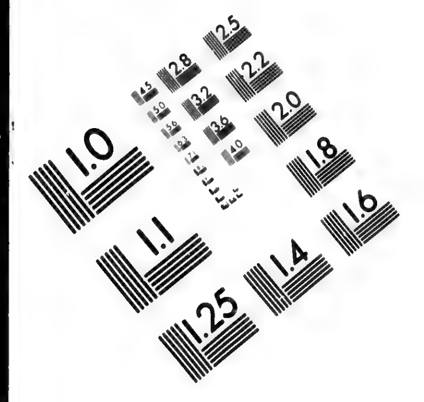
entre l'Égypte, la Mer Rouge et les déserts. Troglodites. Gouvernement. Coutumes. Ichthyophages.

La description et l'histoire de l'Éthiopie, pays encore inconnu, ne peuvent être que très-imparfaites.



[redacted]





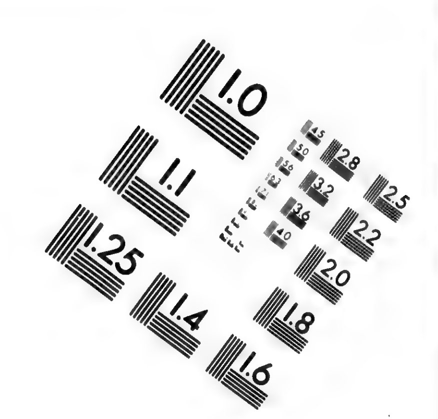
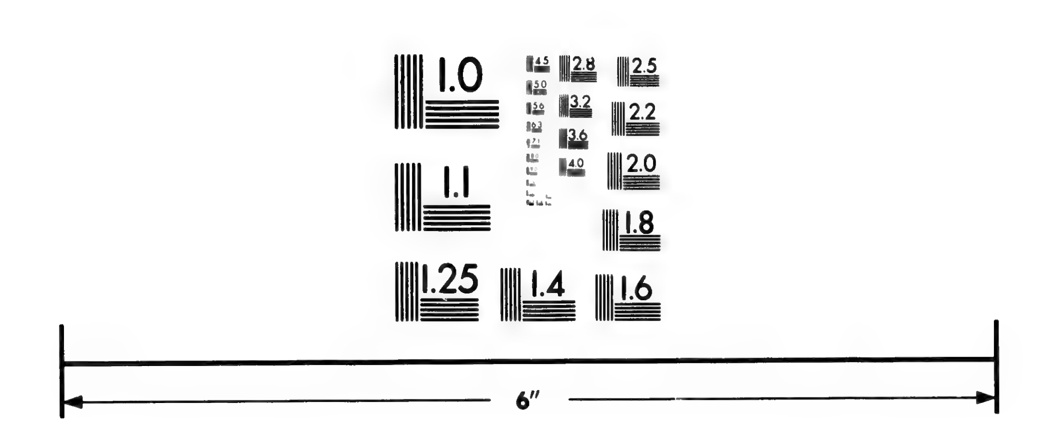
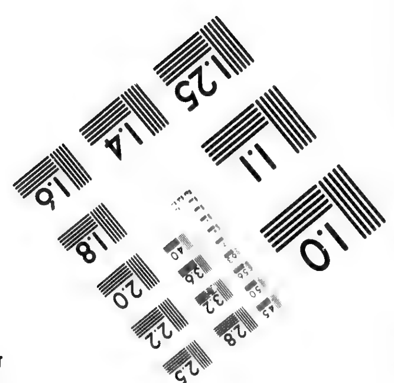
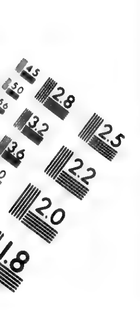


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)






2.8
2.5
3.2
2.2
2.0
1.8


1.0

On y arrive de la Libye par des déserts. On le parcourt entre des précipices horribles, entre des fleuves qui se changent, à des temps marqués, en vastes mers; entre des peuples, les uns entièrement sauvages, les autres à demi-civilisés. Une pareille confusion ne promet ni une grande régularité dans la suite des faits, ni une peinture bien exacte des mœurs et des lieux; mais la singularité pourra suppléer à l'ordre et rendre le tableau intéressant.

Les premiers Éthiopiens ou Abyssins qu'on vit à Rome parurent avoir de très-vilaines figures, le teint plus que basané, le cou court, les épaules élevées, qui emboîtoient la tête, les yeux très-écartés, le regard féroce, le nez aplati, la bouche grande, les dents séparées et aiguës, des corps musculeux et trapus, sans aucune grâce. En général, tels sont les hommes habitant la vaste région de l'Éthiopie, sauf quelques exceptions. Les femmes n'y sont pas faites pour plaire à d'autres hommes.

Les Troglodytes, tapis dans les cavernes, se nourrissoient de serpens, de lézards et autres reptiles. Les Nubiens avoient parmi eux des pygmées. Des autruches grandes comme des cerfs étoient le gibier des Abatilites; les sauterelles, les tortues, les éléphans, du poisson, le lait de chienne, étoient la nourriture de plusieurs peuples qui en tiroient leur nom. Les éléphantophages nichoient entre des rochers d'une forme qu'on ne voit point ailleurs, entre des branches d'arbres, d'où ils partoient pour aller à la chasse des lions, des léopards et des éléphans. Heureux ceux

qui trouvoient des fruits, des racines, des roseaux succulens, et autres mets offerts par la nature, dans les cantons les moins ingrats. L'Éthiopie portoit jusqu'à des anthropophages. Leur boisson est une espèce de bière.

Il y a eu des villes, quelques-unes même dont les ruines attestent encore de la magnificence. Au milieu des plaines immenses on trouve, non des montagnes, mais des rochers plus hauts, plus escarpés que les Alpes et les Pyrénées. Les uns ressemblent à des tours, d'autres à des pyramides. Les côtés en sont si unis, qu'on les prendroit pour des ouvrages de l'art. Cependant les sommets sont couverts de bois, de prairies; il y jaillit des fontaines. On y trouve jusqu'à des étangs. Un de ces rochers a la forme d'un château bâti de pierres de taille. La plate-forme qui le termine a quatre lieues de circonférence. Il faut y monter avec des cordes les provisions, et même les animaux. C'est une prison d'état. On y mettoit autrefois les princes du sang, auxquels on ne donnoit que ce qu'il falloit pour ne pas mourir de faim. Quelle triste existence! La nature a tellement poli un de ces rochers, qu'il fait de loin l'effet d'un miroir. Il y a aussi des montagnes semblables à celles qu'on voit partout, et souvent entre elles des abîmes effrayans.

La température est fort variée; l'air en général fort sain, le froid très-grand sur les montagnes; des chaleurs excessives dans les plaines, des orages accompagnés de grêle, des vents impétueux, et des coups de tonnerre rendus terribles par les échos des mon-

tagnes. Le vent *sendo*, qui renverse tout sur son passage, est commun, et paroît être un typhon terrestre. Ceux qui cultivent la terre sont abondamment payés de leurs peines. Ils font au moins deux récoltes. Les arbres produisent aussi deux fois des fruits. Il n'est pas nécessaire de s'approvisionner de foin pour les bestiaux : dans ce pays chaud, arrosé par des pluies fréquentes et abondantes, la terre est toujours couverte d'herbe. La durée des jours est égale à celle des nuits. Le Nil, qui féconde l'Égypte, traverse une partie de l'Éthiopie, y reçoit les eaux de plusieurs grands fleuves, grossis par les pluies abondantes qui rafraîchissent la zône torride, et la rendent habitable, lorsqu'il semble que le soleil devoit la brûler.

On sait que des détachemens d'Arabes sont venus de temps en temps augmenter la population d'Éthiopie déjà existante; mais ils n'ont point par leur mélange changé la race indigène, dont on ignore l'origine. Le gouvernement paroît avoir toujours été monarchique; mais quelquefois entre les mains des femmes, qui se nommoient *Candace*, comme les rois d'Égypte se nommoient *Pharaon*. Au reste, tantôt il y a plusieurs royaumes, tantôt ils se sont réunis. Dans quelques-uns, la monarchie a été héréditaire; dans d'autres, élective et affectée à l'ordre des prêtres, tempérée par des lois, ou despotique. On ne peut rien dire de certain sur le fond de la religion. Il paroît que les dieux d'Égypte, et même ceux de Grèce, ont pénétré en Éthiopie; mais il est probable que l'idolâtrie n'y a pas été uni-

verselle; que la cour et les grands professoient le théisme, et que les pratiques judaïques y étoient observées. Les Éthiopiens ont eu une langue propre, et une écriture qui se conserve encore; c'étoit celle des diplômes et des livres sacrés. Il y avoit beaucoup de dialectes.

Les coutumes n'ont pu être uniformes dans un pays si étendu et pendant une longue suite de siècles. Nous présenterons les plus singulières, sans fixer le temps, ni le canton auxquels elles appartiennent. les gens condamnés à mort devoient être leurs propres bourreaux. Ils ne devoient pas s'enfuir, sous peine de déshonorer la famille. Une mère, en pareille circonstance, tua elle-même son fils. Le fils de la sœur du roi succédoit au trône. Le roi étoit-il estropié, ses domestiques étoient obligés de s'estropier de même. Il devoit se tuer quand les prêtres lui envoyoient dire que les dieux le lui ordonnoient pour le bien de ses sujets. Quand il mouroit, ses serviteurs se donnoient la mort, ou pour marquer leur attachement, ou pour aller le servir dans l'autre monde. Quand la race royale manquoit, quelques peuples ont choisi leurs souverains entre les bergers.

Les Ichthyophages composoient de poisson pourri une pâte qui devenoit agréable au goût, apparemment pour eux. Ils vivoient long-temps. Ils exposoient leurs morts sur le bord de la mer; le reflux les emportoit. Après s'être nourris de poissons, ils les nourrissoient à leur tour. Les habitans d'un canton, fort tourmentés des moucherons, n'y savoient

d'autre remède que de passer les jours dans l'eau jusqu'au cou. On croiroit que les auteurs parlent d'une république des singes, lorsqu'ils nous disent que les hommes d'une contrée perchent sur les arbres, sautent de l'un à l'autre de branche en branche, possèdent leurs femelles en commun, et se battent pour elles à coups de massue; et sans doute il faut qu'une semblable méprise ait donné lieu à ces récits. Il y en avoit qui ne buvoient que tous les cinq jours; d'autres ne buvoient jamais. On en auroit fait de bons matelots. Quelques-uns avoient pour les vieilles femmes un respect presque d'adoration. Quand quelqu'un devenoit vieux, infirme, ou inutile à la société, de quelque manière que ce fût, on venoit le prier de vouloir bien mourir. S'il ne se résignoit pas de bonne grâce, on l'attachoit malgré lui, comme il auroit dû le faire lui-même, à la queue d'un taureau, qui le traînoit jusqu'à ce qu'il eût rendu le dernier soupir. Le jour des funérailles étoit chez eux un jour de grande joie. En général, ils pratiquoient la circoncision.

Leurs cheveux leur servoient de carquois; ils y fichoient leurs flèches, dont ils empoisonnoient la pointe. Leurs arcs avoient quatre coudées de longueur. Il falloit une force extraordinaire pour les ployer; eux seuls en étoient capables. Ils tiroient en fuyant comme les Parthes. Le cuivre étoit leur métal précieux; l'or leur tenoit lieu de fer. Ils enduisoient les corps de leurs parens de plâtre, sur lequel ils traçoient leur figure, et les enfermoient dans des cercueils précieux, même, dit-on, dans des caisses de

cristal, qui laissoient voir les traits du défunt, dont le cadavre se conservoit au moins une année dans la maison.

Après tant de bizarreries, fixons à peu près le jugement sur un peuple qu'il semble que les auteurs grecs se sont plus à dégrader. On ne peut douter qu'il n'y ait eu parmi eux des hommes recommandables par leur science et leur sagesse. Ils avoient des colléges de prêtres, par conséquent des assemblées d'hommes qui, en s'acquittant des cérémonies du culte, avoient encore le temps de s'appliquer à acquérir des connoissances et à s'y perfectionner. C'est toujours de ces espèces de sanctuaires que sont sortis les premiers rayons de lumière qui ont dissipé les ténèbres dont le berceau des nations se trouvoit environné. Les Éthiopiens étoient naturellement intrépides, mais violens; ils étoient généreux, francs, humains, prompts à pardonner les injures, et zélés partisans de la justice. Il ne faut pas juger la nation d'après l'espèce de monstre éthiopien dont nous avons donné le portrait, en remarquant que Rome s'en étonna; au contraire, ils sont grands et bien faits, et leurs femmes agréables. Les enfans naissent rouges. Ils apportent sur le nombril, comme les nègres, une tache noire qui s'étend et les couvre d'un noir d'ébène très-luisant.

Plus de deux mille ans nous donneront seulement quelques lignes d'histoire. On y placera, si l'on veut, une prétendue conquête de l'Éthiopie par *Moïse* à la tête des Égyptiens; le voyage de la reine qui vint visi-

ter *Salomon* dans sa gloire : on la croit Éthiopienne. Une tradition constante la rend chef, par un enfant qu'elle eut de *Salomon*, d'une dynastie qui a régné long-temps, et qui règne peut-être encore. Les principales familles se font gloire de descendre des Juifs. Ces deux nations ont été long-temps en guerre. On a cru qu'il est sorti d'Éthiopie des armées formidables contre la Judée. Les Éthiopiens sont un des premiers peuples qui aient embrassé la religion chrétienne, qu'ils professent de nos jours avec un grand mélange de judaïsme. Enfin leur histoire ancienne est si stérile, qu'à peine sait-on le nom de quelques-uns de leurs rois. Mais on est mieux instruit de ce qui s'est passé en ce pays dans des temps plus modernes et jusqu'à nos jours, ainsi qu'on le verra par la suite.

De même on ne doit pas s'attendre à des développemens fort intéressans sur plusieurs autres peuples dont les commencemens n'offrent que des notions très-abrégées et fort incertaines. Il faut cependant faire connoître leur existence et leurs mœurs primitives, afin que l'on soit, pour ainsi dire, familiarisé avec leur physionomie, lorsque, jouant un rôle plus important, ils paroîtront avec éclat sur le grand théâtre du monde. Nous allons donc parcourir la terre, et placer chacun de ces peuples dans l'endroit qui l'a vu naître. Nous les reprendrons ensuite successivement à mesure que leurs accroissemens leur ont acquis un rang distingué dans l'histoire.

ARABES.

Arabie, entre la Palestine, la mer Rouge, le golfe Persique, la Méditerranée et l'Euphrate. Coutumes, mœurs, religion.

L'Arabie est considérée comme une presqu'île. Les géographes y reconnoissent depuis long-temps trois parties, dont les noms ne doivent pas être pris à la lettre. Dans l'Arabie pétrée il y a des endroits d'un sol doux; l'Arabie déserte ne manque pas d'habitans; l'Arabie heureuse, très-digne de sa qualification, se ressent, dans quelques endroits, des imperfections de ses deux voisines. L'Arabie pétrée contient des déserts, entre autres celui de Sinaï; mais dans la plus grande partie on trouve un sol fertile, et les déserts n'y sont pour ainsi dire que parsemés: au lieu que dans l'Arabie déserte ce sont des plaines dépourvues de puits, de fontaines, et qui forment une espèce d'océan de sable, soulevé par les vents comme les vagues; et les endroits fertiles en petit nombre sont les îles. Enfin l'Arabie heureuse jouit de l'air le plus pur, donne des fruits délicieux, produit le meilleur café du monde. L'Arabie a toujours été le centre d'un commerce actif, tant de ses productions que de celles des autres pays, dont se chargent les caravanes: or, encens, myrrhe, pierres précieuses, gomme, parfums, épiceries, et toute espèce de marchandises du plus grand prix.

Les Arabes se partageoient en anciens et en modernes. Les premiers faisoient remonter leur origine jusqu'à *No*, petit-fils de *Noé* par *Sem*. Les seconds s'arrêtoient à *Ismaël*, fils d'*Abraham*; et les tribus les plus distinguées ne poussent point actuellement leurs prétentions au-delà. Quand on a connu certains nobles possédés de la manie généalogique, ne rêvant qu'écussons, et ne parlant que de leurs alliances, on n'est pas surpris de voir les Arabes s'occuper avec tant de soin de tout ce qui peut constater l'antiquité et la pureté de leur race. Il y a dans ces traditions des miracles, des choses invraisemblables dont la mémoire a été conservée. Les Arabes y trouvent de quoi alimenter leur vanité; mais ces traditions ne méritent pas d'être transmises à d'autres peuples.

Les coutumes, les mœurs, le génie des Arabes, à la religion près, n'ont pas subi de changement depuis trois ou quatre mille ans. Ceux qui ont été errans le sont encore, soumis, comme de temps immémorial, à des émirs, qui sont chefs d'une famille, d'une tribu, et enfin d'un assemblage de tribus. Ils sont appelés *bédouins*, ou vagabonds. Ceux des villes se gouvernoient de même, autant que la police pouvoit le permettre. L'égalité entre les familles se remarquoit dans la succession au trône. L'héritier présomptif de la couronne étoit l'enfant qui naissoit immédiatement après l'inauguration du roi. Afin de n'y être pas trompé, toutes ses femmes, déclarées enceintes, étoient gardées et servies avec attention jusqu'à ce qu'une d'entre elles accouchât. On installoit le roi

dans une assemblée générale. Aussitôt qu'il avoit pris en main les rênes du gouvernement, il ne lui étoit plus permis de sortir de son palais. S'il enfreignoit cette loi, il étoit non-seulement permis, mais même commandé de le lapider; du reste, on lui devoit une obéissance sans réserve.

La religion des Sabéens, la plus commune chez les Arabes, consistoit dans le culte des étoiles, des planètes, des anges, qu'ils honoroient comme des divinités subalternes; mais ils ne reconnoissoient qu'un seul Dieu suprême, créateur et conservateur de l'univers. A ce théisme, déjà trop mélangé, quelques tribus joignirent d'autres superstitions. Ils se faisoient des idoles, ou prenoient celles de leurs voisins. Ils rendirent des honneurs divins, même à des animaux. La religion des mages a été en honneur parmi eux. Ils croyoient à l'immortalité de l'âme, à des peines et à des récompenses dans une autre vie. Enfin quelques tribus ont embrassé le judaïsme, ainsi que le christianisme, dès la naissance de ces deux religions. Leur langue est harmonieuse, expressive, et peut-être la plus abondante de l'univers. Elle n'a point changé, non plus que leur caractère. Ils étoient bons orateurs et excellens poëtes, assez bons astronomes pour partager régulièrement leur année. Ces peuples croyoient aux songes, et les interprétoient. Ils n'étoient pas dépourvus de connoissances en mécanique et en médecine. L'exercice des armes et du cheval étoit fort pratiqué parmi eux, comme un moyen de

conserver leur indépendance. Ils avoient souvent entre eux des querelles, qui finissoient ordinairement par des combats. Ils disoient en commun proverbe : » Dieu a donné quatre choses particulières aux Ara- » bes : des turbans au lieu de diadèmes, des tentes » au lieu de maisons, des épées au lieu de retran- » chemens, et des poëmes au lieu de lois écrites. »

Les Arabes allient l'hospitalité au brigandage. Ils reçoivent avec cordialité ceux que le hasard ou le besoin conduit à leurs tentes : ils allument même la nuit sur les hauteurs des feux pour guider les voyageurs. Ces feux s'appellent *feux d'hospitalité*; mais en même temps qu'ils se font un devoir de cette générosité à l'égard les uns des autres, ils pillent sans ménagement ceux qui passent sur leur terrain. Ils disent que leur père *Ismaël*, chassé de la maison paternelle, a reçu de Dieu pour patrimoine les déserts, avec permission de prendre tout ce qui s'y trouveroit; qu'étant ses héritiers, ils entrent dans tous ses droits; et ils se croient par là autorisés à se dédommager, non-seulement sur la postérité d'*Isaac*, mais aussi sur tous les autres hommes, avec lesquels ils se supposent la même parenté qu'avec les Juifs. Quand ils reviennent avec du butin, ils ne disent pas *j'ai pris*, mais *j'ai gagné telle chose*. Du reste, ils ne manquent ni de probité entre eux, ni d'honnêteté avec ceux qu'ils reçoivent comme amis. Quoique rien ne soit fermé dans leur camp, il ne s'y commet jamais le moindre vol, et ceux qu'ils ont dépouillés éprou-

vent d'ailleurs tous les soins de l'humanité quand ils sont blessés, et obtiennent même des secours pour continuer leur route.

Les pélerinages ont toujours été fréquens chez les Arabes. Ils avoient des augures et des règles de divination. Les ablutions étoient fort pratiquées; mais ils n'y attachoient pas encore d'idées religieuses. On coupoit sur-le-champ la main droite à quiconque étoit surpris à commettre quelque vol, et on infligeoit des châtimens publics aux dissipateurs. Au contraire, on témoignoit beaucoup de respect à ceux qui faisoient avantageusement valoir leurs biens. Les chefs n'avoient qu'un pouvoir très-limité. Les Sarrasins, tribus d'Arabes, avoient des femmes qu'ils louoient pour un temps. Cet usage, remarquent les auteurs, ne différoit pas beaucoup du divorce.

Ismaël et sa mère *Agar*, ayant été obligés de quitter la maison d'Abraham, se retirèrent dans le désert. Avant la naissance de son fils, la mère avoit eu la promesse qu'il seroit le père d'une nation puissante; que lui et ses descendans vivroient dans un état d'inimitié avec le genre humain, et que néanmoins ils ne seroient jamais subjugués par aucune puissance étrangère. La vérité de cette étonnante prédiction paroît démontrée par la manière de vivre, la puissance et le gouvernement des Arabes du désert, depuis le temps d'*Ismaël* jusqu'à ce jour. Ils ont vécu et continuent de vivre de butin. Ils n'ont jamais été dans un état de sujétion totale, et ils vivent encore actuellement dans un état d'indépendance qui vérifie

la seconde partie de la prophétie, comme la prodigieuse puissance des *Sarrasins* descendans d'*Ismaël* vérifie la première.

Sous *Al-Ashram*, l'année même de la naissance de *Mahomet*, arriva un miracle que l'imposteur a consacré dans son Alcoran. *Al-Ashram* entreprit de détruire la Mecque. Il se présenta devant cette ville avec une armée formidable; mais il arriva du côté de la mer une nombreuse volée d'oiseaux pas plus gros que des hirondelles : ils avoient trois pierres, une dans chaque patte, et une dans le bec, de la grosseur d'une lentille, mais si pesantes, qu'en tombant elles perçoient de part en part non-seulement les hommes, mais encore les chevaux, les chameaux, les éléphans. On se doute que l'armée fut bientôt détruite. Pour augmenter le merveilleux, les commentateurs ajoutent que chaque pierre portoit le nom de celui qu'elle devoit percer. Sous *Amru* on vit renouveler l'étonnante complaisance ou dévouement de ces courtisans qui se sont fait mutiler, défigurer, blesser, dans le dessein de procurer des succès à leurs maîtres. *Kasair* se fit couper les oreilles et battre de verges pour s'introduire auprès de la reine de Séba, avec laquelle *Amru* étoit en guerre. Elle le reçut dans son palais; il abusa de sa confiance, et fit apporter des caisses remplies d'hommes armés qui l'assassinèrent.

Al-Nooman abdiqua la puissance souveraine après un règne de trente ans, et se retira dans le désert. Ne pouvant régner éternellement, peu lui importoit de

quitter le trône plus tôt ou plus tard. « Qu'est-ce » qu'un royaume, disoit-il, qui ne peut manquer » d'avoir une fin ? » Une action arrivée sous *Al-Nooman* rappelle le souvenir du généreux combat de *Pylade* et d'*Oreste*, désirant de mourir l'un pour l'autre. Le prince arabe, dans un état d'ivresse, avoit fait brûler vifs deux de ses amis, qui dans le même état s'étoient endormis à table. Revenu à lui-même, il s'imposa la loi de célébrer tous les ans deux jours, l'un heureux, l'autre malheureux. Dans le premier, il devoit combler de bienfaits l'homme qui se présenteroit à lui avant tous les autres; dans le second, répandre sur le tombeau de ses amis le sang du premier qu'il verroit. Malheureux dans ses expiations comme dans ses crimes, *Al-Nooman* rencontra un Arabe qui l'avoit reçu chez lui lorsqu'il s'étoit égaré à la chasse, et qu'il étoit excédé de fatigue. Voilà le roi bien embarrassé entre son serment et le devoir de l'hospitalité inviolable chez les Arabes. Il s'arrange avec son hôte, lui permet de retourner chez lui comblé de présens, à condition qu'il reviendra pour être immolé, et qu'une caution s'obligera à mourir pour lui, s'il ne se présente pas. Le dernier jour du terme prescrit, la caution paroît résignée à subir le supplice pour son ami; mais l'Arabe ne se fit pas long-temps attendre et vint dégager sa parole. Interrogé sur le motif de cette générosité, il répondit qu'il la devoit à la religion chrétienne qu'il professoit. *Al-Nooman* se fit instruire et baptiser. Avant lui il y avoit déjà eu des monarques arabes attachés au christianisme.

Quelque effort qu'aient fait plusieurs peuples, entre autres les Romains, ils n'ont jamais pu assujettir les Arabes. Le grand *Sésostris*, roi d'Égypte, l'entreprit en vain. Les monarques assyriens, mèdes et perses, n'y réussirent pas davantage. Ces derniers se contentèrent de leur amitié, que les Arabes entretenoient par des présens, mais jamais par des tributs. *Cambyse* demanda permission de passer sur leurs terres pour aller conquérir l'Égypte. *Alexandre* mourut avant d'effectuer le dessein qu'il avoit de les attaquer, non pour les assujettir, mais seulement pour les vaincre, s'en faire estimer et adorer. *Antigone* les surprit, s'empara de la ville de Pétra; mait fut poursuivi, battu et dépouillé du butin qu'il avoit fait. *Démétrius*, son fils, revint dans cette ville. Un Arabe, du haut des remparts, lui tint ce discours: « Prince, » que voulez-vous? Quel motif vous engage à porter » la guerre dans un désert où il n'y a ni eau, ni blé, » ni vin, ni aucune des choses nécessaires à la vie? » L'amour de la liberté nous fait habiter ces plaines » arides, et nous sommes résolus, pour la conserver, » de souffrir des incommodités qui paroîtroient in» supportables à d'autres peuples. Vous ne changerez » jamais nos sentimens. Vous ne pourrez rester ici, » faute de moyens de subsister. Ainsi nous vous prions » de sortir de notre contrée, puisque nous ne vous » avons jamais offensés. Acceptez quelques présens » de notre part, et engagez votre père *Antigone* à » nous mettre au rang de ses amis. » La harangue eut pour le moment le succès désiré: mais *Antigone*,

croyant les avoir épouvantés, renvoya sur leurs terres une armée qu'ils chassèrent, et qui se retira avec honte.

Les Romains, du temps de *Pompée*, se dirent vainqueurs des Arabes, parce qu'ils avoient prescrit un impôt à deux ou trois tribus. Sous *Auguste*, un général romain fit une incursion en Arabie, en parcourut une partie, d'où la sécheresse, le soulèvement des sables et d'autres incommodités le chassèrent autant que les armes. De quelques expéditions pareilles les Romains ont prétendu tirer la conclusion qu'ils avoient subjugué l'Arabie; ils ont même frappé des médailles qui le disent formellement; mais une retraite forcée de *Trajan*, une autre de *Sévère*, attestent hautement le contraire. Bien plus, il paroît que l'empire romain, dans sa décadence, s'est vu obligé d'acheter l'alliance et le secours des Arabes. Un prince de leur nation, nommé *Mondar*, désola pendant cinquante ans les frontières romaines. Il passoit, avec la rapidité de l'éclair, d'Égypte en Mésopotamie, et il avoit déjà mis son butin en sûreté, quand les Romains commençoient à se mettre en mouvement. Les Abyssins sont ceux qui paroissent avoir pris le plus d'empire sur les Arabes; mais cet empire ne fut ni étendu, ni de longue durée. Ils furent chassés l'année même de la naissance de *Mahomet*, qui fit de l'Arabie le centre de sa religion et de ses conquêtes; et c'est de ce moment, comme nous le verrons que l'histoire des Arabes devient importante.

TARTARES, TURCS, MOGOLS, ETC.

Tartarie, dans le fond du nord de l'Asie. Zamolxis législateur. Turcs. Invasions des Tartares-Mogols.

Après les Arabes, qui sont comme une nation isolée, se présentent les peuples qui ont couvert les terrains occupés par les premiers habitans de l'Asie; Tartares, Turcs, Mogols, Indiens, et enfin les Chinois, inconnus à nos ancêtres.

La Tartarie a été appelée la manufacture des hommes, *officina hominum*. De cette partie qu'on dit la plus élevée du globe, dans le fond du nord, entre l'Asie et l'Europe, sont descendus les hommes qui ont peuplé d'un côté le Mogol, la Chine, de l'autre la Russie et la Sarmatie. Quand on ne veut pas entrer dans les discussions géographiques, chronologiques et généalogiques, on se contente de savoir qu'une grande partie des nations asiatiques et européennes doivent leur origine aux Tartares, qui d'abord ont été les Scythes, venus eux-mêmes de *Japhet*, fils de *Noé*. Nous marquerons, autant que nous pourrons, l'adhérence de tous ces peuples au tronc principal, à mesure que nous en détacherons des branches.

On a déjà parlé des Scythes. Il seroit inutile de répéter la division de cette nation primitive en Scythes nomades ou ambulans, et en Scythes sédentaires; distinction qui existe encore entre les Tartares.

On a aussi fait connoître quelques-unes de leurs coutumes, dont la variété est inépuisable. Les rois étoient obligés de conserver avec respect une charrue, un joug, une hache et une coupe d'or, qu'on croyoit tombés du ciel en Scythie. Tous les ans ils présidoient à des sacrifices offerts en l'honneur de ces instrumens si utiles au genre humain. Une de leurs tribus étoit regardée comme sacrée : elle jugeoit les causes des autres, ne portoit point d'armes, et avoit le droit d'asile. Ils reconnoissoient pour législateur *Zamolxis*, beaucoup plus ancien que *Pythagora*. Il promettoit à ceux qui observeroient ses institutions une éternelle félicité dans une vie à venir. L'influence de ces lois sur les Scythes les a rendus tempérans, justes, réglés dans leurs mœurs, et pénétrés d'un respect religieux pour les engagemens qu'impose l'amitié. Les Scythes nomades transportoient leurs familles dans des chariots à deux, quatre et six roues. Ils aimoient mieux pour leurs courses dans le désert des cavales que des chevaux, parce qu'ils se désaltéroient de leur lait. Leur langue, bornée à exprimer des choses usuelles, n'étoit pas fort abondante : leur écriture paroît avoir été, dans l'origine, hiéroglyphique.

Une tradition conservée par les écrivains tartares fait *Tursa*, fils de *Japhet*, père des Turcs, et fait aussi sortir de ce patriarche la famille ottomane. Ce premier Turc a été inventeur de plusieurs arts, et législateur. On trouve entre ses descendans les chefs des différentes peuplades, principalement des Tartares-Mogols. Ils furent tous exterminés dans une

guerre malheureuse; il ne resta du peuple entier que deux princes et leur famille. Fuyant les vainqueurs, ils parviennent au pied d'une très-haute montagne, dont le sommet n'étoit accessible que par un sentier fort étroit. Ils s'y engagent et arrivent dans ce lieu. Ils trouvent une égale difficulté pour la descente; mais elle les mène à une plaine délicieuse, coupée par des ruisseaux, couverte de prairies, d'arbres fruitiers, et entourée de tous les côtés de montagnes inaccessibles. Ces deux familles habitèrent quatre cents ans cet asile, et y renouvelèrent la nation mogole.

Arrivés à un certain degré de population, les Mogols se trouvèrent trop à l'étroit. L'envie leur prit de regagner leur pays natal; mais comment sortir d'un endroit si bien fermé? Le sentier étoit bouché, et même effacé. A force de chercher, ils s'aperçurent que cette montagne, qui étoit toute de fer, n'avoit au sommet qu'une médiocre épaisseur. Aussitôt ils apportent une grande quantité de bois et de charbon, et, à l'aide de soixante-dix soufflets de cuir, ils fondent une partie assez considérable de la montagne pour y faire passer un chameau chargé. La nouvelle de l'arrivée de cette troupe inconnue se répandit dans le pays, et y jeta l'effroi. Les nations voisines se réunirent pour s'opposer à ses progrès; elles furent vaincues par les Mogols, qui se rétablirent dans la patrie de leurs pères. Ils y ont conservé une coutume qui fait allusion à cet événement. Tous les ans, les Mogols, dans toute l'étendue de leur domination,

en mémoire de leur sortie de la belle vallée, rougissent au feu un fer sur lequel le kan donne le premier coup de marteau. Cet exemple est suivi par les chefs de toutes les tribus. Ceux qui discutent ces réminiscences avec la sévérité de la critique y trouvent des apparences de vérité qui ne leur permettent pas de négliger même les fables. Nous en allons trouver d'autres au sujet de l'Inde.

INDE,

entre la Perse et la mer des Indes, la Tartarie chinoise et la grande Tartarie.

C'est le plus beau, le plus fertile et le plus riche pays du monde; tous les aspects agréables qu'on peut vanter ailleurs s'y trouvent. Rien n'y manque de ce qui est nécessaire à la vie, abondance de riz, fruits délicieux et d'une variété surprenante. Ses mers fournissent des perles, ses mines des diamans, ses montagnes des métaux. Des animaux aussi variés que les fruits couvrent ses campagnes, peuplent ses forêts. Quelques-uns, nés pour l'indépendance, ont été accoutumés à la domesticité, tels que les éléphans, qui sont extrêmement courageux et intelligens, plus grands et plus forts que ceux d'Afrique. Des montagnes fraîches, boisées, arrosées, découpent les plaines; des rivières abondantes en poisson, presque

toutes navigables, le sillonnent. Deux grands fleuves, le Gange et l'Indus, serrent ses côtes et fixent ses limites.

Un si beau pays a nécessairement appelé des habitans. Ils y ont afflué de la Perse et de la Tartarie, et ont établi de proche en proche des peuplades dont les anciens historiens ont conservé les noms et marqué les positions. Comme les ruisseaux par leur réunion font les rivières, et celles-ci les grands fleuves, les colonies de l'Inde, en se confondant, formèrent des royaumes, et ceux-ci des empires. Les dévastations de conquérans ont aussi quelquefois rassemblé les peuples malgré eux; c'est ainsi que les torrens entraînent les eaux tranquilles et s'en servent à étendre leurs ravages. On ne sait si c'est à la crainte de quelques-uns de ces fléaux qu'on doit une singularité unique, savoir, une vaste étendue de pays qui contient plusieurs villes et un millier de villages que les habitans ont abandonnés, en laissant subsister leurs maisons. Les historiens modernes ne parlent pas de ce désert, et les anciens n'en fixent pas la position.

Les Indiens avoient la manie de tous les peuples, celle de se dire le plus ancien peuple de la terre. Ils ont eu d'excellentes lois de police, et des coutumes très-louables dont on peut extraire ces généralités. Au commencement de chaque année, les philosophes, qui faisoient une classe à part, étoient obligés d'aller trouver le roi dans son palais, et de présenter leurs observations, leurs prédictions, leurs conjectures

sur ce qui pouvoit être utile à la patrie. Si quelqu'un étoit convaincu d'ignorance, on lui imposoit un silence éternel. Les soldats avoient des résidences fixes et des revenus assignés en temps de paix. Les laboureurs étoient dispensés du service militaire. Le quart du produit des terres étoit pour le roi et l'état. Sans doute, pour écarter l'ambition, cause trop ordinaire de corruption, les magistrats chargés de rendre la justice ne pouvoient se marier dans une famille supérieure à la leur. La peine du talion étoit pratiquée. La femme qui tuoit un roi ivre épousoit son successeur. Il y avoit défense au roi de dormir pendant le jour. En plusieurs endroits, les femmes ne survivoient pas à leurs maris, et se brûloient sur leurs cadavres. La fille qui se battoit le mieux à coups de poing se marioit avant les autres. La guerre respectoit toujours les laboureurs.

On a beaucoup parlé des gymnosophistes, philosophes indiens, et des brachmanes. Il paroît que ces derniers étoient une même famille. Elle se disoit descendue d'*Abraham*. Leur système théologique n'a jamais été bien éclairci; peut-être a-t-il varié à la longue; mais leur doctrine étoit fondée sur l'unité d'un Dieu. Ils étoient en même temps prêtres et conseillers du roi, chargés du cérémonial du culte, de l'instruction publique, et de l'interprétation des lois. Leur science étoit célèbre, puisque des Grecs illustres ont été puiser auprès d'eux les connoissances dont ils ont enrichi leur pays. Ils se sont appliqués avec succès aux mathématiques,

à la médecine, à l'astronomie, qu'ils ont tachée, comme beaucoup d'autres nations, du mélange de l'astrologie judiciaire. Les dieux des Grecs et des Égyptiens se sont aussi introduits chez les Indiens. Beaucoup de leurs philosophes adoptoient la métempsycose, qu'ils avoient tirée des Grecs, ou plutôt, si nous en croyons quelques philosophes, que les Grecs eux-mêmes avoient empruntée des Indiens. Quelques-uns croyoient le monde assujetti à une intelligence suprême, présente dans tous les points de l'espace. Ils faisoient présider des intelligences subalternes au mouvement des planètes; enfin ils croyoient l'immortalité de l'âme, et un état futur de récompenses et de peines. Il ne reste point de trace certaine de l'ancienne langue indienne, ni de l'ancienne écriture. Les caractères dont se servent actuellement les brachmanes tiennent de l'hébreu et de l'assyrien. La réputation de ces anciens philosophes est bien déchue. Cependant ils conservent encore quelque crédit parmi le peuple. Les Indiens étoient fort adroits, très-propres aux arts mécaniques. Leur bijouterie est travaillée avec beaucoup de recherche. Ils étoient fort sobres, rarement adonnés aux liqueurs enivrantes.

Cependant le premier conquérant qui pénétra chez eux est, dit-on, *Bacchus*, qui, ajoute-t-on, leur enseigna à faire du vin. Mais il est bon de faire observer qu'à peine connoît-on le raisin dans l'Inde, et que c'est presque la seule production utile qui y manque. D'autres historiens disent que le *Bacchus*

indien n'est pas le *Bacchus* dieu du vin. Mais, quel qu'il ait été, il les a civilisés, leur a appris l'art militaire, et s'est fait adorer dans cette contrée. *Cyaxare* et *Cyrus* sont venus au bord de l'Inde. *Darius* Ier y a pénétré. *Xerxès*, *Artaxerxès* et *Darius Codoman* y ont fait quelques conquêtes. *Alexandre* a pénétré beaucoup plus loin, y a vaincu *Porus*, et s'est vu rendre par les députés de plusieurs royaumes éloignés les honneurs qu'on ne refuse guère à la force triomphante. Ses successeurs ne s'y sont pas soutenus, et ont entretenu si peu de relations avec l'Inde, qu'ils n'en ont point tiré de secours les uns contre les autres, ni dans leurs guerres contre les Romains. *Auguste*, dans l'éclat de sa gloire, vit paroître à sa cour des ambassadeurs indiens. *Claude*, *Trajan*, *Justinien*, en reçurent aussi. Ces ambassades prouvent qu'il y avoit dans l'Inde des gouvernemens. Nous devons à cette riche contrée la soie, dont les Perses s'approprièrent long-temps le débit, ce qui la fit vendre long-temps au poids de l'or. *Justinien* envoya deux moines à Sérica, partie de l'Inde où se trouvoit le ver qui fournit cette précieuse étoffe. Ils ne purent rapporter cet insecte vivant; mais ils conservèrent des œufs qu'ils firent éclore. De ces œufs sont venus tous les vers à soie de l'Europe.

Les ombres qui couvrent l'histoire des premiers Indiens s'étendent encore plus épaisses sur l'histoire des premiers Chinois.

CHINE,

entre Siam, la Tartarie, la mer Caspienne et le Japon.

Il y a sur la Chine deux grands objets de controverse entre les savans, leur chronologie et le mot *Tien*. Les Chinois se vantent d'une haute antiquité, et apportent en preuve le calcul d'une éclipse arrivée 2155 ans avant notre ère. Les jésuites ont adopté cette chronologie, et ont prétendu que la note de cette éclipse se trouvoit dans les anciens livres chinois. Les missionnaires adversaires des jésuites répondent que ce calcul a été inséré dans ces annales par les jésuites, adulateurs des Chinois, puisque ceux-ci étoient dans la plus profonde ignorance sur l'astronomie quand les jésuites arrivèrent à la Chine, et par conséquent hors d'état de calculer une éclipse, il y a plus de 3800 ans, à moins qu'ils n'eussent depuis prodigieusement oublié leurs connoissances, ce qui n'est pas présumable d'une nation jalouse à l'excès de tout ce qui peut l'illustrer. Cette controverse, comme on voit, dirigée et soutenue par l'esprit de parti, est devenue interminable.

Il en est de même des disputes sur le *Tien*. Ce mot peut s'entendre de l'esprit qui préside aux cieux, ou des cieux matériels eux-mêmes. Les jésuites, persuadés que les Chinois n'adoptent que la première acception, permettoient l'adoration du *Tien*. Les mis-

sionnaires, croyant que la seconde acception étoit la plus commune, défendoient l'adoration du *Tien* comme une idolâtrie, que les jésuites n'autorisoient que pour se faire un grand nombre de prosélytes. Comme il y a peu de mal sans quelque bien, il est résulté de ces controverses des éclaircissemens sur l'origine de la nation, qu'on ne fait pas remonter si haut, et sur ses lois.

Le gouvernement chinois a toujours été monarchique. Les auteurs conviennent tous de cette vérité, et nous ont transmis une liste de rois dont la suite non interrompue rend leur opinion plus que probable. D'ailleurs, comme les Chinois ne souffroient pas d'étrangers chez eux, ils ont dû conserver long-temps sans mélange leurs lois primitives. Leur religion étoit le pur théisme, renfermé dans d'anciens livres, qu'ils appeloient par excellence *les cinq volumes*, dont il ne reste que des fragmens, qui contiennent l'abrégé de leur science et de leur morale. Les expressions ne sont pas si claires, pour le théisme exclusif, qu'on n'en puisse conclure qu'ils permettent qu'on rende un vrai culte aux esprits célestes que l'Être suprême a établis sur les villes, les rivières, les montagnes, les royaumes, les provinces, et sur chaque homme en particulier. C'est cette espèce d'indulgence pour ces dieux secondaires qui a alimenté les disputes sur le *Tien*.

Les livres chinois décorent ce *Tien* de tous les attributs de la divinité. Il préside à tous les événemens, sonde les replis du cœur humain, récompense

la vertu, punit les vices, même ceux des rois, inflige aux nations des châtimens qu'il annonce par des prodiges, pour inviter les coupables à les prévenir par le repentir. Les bonnes pensées sont inspirées par le *Tien;* il se sert de sa puissance absolue sur la volonté des hommes pour les conduire à la vertu, en employant le ministère de leurs semblables, pour les récompenser ou les punir, sans nuire à leur liberté. Il n'y a point d'homme, quelque vicieux qu'il soit, qui ne puisse parvenir à la vertu en profitant des secours que le *Tien* lui offre.

Tout hommage, selon les livres chinois, est vain, s'il n'est inspiré par le cœur. L'empereur avoit seul le pouvoir d'observer les rites primitifs, et de rendre publiquement un hommage solennel à la Divinité. Sacrifier au premier être étoit une cérémonie si sublime, que la première personne de l'empire étoit seule digne de la pratiquer; mais il falloit que ce prince se préparât aux fonctions pontificales en expiant ses péchés par un jeûne austère et par les larmes de la pénitence. Les livres canoniques, en plaçant les âmes des hommes vertueux dans le séjour du bonheur, ne parlent pas clairement des châtimens réservés aux crimes dans une autre vie. Ils croient à l'existence de l'âme après la mort, et ont des idées saines sur la création. Cette belle religion a été corrompue par l'idolâtrie, qui s'est répandue dans la Chine à diverses époques; mais la religion primitive a autant de fois repris le dessus, et règne encore chez les disciples de Confucius.

Une loi très-ancienne, qui existe encore, dont on ne peut guère deviner le motif et le but, défend à un homme d'épouser une femme qui porte le même nom que lui, quoiqu'il soit bien prouvé qu'elle n'est pas sa parente. L'empereur, arrivé au trône, trace quelques sillons en l'honneur de l'agriculture. Tous les ans il renouvelle cette cérémonie accompagnée de sacrifices. Pendant le temps fixé pour leur durée, le commerce cesse, les tribunaux vaquent, et les voyages sont interrompus. La polygamie est, de toute antiquité, permise à la Chine. La langue chinoise tient de l'hébraïque. L'écriture y peint les choses, et non les mots. Elle est énigmatique, emblématique, symbolique. Les caractères y sont tellement multipliés, que leur connoissance demande un temps infini, quelquefois la vie entière d'un homme, ce qui arrête chez eux le progrès des sciences.

Il n'y a pas de sciences que les Chinois ne prétendent avoir possédées de temps immémorial. Agriculture, médecine, musique, astronomie, philosophie, morale, et même magie. A les entendre, nul peuple n'a su aussi bien que leurs ancêtres les arts mécaniques, la navigation et le commerce, apparemment entre eux; car, comme l'accès chez eux a toujours été interdit aux étrangers, ils ne se sont pas non plus étendus au-delà de leurs limites par terre, ni plus loin que leurs côtes. Leur caractère, en général, est doux, humain, modeste. Ils sont très-cérémonieux, exacts et scrupuleux observateurs de leurs lois, dont

l'exécution d'ailleurs a toujours été sévèrement surveillée.

Les anciens historiens de la Chine parlent d'un déluge arrivé environ trois mille ans avant notre ère; ils ne disent pas si c'est avant ou après ce déluge que parut *Tien Hoang*, dont ils font leur premier législateur. Sous son règne, disent-ils, l'esprit céleste se répandit dans le monde, inspira aux hommes ses sentimens d'humanité, après avoir détruit le grand dragon qui avoit introduit le désordre dans le ciel et sur la terre. Cette tradition, qui semble faire allusion à la chute des mauvais anges, est remarquable. De ses successeurs, l'un créa l'astronomie, et divisa le mois en trente jours; sous un autre s'introduisit le partage des terres, qui fit inventer la géométrie; un troisième bâtit les cabanes, montra à tirer du feu des cailloux et à cuire les alimens; un quatrième imagina des cordelettes, faute d'écriture, pour conserver la mémoire des faits, et établit des foires pour la communication du commerce. Il est étonnant que cet établissement de foires précède les temps connus de l'histoire des Chinois.

Elle commence à se débrouiller sous *Fo-Hi*, dont l'existence ne forme cependant pas une époque certaine. Environnée d'un arc-en-ciel, sa mère devint enceinte; on le fit roi par respect pour son origine. Il étoit profond mathématicien; il bâtit des villes, et les entoura de murailles, imposa des noms différens aux familles, et substitua aux cordelettes des caractères qui ont été l'origine de ceux qui existent. Il

institua l'ordre des mandarins, ayant chacun leur département, l'histoire, le calendrier, les bâtimens, les secours pour le peuple, le soin des terres, l'écoulement des eaux, et il prit un dragon pour les armes de l'empire. *Fo-Hi* institua le mariage et les lois qui y sont relatives, et régla le culte religieux. Son successeur *Shin-nong*, favorisa l'agriculture, étudia les vertus des plantes, les appliqua à la médecine, et établit des marchés. Il passe pour avoir été un prince très-religieux. *Wang-ti* parla aussitôt qu'il fut sevré. Dès sa plus tendre enfance il montra beaucoup de génie; dans sa jeunesse, beaucoup d'amabilité; dans un âge plus mûr, beaucoup de jugement. C'est le plus grand inventeur qui ait jamais existé, s'il est auteur de toutes les découvertes qu'on lui prête: l'art de tirer du sel des eaux de la mer, de faire des cartes géographiques, de niveler les chemins en aplanissant et perçant les montagnes. Il a perfectionné la science du calcul, a réglé les poids et les mesures, battu la première monnoie, construit des barques à rames et des chariots inconnus avant lui. *Wang-ti* a armé les guerriers d'arcs et de flèches, et leur a inspiré une ardeur martiale par le bruit des trompettes et des tambours. Il a percé la flûte, et imaginé l'orgue. Le premier, il a observé les variations du pouls, et les a appliquées à la connoissance des maladies. Les couleurs des fleurs et des oiseaux lui ont fait imaginer la teinture. Il en a partagé l'honneur avec l'impératrice, sa femme. Pendant qu'il alloit labourer la terre avec ses principaux courtisans, elle se rendoit

avec ses dames à son bosquet de mûriers, où elle ramassoit la soie, et les encourageoit par son exemple à des ouvrages de broderie, qu'elle consacroit à des usages religieux.

Les successeurs de *Wang-ti* n'eurent plus qu'à perfectionner ses inventions. Il est à remarquer que l'art de la guerre, qui fonde la réputation des autres monarques, n'entre pour rien dans les éloges de ceux de la Chine. L'histoire n'imprime à leur mémoire un caractère d'estime qu'autant qu'ils ont été utiles à leurs peuples. Rien n'a échappé à l'attention de ces princes. Tout, sous leur gouvernement, étoit assujetti à des lois sages, sur la fouille des mines, l'instruction publique, l'administration de la justice, les devoirs entre mari et femme, père et enfans, frères aînés et cadets, et entre amis. Les devoirs entre le roi et ses sujets furent tracés par un monarque tiré de la classe des laboureurs, auquel l'empereur légua la couronne, à l'exclusion des princes de son sang. Il ne faut pas croire qu'entre ces princes il ne s'en soit pas trouvé de méchans; mais les historiens n'en font qu'une mention très-légère, comme s'ils en avoient honte, et comme s'ils craignoient d'imprimer par là une tache à leur nation. Cette époque, dont la durée est aussi incertaine que les faits qu'elle contient, finit environ dix-huit cents ans après le déluge.

Les Chinois, si resserrés chez eux par des lois prohibitives, sont pourtant soupçonnés d'avoir peuplé l'Amérique. Ils l'ont pu, dit-on, et ils l'ont

fait. Ils l'ont pu, parce qu'à leur orient il y a un pays qui avance vers l'Amérique septentrionale, et qu'on trouve entre ces contrées une communication par le moyen d'une chaîne de plusieurs îles. Il peut même se faire que l'Asie et l'Amérique aient été jointes de ce côté par un isthme qu'un tremblement de terre aura détruit. Cet isthme auroit rendu la transmigration plus facile; mais la chaîne d'îles qui est à présent reconnue suffit pour en démontrer la possibilité.

La preuve du fait se tire de ce qu'on a reconnu dans les langues américaines beaucoup de mots chinois et japonais; de ce que la partie d'Amérique voisine de l'Asie s'est trouvée la plus peuplée; de ce qu'on y a remarqué les mœurs et les coutumes tartares; de ce qu'il y avait parmi les Américains méridionaux une tradition que leurs ancêtres venoient du septentrion. Cela ne veut pas dire qu'il ne puisse pas en être venu d'ailleurs; on a de fortes conjectures que les Phéniciens, les Égyptiens, les Carthaginois, dans leurs expéditions commerçantes, ont touché l'Amérique. On y fait aborder jusqu'à des Gallois et des Normands jetés par des tempêtes; de là le mélange qu'on a pu remarquer dans les habitudes des Américains; mais ces hasards, capables tout au plus de fortifier une population, ne doivent pas être mis pour sa formation en comparaison avec le moyen naturel et facile de l'émigration chinoise d'un continent à l'autre par la continuité des îles qui existent. Il est donc plus que probable que le nouveau

monde a été peuplé par l'ancien, et il est inutile de chercher à ses habitans un premier père différent du nôtre.

Voilà les pères des principaux peuples qui occupent actuellement l'Asie assez connus pour faire attendre sans impatience au lecteur curieux la connoissance que nous donnerons avec étendue des vicissitudes civiles et militaires de leurs descendans. De même nous allons donner une idée générale de nos pères en Europe, parce que plusieurs d'entre eux sont sortis directement d'Asie, et que les autres en sont venus par intermédiaires. De leurs noms, les uns existent encore, comme Espagnols, Francs, Bourguignons, Allemands, Bretons; les autres, comme Huns, Gètes, Goths, Celtes, Alains, Ostrogoths, ne se trouvent plus que dans l'histoire. On verra que c'est du mélange de toutes ces nations que sont formés les gouvernemens disparates qui régissent l'Europe.

ESPAGNOLS.

L'Espagne, entre l'Océan, la Méditerranée et les Gaules.

En jetant les yeux sur la carte, on voit que l'Espagne est divisée par les montagnes en espèce de cases, très-propres à contenir chacune un peuple indépen-

dant de ses voisins. En effet, ainsi étoit habitée l'Espagne lorsque les Carthaginois y abordèrent, et on sait encore les noms de plusieurs de ces petites nations. On croit qu'elles doivent leur origine à deux fils de *Japhet Jabal*, qui y jeta quelques-uns de ses enfans, et *Gomer*, son frère aîné, père des Celtes, qui les y introduisit par les Gaules. Ceux de ces peuples les plus éloignés de la contagion des mœurs romaines et carthaginoises ont long-temps conservé la valeur, les coutumes, le langage, la férocité même et la religion des Celtes. C'étoit celle des patriarches. Ils adoroient un seul être supérieur, non dans des temples, comme les Grecs et les Romains, mais dans des bocages qui leur étoient consacrés. Ils croyoient un état futur de peines et de récompenses: ils faisoient des sacrifices au souverain être. Pendant plusieurs siècles, ils observèrent une extrême simplicité dans leurs cultes religieux, jusqu'à ce que, s'étant mêlés avec d'autres nations, ils devinrent superstitieux au point d'immoler des victimes humaines.

Le gouvernement des Espagnols a été celui d'un seul tant que la nation n'étoit pas nombreuse; mais, s'étant multipliée, elle a dû se partager, tant en petits royaumes qu'en républiques. C'est ainsi que la trouvèrent les Carthaginois et les Romains; et c'est ce qui donna à ces conquérans la facilité de les soumettre. On ignore leurs lois. Il paroît que les querelles entre homme et homme, ville et ville, district et district, étoient jugées par un grand conseil. Celui qui refusoit de s'y soumettre avoit la ressource de se

battre contre son adversaire. La même condition avoit lieu entre ville et ville, fondée sur ce principe reconnu par les Celtes, que la Providence accordoit toujours la victoire au parti le plus juste.

Les Espagnols comptoient trop sur leur valeur : les armes défensives leur paroissoient indignes de la véritable bravoure. D'ailleurs ils connoissoient bien l'art de la guerre. Ils savoient si bien tremper l'acier, qu'il n'y avoit point de casque à l'épreuve de leurs coups. On vante leur adresse à pied et à cheval. Le temps que les Romains mirent à les subjuguer marque leur habileté et leur constance. Ils se défendirent pendant près de deux cents ans avant d'être entièrement soumis : vaincus, il fallut les désarmer. Cette précaution les affligea tellement, que plusieurs milliers d'entre eux se donnèrent la mort de honte et de désespoir.

Ils ont connu le commerce, les arts et l'industrie. On ne peut leur reprocher l'orgueilleuse indolence qui a quelquefois déshonoré leurs descendans. Leur langue, tenant de l'hébraïque pour le fond, retraçoit leur origine celte : elle étoit grave et sonore. On dit qu'ils n'écrivoient ni sur l'histoire, ni sur les sciences, ni sur leurs coutumes religieuses. Ils en conservoient le souvenir dans des poëmes, que leurs poëtes, qu'ils nommoient *druides*, apprenoient par cœur et transmettoient à leurs disciples. L'éducation qu'ils donnoient à leurs enfans consistoit à les accoutumer au genre de nourriture et aux exercices propres à les rendre robustes et actifs. Une des plus grandes béné-

dictions étoit de mourir en combattant pou ı patrie. Les femmes mêmes donnoient l'exemple de l'intrépidité.

Non-seulement l'Espagne avoit des ıivières qui charrioient de l'or, mais elle avoit encore des mines d'argent très-abondantes, surtout dans les Pyrénées. Quelques bergers ayant mis innocemment le feu à des broussailles, l'incendie se répandit dans ces montagnes : les flammes fondirent l'argent de quelques mines, d'où il coula en ruisseaux. Quand les Carthaginois entrèrent en Espagne, ils trouvèrent les ustensiles domestiques, et notamment les mangeoires des chevaux, d'argent. Outre les richesses que ces peuples en tirèrent pendant qu'ils la possédoient, on sera étonné des sommes que les Romains en emportèrent en neuf ans, savoir: onze mille cinq cent quarante-deux livres pesant d'argent, et quatre mille quatre-vingt-quinze livres d'or.

GAULOIS.

La Gaule, entre l'Océan, la Méditerranée et le Rhin.

Les seuls voisins par terre qu'eussent les Espagnols étoient les Gaulois. L'ancienne Gaule, pour la fertilité, étoit bien différente de la nouvelle, soit par la faute des habitans, uniquement occupés à la guerre et à la chasse, et peu curieux de la culture, soit par un vice naturel et inhérent au sol. Il n'y avoit ni

vignes, ni oliviers, ni aucune sorte de grains, excepté le blé. Les historiens attribuent cette disette à la rigueur du climat qui régnoit alors. Il faut convenir que la destruction des forêts et le dessèchement des terres marécageuses ont dû à la longue changer pour ainsi dire l'atmosphère, et amener la température plus douce et plus favorable aux biens de la terre dont nous jouissons. Il en est arrivé que les hivers y sont moins longs que ceux des pays situés dans le même parallèle. A la vérité, le froid s'y fait encore quelquefois sentir rigoureusement; mais il est rare qu'il enchaîne les eaux au point que les rivières puissent servir de ponts aux armées, comme il arrivoit fréquemment autrefois.

Les Celtes, comme on l'a dit, venus par la Germanie, ont, de proche en proche, peuplé ce pays; par conséquent, nous reconnoissons *Gomer*, fils de *Japhet*, pour notre père, et la religion de ce patriarche a dû être la première de nos ancêtres. Elle s'y est conservée long-temps dans sa simplicité. On est étonné de l'extrême ressemblance qui se rencontre entre les usages domestiques et religieux des Juifs et ceux des anciens Gaulois : les fêtes, les anathèmes, les dévouemens, la hiérarchie des prêtres, les sacrifices. Comme les Juifs aussi, ils ont infecté leur religion par des cultes étrangers. Leurs dieux avoient sous d'autres noms les mêmes attributs que ceux des Romains. Ces conquérans virent les Gaulois prodiguer l'encens et faire des sacrifices à ces divinités lorsqu'ils portèrent leurs armes dans les Gaules; mais

ils n'avoient pas de temples. Les bosquets sacrés en tenoient lieu. Entre les arbres qui les composoient, le chêne obtenoit une vénération de préférence. Cependant il reste des monumens gigantesques qu'on croit avoir été destinés au culte religieux. Le mieux conservé se trouve en Angleterre, où l'on présume qu'a été long-temps établi le siége de la religion gauloise. Il consiste en un bâtiment circulaire, composé de pierres énormes jointes par des tenons, couronné d'une architrave. Il ne paroît pas avoir été couvert. Au milieu est une pierre plus grosse que les autres, qui a servi d'autel. Toutes conservent encore des restes de sculpture. Plus on les regarde, moins on conçoit par quels moyens ces blocs ont été amenés dans cet endroit, où l'on n'en trouve pas de pareils, et comment ils ont pu être élevés et placés. A des distances inégales du monument se voient des monticules plus ou moins hauts. Les débris d'ossemens, d'armes, d'ustensiles domestiques, et même des bijoux de femmes qu'on a trouvés en les fouillant, font conjecturer que ce sont des tombeaux.

Les chefs de la religion gauloise étoient les druides. Ils formoient un ordre. Les décisions de ces prêtres influoient sur toutes les affaires, tant générales que particulières. En fait d'antiquité, on les regarde comme étant de même date que celle des brachmanes des Indes, des mages de Perse, des chaldéens de Babylone et d'Assyrie; en un mot, que celle des plus anciennes sectes de philosophie. Ils avoient le droit de choisir les magistrats annuels de chaque ville, et

ceux-ci ne pouvoient pas assembler le conseil sans leur permission ; de sorte que les druides étoient réellement les maîtres du gouvernement. Leur chef s'appeloit le grand-druide. Des modernes ont placé sa résidence dans les forêts du pays chartrain, près de Dreux. On sent combien sa puissance devoit être souveraine et étendue. L'ordre avoit des colléges et des écoles, présidoit à l'éducation de la jeunesse, lui enseignoit tout, excepté le métier des armes. Les druides et leurs disciples étoient exempts d'aller à la guerre, et de toute espèce de tribut. L'ordre n'étoit pas restreint à telle ou telle famille, ni même à la nation. Tout homme pouvoit y entrer dès qu'il étoit approuvé par la société. Le grand-druide étoit élu à la pluralité des voix. Quand il s'élevoit à ce sujet quelque contestation, elle se terminoit par l'épée.

Ils n'écrivoient rien, mais ils apprenoient par cœur des pièces de poésie qui contenoient toute leur science et tous leurs mystères. A la longue, ces poésies devenoient si nombreuses, qu'il leur falloit vingt ans pour les apprendre, quoiqu'ils pussent y donner tout leur temps; car ils n'étoient embarrassés d'aucun soin domestique, ayant des biens communs, et étant voués au célibat. Ils tenoient pour points fondamentaux de leur religion le culte des dieux, l'abstinence de tout mal, et une intrépidité imperturbable dans l'exécution d'une entreprise. Avec ce dernier principe, un ordre composé de gens habiles peut aller loin. Ils croyoient une vie future, et répandoient avec soin parmi le peuple ce dogme utile. Il n'y a pas de sciences

que les anciens historiens ne leur donnent, surtout la science de la prédiction, et la médecine. Ils renforçoient celle-ci de quelques pratiques superstitieuses, afin de rendre plus respectables ceux qui s'y adonnoient, comme de consulter la situation des planètes pour administrer les remèdes et cueillir les plantes. Il falloit en arracher quelques-unes d'une main, et non de l'autre, être habillé de blanc, avoir les pieds nus, et d'autres cérémonies qui paroîtroient puériles, mais dont ceux qui y assujettissoient les autres connoissoient l'utilité.

Ils avoient un respect religieux pour le *gui*, plante parasite qui se trouve sur plusieurs arbres ; mais ils n'honoroient d'une espèce de culte que celui qu'ils cueilloient sur le chêne. Cet acte étoit une de leurs plus grandes solennités. Les druides se répandoient dans les forêts pour le chercher, après s'y être préparés par des jeûnes et des cérémonies expiatoires. On alloit le séparer de l'arbre avec une serpette d'or. C'étoit le chef des druides qui s'acquittoit de ce devoir, vêtu de blanc, pieds nus. On faisoit tomber le gui dans un linge tenu au bas de l'arbre par les jeunes druidesses. Ils attribuoient à cette plante les plus grandes vertus, et la regardoient comme un remède universel.

Ces druidesses étoient divisées en trois classes. La première étoit composée de celles qui gardoient une virginité perpétuelle ; celles de la seconde étoient mariées, mais obligées aux lois de la continence, hors une fois l'année, qu'elles alloient voir leurs

époux pour avoir des enfans. La dernière classe, exempte de l'assujettissement des deux autres, étoit destinée à les servir. Ces prêtresses jouissoient d'un grand pouvoir dans la nation. Elles assistoient aux conseils, et même les présidoient. On leur attribue la principale part à l'acte le plus solennel et le plus affreux de la religion des Gaulois, les sacrifices humains.

Dans ces occasions, les druidesses s'habilloient de blanc. Elles étoient déchaussées et portoient une ceinture d'airain. Elles accouroient sur le malheureux qu'on leur livroit, le jetoient par terre, le traînoient au pied d'un grand chêne; au bas s'élevoit une espèce de marchepied, sur lequel se tenoit la prêtresse qui devoit faire le sacrifice. Elle plongeoit un long couteau dans le sein de la victime, et tiroit ses prédictions de la manière dont le sang couloit. Les autres druidesses, qui étoient là pour l'assister, ouvroient le cadavre, en examinoient les entrailles, dont l'inspection leur servoit aussi à prévoir l'avenir, et à faire des prédictions qui, communiquées à l'armée ou au conseil, étoient reçues avec une sainte crédulité. Ordinairement c'étoit les prisonniers de guerre qu'on destinoit à ces sacrifices abominables; mais, faute de prisonniers, on prenoit d'autres victimes que le sort ou l'inspiration indiquoit. Les druides partageoient avec les druidesses ces horribles fonctions, et on les accuse d'avoir long-temps prolongé cette effrayante superstition pour se rendre redoutables.

Un autre ordre très-estimé parmi les Gaulois étoit

celui des bardes. Ils s'occupoient du soin de chanter les louanges des guerriers, et accompagnoient leurs hymnes du son des instrumens. Leurs poëmes passoient pour admirables, et les héros qu'ils chantoient pouvoient compter sur l'immortalité. Ils se trouvoient dans l'armée, afin de voir de près les exploits qu'ils devoient célébrer ; ils animoient les combattans par leurs cris, marquoient par les inflexions de leurs voix ou que la victoire se déclaroit pour leur parti, ou qu'elle paroissoit pencher pour les ennemis, et qu'il falloit redoubler d'ardeur et de courage. Les Gaulois avoient aussi des *vates*, classe de poëtes ou de chantres inférieurs aux bardes. L'éloquence n'a pas été moins honorée chez les Gaulois que la poésie. Ils en représentoient la puissance par l'emblème d'un Hercule armé, mais dont la force ne consistoit pas dans ses armes. De sa bouche, qu'il avoit ouverte comme un homme qui parle, partoient des chaînes aboutissant aux oreilles de ceux qui l'écoutoient. Ces chaînes n'étoient pas tendues, mais lâches, pour faire voir que c'étoit librement que ses auditeurs le suivoient.

Arrivés à l'époque antérieure à l'invasion des Romains, les Gaulois, qui avoient long-temps obéi à des rois, se partagèrent en républiques. *César* les trouva ainsi divisés lorsqu'il entra dans les Gaules. Les unes étoient aristocratiques, les autres en partie aristocratiques, et en partie démocratiques; d'autres enfin purement démocratiques. Les citoyens de ces dernières, par distinction, s'appeloient *libres*. Elles formoient chacune une région, ou district, ou dé-

partement. Elles choisissoient annuellement un magistrat pour les affaires civiles, et un chef pour la guerre. Chaque année aussi ces districts voisins tenoient une assemblée générale, où se régloient les affaires qui regardoient les régions alliées. Les cantons même, gouvernés par des rois, se soumettoient à cette règle, qui auroit fait le salut de la Gaule, si l'amour du bien public eût toujours présidé à ces assemblées; mais les Romains trouvèrent moyen d'y introduire l'ambition, d'y fomenter les haines et les mésintelligences, selon cette maxime de Tacite: « S'ils ne veulent pas être nos amis, qu'au moins ils » soient désunis entre eux. La fortune ne peut nous » rendre de plus grand service que de les diviser. » Il y avoit une loi très-sage établie dans les gouvernemens les plus républicains; savoir, qu'un particulier qui venoit d'apprendre quelque chose concernant l'intérêt public devoit en informer les magistrats sans en parler au peuple, qui ne devoit en savoir que ce que les magistrats jugeoient à propos de lui communiquer. Par là on évitoit les décisions précipitées et imprudentes auxquelles l'impétuosité peu réfléchie du peuple donne souvent lieu.

Le duel étoit non-seulement une habitude, mais une loi supérieure à toutes les autres, puisqu'un Gaulois condamné à un tribunal pouvoit toujours en appeler à son épée, et forcer son adversaire à descendre dans l'arène. Par bravade, aussi par défi, par simple point d'honneur, pour fixer le sort dans les décisions ou dans les matières obscures, on se

battoit en duel. Cette manie venoit du mépris de la mort, commun aux deux sexes. Quand, par la vieillesse, des blessures ou des maladies, ils se trouvoient réduits à traîner une vie sans honneur, ils se donnoient la mort, ou l'imploroient de leurs amis comme un bienfait. Dans les retraites forcées, ne pouvant emmener leurs blessés, ils les tuoient, et ceux qui recevoient la mort leur en rendoient grâces. Le second *Brennus*, ayant reçu une blessure dangereuse, assembla son armée, lui nomma un chef, auquel il donna ordre de le tuer, ainsi que tous les malades et les blessés, afin de ramener plus facilement les autres dans leur pays. Vingt mille de ces malheureux furent mis à mort. Les exemples du mépris de la mort sont encore plus étonnans dans les femmes. Elles combattoient avec leurs maris, et souvent contre eux quand ils fuyoient, pour les faire retourner au combat. *Marius*, poursuivant dans leur camp les Teutons qu'il venoit de vaincre, trouva en front leurs femmes, armées d'épées et de haches, qui frappoient également sur les vainqueurs et les vaincus. Réduites à ne pouvoir plus se défendre, elles demandèrent trois choses au général romain : de n'être pas réduites en esclavage, qu'on respectât à leur égard les lois de la chasteté, qu'on les employât au service des vestales. Ces conditions ayant été rejetées, *Marius* les trouva le lendemain toutes pendues de leurs mains à des arbres, et souillées du sang de leurs enfans qu'elles avoient massacrés. *César* fut témoin dans deux occasions des mêmes effets du désespoir. Dans la pre-

mière, elles se firent égorger par les adolescens qui étoient restés dans le camp, et qui se tuèrent les uns les autres; dans la seconde, toutes les femmes, ne voyant pas moyen d'éviter la captivité, allèrent ensemble se précipiter dans la rivière. Enfin des femmes gauloises, ayant eu le choix d'être vendues à l'encan ou d'être massacrées, se déterminèrent, sans hésiter, pour le second parti; et comme malgré leur choix on les mit en vente, elles se donnèrent toutes la mort, après avoir rendu ce triste service à leurs enfans.

L'esclavage, dont la crainte contribuoit beaucoup à faire prendre aux Gaulois et aux Gauloises ces résolutions désespérées, étoit en effet un état affreux, qui entraînoit la privation de la patrie et des biens, la séparation des époux, des enfans et de tout ce qu'on avoit de plus cher. La *liberté*, pour laquelle ces peuples n'hésitoient point de faire le sacrifice de leur vie, n'étoit pas chez eux un mot vague par lequel on échauffoit leur imagination; il signifioit un rempart contre tous ces maux. Ainsi le seul moyen de déterminer la valeur du mot *liberté*, et des avantages qu'il renferme, c'est de bien connoître les chaînes qu'on veut secouer, et le genre d'oppression dont on a dessein de se délivrer. C'est cette comparaison qui faisoit préférer aux Gaulois la mort à la perte de la liberté.

La discipline militaire étoit chez eux très-imparfaite. Ils comptoient sur leur nombre ainsi que sur leur valeur, et abandonnoient tous les autres avan-

tages aux ennemis. L'art des siéges leur étoit inconnu, quoique le métier de la guerre fût leur passion favorite : soit attachement à leurs anciens usages, soit mépris pour ceux des autres nations, on ne voit pas que l'habitude des armes les ait rendus plus habiles dans la défense ; mais ils étoient redoutables dans l'attaque, surtout dans les invasions. Ils s'étoient fait en ce genre une telle réputation, que tous ceux qui dans l'empire romain, en qualité de prêtres, de vieillards ou d'invalides, étoient dispensés de porter les armes, ne jouissoient plus de ce privilége aussitôt qu'on étoit menacé d'une irruption des Gaulois. Ils avoient des chansons guerrières qu'on faisoit apprendre aux enfans, et qui, dès la tendre jeunesse, leur inspiroient le goût des armes.

Leur langue, qui est l'ancien celtique, subsiste encore dans le nord du pays de Galles, dans la Basse-Bretagne, en Irlande, dans les îles de Man et d'Anglesey, et en Biscaye. Elle paroît rude aux étrangers. On la dit serrée et énergique. Il est étonnant qu'il en soit resté quelques traces après les efforts que les Romains ont faits pour l'anéantir et y substituer la leur, afin de détruire l'antipathie que les druides entretenoient contre eux, et pour faire supprimer les sacrifices sanglans qui donnoient à ces mêmes druides tant de puissance. Dans ce dessein, les conquérans établirent des académies dans les principales villes, Lyon, Bordeaux, Toulouse, Narbonne, Marseille, et ils les rendirent si florissantes, que, du temps de *Tibère*, on comptoit à Autun, si le nombre n'est

pas exagéré, quarante mille étudians. Les Gaulois ont écrit fort tard et fort peu. On ne sait quels étoient leurs caractères propres : quand ils commencèrent à se familiariser avec leurs vainqueurs, ils écrivirent leur langue en caractères grecs et romains.

Les inscriptions trouvées à Paris prouvent qu'il y avoit entre les Gaulois des sociétés de commerce, par conséquent qu'il se faisoit en grand. La chasse étoit leur occupation favorite; celle surtout des grands et des premiers de la nation. Tous les ans les chasseurs célébroient en l'honneur de *Diane* une fête accompagnée d'offrandes et de festins; l'honneur qu'ils attachoient à cet exercice leur faisoit mépriser l'agriculture, et ceux qui étoient forcés de s'y adonner. La classe des chasseurs étoit celle des guerriers. Ils s'accoutumoient par là de bonne heure aux courses à pied et à cheval, à lancer le javelot, à mener une vie dure et frugale dans le besoin. Les jeunes gens étoient obligés de porter une ceinture d'une longueur déterminée; s'ils acquéroient un bon embonpoint qui les contraignît de l'élargir, ils étoient condamnés à une amende. La chasse entraînoit le dégoût pour tout autre exercice, une oisiveté orgueilleuse, de la férocité, l'amour de la bonne chère et des festins. Avec les viandes, les Gaulois y prodiguoient les liqueurs enivrantes. Aussi leurs grands repas se passoient-ils rarement sans querelles et sans effusion de sang.

On vante leur hospitalité. Ils se disputoient l'honneur de recevoir les étrangers. Le meurtre d'un étranger, s'il arrivoit, étoit puni plus rigoureusement que

celui d'un Gaulois. Hors de la guerre, ils étoient humains et compatissans; si fidèles, que les empereurs romains avoient toujours une garde gauloise. Leurs vêtemens étoient tels qu'il convient à des militaires, faciles à mettre et à déposer; c'étoit une simple veste et un caleçon. Ils portoient des cheveux longs, avoient un collier et des bracelets aux poignets et au-dessus du coude, d'or ou de cuivre, selon la faculté. L'habit des druides étoit long et blanc. On ne sait quel étoit celui des femmes. Ils ne se permettoient pas la polygamie; et cette nation, devenue depuis si indulgente pour les femmes, s'étoit donné sur elles le droit de vie et de mort.

La fécondité des Gauloises est étonnante, à en juger par les émigrations. La Gaule a versé dans l'Italie seule des flots de guerriers qui, en s'accumulant les uns sur les autres, l'ont inondée presque entière. Des torrens échappés de ce vaste réservoir ont parcouru et ravagé plusieurs contrées de l'Asie; et de moindres ruisseaux, encore très considérables, se sont étendus en Espagne et jusqu'en Afrique. Comme la profondeur du limon déposé sur les terres peut faire juger de la masse des eaux qui l'ont apporté, on évaluera l'immense population des Gaules par les colonies qu'elles ont formées, et par le nombre d'hommes presque incroyable dont les armées étoient composées.

[2377.—621.] La première sortie arriva sous *Bellovèse*, en 2377. Il établit les habitans du Languedoc et du Dauphiné dans les plaines du Piémont

et de la Lombardie, *Clionis* mena ceux qui habitoient entre la Seine et la Loire dans le Mantouan, la Carniole et les territoires de la république de Venise. Le pays de Navarre, les bords du Pô, le Plaisantin, Ravenne, Bologne furent occupés par les Langrois et d'autres voisins associés à leurs conquêtes. En 2614, *Brennus*, à la tête des Meldois et Sénonais, s'empara de Rome. Les Galates, dont on ignore la situation, obligèrent ensuite toute l'Italie à se liguer contre eux lorsqu'ils voulurent envahir ce pays, ligue qui produisit une armée de huit cent mille combattans. Les Romains trouvèrent encore les Gaulois armés contre eux dans les armées d'*Annibal*. Un autre *Brennus*, *Belgius* et *Cérétkrius* entraînèrent à leur suite en Macédoine, en Thrace, en Dalmatie, jusque dans la Propontide et la Grèce, des milliers de Gaulois qui combattirent, périrent ou se mêlèrent avec les habitans, quelquefois en assez grand nombre pour retenir leur nom dans les pays étrangers; tels furent les Gallo-Grecs.

Le premier moyen que prirent les Romains pour subjuguer les Gaules fut de se tracer un chemin propre à faire passer rapidement leurs armées dans le besoin. Cet ouvrage fut jugé si important, que *Marius* qui le commença, et *Scaurus* qui l'acheva, furent honorés du triomphe. Cette précaution n'empêcha pas que les Romains n'essuyassent des défaites sanglantes dans les Gaules. Celle de *Cépion* et de *Manlius* eut ceci de remarquable, qu'après la vic-

toire, les Gaulois, qui avoient voué les dépouilles à leurs dieux, massacrèrent tous les prisonniers, noyèrent tous les chevaux, et jetèrent tout l'argent dans le Rhône. C'étoit pourtant un trésor qui leur appartenoit. Il avoit été volé par *Cépion* dans la ville de Toulouse, où les Gaulois l'avoient déposé comme dans un asile sacré. Il appartenoit à la confédération des Gaules, et consistoit au moins en cent mille livres pesant d'or, et autant d'argent.

Les esclaves révoltés qui firent trembler Rome sous la conduite de *Spartacus* étoient en grande partie Gaulois. L'ancien préjugé de déshonneur qu'ils attachoient au retour dans la patrie en esclave, quand on en étoit une fois sorti en guerrier, les empêcha de suivre le conseil de ce chef qui vouloit les y ramener. Quarante mille Gaulois périrent avec *Spartacus*. Ce fut le prélude des affreux carnages que *César* fit dans les Gaules. Nous parcourrons rapidement ces scènes d'horreurs dont s'honorent les conquérans. Il défit près du mont Jura *Orgétorix*, prit sa femme et sa fille, et tua cent trente mille hommes. Sur les bords de la Seine, il vainquit *Arioviste*; sur ceux de l'Aisne, *Galba*, roi de Soissons. Le premier laissa sa fille et ses deux femmes entre les mains de *César* avec un immense butin, qui fut acheté par beaucoup de sang. Il y eut dans l'armée du second tant de tués, que, si les historiens n'exagèrent pas, les cadavres servirent de pont aux fuyards. Ceux du Vermandois se défendirent et succombèrent. Une multitude de petites républiques en firent autant. Leurs

divisions aidèrent le général romain à les subjuguer. Il mêloit la sévérité à la douceur et aux exhortations. On en rapporte ce terrible exemple, qu'il donna, dit-on, plusieurs fois l'ordre de faire couper la main droite aux prisonniers des peuples dont il craignoit la révolte.

Par ces moyens atroces la Gaule devint une province romaine, *asservie aux haches*, comme s'en plaignoient ses députés à Rome, *et privée de ses coutumes et de ses lois.* Ces excès justifient l'horreur des Gaulois pour l'esclavage, et les efforts qu'ils firent contre les Romains pour conserver leur liberté. Ils essayèrent quelquefois de se relever de cet état d'avilissement. Il parut des guerriers qui les tirèrent de l'oppression où les retenoient les vainqueurs. Ils donnèrent même des chefs à l'empire; mais leurs succès les épuisèrent autant que leurs revers, et rendirent la conquête de la Gaule facile aux Francs, lorsque ceux-ci l'envahirent.

GERMAINS.

Germanie, entre la mer, le Danube, le Rhin et la forêt d'Hercynie. Leur origine. Mœurs. Religion.

Ce qu'on a dit de la Gaule peut s'appliquer à la Germanie : même distribution en petits royaumes,

ou en républiques, formant quelquefois, sous un seul chef, un tout imposant; même température opposée à la fertilité du sol par l'abondance des forêts; des terres marécageuses, des lacs et étangs; même origine tirée des Celtes, descendans de *Gomer*, fils de *Japhet*; même religion et mêmes mœurs, excepté que celles des Germains, moins adoucies, présentent encore plus de férocité et de barbarie, mais offrent aussi des vertus plus franches et moins mélangées. On sait les noms de ces différens peuples; on connoît à peu près leur position. Il n'est pas non plus difficile de conjecturer par quel motif ils se sont avancés dans les Gaules; sans doute c'étoit comme les Gaulois se sont avancés en Italie, en cherchant un climat plus doux. Ils s'y sont rendus puissans; et *Arioviste*, qui combattit *César* presque dans le centre des Gaules, étoit un chef germain.

La forêt d'*Hercynie*, la plus grande de l'Europe, avoit soixante journées de chemin en longueur, et neuf en largeur. Il y en a encore des restes dans ce qu'on appelle *la Forêt noire*. Les endroits les plus sombres étoient les sanctuaires où s'immoloient les victimes humaines. Les arbres teints de sang, leur funeste ombrage, la terre humide et rouge, les ossemens épars en faisoient des lieux d'horreur. Les prêtres même n'y pénétroient qu'avec une pâle terreur, dans la crainte d'y trouver le dieu cruel qu'ils s'étoient fait, et dont la seule vue tuoit ceux qu'il jugeoit mériter sa disgrâce. Les ministres de ce culte sanglant étoient, comme dans les Gaules, les drui-

des et les druidesses. Celles-ci étoient les vrais oracles de la nation, qui présidoient à tous les conseils, et sans lesquels aucune résolution importante dans la paix et dans la guerre ne se prenoit. Outre la maturité du jugement et la sagesse, les Germains leur attribuoient le don de prophétie. On croit que ce grand respect vint originairement de l'utilité de ces femmes qui s'étoient appliquées à connoître les vertus des plantes, en composoient des remèdes internes ou des topiques qu'elles employoient heureusement. Elles pansoient les blessures; de là leur grand crédit dans les armées. On peut remarquer que l'art même présumé de la médecine a souvent servi à propager les dogmes religieux.

Il y avoit tous les ans des assemblées générales. Nul ne devoit y manquer. Celui qui arrivoit le dernier étoit massacré. Les rois, quand il y en avoit, vivoient du produit de leur domaine. La majesté du trône s'entretenoit par des présens volontaires et par les amendes; celles-ci étoient abondantes. Le meurtre même s'évaluoit et se taxoit. A la honte des Germains, il en coûtoit moins pour avoir tué une femme que pour avoir tué un homme. Les femmes étoient astreintes à tous les soins domestiques. Elles portoient dans les voyages, outre leurs enfans, les ustensiles de ménage, sans que les hommes, uniquement chargés de leurs armes, daignassent les soulager. On voit encore régner cette insouciance dans la partie de l'Allemagne sujette au vasselage. Les femmes, tant est puissant le joug de l'habitude, ne s'en plaignent pas.

Elles ont toujours été renommées pour la fidélité conjugale. Les hommes ne leur cèdent en rien sur cet article. L'aiguillon de l'amour se faisoit sentir moins vivement et plus tard dans ce pays, où les brouillards émoussent jusqu'aux rayons du soleil. Les deux sexes vivoient pêle-mêle dans les familles le jour et la nuit. Une habitude d'enfance les rendoit peu scrupuleux sur la nudité, et cette même habitude écartoit l'attention.

Les Germains n'avoient ni villes ni forteresses : ils regardoient les remparts comme la ressource des lâches. Leurs camps se fermoient avec les chariots et les bagages. Les femmes étoient chargées de les défendre. Les preuves de courage que nous avons citées des Gauloises doivent s'appliquer aux Germaines. Les guerriers, se fiant uniquement à leur valeur, ne vouloient ni ruses, ni stratagèmes, ni machines. Ils alloient au combat en chantant des chansons qu'on leur enseignoit dès l'enfance. Dès l'enfance aussi on leur apprenoit à respecter les armes. Le premier jour qu'on leur en mettoit en main étoit un jour de fête dont ils ne perdoient jamais la mémoire. Leur épée étoit leur fidèle compagne de jour et de nuit; ils ne la quittoient jamais, et ils juroient par elle. Il y en avoit une dressée, avec une pique, à la tête du camp. Un Germain ne passoit pas devant ces attributs augustes de la valeur sans les saluer.

Chez un peuple où le duel étoit supérieur aux lois, on conjecture qu'elles n'ont été ni fort étendues, ni fort puissantes. L'habitude, la probité naturelle,

rendoient les Germains justes à l'égard les uns des autres, hospitaliers pour les étrangers, exacts à leur parole, fidèles dans le peu de commerce qu'ils faisoient. Ils n'ont long-temps connu que l'échange, et se sont difficilement accoutumés à la monnoie, parce que les marchands romains, abusant de leur simplicité, leur en donnoient de fausses, des pièces de fer recouvertes d'argent au lieu d'argent pur. On ne leur connoît guère de productions rares que l'ambre, espèce de gomme balsamique que la mer jetoit et jette encore, mais beaucoup moins abondamment, sur quelques côtes d'Allemagne.

Si l'on appelle musique des chansons militaires ou agrestes, ils en avoient une avec des instrumens bruyans, sans accord. Ils avoient aussi une médecine, si on veut prendre pour telle la pratique de quelques recettes, mais sans connoissance du corps humain, sans raisonnement sur les liquides et les solides qui le composent. Pour les jeux, ils n'en connoissoient que d'exercice, sauter, courir, nager, monter à cheval, courber l'arc, faire bruire la fronde, lancer le javelot. Ils ont pourtant connu les dés. Il leur est arrivé d'y hasarder tout ce qu'ils possédoient, et jusqu'à leur liberté.

Avant d'employer les tissus, les peaux de bêtes ont servi d'habillement. Les guerriers ajoutoient aux têtes dont ils se faisoient une coiffure des cornes, des dents, et autres accompagnemens, pour se rendre plus terribles. Les femmes se sont sans doute les premières dégoûtées de ces vêtemens hideux. Le chanvre pros-

péroit assez dans leurs terres grasses. Les Germaines en ont tiré les fils dont elles ont fait des toiles, leur première parure. Elles étoient grandes et bien faites, d'un teint assez animé pour des blondes : c'étoit la couleur de la nation. Les femmes laissoient errer négligemment leurs yeux bleus, et leur regard étoit languissant ; mais les hommes tâchoient de rendre le leur dur et menaçant.

La férocité nationale se remarquoit dans les funérailles. Comme les Gaulois, ils engageoient les vieillards, les infirmes, les gens inutiles à mourir ou à se laisser tuer. Quand ils ne se rendoient pas de bonne grâce, on les y forçoit. La seule différence, c'est que le repas qui suivoit les funérailles de ces victimes involontaires de la coutume n'étoit pas accompagné des élans de joie par lesquels on célébroit le courage des autres. Avec le mort on brûloit ou l'on enterroit ses armes, ordinairement son cheval favori, quelquefois ses esclaves, coutume affreuse, mais qui indique l'opinion qu'ils avoient d'une autre vie où ces malheureux étoient envoyés pour les servir. Les festins étoient de toutes les cérémonies, non-seulement funèbres, comme on voit, mais mariages, naissances, alliances, retour, félicitations, tout étoit pour les Germains occasion de se traiter. Ils avoient des liqueurs fermentées très-enivrantes, pour lesquelles ils marquoient beaucoup de goût. Ils n'ont connu le vin que fort tard. L'empereur *Probus* apporta la vigne et en fit planter sur les coteaux du Rhin et de la Moselle ; mauvais présent, si l'on croit que c'est

l'origine du vice d'ivrognerie qu'on a reproché aux Germains : mais ils s'enivroient auparavant, et moins agréablement.

Sans les annales sanglantes des Romains, nous ignorerions l'existence politique des Germains. Ce sont eux qui, à l'occasion de leurs guerres, nous ont appris quel étoit le gouvernement de ces peuples, nous ont donné une idée de leurs mœurs et de leur manière de combattre. Il résulte de leurs récits que, si le défaut de discipline éloignoit d'eux la victoire, leur courage restoit indomptable ; encore la valeur l'emporta-t-elle quelquefois sur la discipline. Les Cimbres, peuple germain, battirent successivement quatre consuls. Si l'on en croit les historiens romains, dans les batailles qu'ils gagnoient, les Romains perdoient très-peu de monde, pendant que des nations germaniques entières étoient détruites. Ils conviennent cependant que les Germains se défendoient avec beaucoup de courage ; que les femmes se battoient avec acharnement, et que les chiens même, instruits à se jeter sur ceux qui vouloient piller le bagage de leurs maîtres, ne laissoient pas de causer de l'embarras aux vainqueurs. Au reste, sous les noms de Francs, Allemands, Gépides, Bourguignons, et autres, les Germains se sont dans la suite bien vengés des ravages que les Romains avoient exercés chez eux. Les Bretons, qui suivent, n'ont pas eu le même avantage.

BRETONS.

Grande Bretagne, île vis-à-vis les Gaules, la Germanie et l'Irlande. Ce que César raconte de ce peuple.

La Grande-Bretagne, qui contient l'Angleterre et l'Ecosse, est aussi nommée Albion, à cause de la blancheur, soit de ses côtes, soit des habitans. Sa figure est un triangle irrégulier. Ses mers sont poissonneuses, mais orageuses. Elle a été couverte de forêts qui ont fait place à des champs assez cultivés pour qu'on ait vanté l'abondance de ses grains. On y connoissoit la manne, et on en faisoit usage. Il y a une opinion que cette île a autrefois tenu, par une issue, au continent des Gaules. Une tempête ou un tremblement de terre l'aura fait disparoître. La partie occidentale a été peuplée par les Gaulois; la partie orientale par les Pictes, venus du nord de l'Allemagne. On ne sait si les Bretons, qui ont occupé le centre, sont un mélange de ces deux peuples rapprochés, ou des indigènes, ou des colonies venues d'ailleurs.

Il est impossible de dire quelque chose de satisfaisant sur leur histoire avant *César*. Voici ce qu'il en rapporte. Leur pays est bien peuplé d'hommes et de bestiaux. Ils n'ont que des huttes éparses, de la monnoie de fer ou de cuivre. Ils appellent villes ou forts des enceintes défendues par des abatis de bois et un fossé. Comme les Gaulois, ils ont des monar-

chies et des républiques, des assemblées générales ; en un mot, c'est le même gouvernement. Ils marchent au combat avec intrépidité ; ils sont très-sobres. Leur nourriture ordinaire est le lait et le gibier. Faute de ces alimens, dans le besoin, ils s'en font d'écorces et de racines d'arbres. De même ils se couvrent de peaux d'animaux ; mais, quand elles leur manquent, ils savent s'en passer. La nudité ne leur est ni pénible, ni répugnante. On faisoit le commerce pour eux, c'est-à-dire qu'on venoit chercher leurs denrées, surtout l'étain. Mais ils ont été long-temps sans imaginer de profiter de leurs mers pour en faire une source de richesse. Leur religion étoit absolument celle des Gaulois : ils avoient des druides, des druidesses, des sacrifices de victimes humaines. Les mœurs des deux nations se ressembloient, cependant à quelques nuances près, et même un peu fortes. Les Gauloises, par exemple, passoient la nuit dans leurs cabanes, au milieu de leurs parens, sans le plus léger vêtement. La coutume les y aurorisoit : la coutume en permettoit davantage aux Bretonnes.

La vanité de *César*, en détaillant ses conquêtes, a du moins produit cet avantage, qu'il nous fait connoître les noms des diverses divisions bretonnes, et leur position respective. Il ne nous cache pas combien la valeur de ces peuples lui a fait courir de dangers ; il ne dissimule pas que, sans leurs discordes intestines et leur mésintelligence, en vain il auroit essayé de les assujettir. Les généraux romains, ses successeurs, ont aussi plus réussi par ces moyens que par la force des

armes; ils ont même été obligés de s'arrêter après des victoires, pour ne pas compromettre leurs premiers succès, et de se couvrir de murs et de remparts de plusieurs lieues d'étendue contre les irruptions dont leurs conquêtes étoient menacées. Ainsi agirent les empereurs *Adrien*, *Antonin* le Pieux et *Marc-Aurèle*. *Sévère* sépara l'Angleterre de l'Écosse par une forte muraille munie de tours et de fossés. Les Romains coupèrent aussi toute l'île par des routes. Il fallut, pour y réussir, aplanir des montagnes, abattre des forêts, percer des rocs, dessécher des marais. Les Romains le faisoient moins pour l'utilité des habitans qu'afin de se procurer la facilité de transporter promptement leurs troupes, et de se trouver toujours en mesure contre un peuple abattu, terrassé et jamais soumis.

[2944.—54.] *César* donne pour prétexte à la guerre qu'il fit aux Bretons quelques secours qu'ils avoient envoyés aux Gaulois; mais il laisse apercevoir que les véritables motifs furent l'ambition, l'amour de la gloire et l'espérance du butin dans un pays neuf. Il étonna les habitans par la vue de ses vaisseaux, dont la forme leur étoit inconnue, et par la promptitude de ses mouvemens. Il les battit, les mit en fuite, et laissa un camp d'une légion pour les contenir pendant qu'il retournoit dans les Gaules : mais il ne fut pas plus tôt parti, qu'ils attaquèrent la légion. Le général romain revint au secours de ses soldats, vainquit encore, et assura son triomphe par des négociations. *Auguste* profita de la division que *César*

avoit mise entre les Bretons pour soutenir dans ce pays l'autorité de l'empire. *Tibère* la négligea. *Caligula* montra un grand désir d'y porter l'aigle romaine; mais il ne fit que la montrer de loin. Cet insensé, sachant que les Bretons l'attendoient de pied ferme sur leur rivage, étend son armée sur la côte de la Belgique et fait sonner la charge. Tous ses soldats, selon l'ordre donné, se dispersent, courent, ramassent des coquillages dont ils remplissent leurs casques, comme d'un précieux butin. L'empereur instruit le sénat de cette belle expédition, et demande le triomphe, qu'on n'ose lui refuser.

A l'aide d'une guerre civile qu'il fomente, l'empereur *Claude* soumet une petite partie de la Bretagne, triomphe à Rome, et reçoit le surnom de *Britannicus*. *Titus* et *Vespasien*, continuant les victoires, font prisonniers des rois et des reines. *Agricola* réduit l'occident de l'île en province romaine. Lui, *Sévère* et les autres généraux romains ses successeurs se couvrent de boulevards contre l'orient, habité par les Pictes. Aux incursions de ces barbares les Bretons trouvoient doux de pouvoir opposer les légions romaines. Il y en avoit toujours au centre de la Bretagne. De leur sein sortit *Constantin*, qui devint empereur. Les désastres de l'empire firent rappeler les légions, où elles se fondirent faute d'être recrutées. Les Bretons, abandonnés à eux-mêmes, éprouvèrent des malheurs qu'ils décrivent pathétiquement dans une lettre au consul *Aëtius*, dont la suscription est ainsi : *les soupirs des Bretons au consul Aëtius.*

« Les barbares, disent-ils, nous poussent vers la mer, » et la mer nous pousse vers les barbares. Ainsi de » deux genres de mort qui se présentent sans cesse à » nos yeux, nous sommes contraints de choisir l'un » ou l'autre, d'être submergés, ou d'être égorgés. »

Ils n'avoient alors que des rois. *Gildas*, historien toujours monté sur le ton larmoyant et plaintif, dit que les Bretons ne mettoient sur le trône que des hommes fameux par leur cruauté; que ceux qui leur avoient conféré l'autorité suprême les faisoient massacrer, moins à cause de leurs crimes, que pour avoir occasion d'en mettre de plus mauvais à leur place; que si quelqu'un de ces princes paroissoit plus humain que les autres, ils le regardoient comme un lâche, et lui prodiguoient les outrages. On attend de pareils princes que du moins ils dédommageront leurs peuples par quelques qualités utiles, qu'ils les défendront contre les Pictes et les Écossois, leurs ennemis. Loin de là, ils laissèrent errer ces barbares sur leurs terres le fer et la flamme à la main. Les malheureux Bretons, réfugiés dans les bois et les cavernes, n'y étoient pas encore en sûreté contre la fureur dévastatrice de leurs ennemis; une grande partie se sauva dans l'Armorique, canton de la Gaule, et actuellement la Bretagne. Le désespoir rendit des forces à ceux qui restoient. Ils se jetèrent en furieux sur leurs ennemis. Le succès couronna leurs efforts, mais une famine horrible vint combler leurs malheurs. Dans ces fléaux, *Gildas*, historien chrétien, reconnoît la main de Dieu qui s'appesantissoit sur les Bretons, ou

les soulageoit, selon que leurs crimes, surtout ceux du clergé, appeloient sa vengeance, ou que leur repentir sollicitoit sa miséricorde.

[457.] *Vortigerne*, le seul de leurs rois que l'on nomme, prince indolent et inhabile, quoique avide et cruel, réveillé par les clameurs de son peuple, assemble un conseil pour délibérer sur le parti à choisir dans ces fâcheuses extrémités. On y prend la résolution, croyant ne pouvoir se soutenir par soi-même, d'appeler à son secours des étrangers. Le choix tombe sur les Saxons, peuples de la Germanie, originaires de la Chersonèse cimbrique, arrivés de là vers le Danemarck dans un canton nommé Angel, d'où s'est formé le nom Anglia, et pour lors établis sur les côtes de la Zélande. Ils s'étoient fait connoître aux Bretons par leurs pirateries. Cette nation, dégénérée d'esprit comme de courage, s'imagina pouvoir se faire des défenseurs de ceux qui la pilloient; elle les reçut au milieu de ses campagnes cultivées et de ses domaines peuplés de bestiaux. Les Saxons n'abordèrent d'abord qu'au nombre de cinq cents. Ils se comportèrent bien contre les ennemis de leurs hôtes; mais ils remontrèrent que leurs succès seroient bien plus décisifs s'ils avoient plus de combattans; on leur permit d'en faire venir.

Hengist, leur chef, appelle une seconde colonie, puis une troisième. Il ne demande pour propriété à lui assurée qu'autant de terrain qu'en pourra couvrir une peau de taureau. Un si petit don ne peut se refuser. L'habile Saxon, comme avoit fait autrefois

Didon en Afrique, coupe ce cuir en lanières très-minces, et en entoure un espace assez grand pour y construire une bonne forteresse. Avec la troisième colonie il fait venir *Roëne*, sa fille. Les charmes de la princesse fascinent les yeux de *Vortigerne*, et les ferment sur la multitude des maîtres qu'il se donne sous le nom d'*auxiliaires*, et sur les fers qu'il forge à son peuple en prenant l'étranger si bien accompagné pour son beau-père. La nation ne partagea pas son aveuglement. L'époux de *Roëne* fut déposé, et *Vortimer*, son fils, mis à sa place. Il ne régna que six ans. Après sa mort, *Vortigerne* remonta sur le trône. Pendant cet intervalle, *Hengist* s'étoit cantonné dans le pays de Kent, et il y forma le premier royaume saxon.

Pendant cent trente ans de guerre contre les Bretons, les Saxons, toujours fortifiés par des recrues d'Allemagne, s'augmentèrent au point qu'ils établirent sept royaumes, ce qu'on appelle l'Heptarchie saxonne. Le nombre des Bretons diminua sensiblement : une partie alla grossir la colonie d'Armorique ; l'autre se réfugia dans le pays de Galles, qu'elle partagea en six districts, qu'on honora du nom de royaumes. Le reste s'incorpora aux vainqueurs, non à titre d'alliés et d'égaux, mais plutôt comme des esclaves, traités avec une extrême dureté par ces maîtres impérieux.

Les Bretons méritoient ce sort, si l'on en croit *Gildas*, qui fait un portrait affreux de leurs mœurs. Leurs rois, dit-il, sont de vrais tyrans. Ils ont des

femmes, mais ils entretiennent un commerce criminel avec des prostituées. Leurs sermens sont autant de parjures. Ils n'entreprennent que d'injustes guerres. Obligés de punir les voleurs, ils gardent près d'eux les plus grands, et les admettent même à leur table. Les juges qu'ils choisissent ne sont redoutables qu'aux innocens. L'historien note ensuite chacún de ces rois par le vice qui lui est propre, ou par une accumulation de vices qui leur sont communs; un *Constantin* adultère, assassin des princes héritiers du trône, entre les bras de leur mère; *Aurélius Conanus*, incontinent et plus cruel; *Vortipore*, mauvais fils, tyran de ses peuples, livré à toutes les infamies d'un vieux débauché, séducteur de sa propre fille; *Cunéglasus*, ajoutant à l'adultère le crime d'avoir fait rompre le vœu de chasteté religieuse à la complice; *Maglocunus*, d'une grande taille, guerrier fameux, d'une prodigalité excessive, usurpateur du trône, touché de remords, pénitent dans un monastère, ennuyé de son repentir, retournant à sa femme : aussi infidèle à son épouse qu'à sa pénitence, il quitta la discipline pour le poignard, se défit de sa femme, et épousa celle de son neveu, qui, bien digne de lui, avoit aussi su se défaire de son mari.

Gildas, qui ne sait que gémir, en rapportant ces forfaits vraiment déplorables, a négligé de nous transmettre les vertus de quelques bons princes, qui, selon le cours ordinaire des choses, ont dû s'entremêler à ces mauvais rois. De même, puisqu'il convient qu'il y avoit de bons évêques, en ne nous fai-

sant point de grâce des désordres de plusieurs pontifes, simonie, ignorance, mauvaises mœurs, orgueil, avidité de richesses, il étoit convenable qu'il nous fît connoître les prélats dont les qualités éminentes ont certainement, dans ce temps de dépravation, consolé l'église bretonne. Les progrès du christianisme chez les Saxons attestent les vertus du clergé qui prêchoit cette religion. Ces peuples avoient apporté de la Germanie le polythéisme des Cimbres, et leur culte homicide; ils abjurèrent insensiblement ces erreurs insensées et barbares; mais il se passa plusieurs siècles avant que l'église d'Angleterre brillât de l'éclat qui l'a rendue si célèbre.

En abandonnant cette île pour rentrer sur le continent, nous trouvons toutes les nations qui ont contribué à la dissolution de l'empire romain, et se sont ou perdues elles-mêmes, soit en s'incorporant avec d'autres, soit en se détruisant par leurs propres victoires, ou qui subsistent encore mères des peuples auxquels elles ont transmis leurs noms. Nous recueillerons sous les titres de chacune d'elles les faits principaux qui les ont conduites à une régénération glorieuse et à leur destruction.

HUNS,

originaires de Scythie; leurs invasions. Attila. Portrait, mœurs de ce roi des Huns. Ses conquêtes.

L'histoire d'un fleuve qui dès sa source roule majestueusement ses eaux, se partage, se réunit, dévaste et féconde, se précipite dans des gouffres, y coule ignoré, s'en élance en bouillonnant, et va se perdre en masse ou en ruisseau dans le vaste sein des mers, cette histoire est celle des Huns, Goths, Visigoths, Vandales, et autres peuples septentrionaux que nous allons crayonner. La plupart étoient déjà redoutables quand ils ont commencé à être connus. L'appât du gain les séparoit, la nécessité d'une défense commune les rapprochoit. Ils ont peuplé des pays inhabités, rendu désertes des contrées florissantes. Leur fureur s'est quelquefois assoupie; alors leur repos les faisoit oublier; mais quand le son de la trompette les réveilloit, ils recommençoient leurs ravages, jusqu'à ce qu'ils allassent se confondre dans la masse commune des nations. Tels ont été les Huns dont nous allons parler.

Les historiens les font sortir de la Scythie, derrière le mont Caucase. Ils les partagent en deux divisions; l'une, sous le nom de Huns *blancs*, gagne le voisinage de la Perse, se fixe dans des campagnes agréables, y prend des mœurs douces, dont il faut cepen-

dant excepter la coutume suivante : chacun de leurs chefs se choisissoit une vingtaine d'amis, qui partageoient son opulence et ses plaisirs pendant sa vie, et qui, à sa mort, étoient tous enterrés avec lui dans le même tombeau. D'ailleurs ces Huns blancs étoient équitables entre eux, justes à l'égard de leurs voisins; n'attaquoient point, mais ne se laissoient pas attaquer impunément. Les Perses se sont plus d'une fois repentis de les avoir provoqués. Les races des vainqueurs et des vaincus se sont confondues par la proximité.

L'autre division des Huns, beaucoup plus forte et plus nombreuse, conserva ses habitudes féroces. Dès le berceau ils en donnoient des leçons à leurs enfans en leur tailladant le visage; les uns disent pour les rendre hideux et terribles, les autres pour les accoutumer à souffrir. Ils n'avoient pas de maisons, pas même de cabanes; ils les appeloient *les tombeaux des vivans*. Ils passoient leur vie à cheval, y mangeoient, y dormoient. On disoit en commun proverbe *que les Huns ne savoient pas marcher*. La peau des bêtes leur servoit de vêtemens. Leurs femmes n'étoient ni mieux parées, ni plus délicates sur la nourriture. Un chef vainqueur étoit pour eux un dieu; ils se soumettoient à toutes ses volontés. Vaincu, il devenoit moins qu'un homme; ils le massacroient. On ne parle pas de leur religion, qui sans doute étoit peu raisonnée dans le tumulte des camps, et barbare comme eux.

[376.] Ces Huns parvinrent de proche en proche,

de derrière le mont Caucase, dont ils s'étoient ouvert les flancs, aux Palus-Méotides. Ils regardoient cette barrière comme la dernière borne du monde, et le terme de leurs courses, lorsqu'ils furent agréablement détrompés par un heureux hasard. Une biche poursuivie par des chasseurs alains, établis de l'autre côté de ces marais regardés comme impraticables, se sauva du côté des Huns. Ceux-ci suivirent la route que la biche s'étoit tracée dans le marais, et le passèrent. Ils découvrirent les belles plaines qu'arrose le Tanaïs, bien préférables à leurs terres fangeuses, toujours couvertes d'un épais brouillard. Le rapport qu'ils en firent à leurs compatriotes les détermina à tenter le passage. Ils réussirent, chassèrent les Alains, et se répandirent de là dans l'empire. Les historiens y suivent leur marche comme les Africains et les Asiatiques suivent celle des sauterelles dévorantes. Les vestiges de leurs pas sont des empreintes de sang dans des cendres.

[441.] Souvent les Huns, *nombreux, dit l'historien Ammien, comme les sables de la Libye*, se trouvèrent en opposition avec les Goths, Vandales et autres barbares, *multipliés comme les étincelles de l'Etna*, L'empire romain étoit leur champ de bataille. Ces maîtres du monde payoient des tributs, déguisés sous le nom de présens, à ces hordes effrénées, qu'ils ne pouvoient repousser entièrement de leurs frontières. Ils employoient aussi la ressource de les soudoyer, d'en prendre des corps considérables dans leurs armées, et de les détruire ainsi les uns par les autres. Mais cet expédient devint fatal à ceux qui l'employoient.

Les Huns, incorporés aux armés romaines, se formèrent à leur discipline, et devinrent des corps redoutables, quand ils purent se réunir sous des chefs capables de projets et de conduite. On compte entre ces chefs *Uldin*, qui donna de justes inquiétudes à *Théodose* le Grand; *Rougas*, qui menaça Constantinople; *Uptar*, qui se rendit puissant dans les Gaules; et beaucoup d'autres dont on ne connoît que les noms; mais, par le peu qu'on en sait, on voit qu'ils portèrent la terreur de leurs armes des bords de l'Asie aux extrémités de l'Europe, et qu'ils furent de dignes précurseurs du fameux *Attila*.

Ce prince avoit un frère nommé *Bléda*. *Roas*, leur oncle, leur laissa le sceptre des Huns.

Il ne faut pas croire que les armées ne fussent composées que de Huns. On compte jusqu'à onze nations, parmi lesquelles se trouvent des Suèves, des Gépides, des Sarmates et autres barbares qui marchoient sous ses étendards. On a donné à ces rassemblemens le nom général de *Huns*, ou parce qu'ils en étoient le principal corps, ou parce que le chef qui le commandoit étoit de cette race. Nous disons le chef, car *Attila* ne souffrit pas long-temps un collègue. Il fit assassiner son frère *Bléda*. Son autorité alors étoit reconnue depuis les bords du Rhin jusqu'aux frontières septentrionales de la monarchie persane. Il conçut le dessein d'occuper les trônes d'Orient et d'Occident, ou de les renverser; mais, n'ayant pu exécuter ni l'un ni l'autre de ces grands projets, il prit plaisir à humilier les empereurs, à les avilir en exigeant d'eux

des sacrifices de provinces ou d'argent en forme de tributs, et en leur imposant des conditions outrageantes, telles que celle qu'il prescrivit à *Théodose II*, de lui remettre des princes du sang des Huns qui s'étoient sauvés à sa cour. Ils lui furent renvoyés, et il les fit mettre en croix.

Le trait dominant du caractère d'*Attila* étoit l'orgueil. On obtenoit ses bonnes grâces en se prêtant à cette passion. *Couridachus*, roi d'une nation voisine, s'étant conduit avec lui d'une manière équivoque, fut mandé par l'impérieux monarque. Au lieu de venir, il répondit : « Jamais il ne me seroit possible de sou- » tenir l'éclat d'une si grande divinité. » Cette flatterie lui réussit mieux qu'une justification. Le roi des Huns s'honoroit du nom de *fléau de Dieu*, que lui donna l'univers indigné. Pourvu qu'il tînt à la Divinité, peu lui importoit à quel titre. Les rois, les princes qui l'environnoient l'observoient en silence, étudioient ses gestes, et osoient à peine lever les yeux sur lui.

Attila avoit le teint noir, la taille courte, la poitrine large, le nez écrasé, les yeux petits. Son insolente férocité éclatoit dans sa démarche, dans ses regards, dans ses mouvemens. Il ne falloit que le voir pour juger qu'il étoit né pour troubler le repos du monde. Il n'auroit pu dominer une nation aussi vaillante que les Huns, s'il n'avoit pas eu lui-même une bravoure à toute épreuve. A la différence des barbares qui ne comptoient que sur leur courage, il ne négligeoit pas à la guerre les stratagèmes, les ma-

chines et les ressources de l'art. La bonne foi n'étoit pas la base de ses traités. Il s'y permettoit plus que de la finesse. Cependant il étoit extrêmement juste à l'égard de ses sujets, et ne leur demandoit d'impôts que ce qu'ils pouvoient payer. Il pardonnoit volontiers à ceux qui se soumettoient : jamais il n'abandonna ceux qu'il avoit pris sous sa protection.

Soit affectation, soit goût, il éloignoit de lui tout ce qui avoit un air de faste. Son épée et le harnois de son cheval n'étoient enrichis ni d'or ni de pierreries, quoique ce luxe fût ordinaire à sa cour. Ses convives étoient servis, en or et en argent, de mets recherchés. On n'en mettoit devant lui que de très-simples sur une assiette de bois. Sa coupe étoit aussi de bois. Il étoit grave et sérieux à table. Une plaisanterie qui fit rire des ambassadeurs romains qu'il traitoit n'obtint pas de lui un sourire. Mais s'il étoit sobre en public, il se dédommageoit amplement de cette contrainte en buvant largement dans les repas particuliers. On lui reproche une incontinence effrénée. Il avoit, non pas quelques femmes, mais *un grand troupeau*, dit un historien. Il paroît qu'il y en avoit une maîtresse de toutes les autres. On en juge parce que *Priscus*, envoyé par *Théodose*, étant allé leur porter des présens, en trouva une, nommée *Récha*, assise sur son lit, et les autres à terre, occupées à travailler autour d'elle.

Attila ne négligeoit pas les petits moyens, souvent plus efficaces que les grands, pour attirer la confiance de la multitude. L'épée de Mars avoit été de tout

temps en grande vénération chez les Scythes, ancêtres des Huns. Le hasard ou l'adresse d'*Attila* en fit trouver une qui lui fut apportée en grande pompe, comme étant celle du dieu. Le monarque la reçut avec un respect extrême, comme un présage qu'il devoit étendre ses conquêtes jusqu'aux bornes les plus reculées de la terre. Le soldat crédule, enflammé par cet augure, sous l'égide du dieu de ses ancêtres, ne connut plus ni dangers ni obstacles.

Les subterfuges de *Théodose* pour détourner les armes d'*Attila* lui furent inutiles. Ce chef d'une armée féroce et avide de combats avoit besoin de la guerre. Il ravagea la Thrace, la Macédoine, la Grèce; il répandit l'alarme jusqu'aux portes de Constantinople. L'empereur, après avoir perdu des armées entières, opposa à ce torrent six mille livres pesant d'or, promit d'en payer douze mille tous les ans, se soumit à d'autres conditions honteuses pour le rachat des prisonniers et l'abandon des transfuges qu'il livra. *Théodose* favorisa un complot qui se forma sous ses yeux contre la vie de son ennemi : il fut découvert. *Attila* pardonna, mais pour de l'argent. L'empereur *Marcien*, successeur de *Théodose*, voulut se délivrer de la honte du tribut. Il répondit fièrement aux Huns qui vinrent le demander. « *Théodose* n'est plus ; » moi, j'ai de l'or au service de mes amis, et de l'acier » pour mes ennemis. » Cette hauteur réussit. *Attila* crut prudent de laisser *Marcien* en paix, et se tourna contre *Valentinien III*, empereur d'Occident.

Ce prince avoit une sœur nommée *Honorie*. En

même temps qu'il étoit monté sur le trône elle avoit été déclarée auguste, ce qui lui donnoit une espèce de droit à l'empire; mais ce titre ne lui attribuoit aucune autorité : c'étoit peut-être même une raison de ne pas souffrir qu'elle se mariât; et elle désiroit l'un et l'autre. Elle écrivit à *Attila*, le pria de venir la délivrer, lui offrit sa main, et lui envoya un anneau pour gage de sa foi. Le roi des Huns prit ce gage comme le sceau d'un engagement sérieux. Il demanda la princesse en mariage. On la lui auroit volontiers accordée, mais il demandoit pour dot la moitié de l'empire. *Honorie* mit fin elle-même aux prétentions qu'elle avoit fait naître. L'ennui du célibat la mit dans un état qu'on voulut faire passer au roi des Huns pour une suite d'un hymen qu'elle avoit contracté. Il se paya de cette raison, parce qu'il vouloit endormir l'empereur sur des projets beaucoup plus étendus qu'il méditoit.

[452.] La rapidité des marches d'*Attila* est toujours un sujet d'étonnement : c'est vraiment l'éclair qui part de l'orient et paroît en même temps en occident. On l'a vu parcourir la Grèce, la Thrace, menacer Constantinople : il revient du fond de la Scythie, se jette en Allemagne, prend Trèves, Strasbourg, Spire, Mayence; nulle ville ne lui résiste : il entraîne à sa suite Hérules, Suèves, Quades, Marcomans, tous les peuples du nord, passe le Rhin, et à la tête, les uns disent de cinq, les autres de sept cent mille hommes, arrive près de Châlons-sur-Marne, dans les champs catalauniques. Il y étoit

attendu par *Aëtius*, général romain, accompagné de *Théodoric*, roi des Visigoths, de *Mérouée*, roi des Francs, et d'une multitude de Sarmates, Saxons, Bourguignons, Belges, Armoricains, qui rendoient cette armée peu inférieure à celle d'*Attila*. La bataille fut une des plus sanglantes qui se soient jamais données. La nuit seule y mit fin. Le soleil, en éclairant le matin le champ du carnage, offrit aux yeux de vastes plaines couvertes de morts et de mourans, au nombre, dit-on, de trois cent mille. Le silence qui régnoit dans le camp des Huns fit connoître seul qu'ils avoient été vaincus; mais *Aëtius*, les voyant trop bien fortifiés, n'osa les attaquer. Soit jalousie, soit crainte de n'être pas lui-même en sûreté au milieu de tant d'auxiliaires, il les engagea à retourner chez eux, comme s'il n'en avoit plus besoin.

Cette espèce de défection fit reprendre à *Attila* le projet qu'il avoit toujours eu de marcher droit à Rome. Il passe les Alpes avec sa célérité ordinaire. Arrêtés devant Aquilée, défendue par l'élite des troupes romaines, ses soldats se décourageoient. Le général, qui savoit profiter de tout, leur fait remarquer que des cigognes, apparemment effrayées par le fracas d'un siége, fuyoient emmenant avec elles leurs petits. « Elles abandonnent la ville, leur dit» il, parce que leur instinct leur apprend que sa ruine » est prochaine. » Il donne l'assaut après cette prédiction, et emporte la ville. Elle fut pillée et réduite en cendres. Trévise, Crémone, Mantoue, Bergame, éprouvèrent le même sort. Les malheureux habitans

de ces contrées se réfugièrent dans les marais formés à l'extrémité de la mer Adriatique, et y fondèrent Venise. Milan fut enseveli sous ses ruines. Rome trembloit, mais *Valentinien* détourna ce torrent dévastateur, toujours par une digue d'argent. Aussi *Attila* se fit-il peindre en vainqueur, et l'empereur et ses courtisans apportant sur leurs épaules des sacs d'argent qu'ils versoient à ses pieds.

Après avoir rançonné Rome, le roi des Huns parut méditer une entreprise contre Constantinople. Mais ce n'étoit, dit-on, qu'une feinte pour cacher le dessein qu'il avoit de retourner dans les Gaules, et d'y aller effacer la honte que lui avoient fait essuyer les rois de ces contrées qui s'étoient joints à *Aëtius*. On ne sait où l'arrêta la fête qu'il donna à son armée à l'occasion de ses noces avec une beauté extraordinaire, nommée *Ildico*. Transporté de joie, il but avec excès, contre sa coutume. Comme il tardoit le lendemain à paroître, on entra de force dans sa chambre; on le trouva mort, apparemment frappé d'apoplexie. Sa jeune épouse étoit à côté de lui, le visage couvert d'un voile et fondant en larmes. On ignore quels jours succédèrent pour elle à une nuit si funeste.

Le corps du monarque fut transporté avec pompe dans une vaste campagne, et déposé sous une tente de soie. Des cavaliers choisis dans toute la nation en firent plusieurs fois le tour, chantant tristement les exploits de leur roi. On donna un grand festin qui dura bien avant dans la nuit, et on enterra secrète-

ment le corps renfermé dans trois cercueils d'or, d'argent et de fer. On mit autour les plus belles armes, et les plus riches dépouilles qu'il avoit enlevées, et la cérémonie se termina par égorger tous ceux qui avoient été employés à son enterrement, de peur qu'ils n'enlevassent le trésor, ou n'en révélassent le secret à d'autres. Avec ce prince finit l'empire des Huns. Une guerre civile entre une multitude d'enfans qu'il laissoit en commença la dissolution. Il est aisé de concevoir que cette armée, une fois désunie, se répandit de tous côtés sans ordre et sans discipline. Las de piller, des corps entiers apportèrent leur butin dans différens cantons où ils s'établirent : leurs intérêts changèrent. On les voit, sous des rois, sous des reines, défendre l'empire et y faire des irruptions, se faire assigner des provinces ou les prendre ; les Huns uturguriens se battre contre les Huns cuturguriens. *Bélisaire* les défait tous deux après qu'ils se sont affoiblis. Les Francs, sous les quatre fils de *Clotaire*, les repoussent au-delà du Danube. On les voit reparoître sous *Charlemagne*, qui les soumet ; et enfin on croit qu'ils sont restés en corps de nation dans la Pannonie, qui des *Ugri* (Huns) a pris le nom de *Hongrie*.

GOTHS.

Leur division en Goths, Visigoths, Ostrogoths, Gètes, Cimbres. Waden, leur premier chef connu. Alaric, Ataulphe.

Les Goths, Visigoths, Ostrogoths, et autres peuples qui suivent, ont donné lieu sur leur origine à des recherches aussi pénibles qu'infructueuses. Ainsi que les Huns, dont nous avons parlé, on les fait venir des glaces du nord, d'où ils s'empressoient de s'échapper aussitôt qu'ils se sentoient assez forts pour aller chercher des climats plus doux. Qu'étoient donc les pays d'où ils sortoient, pour leur avoir préféré la Suède, la Norvége et la Laponie, les bords et les îles de la Baltique ? C'est là que nous les prendrons ; et en général c'est de l'endroit où tous ces peuples, Cimbres, Teutons et autres, ont formé leurs premiers rassemblemens après avoir quitté leur terre natale, que nous les ferons partir pour leurs invasions dans le septentrion et le midi. Comme une nuée sombre, ils ont couvert notre horizon. Les lumières de l'histoire en percent difficilement l'épaisseur, et ne produisent que quelques éclairs, où l'on entrevoit, non sans peine, des singularités en fait de mœurs, des actions et des événemens en petit nombre, qui méritent d'être recueillis.

[2938.—60.] Les Gètes, les Goths, les Cimbres sont le même peuple. Ils parloient la même langue.

Woden ou *Odin*, grand magicien, est le premier conquérant goth. Il s'établit en Suède, y apporta, y trouva, ou y inventa les caractères runiques, qui sont l'ancien gothique. *Woden* étoit non-seulement sorcier, mais encore poëte. On lui fait transplanter des peuplades en Prusse, en Livonie, dans une grande partie de la Moscovie, et dans la Tartarie, où il a laissé sa langue chez les Tartares précops. L'hospitalité étoit chez ces peuples en grand honneur, ainsi que la polygamie. Un homme n'y étoit estimé qu'à proportion du nombre de ses femmes. De là une multitude d'enfans, qu'ils ne laissoient pas languir auprès de leurs pénates. Ils n'en gardoient qu'un seul. Aussitôt que l'âge le permettoit, les pères les envoyoient chercher des établissemens dans d'autres pays; de là aussi ces essaims de dévastateurs renaissans. On les a appelés Visigoths, ou Goths de l'est; Ostrogoths, ou Goths de l'ouest. Ils punissoient de mort l'adultère, sans doute dans les femmes: car les hommes, qui font les lois, ont toujours su se ménager. Ils portoient des souliers de crin, et n'avoient rien qui couvrît leurs jambes ni leurs cuisses. Leurs habits ne passoient pas les genoux, et ils étoient pour l'ordinaire verts, bordés de rouge. Ils tressoient leurs cheveux, se servoient à la guerre de lances recourbées et de haches.

[§ 5.] *Caracalla* fut le premier qui provoqua l'inimitié des Goths, et qui attira leurs armes contre l'empire. Depuis ce temps ce ne fut plus qu'une suite non interrompue de guerres accompagnées de tous

les excès familiers aux peuples indisciplinés. Il suffira de les indiquer. L'empire paya de bonne heure aux Goths une espèce de tribut. L'empereur *Alexandre* étoit originaire de leur nation. Sa mort violente leur donna occasion de s'emparer de la Thrace et de la Mœsie. Les Ostrogoths voulurent en avoir leur part, et furent vaincus. Les vainqueurs, défaits à leur tour par l'empereur *Dèce*, lui demandèrent la paix à des conditions raisonnables : il la leur refusa. Le désespoir leur donna des forces : ils taillèrent son armée en pièces : lui-même périt dans la bataille. *Gallus*, son successeur, se soumit à un tribut.

[266.] Les Goths étoient divisés en plusieurs troupes. Une d'elles ravagea la Grèce, et pilla le temple d'Éphèse. Une autre pénétra en Asie, désola toutes les provinces sujettes à l'empire, équipa une flotte formidable, et, ayant passé le Bosphore, secondée par une armée de terre qui la suivoit, dévasta les côtes de la Grèce. Les vents, la peste et quelques combats heureux délivrèrent les Romains de l'un et de l'autre. Mais une division de ces peuples, échappée à ces malheurs, recommença les pillages, et se fortifia assez pour mériter qu'*Aurélien* marchât en personne contre les Goths. Il triompha d'eux sur un char attelé de quatre cerfs, qu'il avoit pris à *Cannabaud*, un de leurs rois. Entre les morts et les prisonniers se trouvèrent plusieurs femmes habillées en hommes, qui avoient vaillamment combattu. *Dioclétien* les vainquit sur le Danube. On les voit ensuite, dans les Gaules, mettre en fuite les Bourguignons et

les Vandales, et être à leur tour chassés par *Constantin*, avec lequel ils font alliance, et qu'ils aident à s'affermir sur le trône. Trop fiers de ce service, ils deviennent exigeans. *Constantin* contient ces bienfaiteurs dangereux par une victoire si visiblement miraculeuse, que beaucoup d'entre eux embrassent la religion chrétienne.

[395.] Leur nouvelle religion ne les rendit ni moins remuans ni moins inquiétans. De temps en temps il s'élevoit entre eux des chefs qui devenoient de grands conquérans. Un d'eux nommé *Ermenric*, vainqueur de tous les peuples septentrionaux, a été comparé à *Alexandre* le Grand. Le nom d'*Alaric* est encore célèbre. Les différends survenus entre *Arcadius* et *Honorius*, ou plutôt entre *Rufin* et *Stilicon*, leurs ministres, firent jouer à ce prince un rôle important dans les affaires de l'empire. *Rufin* l'attira dans la Grèce, qui dépendoit de l'empire d'Orient qu'il gouvernoit, afin qu'*Arcadius*, voyant ses états attaqués, ne pût se passer de ses services. En effet, *Stilicon* vola au secours de la Grèce, qui n'étoit pas de son département, dans l'espérance d'en venir aux mains avec son rival et de le perdre. Ces deux ambitieux, *Gainas*, *Tribigilde*, *Radagaise*, tous capitaines goths, appelés dans l'empire et chassés, d'abord à la solde des empereurs, puis combattant contre eux, périrent misérablement. *Alaric* seul se soutint. Fatigué d'être pour ainsi dire le jouet de la politique romaine, recherché avec empressement quand il pouvoit être utile, négligé avec dédain

quand on n'avoit pas besoin de son secours, il arracha d'*Honorius* une promesse de quatre mille livres pesant d'or pour s'éloigner des murs de Rome; mais l'empereur différant, sous divers prétextes, de le satisfaire, *Alaric* revint devant cette ville, la prit, et l'abandonna au pillage. Il mourut peu de temps après.

Ataulphe commença à transporter en Espagne le siége de la puissance des Goths et des Visigoths. Il fut massacré ainsi que *Sigéric*. Son successeur *Vallia*, sans perdre de vue l'Espagne, fixa le siége de l'empire de sa nation à Toulouse. *Théodoric I* et *Thorismond*, princes guerriers, s'y soutinrent. Ce dernier est appelé par un historien du temps *le hautain et intraitable roi de Gothie*. Il fut assassiné par les officiers de son armée, excités, dit-on, à commettre ce forfait par *Théodoric II*, qui le remplaça. Il professa une amitié sincère pour les Romains. Aussi le laissèrent-ils pousser tranquillement ses conquêtes en Espagne. *Théodoric* y établit solidement son empire, et lorsqu'il comptoit jouir même crime qui lui avoit procuré le trône l'en précipita par la main d'*Éric*, son frère. Celui-ci chassa les Romains de l'Espagne. Il s'empara de presque tout ce qui leur appartenoit dans les Gaules. Ce prince gouverna ses peuples avec un sceptre de fer; mais il aimoit la justice, et il leur donna des lois que ses successeurs ont perfectionnées. *Éric* tenoit sa cour à Bordeaux : elle étoit brillante et nombreuse. *Sidonius*, qui l'avoit vue, dit que les Saxons,

les Francs, les Hérules, les Bourguignons, et même les Romains, y avoient un air suppliant : sa grande pénétration et la hardiesse de ses entreprises le faisoient redouter. Il étoit arien zélé, et persécuteur des catholiques. Sous son règne, les sièges épiscopaux qui vaquèrent ne furent point remplis. Il croyoit porter par là une atteinte mortelle à la religion, qui cesseroit d'être pourvue de dignes ministres inférieurs, dont le choix ne pouvoit être bon que lorsqu'il étoit fait par les évêques : c'est la remarque de *Sidonius*.

[453.] Pendant que les Goths et les Visigoths prospéroient dans les Gaules et en Espagne, les Ostrogoths se rendoient redoutables dans la Pannonie, l'Esclavonie, et dans tous les pays qu'arrose le Danube, jusqu'en Italie. Ils repoussoient les Huns, les Allemands et les Sarmates, et donnoient la main aux Visigoths dans les Gaules. Tous ces succès étoient dus à la valeur de *Théodomir*; ils furent encore plus considérables et plus brillans sous *Théodoric III*. Ce prince, d'abord fort attaché à l'empereur *Zénon*, jusqu'à commander ses armées, rompit avec lui, se réconcilia, et après des victoires qui donnèrent beaucoup d'inquiétude à l'empereur de Constantinople, le roi des Ostrogoths se laissa apaiser par de l'argent, des terres et des honneurs, que *Zénon* lui prodigua dans la capitale de son empire. Dans cette entrevue, il persuada à *Théodoric* de tourner ses armes contre *Odoacre*, roi des Hérules, qui, dédaignant le titre d'empereur de Rome, avoit pris celui de roi d'Italie et établi son trône à Ravenne.

[483.] *Théodoric* part de la Mœsie, qu'il habitoit, avec un nombre infini de combattans qui conduisoient avec eux dans des chariots leurs femmes, leurs enfans et tous leurs effets. Faute de vaisseaux, il fallut tourner la mer Adriatique. Un voyage d'hiver, la peste, la famine, firent beaucoup de ravages dans cette multitude. Heureusement la victoire couronna les premiers efforts de *Théodoric*. Il défit dans deux batailles rangées les Hérules, prit Milan; et, après la résistance la plus opiniâtre, s'empara de Ravenne après trois années de siége, et fit prisonnier *Odoacre*, qui s'étoit enfermé dans cette ville. Cette conquête le rendit maître de toute l'Italie. *Odoacre*, à qui *Théodoric* avoit promis de conserver la vie, fut, dit-on, assassiné de la main propre de *Théodoric*, sous le prétexte d'une conspiration que le roi des Hérules tramoit contre lui. Le vainqueur laissa aux peuples d'Italie les lois romaines qu'ils suivoient, et les magistrats même auxquels depuis long-temps ils obéissoient; politique qui assura sa puissance encore plus que la force des armes.

VANDALES.

Étymologie de leur nom. Genseric. Son invasion en Afrique, en Sicile, en Italie. Prise et pillage de Rome.

[215.] Les Vandales tirent leur nom d'un mot go-

thique qui signifie errer. Ils étoient Goths d'origine, et errans par habitude. Une nation vagabonde n'a point d'annales. C'est seulement dans les fastes des peuples qu'elle a tourmentés qu'on peut trouver quelques souvenirs de ses actions. Par cette raison, c'est dans l'histoire romaine qu'il faut recueillir le peu qu'on sait des Vandales. Ils parurent déjà redoutables sous *Caracalla*, attaquèrent avec succès l'empire sous *Aurélien*, qui cependant les força de se retirer. Ils allèrent porter leurs armes dans les Gaules, y furent vaincus par l'empereur *Probus*, se rejetèrent sur la Grèce, d'où ils coururent en Espagne; et, sous le fameux *Genseric*, ils passèrent en Afrique, où ils consolidèrent leur puissance.

[418.] Ce prince y fut appelé par *Boniface*, gouverneur romain. Calomnié auprès de l'impératrice *Placidie*, et menacé de perdre son gouvernement, il invoqua le secours des Vandales. Réconcilié avec elle, il voulut se débarrasser de ces auxiliaires par des présens; mais *Genseric* les refusa, et continua à se fortifier par la prise des places fortes, entre autres, de Carthage. Cette ancienne rivale de Rome se vit encore une fois en état de faire trembler ses ennemis. A la nouvelle des préparatifs que *Genseric* y faisoit, l'Italie fut effrayée. La capitale releva ses fortifications, et s'entoura de remparts comme si l'ennemi étoit à ses portes. Mais ces précautions devinrent inutiles par la célérité du roi vandale : il mit pied à terre en Sicile, et la conquit, débarqua en Italie, prit Rome, la livra au pillage, et emmena la famille royale captive en

Afrique. Ce qui avoit pu échapper à l'avidité de ses soldats, dans l ancien domaine des Romains, il le leur fit retrouver par une nouvelle irruption en Italie. Il les enrichit aussi des dépouilles des îles de la Grèce qu'il parcourut en vainqueur; mais il essuya des échecs, et Rome vit encore une fois ses bataillons devant Carthage; mais *Genseric* fit un traité qui sauva la capitale. Il répara toutes ses pertes, devint plus puissant que jamais, et força l'empereur *Zénon* à renoncer à toute espèce de prétention sur l'Afrique, qui étoit province romaine depuis quatre siècles.

SUÈVES,

entre l'Elbe et la Vistule. Étymologie de leur nom. Leurs émigrations.

[8.] Les Suèves du temps de *César* étoient reconnus pour la plus grande et la plus belliqueuse nation de la Germanie. On les place entre l'Elbe et la Vistule. Leur nom est tiré d'un mot qui signifie *mener une vie errante*. Ils obéissoient à des rois, et avoient les mêmes mœurs que les autres Germains. On ne peut obtenir de lumières sur l'histoire de ces peuples qu'à l'époque seulement où ils eurent quelques rapports avec l'empire romain. Les Suèves se soumirent à *Tibère*, qui en transporta quelques milliers dans les Gaules. Il assigna des terres à d'autres

au-delà du Danube : un détachement de ces barbares s'établit en Frise. Pendant trois cents ans, ils furent pour l'empire un objet tantôt de crainte, tantôt de ressource ; menaçant les provinces romaines, et y faisant de grands ravages, ou incorporés aux armées de l'empire, et repoussant avec elles les flots de barbares qui venoient inonder les frontières.

Pendant qu'une de leurs hordes très-nombreuses étoit presque exterminée par *Aëtius* en Germanie, une autre pénétroit en Espagne, qu'elle partageoit avec les Vandales et les Alains. *Rechila*, leur roi, se fait un état des pays environnant les villes de Mérida, Séville et Carthagène. *Réchiarius*, son fils, s'y fortifie, et devient ennemi des Romains. Inutilement prié par *Théodoric*, roi des Visigoths, son beau-père, de ne pas troubler la paix, il est défait et mis à mort. Sa succession excite une guerre civile entre les Suèves. Leurs princes passent rapidement sur un trône ensanglanté par la mort violente de plusieurs d'entre eux. *Rémismond* vainquit des rivaux qui lui disputoient la couronne. Il tenoit sa cour à Lisbonne avec éclat, et fort considéré des rois visigoths, alors les plus puissans de l'Espagne. Après sa mort ils conquirent son royaume et en firent une de leurs provinces. Ainsi finit le royaume des Suèves, qui ne dura pas deux cents ans. Ils avoient embrassé la doctrine d'*Arius*.

FRANCS.

Leur origine. Etymologie de leur nom. Rois : Pharamond, Mérovée, Childéric, Clovis.

[254.] Nous ne ferons pas descendre les Francs de *Francus*, fils d'*Hector*, qui, après la prise de Troie, lorsque *Énée* transporta en Italie une partie de ses habitans fugitifs, seroit venu avec l'autre en Germanie, où il auroit formé une nation. Il est probable que les Francs furent, dans l'origine, un mélange de plusieurs nations germaniques, auxquelles l'amour de la liberté fit donner le nom de *Francs*. On donne une autre étymologie à ce nom, qu'on fait dériver du mot latin *fracti*, c'est-à-dire exercés, rompus en quelque sorte aux dangers. Ils paroissent pour la première fois dans l'histoire sous le règne d'*Aurélien*. Leur séjour étoit du côté de Mayence, sur les bords du Rhin, qu'ils passèrent souvent, attirés par le pillage. On les trouve divisés en plusieurs branches, dont la principale étoit celle des *Saliens*. Le premier historien qui en parle les représente comme un peuple perfide, tenant peu à ses sermens, adonné au mensonge, fort civil envers les étrangers, très-uni et très-juste avec les siens, mais inquiétant pour les autres ; ce qui faisoit dire à *Éginard*, chancelier de Charlemagne : « J'aimerois bien à avoir un Franc » pour ami, mais non pour voisin. »

[288.] La première expédition qui les fait con-

noître est celle de *Probus* contre eux. Ce prince les repoussa des Gaules, où ils avoient pris plusieurs villes. D'une partie des prisonniers, qui étoient en grand nombre, il forma des bataillons qu il incorpora dans ses armées. Il envoya le reste sur les bords du Pont-Euxin, où il leur donna des terres à cultiver. Ce peuple, accoutumé à la vie errante, ne s'accommoda pas de ce genre d'occupation sédentaire. Les Francs saisirent des vaisseaux qui se trouvèrent à leur bienséance, parcoururent les côtes de la Grèce, qu'ils pillèrent, passèrent le détroit de Gibraltar, et rentrèrent dans leur patrie par l'embouchure du Rhin, chargés de butin. *Dioclétien* et *Maximien*, glorieux d'avoir battu les Francs, prirent le nom de *Francisques*. Mais les exploits de ces empereurs n'empêchèrent pas ces peuples d'inquiéter toujours leurs frontières. *Constantin* crut les intimider en traitant avec la plus grande cruauté les prisonniers faits sur cette nation. Il en fit jeter une grande partie aux bêtes, entre autres deux de leurs rois. Cette barbarie ne les empêcha pas de recommencer leurs courses dans les Gaules, et *Constantin* ne s'en débarrassa qu'à force de présens.

[355.] On commençoit à connoître les rois de ces peuples. *Malaric*, un d'entre eux, possédoit une grande charge à la cour de l'empereur *Constance*; mais pendant ce temps ses compatriotes passoient encore le Rhin, pilloient et brûloient Cologne. L'empereur envoya contre eux *Julien*, surnommé depuis l'*Apostat*. Il les repoussa de Reims, jusqu'où ils

s'étoient avancés. Un autre roi, nommé *Mallabandes*, fut consul, comte du palais, et général des armées romaines sous *Gratien*, et cependant les Francs continuoient de ravager les Gaules. Ils battirent une armée romaine qui étoit venue les attaquer dans leur pays, et la battirent si complètement, que cette défaite fut comparée à celle de *Varus*. A la tête de ces peuples se trouvoient alors trois rois, *Génobald*, *Marcomir* et *Sunnon*, qui, tantôt ensemble, tantôt séparément, firent la guerre et des traités de paix avec les Romains.

Au moyen de leurs succès militaires et de leurs négociations, les Francs s'avançoient et se fortifioient toujours dans les Gaules. Ils y eurent enfin un roi établi, nommé *Pharamond*. On croit qu'il tint sa cour à Reims. Cependant sa domination ne fut pas si bien affermie, qu'elle ne chancelât quelquefois. *Clodion*, son fils, vit aussi son trône ébranlé; mais il l'étaya par des conquêtes qu'il porta jusqu'à la Somme, en même temps qu'il s'étendoit vers Trèves et Cologne, dont il s'empara. *Mérouée*, qui lui succéda, s'avança jusqu'aux bords de la Seine. Il fut un des rois qui se réunirent à *Aëtius* pour combattre *Attila* dans les champs catalauniques. De son nom la première race de nos rois a pris celui de *Mérovingiens*. Il fut aimé et révéré de ses peuples comme un père.

[456.] *Childéric*, son fils et son successeur, l'imita dans ses grands exploits guerriers, puisqu'il fit respecter sa puissance jusqu'à la Loire; mais, au

lieu de se rendre estimable comme son père par ses vertus, on lui reproche des déréglemens qui révoltèrent ses sujets. Ils le chassèrent, et donnèrent le sceptre à *Égidius*, Gaulois de nation, général des armées romaines. *Childéric* se flatta de n'avoir pas perdu pour toujours l'amour de ses sujets. Il erra dans les états voisins attendant le succès des efforts d'un ami fidèle, nommé *Wiomald*, qu'il avoit laissé pour tâcher de ramener les esprits. A son départ, il coupa en deux une pièce d'or, en prit une moitié, et donna l'autre à son ami, qui devoit la lui envoyer quand il pourroit revenir sans danger. *Childéric* reçut ce gage chez *Basin*, roi de Thuringe, qui lui avoit donné asile; il partit sur-le-champ, et fut reçu dans son royaume avec acclamation. Ce prince fut bientôt suivi par *Basine*, épouse du roi, qui lui avoit généreusement donné l'hospitalité. Elle ne se cacha pas des motifs qui l'appeloient auprès de lui. » Je » connois, lui dit-elle, vos qualités utiles. Si je » savois quelque prince qui vous fût préférable, je » passerois les mers pour m'unir à lui. » Flatté de ce compliment plus que galant, *Childéric* l'épousa. Elle devint mère de *Clovis*.

[482.] Quand ce prince monta sur le trône, le royaume de son père, soit par la défection de plusieurs sujets qui n'avoient pas voulu le reconnoître à son retour, soit par d'autres raisons, se trouvoit renfermé entre les villes de Langres et de Cambray, l'Escaut et l'Océan. Le premier exploit de *Clovis* fut de s'emparer de Soissons sur les Romains, et de Tongre, pos-

sédée par une autre tribu de Francs. Il épousa *Clotilde*, nièce de *Gondebaud*, roi des Bourguignons. Ce prince avoit usurpé la couronne en faisant tuer *Childéric*, père de cette princesse ; et ce ne fut qu'à regret qu'il donna sa nièce à un jeune prince capable de venger le père de son épouse. Mais *Clovis* s'étoit déjà rendu trop redoutable pour le refuser ; ce mariage entraîna sa conversion à la religion chrétienne, que *Clotilde* professoit.

Elle entretenoit souvent son époux de ses dogmes, et lui en inspiroit le goût. Ce goût devint conviction, et elle éclata à l'occasion d'un danger pressant. Des milices d'Allemagne fondoient sur les Gaules. *Clovis* va au-devant d'elles, accompagné de *Sigibert*, roi des Francs Ripuaires. On se rencontre à Tolbiac, lieu peu éloigné de Cologne. La bataille fut sanglante. Les barbares gagnoient du terrain, et le désordre, occasionné par une blessure de *Sigibert*, se mettoit parmi les Francs. *Clovis*, dans cette extrémité, se souvient du dieu de *Clotilde*, et fait vœu d'embrasser sa foi et et de se faire baptiser, si ce dieu lui donne la victoire. A l'instant les vainqueurs, comme frappés par une puissance divine, prennent la fuite. Fidèle à son serment, *Clovis* appela auprès de lui *Remi*, évêque de Reims, qui l'instruisit et le baptisa avec trois mille de ses principaux sujets. Leur exemple entraîna la plus grande partie de la nation. Il est à observer que *Clovis* étoit alors le seul prince catholique. L'empereur d'Orient, les rois des Ostrogoths en Italie, ceux des Vandales en Espagne et en

Afrique, étoient ariens, et les rois des Francs et des Bourguignons dans les Gaules étoient tous païens.

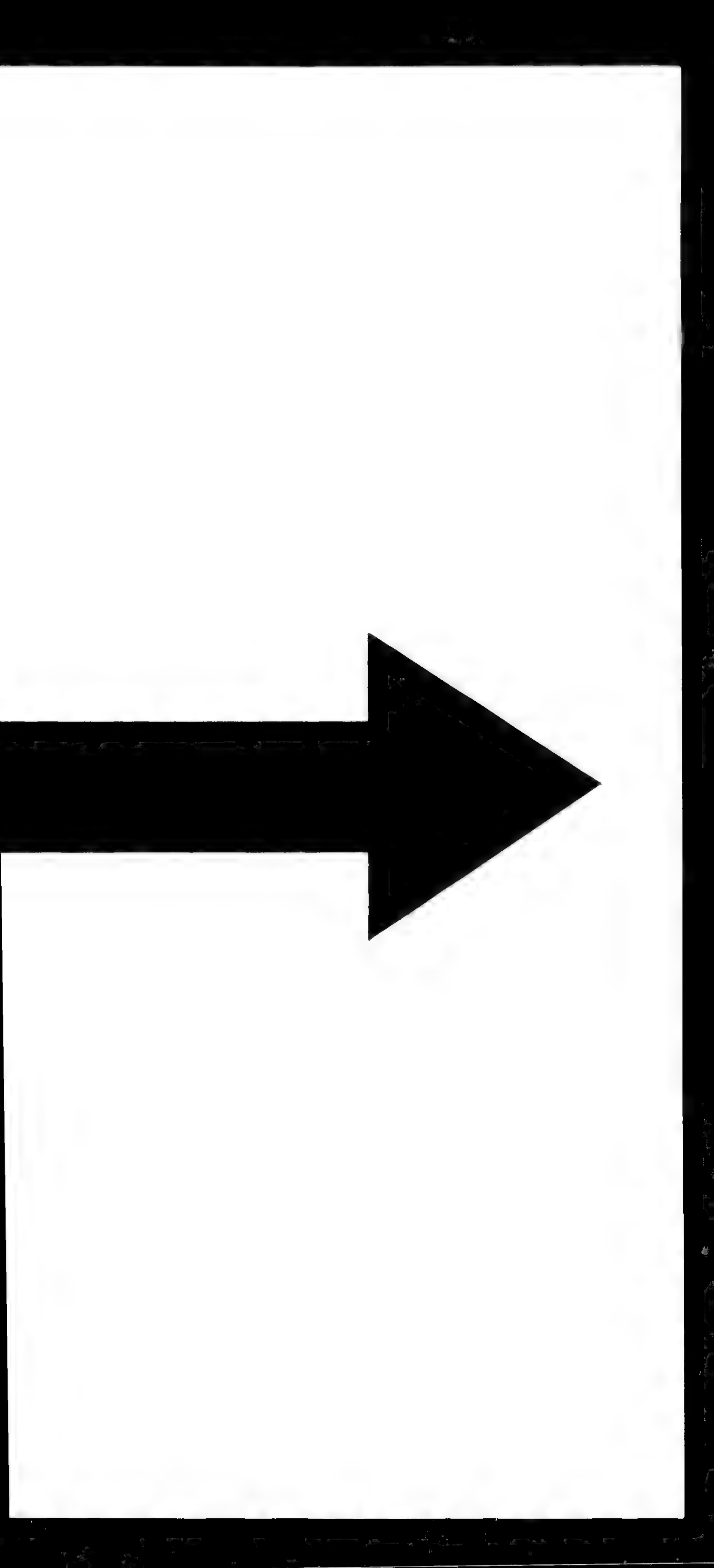
Après la bataille de Tolbiac, *Clovis* vit son empire s'accroître par la réunion des Francs armoriques qui formoient une république entre la Loire et la Seine. Ils préférèrent la royauté sous son sceptre. La profession de la foi catholique lui valut aussi la soumission du peu de Romains qui restoient dans les Gaules. Ils aimèrent mieux lui obéir qu'à des princes ariens. Beaucoup de villes firent avec lui des capitulations que ce prince observa exactement en leur laissant leurs lois et leurs magistrats. Aussi les lois romaines se perpétuèrent en France, et le mélange des habitans civilisés adoucit peu à peu la férocité des Francs, leurs vainqueurs.

[307.] Ce que *Gondebaud*, oncle de *Clotilde*, avoit craint arriva. *Clovis* lui fit la guerre, et s'empara d'une partie de son royaume, et notamment de Dijon. Ses victoires le mirent aux mains avec *Alaric*, roi des Visigoths, qui le voyoit avec inquiétude avancer dans son voisinage. Ces deux princes eurent une conférence dans une île de la Loire, près d'Amboise. Soit crainte, soit estime réciproque, ou autres motifs, ils se jurèrent amitié; mais elle ne dura pas. *Alaric* étoit arien outré. Il persécuta quelques évêques catholiques. Leurs plaintes, du fond du Rouergue, parvinrent aux oreilles de *Clovis*. « Allons, dit-il à ses Francs, ne souffrons pas que ces ariens possèdent » rien dans les Gaules. » L'armée, partageant l'enthousiasme de son roi, marche aux Visigoths. Des

circonstances miraculeuses accompagnent cette expédition. Une biche, en traversant la rivière de Vienne, en présence des Francs, montre un gué à *Clovis*. Un globe de feu planant sur l'église de Saint-Hilaire, à Poitiers, lui indique de quel côté il doit suivre *Alaric*. Il le joint dans la plaine de Vouillé, le combat et le tue de [illegible]re main. Il s'empare de la plus grande part[illegible]tats, et, selon sa politique ordinaire, il la[illegible] vaincus leurs usages et leur gouvernement. On [illegible]nt même pas qu'il ait persécuté les ariens ; mais, peut-être persuadé qu'une révolution ne peut guère se consolider sans toucher à la religion, il tâcha de les gagner. Il paroît, par la prompte diminution de l'arianisme dans les parties méridionales de la France sujettes à *Clovis*, que le zèle des évêques catholiques n'y fut pas infructueux.

[310.] Au retour de cette expédition brillante et utile, *Clovis* reçut à Tours les enseignes du consulat romain, le manteau, la tunique bordée de pourpre, et les autres ornemens de consul que l'empereur *Anastase* lui envoya. Il parut flatté de cette faveur, s'en para avec complaisance dans l'église de Saint-Martin, et fit de cette cérémonie une fête pour le peuple, en lui distribuant de l'argent. De Tours il alla à Paris, où il fixa son séjour. Cette ville a toujours été depuis lui la capitale de la monarchie française. Lors même que, sous les successeurs de *Clovis*, il y eut plusieurs rois, où Paris est resté commun entre eux tous comme par indivis, où celui qui l'occupoit étoit





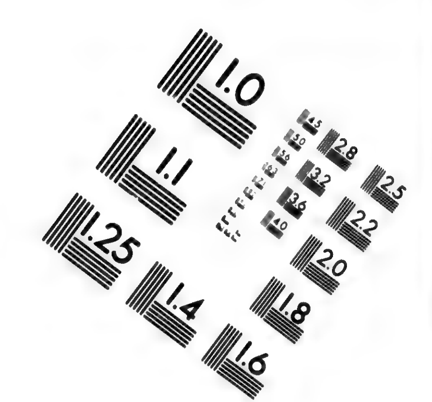
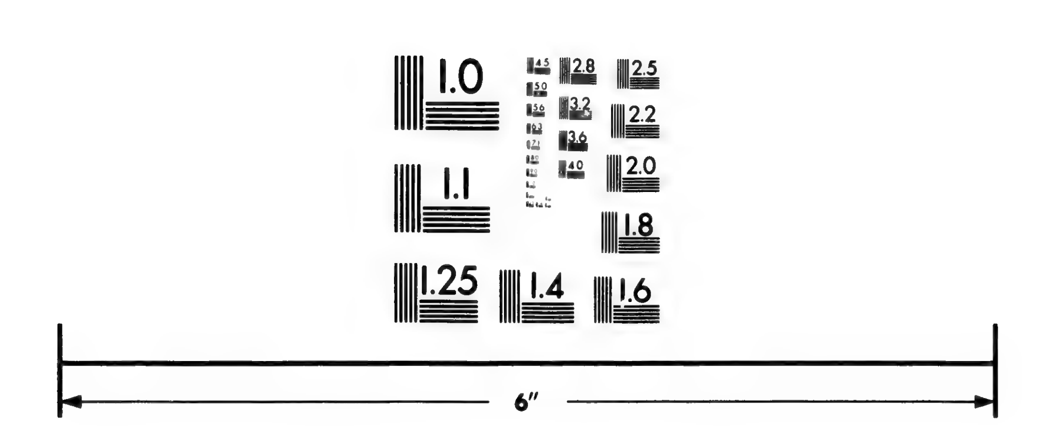


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



reconnu roi de France par préférence à tous les autres.

On est fâché que les belles qualités de *Clovis*, sa bravoure, sa science militaire, sa politique adroite et conciliante, son zèle non persécuteur pour sa religion, l'équité de son gouvernement qui réunit sous son sceptre jusqu'à des républicains; on est fâché que ces qualités brillantes aient été obscurcies, sur la fin de sa vie, par des traits de cruauté dont on peut inférer que la religion chrétienne avoit peu contribué à adoucir sa férocité naturelle. L'ambition lui fit commettre des crimes qu'aucun motif ne peut excuser. Après avoir reculé ses frontières aux dépens des Visigoths, il ne lui restoit plus, pour se former un empire vaste et inébranlable, que de se faire reconnoître roi par les tribus des Francs dont il se trouvoit pressé, et qui avoient chacune leur prince particulier. Il commença par *Sigebert*, roi des Ripuaires, qui avoit partagé ses dangers à Tolbiac. *Clovis* excita sous main contre lui son fils *Cloderic*, qui assassina son père. *Cloderic* éprouva bientôt le même sort. A cette nouvelle, *Clovis* accourt, assemble les Ripuaires, déclare qu'il n'a aucune part à ces meurtres, précaution qui sembleroit indiquer qu'il s'étoit élevé des soupçons contre lui. Ou on le croit, ou on feint de le croire; et les Ripuaires, dont la domination s'étendoit depuis Fulde jusqu'à Châlons-sur-Marne, et dont Cologne étoit la capitale, se soumettent à lui.

Un autre petit roi, nommé *Chararic*, possédoit un arrondissement depuis Boulogne jusqu'à Gand. Sous

prétexte que ce prince ne s'étoit pas joint à lui contre les Romains, *Clovis* le surprend dans une embuscade, et ne l'a pas plus tôt en son pouvoir, qu'il lui fait couper, ainsi qu'à son fils, leur longue chevelure, qui étoit la marque distinctive des princes chez les Francs, et fait ordonner le père prêtre, et le fils diacre, pour qu'ils soient désormais incapables d'occuper le trône. Le fils de *Chararic*, entendant son père déplorer son malheur, lui dit : « En nous ôtant cette dignité, et » en nous privant des marques qui y sont attachées, » on n'a fait qu'ôter les feuilles d'un arbre vert, qui » bientôt en produira de nouvelles. Que notre ennemi » périsse dès que nos cheveux seront repoussés. » Ce discours ayant été rapporté à *Clovis*, il fit mourir ces deux princes, et s'empara de leurs trésors et de leurs états.

Il restoit *Regnacaire*, roi de Cambray, trop proche voisin de ce fleuve rapide pour n'en être pas emporté. Les historiens le représentent comme un prince dissolu, qui s'étoit attiré par ses débauches la haine de ses sujets. Ils disent qu'ils appellèrent *Clovis*. *Regnacaire* et *Richorius*, son frère, voulurent se défendre; mais ils étoient trahis. Les complices les environnent et les présentent à *Clovis* chargés de chaînes. « Comment avez-vous pu souffrir, dit-il à » *Regnacaire*, qu'on fît au sang dont vous sortez » l'affront de vous garrotter comme vous l'êtes. Il falloit vous faire tuer plutôt que d'endurer un pareil » traitement. » Et sur-le-champ il lui fendit la tête

d'un coup de hache. « Et vous, ajouta-t-il à *Richo-*
» *rius*, si vous eussiez défendu votre frère comme
» vous le deviez, on ne l'auroit pas garrotté comme
» on l'a fait; » et d'un coup pareil il l'étend mort à ses pieds. Les traîtres reçurent en récompense des bracelets qu'ils crurent d'or. S'étant ensuite aperçus qu'ils n'étoient que de cuivre doré, ils en portèrent leurs plaintes à *Clovis*. Il leur répondit : « Ceux qui ven-
» dent leurs maîtres ne doivent pas être payés en
» meilleure monnoie. Ne m'importunez plus; n'êtes-
» vous pas encore trop heureux que je vous laisse
» vivre après ce qui s'est passé? »

Ces princes, et beaucoup d'autres dont *Clovis* se défit sur la fin de sa vie, étoient ses parens. Par ces meurtres multipliés il vint à bout de faire reconnoître son autorité dans toutes les Gaules; mais les succès de sa barbarie ne pouvoient en étouffer les remords. On l'entendit s'écrier : « Malheureux que je
» suis, j'ai perdu tous mes parens et je me trouve
» en quelque sorte étranger dans mes propres états! »
Il mourut à quarante-cinq ans. La reine *Clotilde* se retira à Tours, d'où elle venoit rarement à Paris. Les états de *Clovis* furent partagés entre ses quatre fils. *Théodoric* régna à Metz; *Clodomir* à Orléans; *Clotaire* à Soissons; et *Childebert* à Paris. Ces quatre royaumes étoient quatre monarchies différentes. Les princes en étoient indépendans l'un de l'autre, comme l'avoient été avant *Clovis* les rois des différentes tribus. Aussi les efforts de *Clovis* pour former de sa mo-

narchie un tout inaltérable n'aboutirent qu'à diviser entre ses descendans ce qui étoit auparavant divisé entre ses parens ou alliés.

BOURGUIGNONS.

Leur origine, leurs irruptions, leurs établissemens. Rois.

Il y a différentes opinions sur l'origine des Bourguignons. On les fait descendre des soldats romains qui avoient été laissés en Germanie par *Drusus* et par d'autres empereurs, dans des camps, pour contenir les peuples conquis. Ceux qui adoptent ce sentiment les font peu belliqueux, aimant à vivre dans les asiles des villes et des forteresses, et allant dans les Gaules colporter les ouvrages de leur industrie. Ce ne peut guère être là le genre de vie d'un peuple entier. Ainsi, lorsqu'on voit les Bourguignons alliés et ennemis des Romains avant d'entrer dans les Gaules; lorsqu'on leur voit des chefs dont le nom même est connu, qu'on leur trouve une demeure fixe sur les bords du Danube, il est naturel de conclure qu'ils ont de bonne heure formé une nation isolée, qui seroit venue du nord de l'Allemagne comme les autres, ou, en suivant une opinion différente, qu'ils étoient un ramas de Goths, de Vandales et autres barbares, ainsi que les appellent les historiens romains.

[274.] Quoi qu'il en soit, dès le règne de *Tacite* ils se firent craindre par une irruption au-delà du Rhin. Sous les empereurs suivans, ils avancèrent ou reculèrent selon les obstacles qu'on leur opposa. Quand ils n'étoient pas assez forts, ils se joignoient aux Suèves, aux Alains, aux Vandales. Diverses tentatives les conduisirent en Alsace. Ils pénétrèrent dans les montagnes de Savoie et dans celles de Saint-Claude, et fixèrent enfin le siège de leur empire à Vienne en Dauphiné, d'où ils s'étendirent jusqu'à Dijon et à Mâcon, dans le pays qu'on a depuis de leur nom appelé Bourgogne. On a vu que *Clovis* avoit pour ainsi dire échancré leur couronne usurpée par *Gondebaud*, meurtrier de son frère et de ses enfans mâles, frères de *Clotilde*. Ce prince est célèbre par sa loi sur le duel judiciaire, c'est-à-dire, par les conditions qu'il prescrivit à ceux qui voudroient décider de leurs droits par les armes. Un établissement si barbare méritoit d'avoir un assassin pour législateur.

[516.] Il arriva malheureusement à *Sigismond*, son fils et son successeur, d'écouter les calomnies d'une seconde épouse contre *Sigéric*, qu'il avoit eu d'une première. Elle l'accusa d'en vouloir à son trône et à sa vie. Le père, trop crédule, fit étrangler le malheureux prince. A peine avoit-il rendu le dernier soupir, que *Sigismond* se repentit. Dans son désespoir, il se jetoit sur le corps de son fils, l'embrassoit tendrement, le mouilloit de ses larmes comme pour lui demander pardon. Un de ses vieux serviteurs le

trouvant dans ce transport, lui dit : « Ne pleurez » point *Sigéric*, il est mort innocent : c'est sur vous-» même que vous devez pleurer. » Le chagrin de cette action empoisonna le reste de sa vie. Elle lui attira une guerre de la part de *Théodoric*, roi des Ostrogoths, oncle de *Sigéric*. A cette guerre s'en joignit une autre, provoquée par *Clotilde*. Cette reine engagea ses fils à venger sur *Sigismond* le massacre de son père et de ses frères, que *Gondebaud* avoit fait jeter dans un puits. *Sigismond* fut pris caché sous l'habit de moine. Toute sa famille tomba entre les mains de *Clodomir*, roi d'Orléans. En représailles du traitement fait au père et aux frères de *Clotilde*, sa mère, il les fit aussi jeter dans un puits. Il y eut ensuite entre les Francs et les Bourguignons une paix, puis une guerre, dont les hasards mirent *Gondemar*, leur roi, dans les chaînes de *Childebert* et de *Clotaire*, qui le tinrent étroitement resserré. Se trouvant sans chef, les Bourguignons traitèrent avec les Francs. Ils se soumirent à un tribut, à condition qu'on les laisseroit se gouverner selon leurs lois. Ce privilége leur fut accordé et conservé pendant tout le règne de la race des rois mérovingiens.

ALLEMANDS,

entre le Danube, le Haut-Rhin et le Mein. Étymologie de leur nom. Leurs invasions.

[214.] Les Allemands habitoient entre le Danube, le Haut-Rhin et le Mein. Le fond de leur nation étoient les Suèves, auxquels se joignirent beaucoup de Gaulois, et des familles de différens peuples; ce qu'exprime le mot germanique *alle-man*, d'où ils ont pris leur nom. Ils étoient passionnés pour la liberté. Ce furent des femmes allemandes qui, sous *Caracalla*, se pendirent pour n'être pas réduites en esclavage. Ce prince prit tant de goût pour cette nation, qu'il en composa sa garde, qu'il prenoit plaisir à s'habiller comme les Allemands, et à porter de faux cheveux de leur couleur. *Maximin* les traita durement, et les renferma dans leur pays. Ils en sortirent sous *Valérien*, et pénétrèrent d'un côté dans les Gaules, de l'autre en Italie. *Aurélien* les repoussa. Ils ne demandoient qu'à retourner dans leur pays; il leur en ferma les chemins. Mais il éprouva ce que peut le désespoir. Les Allemands le surprirent et le vainquirent. Il prit sa revanche et en fit un grand massacre. Ils sembloient renaître de leurs défaites. *Constance Chlore*, *Constantin*, l'empereur *Julien*, en différentes batailles, en tuèrent une immense multitude. Toujours repoussés, et toujours reparoissant, ils s'insinuoient dans tous les lieux où ils pouvoient se

ſaire ouverture. Plusieurs troupes considérables se cantonnèrent dans les montagnes de la Suisse, entre les vallées du Jura, et autour du lac de Genève, pendant que l'élite de la nation combattoit à Tolbiac, où leur dernier roi fut tué.

GÉPIDES.

[245.] Les Gépides, originairement Goths et Vandales, vinrent des Palus-Méotides dans les environs du Danube; ils eurent des démêlés avec les Bourguignons d'Italie et les Lombards. Ils furent un de ces peuples qu'*Attila* ramassa pour ses expéditions. [553.] Assujettis par les Huns, ils recouvrèrent leur liberté, et tinrent tête aux Lombards, même dans le temps de la puissance de ce peuple; mais enfin ils succombèrent, et essuyèrent de tels échecs, qu'ils se confondirent avec les vainqueurs et disparurent.

HÉRULES.

[217.] Des Palus-Méotides les Hérules s'élancèrent une partie au-delà du Danube, l'autre ravagea la Grèce, mit en cendres Athènes, Sparte, Argos, et pénétra en Asie. C'étoit une nation vive et entreprenante. Les Romains recrutoient chez eux leurs trou-

pes légères. Les Hérules prioient les vieillards et les infirmes de se donner la mort, ou ils les y forçoient. Sous peine de déshonneur, la femme étoit obligée de s'étrangler sur le corps de son mari. On leur reproche d'avoir donné dans les débauches les plus honteuses, les plus opposées à la nature, et d'avoir cherché à apaiser leurs dieux par des victimes humaines. Ils portèrent le fer et le feu dans l'Épire, la Thrace, dans toutes les îles de l'Archipel, et depuis le Nessus jusqu'au Rhin. *Justinien* les chassa d'Italie. Ils se perdirent parmi les peuples chez lesquels ils se dispersèrent. Cependant, comme des eaux impures, ils laissèrent long-temps des miasmes d'infection dans les canaux qui les reçurent.

MARCOMANS.

[63.] On trouve d'abord des Marcomans vers les bords du Danube. *César* dit qu'ils étoient Gaulois d'origine. Leur roi, *Méroboduus*, les introduisit dans le pays occupé par les Boyens, qu'on a depuis nommé la Bohème. Ils ont été un des premiers peuples de la Germanie chez lesquels la civilisation ait fait quelques progrès, puisqu'ils faisoient usage des caractères d'écriture qu'on a appelés *runiques*. Il paroît aussi par leurs exploits contre l'empire qu'ils connoissoien quelque discipline militaire. *Domitien* fut obligé d'acheter d'eux la paix. Ils avoient la politique de former des ligues avec les peuples voisins, et de les en-

traîner contre l'empire, ce qui les rendit très-redoutables. Leurs ravages durèrent jusqu'à ce que *Fritigil* [396] une de leurs reines, ayant embrassé la religion chrétienne, adoucit leurs mœurs. Alors ils se renfermèrent dans la Bohême, qu'ils avoient choisie pour demeure.

QUADES.

[120.] Voisins des Marcomans, les Quades sont placés dans la Moravie. Leurs guerres contre l'empire furent fréquentes. *Commode* leur imposa la loi de se tenir à deux lieues du Danube, de n'avoir des assemblées communes qu'une fois le mois, et de livrer leurs armes. Cependant *Probus* et ses successeurs les trouvèrent bien armés, opiniâtres à la revanche, quoiqu'ils fussent souvent battus. Ils se fondirent dans les Gaules. Malgré le butin que faisoient toutes ces nations, il paroît qu'elles n'en étoient pas plus riches, ni plus curieuses d'ornemens. *Valentinien* se crut insulté parce que les Quades lui envoyèrent des ambassadeurs couverts de haillons. Ils répondirent que c'étoient les principaux de la nation. Il n'est donc pas étonnant que les empereurs aient quelquefois traité les chefs de ces barbares, que leurs sujets appeloient rois, avec le dernier mépris, jusqu'à les faire pendre et les faire jeter aux bêtes dans les spectacles du cirque. Ils les regardoient ou comme des brigands, ou comme des gens à leur solde.

SARMATES.

[63.] PLUSIEURS de ces barbares forcèrent souvent les fiers Romains à concevoir d'eux des idées plus avantageuses; entre autres, les Sarmates ou Sauromates, qu'on place dans le vaste pays qui contient actuellement la Pologne, une partie de la Russie et de la Tartarie. Ils étoient partagés en plusieurs tribus qui avoient chacune leur roi. On leur donne dans la débauche le même goût dépravé qu'aux Hérules, et on les fait anthropophages. Mais ces horreurs doivent être sans doute restreintes à quelques petites parties de ce peuple immense. Ils commencèrent à se faire connoître et craindre des Romains sous le règne de *Néron*. L'amour du butin multiplia et prolongea leurs irruptions dans l'empire; mais ils se trouvèrent en tête les Goths qui en défendoient les barrières. Il y eut entre ces deux peuples, dans la Dacie, sur les bords du Marisus, une célèbre bataille très-funeste aux Sarmates. Ils y perdirent leur roi *Wisimar*, et la fleur de leur noblesse. Dans cette extrémité, ils armèrent leurs esclaves; mais ceux-ci se tournèrent contre leurs maîtres et les chassèrent de leur pays. *Constance* les aida à soumettre ces révoltés, et rétablit les maîtres dans leurs foyers; mais ce ne fut qu'après vingt-quatre ans d'exil, pendant lesquels sans doute il s'étoit passé de la part des femmes des choses désagréables pour ceux qui revinrent. [460.] Comme il y avoit plusieurs tribus de Sar-

mates, il n'est pas certain que ceux qui éprouvèrent cet humiliant exil soient les ancêtres des Polonois et des Tartares d'à présent.

DACES.

La Dacie occupoit la Moldavie, la Valachie et une partie de la Transylvanie. Les habitans de ce pays, connus sous le nom de *Daces*, vinrent de la Scythie. Ils ne dégénéroient pas de la valeur de leurs ancêtres. Sobres, vigoureux, capables de supporter toutes les fatigues de la guerre, ils avoient de plus cet avantage, qu'ils envisageoient la mort comme le commencement d'une vie plus heureuse, ce qui les engageoit à s'exposer aux plus grands dangers avec autant de tranquillité que s'ils avoient entrepris un voyage. Ils tenoient cette doctrine d'un philosophe célèbre parmi eux, nommé *Zamolxis* qu'on croit avoir été leur roi. Un autre de leurs rois, nommé *Orole*, mécontent de ses sujets, qui n'avoient pas montré dans une bataille leur courage ordinaire, ordonna que, jusqu'à ce que quelques exploits eussent réparé leur honneur, tous, en se couchant, mettroient la tête à l'endroit où devoient être les pieds; singularité qu'on rapporte pour faire voir qu'un fil vaut quelquefois mieux qu'un câble pour conduire les hommes.

Depuis *Auguste* jusqu'au treizième siècle, les

Daces ont été le fléau de l'empire romain. Ils commettoient d'horribles cruautés. Leur roi se nommoit *Duras*. On doit remarquer, comme un trait rare dans l'histoire, que, ne se trouvant pas l'habileté nécessaire pour résister à *Domitien*, qui amenoit contre lui une nombreuse armée, il quitta de lui-même le trône, et y appela *Décébale*. Le nouveau roi répondit à l'attente de son prédécesseur. Aussi politique que guerrier, quand il se trouvoit pressé, il demandoit la paix avant d'être assez foible pour se la faire refuser, et recommençoit la guerre dans des momens plus heureux. Par ces alternatives il réduisit l'empire à lui payer un tribut qu'on appela pension. *Trajan* se délivra de cette honteuse condition. *Décébale*, un des dangereux ennemis qu'ait eus l'empire romain, fut vaincu, et se donna la mort pour ne pas servir au triomphe de son vainqueur. Son royaume devint province romaine. Les Goths s'en emparèrent ensuite. On l'appela l'ancienne Dacie. En l'abandonnant, les Romains transportèrent le reste des Daces dans la Bulgarie et la Servie, qu'on a qualifiées quelquefois de nouvelle Dacie.

BULGARES.

Leur langue, leur origine. Etymologie de leur nom. Leurs irruptions.

Les Bulgares ont toujours eu, et ont encore une

langue particulière, qu'on appelle esclavonne, très différente de celles de toutes les nations germaniques; d'où l'on conjecture avec vraisemblance qu'ils tirent, comme les Germains, leur origine des Scythes, lesquels, dans leur première émigration, ont tourné vers l'Asie. Ils ont habité anciennement les bords du Volga, au nord de la mer Caspienne, ce qui a fait appeler leur pays *Volgaria*, et eux-mêmes *Volgari*, dont se sont formés aisément *Bulgaria*, et *Bulgari*, Bulgares.

[420.] On ne sait pas précisément la date de leur sortie de ce pays; c'est vers le règne de l'empereur *Anastase* qu'ils firent des irruptions en Thrace et en Macédoine, et qu'enfin ils se formèrent un établissement dans les lieux bornés actuellement par la mer Noire, la Romanie, la Macédoine et la Servie. C'est de ce centre qu'ils partirent pendant plus de cinq cents ans contre les points de l'empire grec qui se trouvoient à leur portée. Non contens de harceler perpétuellement dans leur voisinage cet empire défaillant, ils l'attaquèrent jusque dans la Germanie, bien au-delà du Danube, et dans l'Italie même, où ils s'emparèrent du duché de Bénévent. Le trône de Constantinople, soit qu'il fût occupé par des empereurs grecs, ou par les Latins, n'eut jamais d'ennemis plus constans et plus opiniâtres. On est étonné des ressources de ce peuple, qui, vaincu, presque détruit, poursuivi avec carnage dans son propre pays, reparoissoit peu de temps après sous les murs de Constantinople.

[775.] *Constantin Copronyme* remporta sur eux une grande victoire, qui ne lui coûta pas un seul homme. *Elerick,* leur roi, étonné d'une pareille singularité, se douta, par les manœuvres de l'armée ennemie, qu'il avoit été trahi. L'embarras étoit de connoître les traîtres. Il laissa passer quelque temps, puis il écrivit à l'empereur qu'il se proposoit de résigner sa couronne, et d'aller mener une vie privée à Constantinople. Il demanda un sauf-conduit, et les noms des Bulgares auxquels il pouvoit se fier, pour leur découvrir son dessein et s'en faire escorter. *Constantin* envoya l'un et l'autre. *Elerick*, instruit par là de ceux qui entretenoient correspondance avec l'empire, les fit tous mourir. *Constantin* voulut les venger. Ce fut la cause de nouvelles guerres.

Au reste, de part et d'autre, on n'avoit besoin ni de raisons ni de prétextes. Un empereur étoit-il attaqué par d'autres ennemis, il étoit sûr d'avoir bientôt les Bulgares sur les bras. Ceux-ci étoient-ils assaillis de quelques fléaux, tels que la peste ou la famine, qui les affoiblissoient, ils voyoient arriver les Romains pour combler leurs maux. Quelquefois aussi ces ennemis se réunissoient, et on voyoit des bataillons bulgares dans les armées impériales destinées contre d'autres peuples. Un de leurs rois, nommé *Siméon*, profitant des divisions intestines de la cour de Constantinople, mit le siége devant cette ville. Ce ne fut qu'à force de prières et de supplications que l'empereur réussit à le faire lever.

[971.] Ces peuples étoient dans un état de gloire

et de prospérité, lorsqu'ils se virent assaillis par une horde de Russes qui se répandit sur leur territoire. Dans cette occasion, les Romains, craignant sans doute que l'inondation ne parvînt jusqu'à eux, aidèrent les Bulgares à repousser ces flots impétueux. Il résulta de ces ravages une espèce d'anarchie par le gouvernement de quatre frères qui étoient peu d'intelligence entre eux. *Samuel*, prince guerrier, réunit toute l'autorité, et s'en servit pour tourmenter de nouveau l'empire grec. *Basile*, qui occupoit alors le trône, se vengea de ses vexations par une atrocité inouïe dans l'histoire, et qu'on répétera, quoiqu'elle ait été déjà rapportée. Ayant fait quinze mille prisonniers, il leur fit crever les yeux, et, après avoir assigné à chaque centaine un guide auquel on avoit laissé un œil, il les envoya en cet état à *Samuel*. Le prince bulgare fut si touché de ce spectacle, qu'il en mourut de douleur deux jours après.

[1219.] *Basile* poursuivit les Bulgares sans leur donner de relâche. Il les battit en plusieurs rencontres, prit leurs forteresses. Leur roi fut tué dans un assaut. Découragés par tant de pertes, les seigneurs bulgares se déterminèrent à céder à la force. Ils se soumirent à *Basile*, et lui remirent toutes les places. La reine elle-même se rendit auprès de lui avec trois de ses fils et six filles, et renonça à tous les droits qu'elle pouvoit avoir sur la couronne de Bulgarie. Elle avoit encore trois autres fils qui s'étoient retirés dans des endroits inaccessibles. *Basile* les fit si bien investir, qu'ils furent obligés de se rendre. Il les

traita avec bonté, leur donna à tous des places distinguées à sa cour et dans les armées, et à la mère et à ses filles, auxquelles il marqua toujours beaucoup de respect, des pensions proportionnées à leur dignité.

[1220.] Il y eut depuis quelques mouvemens de révolte chez les Bulgares, excités soit par des mécontens, soit par des imposteurs qui se disoient issus du sang royal, et qui séduisoient quelquefois les peuples. Au milieu de ces secousses qui durèrent plus d'un siècle, l'empire des Bulgares se raffermit au point de lutter, même avec avantage, contre celui de Constantinople. *Jean*, roi bulgare, ayant défait, devant Andrinople, *Baudouin*, premier empereur des Latins, l'emmena prisonnier, lui fit couper les pieds et les mains. Ainsi mutilé, il le fit jeter dans une vallée, où il eut une agonie de trois jours, pendant laquelle il se vit dévorer par les oiseaux de proie et les bêtes carnassières. En 1225, la Bulgarie fut assujettie par *Étienne*, roi de Hongrie. Depuis ce prince, les rois de Hongrie ont pris le titre de rois de Bulgarie. Ce pays a passé, avec le royaume de Hongrie, aux princes de la maison d'Autriche; mais la puissance réelle est restée aux Turcs, qui possèdent la Bulgarie depuis 1396.

OSTROGOTHS.

Théodoric; ses conquêtes, Boëce, Amalasonte, Théodat, Vitigès, Totila, Teia.

[490.] L'EMPEREUR *Zénon*, ne pouvant recouvrer l'Italie, aima mieux, comme on le dit, voir sur le trône *Théodoric*, roi des Ostrogoths, qu'*Odoacre*, roi des Hérules. Il dirigea, pour ainsi dire, les conquêtes de *Théodoric*, et lui donna des conseils. Ce fut en les suivant que ce prince fit le bonheur de ses nouveaux sujets. Jamais révolution n'occasionna moins de changement dans le gouvernement : mêmes magistrats, mêmes impositions. En prenant la couronne, il avoit juré que sa conduite seroit telle, que les Italiens auroient regret de n'avoir pas été plus tôt soumis aux Goths, et il leur tint parole. L'administration de la justice fut remise entre les mains des hommes les plus habiles et les plus intègres. *Théodoric* assistoit quelquefois aux plaidoyers, et prononçoit lui-même. Lui-même il révisoit les rôles des impôts, et les plaignans gagnoient toujours quelque chose à cet examen. Il montroit le plus grand respect pour sa religion, et faisoit honneur à sa foi par la pratique de la tempérance, de la chasteté, et des autres vertus chrétiennes, dont il ne s'écarta jamais. Il entretenoit la paix dans l'église, il bannit des élections la simonie. Jamais la police ecclésiastique n'a été mieux exercée

que de son temps. Tous ces éloges lui sont donnés par des écrivains catholiques, quoiqu'il fût arien. On loue aussi son exactitude à réparer les dommages que les troupes pouvoient causer dans les marches, et à payer tout ce qui se prenoit pour le service des armées et des camps; sa charité envers les pauvres, surtout les veuves et les orphelins; et sa générosité à l'égard de ses sujets captifs chez les nations barbares, dont il rachetoit le plus grand nombre qu'il lui étoit possible.

On doit mettre entre les actions remarquables de *Théodoric* le voyage qu'il fit à Rome, réclamé par deux rivaux qui se disputoient le siége de la capitale du monde. Leurs prétentions avoient allumé une guerre civile. Il crut la calmer en portant une décision en faveur de *Symmaque*, le premier élu; mais, les partisans de *Laurentius* ne s'étant pas soumis, il convoqua un concile, et profita de cette occasion pour satisfaire le désir qu'il avoit depuis long-temps de voir cette ville fameuse. Il y fut reçu avec la pompe la plus éclatante, assista aux séances du sénat, et marqua la plus grande déférence pour les membres de cet illustre corps. Sa curiosité le porta dans tous les lieux qui offroient quelque chose de remarquable. Il avoua qu'elle étoit plus que satisfaite, et il fit connoître qu'il y auroit fixé son séjour préférablement à Ravenne, si la nécessité des affaires ne l'avoit retenu dans cette dernière ville, qui étoit plus au centre de son empire.

Théodoric fut harangué dans le sénat par *Boëce*,

descendant de *Manlius*. Ce patricien avoit étudié à Athènes. Il y embrassa la secte des péripatéticiens, qu'il fit connoître en traduisant Aristote, et y ajoutant des commentaires. On lui doit aussi la traduction de plusieurs écrivains grecs, *Pythagore*, *Euclide*, *Platon*, et même des ouvrages théologiques contre *Eutichès* et *Nestorius*. *Boëce* avoit passé par toutes les charges avec un applaudissement général. Il jouissoit d'une réputation intacte justement acquise. *Théodoric* l'estimoit, et l'employoit avec confiance dans les grandes affaires. Cependant il prêta l'oreille aux discours de ses envieux qui l'accusoient d'un commerce secret avec l'empereur de Constantinople, et du dessein de soustraire Rome à la domination des Ostrogoths, et de la faire retourner sous celle des Grecs. Sans éclaircir ces imputations, *Théodoric* fait arrêter *Boëce*, et *Symmaque*, son beau-père, impliqué dans le prétendu projet, et avec la même précipitation leur fait trancher la tête.

[526.] Cette injuste cruauté ne fut pas plus tôt commise, que *Théodoric* en eut un repentir amer. L'image des condamnés le suivoit partout. Peu de temps après, la hure d'un gros poisson ayant été servie sur sa table, il crut voir la tête de *Symmaque* qui le regardoit d'un air menaçant. Il quitta la table, saisi d'horreur, et ne survécut que quelques jours à ce terrible souvenir. C'est le premier et dernier sujet de plainte qu'il ait jamais donné. Il avoit eu trois filles d'une sœur de *Clovis*, l'une mariée à *Sigismond*, roi des Bourguignons, mère de *Sigéric*;

la seconde à *Alaric II*, roi des Visigoths, dont elle eut *Amalaric*. Son grand-père *Théodoric* gouverna ses états en tuteur habile, et les lui rendit en fidèle dépositaire. Enfin la troisième, nommée *Amalasonte*, n'étant pas destinée à un époux couronné, fut peut-être plus heureuse avec *Eutharic*, prince de son sang, jeune homme aimable et généralement estimé. *Théodoric* lui donna la main de sa fille avec l'espérance de sa couronne; mais le prince mourut avant son beau-père, et ne laissa qu'un fils âgé de huit ans, nommé *Athalaric*. Le roi des Ostrogoths l'institua, en mourant, son héritier, sous la tutelle de sa mère.

La piété, la religion, la sagesse et les connoissances d'*Amalasonte* ont été extrêmement vantées par tous les historiens. Elle est appelée, dans une lettre au sénat romain, « la gloire des princes, la fleur » et l'ornement de sa famille, le *Salomon* de son » sexe. » On la représente comme versée dans les connoissances des Grecs, et même instruite dans la plupart des langues. Ce goût des belles-lettres, trop marqué, et peut-être trop favorisé, déplut aux seigneurs ostrogoths, plus guerriers que littérateurs. Ils se plaignirent de ce que la reine élevât le jeune prince à la façon des Romains. Cette éducation, disoient-ils, ne convenoit pas au chef d'une nation active et belliqueuse. *Théodoric* n'avoit pas été ainsi instruit dans sa jeunesse; il n'en avoit pas moins été un prince plein de talens et de vertus; d'où ils concluoient que son petit-fils devoit être élevé de la même manière,

si on vouloit qu'il obtînt les mêmes succès. En conséquence, ils prièrent *Amalasonte* de renvoyer les pédans dont son fils étoit environné, et de lui donner des compagnons de son âge. Comme ils la sollicitoient de manière à ne pouvoir pas être refusés, elle consentit à leurs désirs. Le jeune prince, n'ayant plus de frein, se livra à la débauche, tomba dans une maladie de langueur, et mourut à la fleur de son âge, sans postérité.

Amalasonte avoit contre elle la faction des seigneurs ostrogoths, qui lui avoient enlevé l'éducation de son fils. Elle les en avoit punis pendant qu'elle gouvernoit sous l'autorité de ce prince dissipé. Mais l'exil et la mort des trois principaux factieux n'avoient fait qué redoubler la haine des autres. Elle craignit de ne pouvoir résister seule aux efforts de leur vengeance. Se flattant de trouver dans un de ses cousins, nommé *Théodat*, les qualités propres à la soutenir contre ses ennemis, et surtout de la reconnoissance, elle l'associa au trône, le déclara roi et son collègue, persuadée qu'il lui laisseroit la plus grande part de l'autorité qu'elle vouloit bien lui céder. Elle fut trompée dans ses espérances. *Théodat*, voulant jouir seul de l'autorité suprême, se lia avec les ennemis de cette princesse, la fit arrêter et transporter dans une île au milieu d'un lac. Elle y fut étranglée dans le bain par les amis des trois chefs exilés. Ce crime se fit du consentement et peut-être par l'ordre de l'ingrat *Théodat*. Cette princesse, qu'on peut dire victime des belles-lettres et des sciences, prenoit toutes

sortes de soins pour les propager dans son royaume.

Justinien, qui avoit eu des relations directes avec cette princesse, entreprit de venger sa mort. Il déclara la guerre aux Ostrogoths, et envoya contre eux *Bélisaire*. *Théodat*, assez courageux pour commettre un assassinat, mais trop lâche pour soutenir la guerre, offrit à l'empereur d'abdiquer la royauté, et de lui transmettre la couronne; mais quelques avantages remportés par ses sujets, sans qu'il y concourût, lui firent rétracter son offre. Ce qu'il ne vouloit plus faire, parce qu'il voyoit quelques lueurs d'espérance, les Ostrogoths, moins confians que lui, l'y forcèrent. Ils le chassèrent du trône dont il étoit indigne, et y placèrent *Vitigès*, d'une naissance peu élevée, mais capable de l'affermir par ses talens. Il lutta perpétuellement contre *Bélisaire* et contre *Narsès*, général non moins habile, envoyé pour seconder *Bélisaire*. Cette réunion de talens, qui auroit dû en peu de temps ruiner *Vitigès*, fut souvent inutile contre lui par la rivalité et la contrariété de ceux qui les possédoient.

[537.] *Bélisaire* se rendit d'abord maître de Rome. *Vitigès* en fit le siége. Le général avoit à combattre et contre les ennemis du dehors, et contre les Romains, qui étoient fâchés qu'on fît de leur ville une place de guerre, et qui auroient été charmés de pouvoir se donner au premier qui se présenteroit. Le siége dura une année, pendant laquelle les Romains, qui prenoient peu d'intérêt à cette querelle, souffrirent les horreurs de la famine et de la peste. Les

Goths, forcés de s'éloigner par des secours qui arrivèrent à *Bélisaire*, portèrent leur fureur contre Milan, où les généraux de l'empire tenoient une forte garnison. Elle n'empêcha pas que cette malheureuse ville ne fût prise. Les vainqueurs qui avoient à leur solde un corps considérable de Bourguignons, la ruinèrent jusqu'aux fondemens, passèrent au fil de l'épée tous les habitans en état de porter les armes, au nombre de trente mille, et donnèrent leurs femmes aux Bourguignons. Ainsi se faisoit alors la guerre.

[540.] *Vitigès* employoit toutes les ressources pour faire quelques diversions utiles. Il suscita contre l'empire *Chosroès*, roi de Perse. Il appela aussi les Francs à son secours; mais ce dernier moyen ne lui réussit pas. Ces peuples, une fois entrés en Italie, tombèrent également sur les parties belligérantes, les pillèrent l'une et l'autre, et s'en retournèrent chargés de butin. Après bien des combats où les pertes surpassèrent toujours les succès, le malheureux *Vitigès* se trouva renfermé dans Ravenne, sa capitale. Il écrivit à l'empereur, et en obtint des conditions modérées; mais *Bélisaire* les trouva trop favorables, et ne voulut pas les signer. Les seigneurs ostrogoths, fatigués de la guerre, prirent un parti extrême; ce fut d'offrir leur couronne à *Bélisaire*. *Vitigès* consentit à cette singulière démarche. Le général entra dans la ville, s'empara des trésors, reçut le roi et sa famille sous sa garde, et, dédaignant un trône qu'il voyoit peut-être fort chancelant, il partit avec ses prisonniers pour Constantinople, où le rappeloient

les ordres de l'empereur qui avoit résolu de l'opposer aux Perses.

[547.] Il paroît que ce grand homme faisoit la principale force de son armée; car, lorsqu'il entra dans Ravenne, elle sembla si peu considérable, que les femmes des Goths ne purent s'empêcher de cracher au visage de leurs maris et de les traiter de lâches. Le général grec laissa le gouvernement en confusion. Les Goths se donnèrent en un an deux rois, qui furent massacrés, et en trouvèrent enfin un troisième, nommé *Totila*, neveu du premier de ces malheureux princes. Onze ans de règne furent pour lui onze ans de guerre. Loin qu'il y ait contracté la férocité de caractère que donne l'habitude du carnage, peu de monarques ont été aussi humains que lui, même à l'égard de ses ennemis. Devenu maître de la ville de Naples après un long siége, pendant lequel les habitans avoient souffert une cruelle famine, dans la crainte que la faim qui les tourmentoit ne leur fît avaler des alimens avec trop d'avidité, il plaça des gardes aux portes pour les empêcher d'en sortir, et eut soin en même temps de leur fournir des vivres, dont la quantité, d'abord très-médiocre, alloit de jour en jour en augmentant. Lorsque, par ces sages précautions, ils eurent recouvré leurs forces, Totila leva les gardes, et permit aux Napolitains d'aller où ils voudroient.

En circonstance pareille, les Romains obtinrent de lui une diminution de peines. Un moindre mal est quelquefois un bienfait. Il tenoit Rome étroite-

ment bloquée, et la disette y étoit si grande, qu'après avoir épuisé tous les comestibles, la nourriture des bêtes dévorées auparavant, l'herbe des rues et des remparts, les habitans supplièrent *Bessas*, gouverneur mis par les Grecs, de leur fournir des alimens, de les laisser sortir ou de les tuer. *Bessas* répondit tranquillement : « Je n'ai point de vivres, » il n'y a point de sûreté à vous laisser sortir, et il » seroit impie de vous tuer. » *Bélisaire*, renvoyé en Italie pour tâcher de rétablir les affaires qui dépérissoient, tenta en vain de faire lever le blocus. Il auroit duré plus long-temps, sans quatre soldats isauriens qui ouvrirent les portes au roi des Ostrogoths. Dans le premier mouvement de sa colère, il vouloit faire passer tous les habitans au fil de l'épée, en punition de ce qu'ils avoient quitté sa bannière pour arborer celle des Grecs. Mais, à la prière d'un diacre nommé *Pélagius*, il accorda la vie aux Romains, et défendit à ses Goths de tuer personne; mais il leur permit de piller; ce qu'ils exécutèrent si bien, qu'il ne resta dans les maisons que les murailles, et que les dames de la première distinction furent réduites à mendier leur pain.

Totila avoit espéré que la possession de Rome lui vaudroit de *Justinien* des conditions avantageuses; mais, frustré dans son attente, il résolut de détruire la ville jusqu'aux fondemens. *Bélisaire*, instruit de ce dessein, lui écrivit pour l'en détourner; il insistoit dans sa lettre sur la grandeur et la majesté de cette ancienne ville, dont la magnificence étoit l'ouvrage

de tant de siècles. « Celui qui la détruiroit, disoit-il, » seroit regardé comme l'ennemi du genre humain, » puisqu'il anéantiroit les monumens de la valeur et » des vertus des plus grands hommes. » Il ajoutoit : » Si vous demeurez victorieux dans cette guerre, ja- » mais vous ne pourrez vous pardonner d'avoir dé- » truit la plus belle ville de vos états, pour ne pas » dire de toute la terre. Si au contraire la fortune » ne vous est pas favorable, le vainqueur vous aura » obligation de lui avoir conservé une place de cette » importance; au lieu qu'en la démolissant vous » devez vous attendre aux effets de son ressenti- » ment. » Ce raisonnement fit impression sur *Totila*. Il prit un parti mitoyen, ce fut d'abattre à peu près le tiers des murailles, en faisant des brèches de distance en distance. Mais il en tira le sénat, tous les citoyens, hommes, femmes et enfans, qu'il dispersa à vingt lieues à la ronde, et n'y laissa pas un habitant.

[550.] On ne conçoit pas trop, dans nos mœurs, comment une ville de trois ou quatre cent mille âmes, plus ou moins, peut être vidée de manière que, quand *Bélisaire* y revint quelques jours après, il n'y trouva absolument personne. Il occupa son armée à nettoyer les fossés, et à remplir les brèches de pierres sèches. Les habitans y revinrent en foule. Chacun reconnut sa maison, que *Bélisaire* lui rendit. *Totila*, instruit du repeuplement, accourut; mais il trouva la ville déjà en état de défense, et se retira. Les vicissitudes d'une guerre très-variée le remirent encore en état de

reparoître devant Rome, et une seconde fois elle lui fut encore livrée par des soldats isauriens. Pour lors, loin de songer à la détruire, il s'appliqua à l'embellir, rappela le sénat, rendit à ce corps auguste son ancienne dignité. Il remit les citoyens en possession des biens qu'ils purent reconnoître, donna les grands jeux du cirque comme les anciens empereurs, et y présida lui-même. Ce changement fut l'effet d'une réponse du roi des Francs. *Totila* lui avait demandé sa fille en mariage. « Ma fille, répondit-il, n'épou- » sera qu'un roi, et je ne puis regarder comme tel » un prince qui n'a pas été capable de conserver sa » capitale, puisqu'il a été obligé d'en démolir une » partie, et d'abandonner le reste à l'ennemi. » Le reproche auroit été plus fâcheux, si *Totila* s'étoit mis dans l'impossibilité de ressusciter sa capitale, pour n'avoir pas voulu suivre l'avis de *Bélisaire*.

Ce général avoit encore été rappelé d'Italie pour tenir de nouveau tête aux Perses. Son absence donna à *Totila* la facilité de s'emparer de la Sicile. *Justinien*, justement alarmé des succès du roi des Goths, sentant qu'il falloit ou le vaincre, ou renoncer à l'Italie, leva contre lui une armée formidable, dont il donna le commandement à *Narsès*. *Totila* et le nouveau général se devinoient; ils jugeoient réciproquement que les préparatifs d'attaque ou de retraite qu'ils se montroient, loin d'être les véritables indications de ce qu'ils méditoient, en cachoient ordinairement d'autres. A la fin *Narsès* conjectura le

mieux ; il vit *Totila* ordonner à ses troupes qui étoient en bataille de se retirer pour aller prendre leur repas, comme si elles n'eussent pas dû combattre ce jour-là. Le rusé général conclut qu'il alloit être attaqué, et ne se trompa point. L'action fut sanglante, et soutenue des deux côtés pendant plusieurs heures avec un égal acharnement. La cavalerie des Goths, ayant été rompue, mit la confusion dans leur propre infanterie ; elle prit la fuite, et entraîna le roi, qui fut blessé grièvement, et mourut pendant qu'on le pansoit. Les historiens contemporains, goths et romains, font le plus grand éloge de la valeur, de la tempérance, de la modération, et surtout de l'équité de ce prince. Il vivoit avec tous ses sujets, goths et romains, comme un père avec ses enfans. Dans toutes les villes qu'il prenoit, il avoit un soin particulier de l'honneur des femmes. Sans égard pour les prières de toute l'armée, il condamna à mort un de ses plus braves officiers qui s'étoit rendu coupable du dernier outrage envers la fille d'un Romain en Calabre, et confisqua tous ses biens au profit de la personne offensée. En montant sur le trône, il trouva les affaires des Goths dans un état déplorable. En onze ans il les rétablit à peu près comme *Théodoric* les avoit laissées.

[553.] La mort de *Totila* plongea ses états dans la confusion, quoiqu'on lui donnât pour successeur un des plus vaillans hommes de la nation, nommé *Téia*. Mais s'il égala *Totila* en bravoure, il lui étoit bien inférieur pour la justice et l'humanité. Ayant su

que Rome s'étoit rendue à *Narsès*, il fit égorger de dépit tous les Romains distingués qu'il put trouver, sans épargner les femmes ni les enfans, et entre autres les enfans des sénateurs, au nombre de trois cents, que *Totila* avoit retenus comme otages. Ces massacres attirèrent des représailles, et rendirent la guerre entre les deux nations plus cruelle qu'elle n'avoit jamais été. *Téia* agissoit en désespéré. Il sembloit qu'il lui tardoit de vaincre ou de périr. Les Grecs, beaucoup plus forts que lui, l'assiégèrent pour ainsi dire sur une montagne, où ils l'avoient forcé de se retirer avec son armée : ils y allèrent comme à un assaut, et *Téia* se défendit comme sur la brèche. Il se plaça au premier rang pour encourager ses soldats par son exemple. Ceux de *Narsès* le reconnurent : sachant que sa mort mettroit fin au combat, et probablement à la guerre, ils dirigèrent tous leurs efforts contre lui : les uns l'attaquoient avec leurs piques; d'autres lui lançoient des dards qu'il recevoit sur son bouclier sans jamais reculer d'un pas. Quand son bouclier fut tellement chargé de dards qu'il ne pouvoit plus s'en servir, il en demanda un autre; mais au moment qu'il en changeoit pour la troisième fois, il reçut dans la poitrine, qui étoit découverte, un coup de javelot. Il tomba à à l'endroit même où il s'étoit posté au commencement de l'action, et rendit le dernier soupir sur un monceau d'ennemis tués de sa main.

Quoique extrêmement découragés par sa mort, les Ostrogoths continuèrent le combat. Ils le renouve-

lèrent le lendemain, et il dura jusqu'au soir. Enfin le troisième jour ils envoyèrent des députés à *Narsès*. Il leur accorda tout ce qu'ils demandèrent ; en conséquence de la capitulation, ceux qui voulurent demeurer en Italie eurent permission d'y rester avec la jouissance de leurs biens et tous les priviléges des Romains. Ceux qui voulurent la quitter regagnèrent leurs demeures, y prirent leurs meubles et leurs effets, et se retirèrent où il leur plut, après avoir promis de ne jamais porter les armes contre les Romains. Ainsi finit l'empire des Ostrogoths, qui ne dura que soixante et quatre ans depuis *Théodoric* qui l'avoit fondé. *Narsès* gouverna quinze ans l'Italie, sa conquête, à la grande satisfaction de tous les habitans. Il en fut rappelé à leur regret par une intrigue de cour. Son rappel est l'époque de la domination des Lombards, qui succéda à celle des Ostrogoths.

FIN DU CINQUIÈME VOLUME.

TABLE

DES TITRES DU TOME CINQUIÈME.

FIN DE LA TABLE DU TOME CINQUIÈME.

DE L'IMPRIMERIE DE MOREAU, RUE COQUILLIÈRE, N° 27.

